

1
1886

LE RÈGNE
DE
JÉSUS-CHRIST

REVUE ILLUSTRÉE
DU MUSÉE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES
DE PARAY-LE-MONIAL

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS ET D'ARTISTES
AVEC LE CONCOURS DE PLUSIEURS SAVANTS ECCLÉSIASTIQUES ET RELIGIEUX

QUATRIÈME ANNÉE. — 1886

ON S'ABONNE :

A Paris, Librairie Haton, rue Bonaparte, 35.
Lyon, Librairie Briday (Delhomme et Briguët, successeurs), avenue de l'Archevêché, 3.
Lyon, Librairie Ed. Ruban, place Bellecour, 6.
Marseille, M^{lle} Rosa Michel, rue de l'Académie, 32.
Lille, Bergès, 2, rue Royale.
Grenoble, M^{lle} E. de Montchenu, place des Tilleuls, 11.
London, W. Burns et Oates, Granville mansions, 28, Orchard st.
Madrid, Libreria de Tejado, calle del Arenal, 20.
Utrecht, veuve J.-R. Van Rossum, libraire.
Vienne, Librairie Gerold, place Saint-Etienne (Autriche).
Paray, chez Madame veuve Drago, en face de la Chapelle.

SOCIÉTÉS DES FASTES ET DES MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

- I. BUT DE CES SOCIÉTÉS : Attirer l'attention, par le moyen des faits et des monuments, sur le fait immense du *Règne de Jésus-Christ par la sainte Eucharistie*, sur son étendue, sa profondeur, son universalité; sur son influence, ses moyens, ses résultats dans le passé; comme sur sa vitalité et sa dilatation dans le présent et l'avenir.
- II. ORGANISATION : *Membres* fondateurs et coopérateurs. — Comités locaux correspondant avec celui de Paray.
Réunions particulières organisées tant en France qu'à l'étranger.
Réunions générales auxquelles sont invités les principaux membres fondateurs et les Comités.
- III. ADMISSION : Donner son nom (avec son adresse) au Directeur de Paray-le-Monial. Pour les Comités locaux, s'entendre avec leurs présidents respectifs. Les dames peuvent en faire partie.
Concourir par recherches, études, travaux, à la publication des monuments et des faits eucharistiques; ou, par secours pécuniaires, aider à leur reproduction et à leur divulgation; ou encore contribuer par dons d'objets ou de livres à enrichir le Musée et la Bibliothèque de Paray. Le tout, en vue de manifester les miséricordes du Sacré-Cœur de Jésus dans la sainte Eucharistie.
- IV. TRAVAUX PENDANTS EN ÉLABORATION :
 - 1° *Des Cartes murales* des Fastes et des Miracles sont en préparation pour la France, l'Espagne, l'Italie et les Pays-Bas. Ces cartes, destinées à l'instruction religieuse des enfants chrétiens, leur révéleront facilement les splendeurs du Saint-Sacrement.
 - 2° *Des Conférences sur le Règne Eucharistique* se préparent, dans les principaux centres.
 - 3° *Des Expositions spéciales sur les Monuments inédits* reproduits par la Société des Fastes.
 - 4° *Des Tables Fastiques*, c'est-à-dire des inscriptions monumentales retraçant les hommages sociaux rendus à l'Eucharistie.
- V. *Le Catalogue général des Miracles du Saint-Sacrement*, dressé par l'Œuvre de Paray, vient de paraître. PRIX : 6 francs pour la France, 8 francs pour l'étranger.

NOTICE SUR LA SAINTE HOSTIE DE BLANOT

Par M. l'abbé MAZILLE, curé de Blanot. — Autun, imp. Dejussieu, 1886, in-16; 76 p.

Se vend 1 franc au profit de l'église de Blanot.

1
J 23

LE RÈGNE
DE
JÉSUS-CHRIST

LE RÈGNE

DE

JÉSUS-CHRIST



REVUE ILLUSTRÉE

DU MUSÉE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES

DE PARAY-LE-MONIAL



PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS ET D'ARTISTES

AVEC LE CONCOURS DE PLUSIEURS SAVANTS ECCLÉSIASTIQUES ET RELIGIEUX



QUATRIÈME ANNÉE. — Janvier 1886.

Que crains-tu ? Je régnerai
malgré Satan, et tous ceux
qui s'y opposent.

*N. S. à la Bienheureuse,
en 1689.*

Enfin, il régnera, ce divin
Cœur, malgré tous ceux qui
voudront s'y opposer, et Satan
demeurera confus avec tous
ses adhérents.

*La Bienheureuse. Lettre CXIV,
de 1690.*



Je n'en doute pas, le monde
entier est fait pour croire
au Christ et pour s'identifier
dans l'Unité de la catholique
Église...

C'est à l'Église et à son
Christ que le Seigneur a dit :
« Je te donnerai pour héri-
tage les Nations, l'étendue
de la Terre pour Royaume. »

*Saint Léandre, Concile de
Tolède III^e, 589.*

VICIT LEO DE TRIBU JUDA, EX RADICE DAVID ! (Apoc. 5.)

LE ROYNE

ESUS CHRIST

IN OMNIBUS ANIMIS ET IN OMNIBUS REBUS

DEUS ET HOMO

IN OMNIBUS ANIMIS ET IN OMNIBUS REBUS

DEUS ET HOMO



Ca. 363/1886
4

QUATUORCENSIMIS

IN OMNIBUS ANIMIS ET IN OMNIBUS REBUS

DEUS ET HOMO

IN OMNIBUS ANIMIS ET IN OMNIBUS REBUS

DEUS ET HOMO

IN OMNIBUS ANIMIS ET IN OMNIBUS REBUS

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

L'ŒUVRE DU RÈGNE

L'ENCYCLIQUE « IMMORTALE »

A NOS ASSOCIÉS

La *Revue* du Règne de Jésus-Christ ne peut rester muette sur l'acte pontifical qui vient de donner une règle de foi et une règle de conduite à tous les catholiques, mais surtout aux ouvriers de l'*Ordre social chrétien*.

Nous sentions vivement, plus vivement que d'autres, peut-être, le besoin de cette règle, et, — ajoutons-le, — le besoin de cet appel aux bonnes volontés, sur le terrain *social-religieux*.

C'est que nous sommes avant tout une *École d'études sociales-religieuses* : c'est que nous nous proposons de pénétrer au plus intime de cette région trop inexplorée.

Qu'avons-nous fait jusqu'ici et que voulons-nous faire encore ?

Nous avons cherché quelle était dans le Christianisme la plus énergique de toutes les forces sociales, et nous avons trouvé l'Eucharistie. L'Eucharistie est donc devenue, à ce point de vue spécial, l'objet de nos travaux. Nous voulons, par l'étude comparée des doctrines et des monuments, recomposer l'histoire sociale de l'Eucharistie, formuler les lois de son action sociale.

Le Cœur du Christ refaisant, *pièce à pièce*, les sociétés par son sacrement d'amour; les vivifiant, les guérissant, leur donnant un idéal sublime et les moyens de le réaliser; cherchant, dans toutes les veines du corps social, le chemin par où il peut infuser sa sagesse et sa vertu restauratrices : voilà quel est le centre de nos investigations.

Nous ne pouvions réussir dans cette recherche, sans analyser préalablement tous les éléments de l'organisme social, et sans déterminer leur rapport avec l'ordre religieux. Mais cette analyse était devenue d'une rare difficulté, à cause des divisions des catholiques sur la question sociale-religieuse. Sans doute, les enseignements de l'Eglise étaient là, mais la controverse existait sur le sens des documents qui les contenaient. Or, voici que le Vicaire infallible de Jésus-Christ vient de codifier ces enseignements de l'Eglise, de les mettre dans une clarté irrésistible, de les séparer des explications privées qui les atténuaient, les exagéraient ou les dénaturaient. Le Pontife a clairement désigné, quel est, dans l'ordre civil et social, le terrain du surnaturel, la fonction du surnaturel. Il l'a fait avec une autorité infallible. Pour nous, c'est un bienfait dont nous ne saurions dire le prix.

Désormais, nous savons, avec une pleine certitude, quelle est, d'après l'Eglise, la relation du Christianisme avec la société. Nous connaissons le Christianisme, en tant que social; et, dans cet ordre d'idées, nous sommes sûrs d'être compris par nos frères qui, sur ce grave sujet, ne peuvent penser autrement que nous.

Notre tâche se trouve absolument simplifiée.

Ce qui nous reste à étudier est en dehors de toute controverse : c'est le rapport du *Christ victime d'amour*, avec le *Christianisme* en tant que social, avec *cet aspect de Christianisme*, que le Souverain-Pontife vient de définir.

Il nous suffit, pour déterminer un tel rapport, de rechercher, sur ce sujet, les rayons de lumière épars dans l'histoire, la tradition, et les enseignements officiels de l'Eglise, de condenser ces rayons en un seul foyer, et de concentrer notre attention sur les objets exposés à ce faisceau de lumière.

Ceci se fera d'autant mieux que nos associés, au préalable, se pénétreront davantage de tous les enseignements de Léon XIII. Pour notre œuvre, c'est une condition essentielle de succès. Aussi nous préparons, avec toute la

maturité que requiert le sujet, une étude approfondie sur *les doctrines sociales de l'Eglise appliquées à nos œuvres*. On ne sait pas assez, tout ce qu'il y a de trésors condensés dans les différentes Encycliques de Léon XIII, combien on trouve de jouissance et de profit à les comparer.

En attendant la publication de ce travail, il est inutile d'ajouter que, comme tous les bons catholiques, nous sommes prêts à verser notre sang pour rendre témoignage à la vérité surnaturelle et divine des enseignements que le Pape infallible vient de proposer à notre foi. Inutile encore d'ajouter que nous regarderions, comme le plus grand malheur pour nous et pour notre œuvre, la moindre désobéissance volontaire à la ligne de conduite que le Vicaire de Dieu vient de nous tracer.

Dans les combats de la foi, l'obéissance est la condition du triomphe, elle en est le gage le plus sûr. *Vir obediens loquetur victorias*.

Ces sentiments de foi et d'obéissance sont un devoir élémentaire, pour tout enfant de l'Eglise, et nous espérons bien que nos associés, loin de s'en contenter, y ajouteront toujours un dévouement absolu à réaliser les moindres désirs *authentiques* du Souverain-Pontife.

Là où est le Pape, là est l'Eglise ; là où est l'Eglise, là est Jésus-Christ, notre Roi ; là où est Jésus-Christ, là nous voulons être à sa suite, n'ambitionnant que la grâce de nous distinguer par la plus entière obéissance et le plus pur dévouement.

Ce que le Pape veut, Dieu le veut. Ce vieux cri de nos ancêtres nous rappelle que Léon XIII, en terminant sa dernière Encyclique, nous prêche une véritable CROISADE SOCIALE.

Il fait appel à notre amour envers l'Eglise et à la charité que nous devons ressentir pour la pauvre société humaine si malade et si menacée. Cette société que Notre-Seigneur a choisie, pour en faire le lieu de sa résidence et de ses délices, le théâtre de ses bienfaits ; le Souverain-Pontife nous la montre envahie par l'impiété et traitée en pays de conquête, par l'armée de Satan. En nous montrant ce spectacle, il nous demande de disputer partout *l'influence sociale*, aux ennemis de Dieu qui l'accaparent, qui la monopolisent, pour s'en armer contre l'Eglise.

Leur secret, pour faire régner Satan, a été de s'insinuer partout, et de conquérir une à une, et les unes par les autres, toutes les forces sociales.

Notre secret à nous, pour faire régner Jésus-Christ, ce sera de pénétrer partout, afin de porter et d'installer partout Jésus-Christ avec nous.

Partout où nous le pouvons, de toutes les manières légitimes, emparons-nous des idées, emparons-nous des faits ; prenons, dans le degré où c'est possible, la tête du mouvement humain. A force d'être les meilleurs, soyons les premiers sur tous les terrains. Régnons sur l'opinion, régnons sur les mœurs, pour faire régner Jésus-Christ.

On nous demande souvent ce que nous entendons par *Règne social de Jésus-Christ*.

Rien de plus simple.

RÉGNER, c'est RÉGIR, c'est DIRIGER. *Regnare est Regerere*.

Celui-là règne le plus parfaitement, qui règne sur l'intime, qui gouverne le cœur. Or, le cœur seul gagne le cœur :

Voilà pourquoi Jésus veut aller au cœur de la société, et pourquoi il veut y aller par son Cœur. Pour s'emparer du cœur, pour s'en emparer sérieusement, la première condition, c'est de s'emparer de la tête ; aussi Jésus-Christ apporte à la société sa divine sagesse, et veut l'insinuer partout.

Puis, il faut viser droit au cœur, et c'est pourquoi Jésus apporte à la société l'amour, le dévouement, la vertu de son Cœur.

Eh bien ! s'il y avait dans tous les coins et les recoins de la société, à travers toutes ses fibres, des canaux de la sagesse de Jésus et de la vertu de son cœur, est-ce que toutes les veines du corps social ne seraient pas envahies par la sève du Christ ? Est-ce que le Christ ne gouvernerait pas, ne serait pas Roi de la société, au meilleur sens du mot, Roi autant qu'il dépend de nous ?

Voilà ce que le Pape veut. Dieu le veut !

Il nous faut donc multiplier dans tous les rangs de la société, à tous les postes de combat et de conquête, des porte-Christ.

Nous ne les aurons, qu'en faisant revivre, parmi les HOMMES capables d'influence sociale, les mœurs eucharistiques de ceux de nos ancêtres qui ont fondé une première fois la société chrétienne.

Il n'y a que l'Eucharistie qui fasse des porte-Christ. Elle est le plus complet réservoir de la sève chrétienne, dont le sang du Christ est le véhicule.

Par elle, l'homme, enferme dans son cœur: le Cœur du Christ.

Par elle, l'homme, ostensor vivante, peut porter le Cœur du Christ, partout où il porte son propre cœur.

Et maintenant, saisit-on le but de notre œuvre ? saisit-on pourquoi nous mettons le Sacré-Cœur, pourquoi nous mettons l'Eucharistie dans le règne de Jésus-Christ ? Saisit-on pourquoi nous nous adressons aux HOMMES du monde ; pourquoi nous nous adressons à eux par les moyens qui donnent accès auprès d'eux, par la science, par l'histoire, par l'art, par les études sociales ?

Saisit-on pourquoi nous cherchons partout les rayons d'une auréole sociale à l'Eucharistie ?

Jusqu'ici, nous n'avons pas trouvé de formule qui répondit mieux à nos intentions, qui exprimât plus nettement l'esprit de notre œuvre, que ces paroles lancées par Léon XIII aux catholiques militants, comme une devise et comme l'abrégé d'un programme : « SAPIENTIAM VIRTUTEMQUE CATHOLICÆ RELIGIONIS, TANQUAM SALUBERRIMUM SUCCUM AC SANGUINEM, IN OMNES REIPUBLICÆ VENAS INDUCERE (1). »

L'Esprit qui guide le Pape, semblait vouloir préparer les voies à l'*appel* qui vient de nous être adressé, quand il mettait, sur les lèvres de l'épiscopat suisse, les termes de l'impérissable serment de Fribourg :

« VIVE JÉSUS-CHRIST-HOSTIE : JE JURE FIDÉLITÉ ÉTERNELLE A SON RÈGNE SOCIAL. »

C'est au point de rencontre de ces deux formules, qu'est assise la pierre angulaire d'une œuvre comme la nôtre, d'une œuvre uniquement fondée pour répondre aux désirs exprimés, par le Sacré-Cœur, dans ses révélations sociales de 1689.

LA RÉDACTION DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST.

(1) Infuser dans toutes les veines de l'Etat, comme une sève et un sang réparateur, la sagesse et la vertu de la religion catholique. (Encyclique *Immortale Dei*.)

CAUSERIES SUR NOS ŒUVRES

I

PRÉLIMINAIRES — LES IDÉES FONDAMENTALES

PRÉLIMINAIRES

I. — L'APPARITION D'UN BULLETIN DE NOS ŒUVRES, OCCASION DE CES CAUSERIES. LEUR OBJET.

Comme nous l'annoncions à la fin de l'année dernière, nous réalisons, dès cette année 1886, un projet que nous avons en vue depuis longtemps, et que nos amis nous pressaient d'exécuter. C'est la publication d'une édition de propagande, annexée à notre *Grande Revue*, sous le titre : LE RÈGNE SOCIAL DE JÉSUS-CHRIST-HOSTIE. *Bulletin de la Fédération du Sacré-Cœur*.

Nous réunirons là, sous un format commode, les travaux de la *Revue du Règne de Jésus-Christ*, les plus propres à la diffusion de nos idées.

S'il plaît à Dieu, nous pourrons même, avec le temps, insérer, dans cette petite édition, des travaux inédits, qui lui seront tout à fait particuliers, augmenter graduellement son volume et sa périodicité, enfin lui donner un poste de combat dans la presse militante. Tout dépend du zèle de nos associés, qui a déjà réalisé tant de merveilles inespérées.

Quoi qu'il en soit, notre public se trouve singulièrement agrandi, puisque le format de luxe nécessité par le caractère scientifique et artistique de la *Grande Revue* était le seul obstacle à une diffusion très étendue de nos travaux, en dehors d'un certain cercle de spécialistes.

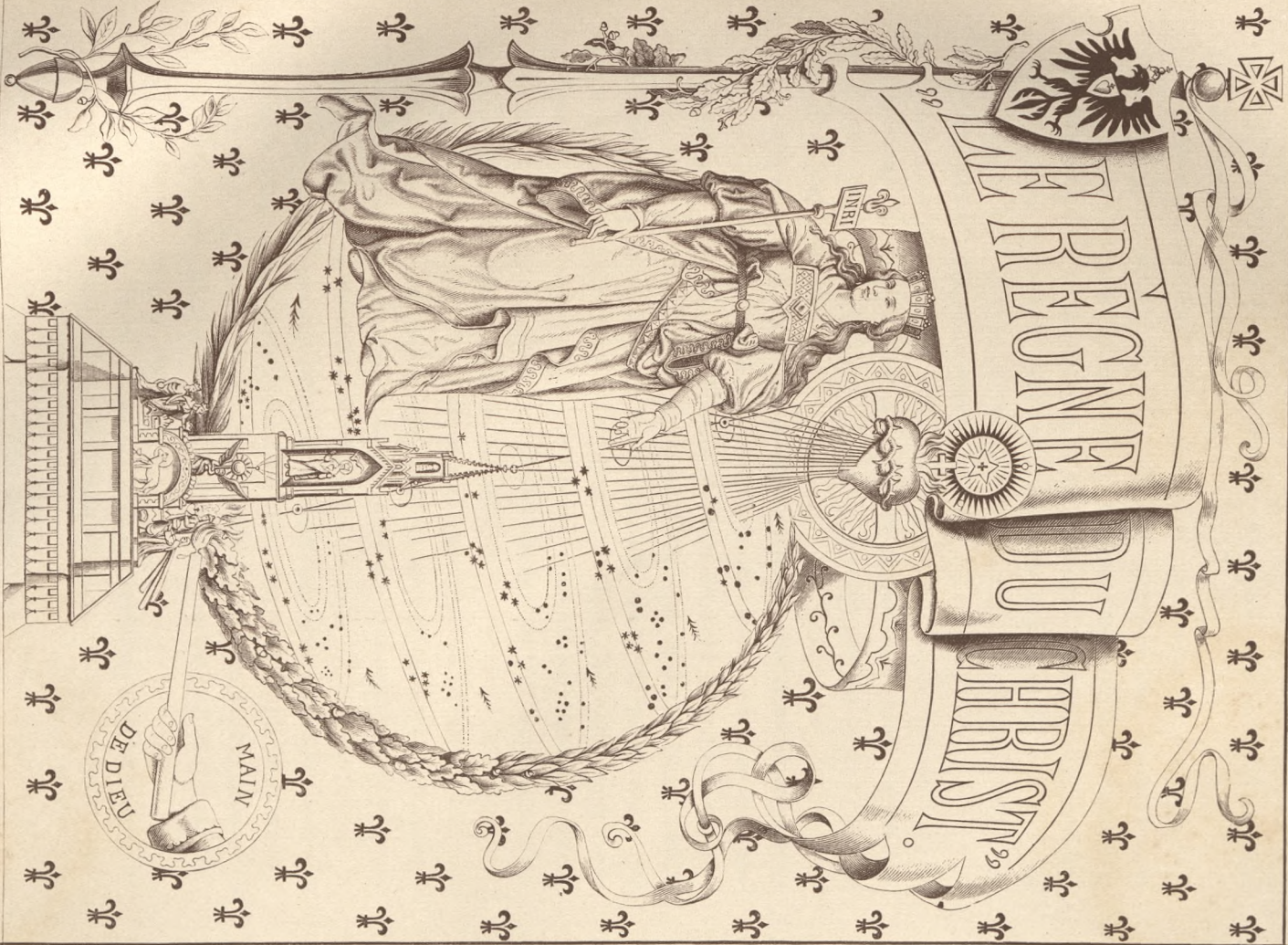
Dès lors, le moment est venu, pour nous, de céder à des sollicitations devenues presque importunes, à force d'être pressantes. Depuis longtemps, on nous accable de questions sur nos origines, la nature de nos œuvres, nos projets, nos vues sur l'avenir. On voudrait que nous en fassions nous-



SCIENCES. ASTRONOMIE. THEOLOGIE.



HOMMAGES.



PHILOSOPHIE. ARCHITECTURE. BEAUX-ARTS.



BÉATITUDES.

LA PUISSANCE-SOCIALE DE L'EUCHARISTIE.
ECCE TABERNACULUM DEI CUM HOMINIBUS.

même la confiance au public. Nous devons enfin nous exécuter, ne fût-ce que par déférence pour les lumières de nos amis, et par reconnaissance pour leur admirable dévouement.

Nous commençons donc, dès aujourd'hui, une série de causeries sur l'Œuvre, à l'adresse de ceux qui veulent satisfaire une curiosité trop légitime, mais surtout à l'adresse de ceux qui sentent le besoin de se pénétrer à fond de notre but, de nos idées et de nos principes, pour mieux nous aider.

Nos lecteurs nouveaux voudront bien nous permettre de supposer, en eux, le zèle et la bienveillance vraiment excessives que nous sommes habitués à rencontrer chez nos anciens abonnés.

Remarquons tout d'abord, et c'est fort important, qu'on se tromperait du tout au tout, si l'on regardait notre œuvre, comme une œuvre achevée en toutes ses parties, et qui n'a plus qu'à se répandre et à multiplier le nombre de ses associés.

A dire le mot de la situation, nous avons hérité des merveilleux cartons d'un grand architecte, sans avoir hérité de ses ressources plus merveilleuses encore. Obstiné dans l'invincible résolution de nous dépenser tout entier à élever au divin Cœur l'imposant édifice que rêvait le Père Drevon, notre maître et notre initiateur, nous avons, après sa mort, quêté des aides, et la Providence nous en a donné d'excellents. Avec eux, nous avons commencé à bâtir, comme nous avons pu, pour attirer d'autres ouvriers. Dieu a béni les bonnes volontés, au delà même de nos espérances, sans nous épargner les bénédictions de la croix.

Et maintenant, ça et là surgissent quelques corps de bâtiments vraiment fort respectables; des jalons sont plantés un peu partout; bon nombre d'échafaudages sont construits, ou en voie de l'être; mais qu'il y a loin de là au superbe palais dont nous gardons les plans!

Beaucoup de nos associés savent cela, et précisément ce qu'ils veulent, c'est la communication des plans et des devis, c'est une enquête sur les ressources, c'est la visite des constructions, afin, disent-ils, que les plans à la main, ils puissent s'orienter dans le tracé de nos fondations, et, par ce qui est fait, juger de ce qui reste à faire.

Il est trop juste de les contenter. Mais si grandes que soient nos obligations envers eux, ce qui nous détermine surtout, c'est l'espérance, c'est la

certitude qu'après nous avoir lu, ils voudront, avec passion, que l'édifice se construise et s'achève, dans toute la beauté et la pureté de son plan primitif.

Avant de nous engager à fond dans les détails, nous jetterons sur l'œuvre idéale et sur l'œuvre commencée un coup d'œil d'ensemble, ne serait-ce que pour mettre nos nouveaux lecteurs au courant de ce qu'ils désirent savoir immédiatement.

On nous pardonnera si, dans ce premier aperçu, nous sommes obligé de mêler çà et là sous forme de digressions, quelques réponses à des questions ou à des objections plus pressantes.

II. — IDÉE DOMINANTE DU FONDATEUR. CE QU'ON A DU EN ABANDONNER PROVISOIREMENT.

L'architecte, nous voulons dire le fondateur, est un obscur religieux que son extrême amour des humiliations n'a pu pourtant soustraire à une certaine notoriété. On sait assez, que le PÈRE DREVON est l'auteur de l'œuvre de la Communion Réparatrice, maintenant répandue et florissante dans l'univers entier; qu'il a créé les pèlerinages de Paray-le-Monial, et tout le vaste mouvement qui, à un moment donné, entraîna la France et, à sa suite, les nations voisines aux pieds du Sacré-Cœur; qu'il fut le promoteur des prières publiques; enfin, qu'en dernier lieu, il établit, à Paray, la Bibliothèque et le Musée Eucharistiques.

Ce qu'on sait moins, et ce qu'il est nécessaire de dire ici, c'est que toute les œuvres que nous venons d'énumérer, et qui, au premier abord, ne semblent pas avoir beaucoup de liaison entre elles, se rattachent toutes à une même pensée; qu'elles étaient comme les premières fondations, les pierres d'attente ou les jalons d'une œuvre unique, celle dont le vénéré religieux nous laissa les plans, en mourant à Rome, dans nos bras.

Cette œuvre la voici :

OFFRIR à JÉSUS-CHRIST-HOSTIE, LES RÉPARATIONS SOCIALES QU'IL A RÉCLAMÉES LUI-MÊME A PARAY, AU NOM DE SON SACRÉ-CŒUR, AU NOM DE SON AMOUR MÉCONNU ET OUTRAGÉ : RÉPARATIONS DONT NOTRE-SEIGNEUR A FAIT LA CONDITION D'UNE EFFUSION DE GRACES INOUIËS SUR LA SOCIÉTÉ ET L'HUMANITÉ TOUT ENTIÈRE.

Le Père Drevon est-il mort martyr de son but et de son idée? A-t-il

offert sa vie, en holocauste, pour le succès du grand œuvre qu'il méditait, pensant dans son humilité, qu'ouvrier indigne, il serait un obstacle de moins à la réalisation des desseins de Dieu ? Ces pensées sont celles des Saints, le P. Drevon en était capable, et tout nous incline à croire que ce furent les siennes ; car si quelque chose le caractérisait c'était l'intrépidité de l'humilité, l'intrépidité du dévouement. En tout cas, nous savons qu'il est mort, consumé par les flammes d'un amour dévorant, l'amour du Cœur de son Dieu immolé par amour.

Pour nous, lié par une promesse sacrée faite à Dieu, aux pieds de Léon XIII, dans des circonstances que nous raconterons, il nous était impossible d'abandonner l'héritage du martyr.

Mais, laïque isolé, inexpérimenté dans ces œuvres saintes, que pouvions-nous ? Nous n'avions aucune des ressources morales que le P. Drevon avait amassées de longue main, et que lui seul pouvait mettre en œuvre.

L'entreprise projetée avait trois aspects. C'était une œuvre de piété, une œuvre d'étude, une œuvre d'action.

Œuvre de piété à plusieurs points de vue : d'abord, le P. Drevon voulait procurer aux hommes d'étude et d'action, comme un réservoir de grâces surnaturelles. Les âmes contemplatives auraient prié, auraient communiqué, se seraient immolées pour le but, et en particulier pour obtenir lumière, force, réussite aux ouvriers de l'œuvre lancés dans la mêlée, sur le champ de bataille des idées ou sur celui de l'action. Nul plus que le P. Drevon ne pouvait obtenir ce premier but : Il avait une action prodigieuse sur les âmes d'élite. De tous les coins de l'horizon, les âmes privilégiées, poussées comme par un instinct surnaturel, accouraient à ce Docteur du sacrifice pour recevoir de sa bouche les leçons du Sacré-Cœur. Tout ce qu'il a obtenu par là d'héroïques dévouements, on ne le saura qu'au dernier jour.

Le P. Drevon aurait aussi voulu que ses hommes d'étude et d'action, pussent, dans la communion et au pied du tabernacle, l'esprit de réparation, qu'ils auraient cherché à répandre, par leurs travaux, dans toutes les veines de la société.

Enfin, il avait en vue tout un engrenage d'industries, pour renouveler, parmi les *hommes*, surtout parmi les catholiques militants, les mœurs eucharistiques des âges héroïques du christianisme. Par là, il eût fait entrer peu à peu dans les habitudes chrétiennes la pratique de la réparation sociale à Jésus-Christ Hostie.

Dans son plan, l'*étude* eût rendu à la piété tout ce qu'elle aurait reçu d'elle : elle aurait établi avec éclat les divers titres de l'Eucharistie à des hommages sociaux, et par conséquent à une réparation sociale.

Enfin, l'*action* des associés, eût récolté tous les monuments, tous les documents, toutes les ressources nécessaires à l'étude, et préparé, par différents moyens, dans l'univers entier, un ensemble combiné d'hommages et de manifestations, qui, en consolant le divin Cœur, eussent donné prétexte aux plus larges expansions de son infinie miséricorde.

Naturellement, toutes les parties de cette entreprise se seraient soutenues mutuellement et auraient formé un ensemble harmonieux.

Voilà, à grands traits, ce qu'il y avait à faire, et voici en peu de mots ce que la Providence nous a permis de réaliser jusqu'ici.

D'abord, à notre grand regret, nous avons dû provisoirement suspendre l'exécution de la première et de la plus importante partie du plan, celle qui regarde la *piété*. Cette exécution était hors de notre compétence de laïque, et absolument en dehors de nos moyens. Nous en sommes vivement affligé, car nous ne recruterons, pour l'étude et l'action, tous les dévouements nécessaires, que lorsqu'un courant de piété eucharistique poussera les âmes de notre côté.

Ce qui a été fait jusqu'ici, nous l'attribuons aux communions, aux prières, aux expiations dont on a bien voulu nous assurer le bénéfice. Si ces lignes doivent arriver à quelques âmes, autrefois conduites par le P. Drevon, nous les supplions, par les entrailles et le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vouloir bien s'intéresser, dans l'exercice de leur piété eucharistique, à une œuvre que leur Père regardait comme d'une importance suprême, et pour laquelle il eût réclamé tout leur dévouement.

Sentant, par expérience, combien cet appoint nécessaire nous manque, nous venons d'entamer, sur ce sujet, des négociations avec ceux qui, dans l'Eglise, ont mission pour organiser des œuvres de piété.

III. — NOTRE ŒUVRE, ACTUELLEMENT UNE ŒUVRE D'ÉTUDE. — LA REVUE ET LE BULLETIN.

Notre œuvre s'est donc jusqu'à ce moment, surtout réduite à l'*Etude*. Pour faciliter les recherches, nous avons réuni d'importantes collections.

On connaît assez notre *Musée* et notre *Bibliothèque Eucharistiques*, et nous aurons assez occasion d'en parler pour ne pas nous y arrêter ici.

Après la réunion des collections, ce qui nous a occupé tout d'abord, c'est la création d'une Revue illustrée qui, tout en utilisant les matériaux acquis par les collections, provoquât un vaste mouvement d'idées, dans le sens que nous avons indiqué. On l'a intitulée le *Règne de Jésus-Christ*.

Cette Revue a rencontré d'ardentes sympathies, quelques rares hostilités, et beaucoup plus de lecteurs qu'elle n'en attendait en si peu de temps. (Elle vient de finir sa troisième année.)

Nous remercions de tout cœur, amis et abonnés. Quant aux hostiles, s'ils sont de bonne foi, nous espérons que leur hostilité se changera en sympathie, devant les explications que nous avons déjà données ou que nous tenons en réserve. S'ils sont de mauvaise foi, nous rangeons leurs attaques parmi les épreuves nécessaires à l'établissement solide de toute bonne œuvre.

Il importe de préciser le caractère de la *Revue du Règne de Jésus-Christ*, maintenant surtout qu'à cette publication, va s'en superposer une autre dont la fonction sera différente.

La *Revue* nous semble une sorte de rendez-vous, largement ouvert à toutes les bonnes volontés, à tous les aperçus qui veulent se produire sur les questions qui nous préoccupent ; c'est une sorte de consultation de l'opinion catholique, et puisque les congrès sont si fort à la mode, disons que c'est là une manière de congrès, ouvert un peu à tous les rapports en règle avec l'orthodoxie. Là, nous interrogeons et nous écoutons : et qui voudra étudier sérieusement l'état des esprits, au point de vue où nous nous sommes mis, y trouvera une source abondante de renseignements.

Dès maintenant, les questions sont assez mûres pour nous, et la cause assez entendue pour que nous puissions faire un pas en avant, surtout après le Congrès de Fribourg et l'Encyclique *Immortale*. Tout en continuant, comme par le passé, la phase de consultation, pour achever notre analyse, et recueillir tous les éléments d'un programme définitif, en harmonie avec les dispositions de ceux auxquels nous nous adresserons ; nous entrons en plein, dès aujourd'hui, dans une nouvelle phase, la phase de propagande. L'Œuvre continuera donc à accepter les communications, mais en même temps, elle prendra la parole, exposera ses propres idées, cherchera à les répandre.

Le *Bulletin* ne vient au secours de la grande Revue que pour cette dernière partie de sa tâche. Il représentera donc officiellement, tout en les répandant, les idées de l'Œuvre. Aussi, il n'y a aucun inconvénient à ce qu'il se renferme strictement dans le point de vue auquel l'Œuvre est arrivée par voie d'élimination, point de vue complètement exprimé par son titre de *Règne social de Jésus-Christ-Hostie ; Bulletin de la Fédération du Sacré-Cœur (Œuvres de réparation sociale à Jésus-Christ-Hostie)*.

On nous dira peut-être que notre point de vue est trop restreint, et que nous aurons peine à intéresser pendant longtemps le public, en nous bornant ainsi. Erreur ! Erreur !

Viennent à nous des metteurs en œuvre dont le nombre et l'excellence répondent au nombre et à l'excellence des matériaux et des sujets, et nous garantissons que notre petit Bulletin dont les débuts sont aujourd'hui si modestes, aura, sous peu, rendu des services appréciés à l'Eglise et à la société.

Qu'on y songe, nous entrons au cœur et à l'intime de toutes les questions qui passionnent, et à juste titre, nos contemporains, puisque nous étudions l'intime de la religion et l'intime de la société, dans leurs rapports mutuels. Toutes les voies par lesquelles le Cœur du Christ va au cœur de la société humaine, à l'aide du mémorial de ses merveilles, de l'Eucharistie ; voilà l'objet de nos investigations. Si nous en jugeons par expérience, le sujet n'a qu'un défaut, celui d'être trop vaste, et avec le temps, il faudra nous restreindre. Histoire, doctrines, mouvement contemporain, éléments d'avenir, sciences sociales, tout ce qui fait la vie intellectuelle et morale de l'humanité s'offre à nos investigations et cela au point de vue le plus intéressant, et si on nous permet une expression dont on a trop abusé, au point de vue le plus palpitant.

IV. — CE QUE C'EST QUE LA FÉDÉRATION DU SACRÉ CŒUR. — ŒUVRES FÉDÉRÉES. — COMITÉ FÉDÉRATIF.

Dans le sous-titre du *Bulletin*, un mot aura peut-être étonné, *Fédération du Sacré-Cœur*. Jusqu'ici chacune de nos œuvres avait son nom particulier destiné à être maintenu. Mais le nombre et la variété de ces œuvres s'accroissant et devant s'accroître encore, il est urgent de donner à *leur ensemble*, un nom générique, marquant la nature de leurs rapports. Ce nom est aujourd'hui

d'hui trouvé, il n'est pas de notre invention, la Providence nous l'a imposé par la force des choses.

En effet, les œuvres qui nées successivement de notre idée-mère, se sont groupées d'elles-mêmes autour du Centre de Paray, ont toutes pour point de départ les Révélations sociales du Sacré-Cœur en 1689, et pour but final de contenter ce divin Cœur, en lui obtenant les réparations eucharistiques qu'il demande lui-même à la société.

Nos œuvres sont donc aussi essentiellement que possible des œuvres du Sacré-Cœur. Certes, le drapeau du Sacré-Cœur est arboré presque par toutes les œuvres catholiques qui ont un caractère national ou social. Puisque notre but l'impose à nos œuvres, elles ont un droit spécial à l'arborer dans leur nom comme dans leurs armes.

De plus, nos œuvres se sont formées par groupes autonomes, ayant similitude de but et de moyens, correspondant ensemble, et ayant toutes leur centre d'union à Paray, autour du berceau commun. D'autres œuvres similaires s'annoncent et se préparent, qui suivront la même marche. Voilà bien une Fédération pour le présent et pour l'avenir. Puisque Fédération il y a, appelons-la par son nom : comprenons sous ce titre l'ensemble des œuvres qui d'une manière ou d'une autre, tout en conservant leur autonomie et leur indépendance, se rallieront à nous, sur le terrain de la piété, de l'étude ou de l'action, pour poursuivre avec accord le but que nous a laissé le P. Drevon : la Réparation sociale que réclame Jésus-Christ-Hostie, au nom de son Sacré-Cœur.

Que si on trouve le *nom* un peu profane, on voudra bien se rappeler que la *chose* est essentiellement sociale, et qu'en général il est bon d'appeler les choses par leur nom, surtout si la chose étant compliquée et inachevée, on a la bonne fortune de trouver sous la main un nom court, expressif, qui indique le but, le mode d'action, et convienne également à l'œuvre en marche, et à l'œuvre achevée. Lorsque ce nom est en même temps un drapeau sacré, un hommage public, un gage de bénédiction, il n'est absolument point permis de le refuser des mains de la Providence.

Que si on nous demande les œuvres actuellement comprises sous la dénomination de *Fédération du Sacré-Cœur*, nous énumérons par ordre de temps :

- La Bibliothèque et le Musée Eucharistiques ;*
La Revue du Règne de Jésus-Christ ;
Les différentes Sociétés des Fastes-Eucharistiques, avec leurs comités nationaux ou internationaux ;
La Société du Règne de Jésus-Christ (1) ;
Le Concours des Lettres, des Sciences et des Arts pour 1889,
 deuxième Centenaire des Révelations sociales du Sacré-Cœur (2) ;
 En dernier lieu, le *Bulletin de propagande.*

Le promoteur général de l'Œuvre forme, avec quelques hommes d'action et quelques théologiens désignés par une autorité compétente, une sorte de *Comité fédératif* qui veille aux intérêts généraux de la Fédération, et constitue avec les *Sociétés fédérées* un centre de correspondance.

Après ces explications préliminaires, que les nécessités de la situation exigeaient immédiates et un peu longues en certains points, nous allons entrer dans tous les détails qu'on peut désirer sur l'esprit de l'Œuvre, son organisation pratique dans l'idée du fondateur, ses méthodes actuelles, et les progrès pour lesquels nous demandons aide et concours.

IDÉES FONDAMENTALES

V. — CARACTÈRE GÉNÉRAL DU FONDATEUR ET DE SES ŒUVRES. — SA THÉORIE FONDAMENTALE DE LA RÉPARATION. (COMPENSATION, RESTAURATION, INSTAURATION.)

L'Œuvre du P. Drevon reflète son caractère : c'est une chevalerie.

Petit fils de Ba yard, par sa mère, le P. Drevon était vraiment le chevalier du Christ, chevalier sans peur et sans reproche. Il n'avait qu'une passion : pénétrer les désirs de son divin Roi pour les traduire en actes.

(1) Pour les détails que nous ne pouvons donner dans ce premier coup d'œil d'ensemble, puisque nous y reviendrons largement au cours de nos causeries, voir la livraison du *Règne de Jésus-Christ*, octobre 1885, p. 313 et suivantes. Il y a des Sociétés des Fastes à Paray, Lille, Marseille, en Italie et en Belgique. Il s'en prépare en Espagne, en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Amérique. Parmi les membres les plus actifs, en France et à l'étranger, nous comptons des personnages distingués ; prélats, ecclésiastiques, religieux de divers Ordres, laïques qu'on est habitué à voir à la tête des œuvres catholiques. Les nombreuses bénédictions épiscopales qui ont encouragé nos débuts, nous ont porté bonheur.

(2) Nous avons fait paraître un programme très sommaire de ce concours. On nous réclame un programme plus détaillé. Nous nous en occuperons prochainement. Sa publication satisfera, pensons-nous, à toutes les exigences.

Il ne voulait avoir d'autres vues que les vues de Jésus-Christ, d'autre tactique, d'autre stratégie que la sienne. Jésus-Christ avait vaincu par le sacrifice, par l'humiliation, par la croix ; son chevalier ne voulait pas d'autres armes. Nous avons déjà indiqué sa passion pour les épreuves et les humiliations. Ceux qui l'ont connu de plus près savent combien il a été servi à souhait.

L'un des agitateurs de ce siècle, il est mort, à peine connu par le monde catholique qu'il avait entraîné aux pieds du Sacré-Cœur, et au sein duquel il avait restauré la pratique de la communion fréquente. Dans ses entreprises, il mettait les autres en avant, et lui-même, par humilité, s'effaçait dans l'ombre, autant que l'intérêt supérieur de ses œuvres le lui permettait.

Mais c'était peu pour lui d'être inconnu, il tenait surtout à être méconnu, et sur ce point, Dieu exauça largement ses désirs. Il eût été insupportable à ce chevalier de l'Eucharistie d'être mieux traité que le méconnu du Tabernacle. Dévoué à son divin Roi, il l'était dans toute la force du terme ; aussi pour ses œuvres, il cherchait avant tout des âmes de dévouement.

Sa maxime était que pour les grandes entreprises, il ne faut pas compter les recrues mais les sonder. Quand sous son choc parfois un peu rude, une âme rendait le son du sacrifice, il était content et disait : « Bon ouvrier. »

Dieu ne lui avait pas disputé les dons naturels, mais comme ils étaient plus solides que brillants, et voilés par une rare humilité, on a pu prendre le change, et se croire en face d'un homme vulgaire, devant cette âme d'élite. Il faut dire aussi que, par un merveilleux travail, la grâce transforma cette puissante nature, et en exalta toutes les énergies cachées.

Il aimait Jésus-Christ ; ce fut sa force et sa lumière. Il était né énergique, l'amour le rendit indomptable. Il était né fin, pénétrant, d'un esprit exact et sérieux, plus intuitif que déductif. L'amour lui donna une rare élévation d'intelligence et une étonnante perspicacité. Il comprenait beaucoup, parce qu'il aimait beaucoup. Sobre, car il était fort, il parlait peu : on en a déduit qu'il pensait moins, c'est le contraire qui était vrai. Il laissait passer le flot de paroles, et quand il savait à quoi s'en tenir, il poursuivait son chemin.

C'était un homme de sens, d'intuition, d'observation. Il avait surtout le tact des âmes, et ce qu'un homme d'Etat pourrait appeler le *sens social*.

C'était l'*homme de son temps*, dans le bon sens du mot. D'une extrême droiture, par goût et par vertu, sa finesse naturelle l'empêchait d'être naïf, ce qui est si commun aux hommes qui prétendent être de leur temps. Dans ce siècle de conspirations, d'hypocrisie et d'équivoques, où nous marchons sur un terrain miné, semé de pièges et de traquenards, il avait un flair merveilleux, pour discerner le sentier, sans donner trop à droite ou trop à gauche, ce qui lui eût semblé une double manière de faire le jeu de l'ennemi.

Il eût regardé comme une trahison de livrer les droits de Dieu aux ennemis de Dieu ; mais autant il avait en horreur les concessions illégitimes et les compromissions sur le terrain des principes, autant il comprenait la nécessité de ménagements et de tempéraments pratiques à l'égard d'un siècle ignorant, prévenu, présomptueux, habitué à tout brouiller, à tout confondre.

Il ne confondait pas les séducteurs qu'il faut démasquer sans pitié, avec les dupes qu'on peut ramener, moyennant certains égards.

Il n'était pas homme à dépouiller la peau de brebis, parce qu'il voyait les loups s'en couvrir.

Abominant les erreurs, si atténuées qu'elles fussent, il aimait les égarés. Il allait à eux avec son cœur, avec le Cœur du Christ.

Il connaissait mieux que personne les ténébreuses menées des sociétés secrètes. Il alla avec un dossier formidable les dénoncer au Concile du Vatican, et c'est de sa main ignorée que sont partis les coups les plus redoutables portés à la secte, avant l'Encyclique *Humanum Genus*. Il savait donc à ne s'y pas méprendre l'origine, le but, la portée des fameux principes modernes, équivoques magiques fabriquées dans les antres de la grande conspiration, qui nous tient depuis un siècle sous la tyrannie de sa dictature occulte et irresponsable. Il avait surpris les procédés de fabrication de ce breuvage enivrant et prestigieux, qui fait chanceler le monde sous les charmes d'une ivresse inexplicable. Il savait à quelle dose le poison était mélangé avec la liqueur exquise ; comment on avait combiné les plus noirs venins de Satan avec les plus sympathiques principes du Christianisme social ; comment on cherchait à y combattre Dieu par les armes de Dieu, le Christ par les armes du Christ. Il avait saisi l'inférieure astuce avec laquelle Satan, après avoir détourné nombre de chrétiens des vrais principes sociaux du Christia-

nisme, après avoir vidé l'ancien régime social de l'esprit chrétien, tout en lui laissant les formes chrétiennes, avait transporté ce même esprit chrétien, mais falsifié et sophistiqué, dans un régime nouveau destiné à chasser Dieu et le Christ de la société, pour les chasser plus facilement ensuite du cœur des individus : en sorte que les chrétiens se trouvent acculés dans cette impasse : — *ou bien de paraître attaquer des principes d'origine chrétienne en attaquant la Révolution — ou bien, s'ils pactisent avec elle, d'être ses dupes, et de paraître recevoir des ennemis de Jésus-Christ, les principes fondamentaux de la société.*

Cruelle situation, dans laquelle se débattaient les catholiques paralysés ou divisés, et que Léon XIII vient de dénouer dans ses deux dernières Encycliques *Humanum genus* et *Immortale Dei* ; qui sont à la fois un prodige de son génie, et un prodige de l'assistance divine venant au secours de l'Eglise.

Nous n'avons jamais mieux compris les plans et les vues du P. Drevon, qu'en lisant et en comparant ces deux documents.

La clairvoyance de l'obscur religieux peut paraître bien extraordinaire. Après tout ce que nous avons dit, on s'en rendra peut-être mieux compte, en fixant un dernier trait du caractère du P. Drevon qu'il a imprimé à ses œuvres.

Il était *observateur*.

Comment il avait *observé* les voies sataniques, nous l'avons vu.

Il avait aussi *observé* les voies humaines, et les voies de la Providence.

Attaché aux principes, de toute l'énergie de son être, le P. Drevon n'avait ni grand goût, ni, croyons-nous, grande aptitude pour les conceptions *à priori* et les *systèmes abstraits*. Ce n'était cependant pas pour lui une raison de les dédaigner. Il avait trop d'humilité et de bon sens ; il savait trop combien ces abstractions sagement employées fécondent la science, et quelle discipline puissante elles donnent à l'esprit. Mais le domaine où il était roi, c'était celui de l'observation et de l'expérimentation. Il recueillait les faits, les collectionnait, les comparait, les classait, et, par l'induction, élevait son vol dans les plus vastes régions.

Grâce à cette méthode, qu'il nous laissa pour nos études eucharistiques, il arriva à des connaissances sociales fort remarquables.

Peu d'hommes, de son temps, ont su aspirer autant que lui, à pleins

poumons, l'atmosphère contemporaine, et l'analyser avec une passion aussi persévérante.

Je l'ai suivi d'assez près pendant les cinq dernières années de sa vie, pour pouvoir assurer que sa tête était toujours en travail d'observation, accumulant les trésors. Tout l'intéressait dans la société qui l'entourait, il voulait tout savoir, se rendait compte de tout. Me permettra-t-on dans ce grave sujet un de ces détails anecdotiques où l'homme se peint. Le P. Drevon avait pour les gendarmes un goût décidé qui m'amusait beaucoup. Dans nos voyages, à peine arrivé dans une gare où il fallait attendre, il avait un instinct sûr qui lui faisait trouver les gendarmes de l'endroit. La conversation était bientôt liée. Au bout de quelques instants, on était une paire d'amis, on se promenait de long en large sur les trottoirs de la voie dans une conversation déjà animée et intime. Sans doute le Père avait un attrait de cœur pour ces braves militaires si loyaux, si dévoués, il était heureux de leur donner Jésus-Christ, en passant, comme il le donnait à tout venant, c'était sa vie ; mais aussi, il recevait. Les gendarmes en savent long. Gens positifs et de sens pratique, ils connaissent par le menu l'esprit d'une population. Le Père avait l'art de les mettre à l'aise, de les émoustiller, de leur faire étaler leur petit trésor de connaissances et d'observations respectives. Aussi, les trois heures d'arrêt s'écoulaient-elles pour eux et pour lui, comme un éclair.

Dans des sphères plus élevées, le Père Drevon accueillait toutes les brises qui, de tous les coins du monde moral, lui apportaient comme un écho des aspirations et des tendances de ses contemporains.

Cette étude assidue, cette observation perpétuelle, lui avait ancré cette conviction dans l'intime du cœur, c'est que : *Jésus-Christ est non seulement le grand besoin, mais la grande aspiration de la société. Toute âme le cherche sans le savoir ; il est la solution de tous les problèmes sociaux, qui nous entraînent dans leur tourbillon, comme dans les cercles concentriques d'un cyclône. En voulant fuir Jésus-Christ, c'est encore lui qu'on cherche. Hélas ! on s'en fait un fantôme qu'on abhorre, et lorsqu'on connaîtra la réalité, on se prosternera avec ravissement.*

D'autre part, le P. Drevon écoutait la voix du tabernacle, il étudiait les

attraits des âmes privilégiées nourries de l'Eucharistie ; et toutes les révélations émanées de l'Hostie se réduisaient à ceci : *Jésus veut se donner à tous.*

Donc, la société cherche Jésus, et Jésus cherche la société. Un malentendu a créé un mur entr'eux, un mur de crimes et d'atrocités, de la part de la société. Il faut le renverser à tout prix ; il faut que le Bon-Pasteur retrouve sa brebis, qu'il la charge sur ses épaules miséricordieuses, rivée désormais à son Cœur par les chaînes d'or de l'amour.

Comment faire tomber ce mur maudit ? Ici encore le P. Drevon avait écouté, observé, comparé ; on peut même dire que sa vie apostolique et ses œuvres datent du jour où il écouta à Paray la voix du Sacré-Cœur. Tout ce qu'il recueillit des divines révélations, tout ce que Jésus-Christ lui dit au cœur, se résumait à ceci : « *La réparation à Jésus-Christ-Hostie et par Jésus-Christ-Hostie fera seule tomber ce mur de séparation entre la société et son miséricordieux Sauveur. La Réparation par l'Eucharistie renouvelant les mœurs eucharistiques des premiers âges, infusera en même temps aux sociétés réconciliées et pardonnées le principe de vie intime auquel elles aspirent sans le savoir. L'Eucharistie ramènera les sociétés sur le Cœur de leur Dieu. L'Eucharistie en fera des sociétés SELON LE CŒUR DE DIEU.*

« *Pour cette réparation, telle que Dieu la demande, il faut des AMES D'ÉLITE, des AMES DE DÉVOUEMENT et DE SACRIFICE, qui, s'immolant elles-mêmes, répandent partout le feu sacré, le feu eucharistique dont elles seront consumées.* »

On a maintenant la clef de la vie du P. Drevon, la clef de sa mort, la clef de son œuvre posthume.

Sa vie entière se concentra sur cette idée de réparation, de *réparation sociale* surtout, telle que le Sacré-Cœur la demandait.

La *réparation sociale* est la seule que vise directement l'Œuvre dont nous avons hérité.

Donc, avant tout, pénétrons-nous de l'idée de la réparation telle que la concevait le P. Drevon. Cette idée contient toute notre œuvre en germe. Elle en est le point de départ théorique.

Le P. Drevon voyait dans ce mot *réparation* trois sens partiels qui s'unissent dans une gradation harmonieuse pour former un sens adéquat

et complet. A son avis, *réparation* signifie : *compensation, restauration, instauration.*

COMPENSATION. Quand mon saint maître jetait sur la société son coup d'œil si ferme, si exact, si profond, il y voyait de tous les horizons se multiplier les coups et les blessures au Cœur de Jésus-Hostie, de Jésus hôte et bienfaiteur de la société : blessures de l'oubli, du dédain, de l'outrage.

D'autre part, prêtant l'oreille aux échos du sanctuaire de Paray, il lui semblait entendre les paroles exprimant les vœux de Notre-Seigneur.

Le divin Cœur veut entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois. Il veut y être honoré AUTANT qu'il a été outragé, méprisé et humilié dans sa Passion. Il veut recevoir AUTANT de plaisir de voir les grands abaissés et humiliés devant Lui, qu'il a eue d'amertume de se voir anéanti à leurs pieds.

Voilà le désir du Cœur de Jésus, voilà ce qui lui est trop dû, ce qu'Il réclamait, il y a deux siècles, en 1689. Le pauvre religieux comparait le dû et le reçu.

Il se demandait ce que peuvent attendre les hommes d'une société qui traite ainsi son Dieu, ou le laisse ainsi traiter.

Il se demandait ce qu'une telle société peut attendre du Dieu juste, qui livrant aux hommes son Fils désarmé, n'a pourtant pas renoncé à le venger des ingratitude et des insultes.

Qu'on outrage, sur quelque plage lointaine, le drapeau d'une nation ; qu'une main barbare donne seulement un coup d'éventail à l'ambassadeur d'un peuple ; on voit alors se lever frémissante la nation blessée, demandant à laver son injure dans le sang des coupables. Et Dieu serait insensible à l'honneur de son Fils auquel on refuse tous les hommages dus à son rang, auquel en guise d'hommages on prodigue toutes les insultes !

La société pourrait traiter en *paria* le Créateur dans sa création, lui refusant à lui ou à ses ambassadeurs la justice qu'elle se vante de rendre même au *paria*.

Il est évident que tout ceci demande ou vengeance ou réparation.

En tout cas, si nous avons du cœur, nous ne pouvons continuer à laisser traiter ainsi *Celui dont l'honneur doit nous être plus cher que le nôtre* : pour tant d'atrocités nous lui devons une COMPENSATION.

Donc l'hommage social s'efforçant de monter à la hauteur de l'injure sociale pour la compenser ; c'était aux yeux du P. Devon le premier aspect, le premier degré de la Réparation.

RESTAURATION. Le P. Devon pensait que partout où il y a offense sociale de Dieu, il y a désastre social, au moins en germe. Il estimait que tout soufflet infligé à la face royale de Celui à qui les nations ont été données en héritage ; que toute blessure faite à son Cœur divin par la société, était une blessure à l'ordre social, et qu'il en résultait un coup de sape donné aux fondements mêmes de l'édifice social.

Et comme la charité sociale est la plus excellente, puisque ses effets sont les plus sérieux et les plus uni versels ; le P. Devon pensait que les chrétiens se devaient à eux-mêmes, qu'ils devaient à leur Roi, de venir au secours de la société en proportion des blessures qu'elle se fait dans le délire d'un véritable suicide social ; car pour la société, déicide ou suicide, c'est tout un.

Cette réparation des ruines qui s'accumulent dans la société, cette guérison des blessures dont elle est couverte, il l'appelait RESTAURATION.

INSTAURATION. — Mais quand Dieu restaure, c'est pour bâtir plus magnifiquement qu'auparavant ; s'il permet des ruines, c'est qu'il a en vue des constructions d'une beauté supérieure. Satan se présente contre lui en ennemi ; Il le réduit à être son manœuvre. Si la construction sociale est ainsi ébranlée, c'est qu'elle avait bien des vices de construction ; et sur un plan que Lui seul connaît, Dieu laisse tout démolir pierre à pierre, parce qu'il se réserve de rebâtir lui aussi pierre à pierre, selon son idée primitive dont il est écrit : *Omnia instaurare in Christo*.

Avec tous les grands voyants du siècle, le P. Devon pressentait derrière les ruines qu'a faites et que ferait la Révolution, un superbe renouvellement. Mécontente du vieil ordre social, l'humanité l'a jeté à bas. Sera-t-elle plus contente du nouvel ordre social apporté par l'ennemi de Dieu ? — Non, il arrivera un jour que, lasse d'équivoques, de mensonges et de désastres ; meurtrie, déçue, agonisante, la pauvre humanité se retournera vers le Christ, et lui dira : « Toi qui ne trompes pas, toi qui aimes, toi dont le cœur est toujours en sacrifice par amour pour moi, bâtis comme tu voudras, sois l'architecte, sois la pierre angulaire, sois le Roi. »

Quand et comment cela arrivera-t-il ? Le P. Drevon n'en savait rien. Il savait seulement que le cœur des justes est le régulateur du bras de Dieu. Il savait que nous sommes libres, et que Dieu mesure son action à l'usage que nous faisons de notre liberté. Il savait que Dieu, qui peut se passer de nous, veut avoir besoin de nous ; qu'il ne veut pas nous sauver sans nous, soit que nous nous appelions individus, soit que nous nous appelions sociétés. Il savait que bon ou mauvais, un peu de ferment suffit à soulever toute la pâte. Explorateur hardi et d'une étrange clairvoyance, il avait pénétré assez avant dans les ténèbres des conspirations souterraines, pour se convaincre que le premier souci de Satan est de former une élite diabolique qui donne le branle à tout. Profondément versé dans les voies de Dieu, il savait que c'est par les élites aussi que Dieu se plaît d'agir. Il en concluait que sur le terrain social il faut opposer élite à élite, bataillon à bataillon.

Pour lui, la question d'instauration sociale se réduisait donc à ceci :

Former une élite sociale absolument dévouée au désir qu'a le Christ-Roi de refaire la Société, SELON SON CŒUR, PAR L'EUCARISTIE.

On ne pourra suffisamment comprendre les plans pratiques du P. Drevon dans toute leur unité et leur économie, que si l'on a bien saisi sa théorie de la Réparation.

Comme il y a trois degrés dans la Réparation, son entreprise de réparation sociale devait avoir aussi un triple objectif : La *compensation sociale*, la *restauration sociale*, l'*instauration sociale*. Triple objectif auquel il se proposait de tendre par l'*union combinée* des œuvres de *piété*, des œuvres d'*étude* et des œuvres d'*action*.

On le voit, l'Œuvre qu'il visait était une œuvre de géant ; mais il avait découvert dans le cœur du Tout-Puissant un attribut qui ne demande qu'un prétexte pour réaliser des merveilles : LA MISÉRICORDE.

La *Miséricorde* du Cœur de Jésus trônant dans l'Eucharistie paraissait au P. Drevon, la suprême ressource des sociétés dévoyées.

Sur *Elle*, il comptait pour enrôler des bataillons dévoués dans une pacifique croisade de réparation sociale.

Sur *Elle*, il comptait encore, pour obtenir par cette armée des suppliants de la Miséricorde, des résultats hors de proportion avec les ressources humaines.

La Miséricorde du Cœur de Jésus par l'Eucharistie eût été la grande ouvrière de son Œuvre : Elle eût provoqué les efforts. Elle les eût couronnés (1).

Nous sentions le besoin d'indiquer ces perspectives consolantes, avant de présenter, comme nous nous proposons de le faire bientôt, dans toute son effrayante réalité, le FAIT CAPITAL qui servait de point de départ à l'Œuvre du P. Drevon.

Qu'il nous suffise aujourd'hui, en terminant, de nous adresser aux hommes d'honneur.

C'est l'humanité elle-même qui se déshonore par la guerre sans nom, dont elle poursuit le désarmé du Tabernacle.

Blessé par tant d'ingratitude et de lâcheté, le Cœur du Christ en appelle à notre cœur. Il nous demande justice, pour n'être pas réduit, lui qui vient par amour, à se faire justice à lui-même; la justice la plus terrible de toutes, — la justice de l'amour retourné.

Le Christ en appelle à nos sentiments d'honneur. A-t-il tort de compter sur nous ? Tout sentiment de noblesse, est-il éteint dans les entrailles de l'humanité ? nous nous obstinons à ne pas le croire.

Puisqu'il y a encore des hommes d'honneur, à nous les hommes d'honneur. Sur leur chemin, ils ne rencontreront pas de client plus intéressant que le muet client du Tabernacle. Dans les plis de son glorieux drapeau, il leur présente à défendre, avec son honneur de Christ, l'honneur de l'humanité.

BARON ALEXIS DE SARACHAGA.

(1) Un cri à la Miséricorde du Sacré-Cœur était la devise que le P. Drevon avait donnée à son Œuvre de la Communion réparatrice.

PHILOSOPHIE DU RÈGNE

L'ÂME SÉPARÉE

(AUX AMIS DU ROYAL ET DIVIN AVÈNEMENT)

CHAPITRE IV

SOMMAIRE DU CHAPITRE

Aristote, saint Augustin, saint Jérôme, saint Thomas, sur la question : *si les morts se souviennent et s'ils nous aiment encore* — N.-S. J.-C. dans la parabole du mauvais riche; — Fénelon à la duchesse de Chevreuse; — nous nous connaissons mieux après la mort, (mieux notre *âme* comme le trait de notre ressemblance avec Dieu; mieux notre *corps*, du moins le mode de son union avec l'âme). — Il en est autrement des damnés, si ce n'est en tout ce qui les afflige... (ce sont des *tristes* en état de *prostration*.) — L'oraison, exercice pour le ciel.

Aristote avait pensé que les morts ne se souviennent plus et n'aiment plus.

Saint Augustin ne voyant plus sa mère après sa mort, venir le consoler de ce qu'il l'avait perdue, ne la reconnaissant plus, pour ainsi dire, à cette indifférence apparente de la mort, en éprouvait ce que d'autres éprouvent en pareil cas, une surprise qui peut devenir même une tentation; nous avons rencontré des esprits faibles qui allaient jusqu'à mettre en doute la survivance des âmes.

Saint Thomas d'Aquin a bien répondu de longs siècles après saint Augustin; nous donnerons sa réponse.

MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

PLANCHE LII^o.



Sur le croquis du baron de MARICOURT.

Similigravure PETIT.

LE TRIOMPHE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Esquisse espagnole, attribuée à Murillo

Actuellement au Musée Eucharistique de Paray.

Quant à Aristoste s'il a voulu dire que les morts n'ont plus la mémoire corporelle et les affections sensibles dont le cœur physique est l'organe, il a évidemment eu raison.

Mais la mémoire intellectuelle leur fait si peu défaut que saint Jérôme croyait pouvoir écrire à Paulin : *discamus in terris quorum scientia nobis perseveret in caelo* : cultivons sur cette terre une science qui soit encore de mise au ciel, qui, par son objet, nous reste, et que nous puissions la cultiver encore en quelque sorte (1).

Socrate pensait aussi que l'âme du vrai philosophe, sortie de son corps, pourrait faire encore et mieux que jamais de la haute philosophie, étant en rapport direct sans intermédiaire, avec les *essences* des choses.

Dans la parabole du mauvais riche, si précieuse en renseignements sur la condition des âmes séparées, Abraham invite le damné à se souvenir : *recordare fili* ; il le fait même *raisonner* sur l'équité du partage des maux et des biens dans l'autre vie en réparation de la vie d'ici-bas. Le damné se souvient fort bien du nombre de ses frères et fait au moins semblant de les aimer puisqu'il semble vouloir leur éviter un malheur semblable au sien, ne craignant réellement que l'aggravation de son propre malheur par le leur.

Abraham donne la raison pour laquelle il n'y a de revenants qu'autant que Dieu veut, et Dieu le veut rarement dans toute l'histoire : *ils ont Moïse et les prophètes*.

Saint Thomas, allant au fond des choses, explique d'une manière touchante le silence à l'oreille du corps de leurs Augustins, de tant de Moniques passées à une meilleure vie.

Les saintes âmes sont si unies à la volonté de Dieu, que, connaissant et aimant par dessus tout l'ordre de la divine Providence, elles ne veulent nullement s'ingérer dans nos choses de la vie présente que Dieu ne le veuille. On comprend qu'elles y ont peu de goût ; mais ce n'est pas seulement cela ; leur goût, c'est la volonté de Dieu et l'ordre divin ; c'est pourquoi nous-mêmes nous avons appris à dire : *fiat voluntas sicut in caelo et in terra*.

Ce qui n'empêche nullement que nos morts ne se souviennent tendrement de nous, qu'ils ne prient Dieu pour nous, puisque Dieu ainsi le veut. Ils

(1) Il n'est pas défendu de dire que le bonheur des saints ira de progrès en progrès, *de virtute in virtutem*.

se prêtent avec d'autant plus d'empressement à une union avec nous toute en Dieu, toute selon Dieu, avec la prière pour moyen commun de correspondre ; ils nous suggèrent à l'oreille du *cœur* de meilleurs conseils que jamais. Dieu ne le défend pas ; ils préviennent par leurs avertissements secrets, et écartent de nous les dangers, surtout ceux de l'âme.

Socrate venait de prouver à un jeune athénien l'existence de Dieu, vérité dont l'infortuné avait puisé l'oubli et le doute dans les écoles publiques du temps. Aristodème, le jeune interlocuteur, se réfugie dans le déisme. « Peut-être est-il des dieux ; mais je ne puis expérimenter la réalité de leur existence, et, s'il y en a, ils ne s'occupent pas de moi. » — « Tu ne pries pas, » répliqua Socrate, tu ne consultes pas les dieux ; prie-les et consulte-les, et tu expérimenteras qu'ils *prévoient* et *pourvoient* à ton endroit mieux que personne ; ils te conseilleront au-dessus de tous les bons conseils. »

Nous pouvons dire à nos morts : *Vous êtes des dieux* : (Ego dixi : *dei estis*) et les fils bien-aimés du Très-Haut, vous conformant aux mœurs de votre père. Rien d'invisible à l'œil comme la part de Dieu et de nos morts dans la conduite de notre vie présente ; rien de sensible au tact de l'âme et du cœur, comme l'une et l'autre de ces deux actions unies et concertées. Expérimentons-le ; observons-le. Pour pouvoir l'observer *communions* avec Dieu, pour nos morts.

Fénelon écrivait en évêque, mais aussi en philosophe, à la duchesse de Chevreuse, autre Rachel inconsolée : *Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons : il ne s'est pas éloigné de nous en devenant invisible ; il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins ; arrivé heureusement au port, il prie pour nous qui sommes encore exposés au naufrage. Il nous dit d'une voix secrète : Hâtez-vous de nous rejoindre. Les purs esprits voient, entendent, aiment toujours leurs vrais amis dans leur centre commun.*

L'impression défavorable du silence profond de la mort étant dissipée, nos morts étant disculpés d'insensibilité pour nous, revenons aux exercices subsistants de l'âme séparée.

L'âme séparée a perdu, il est vrai, ses actes physiologiques, elle a néanmoins encore en *puissance* sa sensibilité naturelle et physique pour pouvoir animer de nouveau le corps ressuscité, quand l'heure sera venue.

Elle se connaît elle-même, beaucoup mieux qu'elle ne pouvait le faire dans la vie présente, ayant sur elle ce regard réfléchi que rien ne détourne, n'absorbe ni ne réfracte. Nous le savons bien par expérience : ce n'est pas absorbée qu'elle est dans ses exercices inconscients et indélébiles de principe vital, que l'âme peut bien se connaître dans sa nature transcendante; au contraire *corpus quod corrumpitur aggravat animam* : Le corps corruptible pèse sur ses exercices libres dans la vie présente. Ce n'est pas aussi une condition favorable que cette condition présente pour connaître Dieu dont nous sommes pourtant l'image et dont notre âme est elle-même le trait ressemblant. (*Signasti super nos lumen vultus tui*). Vous avez imprimé la lumière de votre face sur nous. Combien c'est le plus souvent en vain pour les âmes matérialisées !

Nous allons dire ce que Dieu est à l'âme séparée, mais achevons de conjecturer quelle est la connaissance de nous-même que nous acquérons ou que nous exerçons plus favorablement après la séparation. Evidemment c'est avant tout la conscience morale qui se perfectionne immédiatement. Le juste voit sa vertu dans le vrai, sans danger d'illusion, d'orgueil ou de pusillanimité; il sait à quel point il aime et il est digne d'amour; Dieu le lui révèle, c'est le dogme du jugement particulier. Outre cela, avant même le jugement formulé de Dieu, nous y voyons clair en nous-même aux approches de la mort; plus près encore au-delà : déjà les abusés du monde concluent avec une inexorable logique : nous nous sommes donc bien trompés : *ergo erravimus*.

Mais voici qui semblera paradoxal; néanmoins nous le croyons vrai : nous prenons mieux après la mort connaissance de notre corps absent et surtout des lois de l'union de notre âme avec lui. Cette union qui fut si complètement un mystère tant qu'elle subsista, nous commençons à en saisir les liens secrets quand ils viennent de se briser.

Comme un *épigraphiste* ayant relevé par une application plastique à son usage, une inscription fruste et confuse, l'étudie à loisir et la restitue, ainsi dans sa nature d'âme que rien n'altère par le fait de la séparation, l'âme séparée, conserve toutes les données véritables du problème physiologique, et pour ainsi dire le relief, le moule, de tous les creux de son vase brisé; elle en fait par la pensée le dessin, plus aisément que lorsqu'elle y était adhérente, d'une manière en quelque sorte divisée.

Connaître mieux son corps doit être la récompense spéciale de ceux qui ont fait comme Gallien, et mieux que Gallien, l'ayant fait chrétiennement, de leurs études physiologiques un *hymne au Créateur*. En cela même ces Galliens chrétiens peuvent se dire les uns aux autres : *discamus ea in terris quorum scientia perseveret in caelo*. Mais dites *in caelo*, car dans la réprobation, bien que l'âme séparée conserve ses facultés, quel usage en peut-elle faire, frappée au moins d'irréparable tristesse, ce qui est paresse et prostration.

Nous ne savons pas autrement que par conjecture fondée sur les données de la foi, de quels aiguillons la peine du sens qu'ils endurent et les démons auxquels ils se sont livrés tourmentent cette paresse, mais elle est incorrigible ; quel bon travail le garde chiourme obtient-il du malheureux galérien ?

C'est dans cette mort seconde que l'on ne se souvient que de ce qui afflige : c'est dans la nature des tristes.

Les vivants de la gloire et de l'éternité laissent, il est vrai, les morts ensevelir leurs morts, et c'est une folie dangereuse de vouloir les interroger autrement que par la prière et correspondre avec eux sous une autre adresse postale que celle de l'âme auprès de Dieu, et sous la loi du bon plaisir divin. Mais nous pouvons bien invoquer les saint docteurs et les savants chrétiens pour le progrès des vraies lumières et pour voir dissiper les funestes erreurs plus à craindre que les pestes. Car celles-ci au demeurant augmentent peu la mortalité dans sa résultante finale, si elles l'augmentent, mais les erreurs précipitent les âmes (1).

C'est surtout à l'un de nos soins intellectuels d'ici-bas que s'applique le conseil capital et l'exhortation si belle de saint Jérôme à Paulin. Ce soin est celui de l'*oraison* ; l'objet en est toujours de ceux qui nous occuperont au ciel.

L'exercice en lui-même, est tel que nous le ferons au ciel. Dans ce séjour de lumière et dans ce règne de progrès où l'on ira de clarté en clarté, ce que nous aurons médité dans la vie sera une base et un point de départ ; ceux qui seront partis de plus haut tiendront toujours les devants, et leur lumière se fera douce et intense par progression géométrique.

(1) Ecrit en plein choléra à Marseille.

Ceux qui auront mieux appris à *converser avec Dieu* le feront aussi de prime abord avec moins de préalable et plus de confiance.

Mettons-y une sainte diligence et déjà de cette activité des saints opposée à la paresse des damnés (1); si l'oraison n'était pas cela, elle serait encore le plus digne exercice du sage.

CHAPITRE V

SOMMAIRE DU CHAPITRE

Dieu le *lieu* des esprits et la lumière intellectuelle ; nous ne le connaissons pas ici-bas d'une connaissance antécédente mais bien conséquente au bon usage que nous faisons de notre raison — Nous le verrons après la mort comme le soleil qui se découvre — nous le *reconnaitrons* dans la mesure où nous aurons su lui être semblable... (une doctrine de Bossuet, *note*). — Le *baiser nuptial* de l'âme et de la vérité sans voile — le serre-main de l'amitié éternelle entre le Fils de Dieu et nous (un tableau du Musée Eucharistique de Paray-le-Monial : *scholie*).

Dieu est par sa nature et par la nature des esprits le *lieu* universel de toutes les intelligences ; il est le milieu nécessaire de leurs exercices. Il est à l'acte de notre pensée ce que la lumière est à nos yeux. « Dans ta lumière, lui dit le prophète-roi nous verrons la lumière : *In lumine tuo videbimus lumen*. Son Verbe, dit l'évangéliste, *éclaire toute intelligence qui vient dans ce monde*. MON DIEU MON LIEU. *Deus meus, locus meus*, disait saint Augustin. Bossuet, évitant assez bien l'écueil de l'ontologisme et de la vision de toutes choses en Dieu au sens outré de Malebranche, dit (c'est un titre de chapitre de sa connaissance de Dieu et de soi-même) : *C'est en Dieu, en quelque sorte et d'une manière qui est incompréhensible que nous connaissons toute chose*.

Fénelon va plus loin et trop loin, en disant que nos idées, une de nos idées non seulement suppose Dieu et le nécessite dans notre esprit, mais encore est Dieu lui-même. La première partie de la proposition reste néanmoins indéniable.

Nous en tenant à la comparaison de la lumière, il est vrai que nous ne

(1) Une oraison digne de s'appeler *Exercices spirituels*, laborieuse autant que Dieu le veut et de plus en plus généreuse est à l'abri des illusions du quiétisme et nous prépare au repos actif du ciel.

voyons rien intellectuellement que Dieu ne nous le fasse voir et que nous le voyons lui-même premier, mais c'est d'une manière confuse, non distincte, seulement directe et qui a besoin ensuite d'être réfléchie et abstraite pour être en nous et par rapport à nous *l'idée de Dieu*.

Quand avons-nous su le nom de la lumière et quand en avons-nous eu la notion distincte et séparée? C'est bien longtemps après avoir pris dans la lumière, la connaissance sensible des objets. Mais rien ne nous aide à nous apercevoir de la lumière à l'aide de laquelle nous apercevons tout le reste, sans laquelle nous n'apercevons rien, comme la nuit qui passe ou le nuage qui s'est s'interposé; puis l'aurore qui naît et le plein jour qui lui succède.

Si une âme fut un cœur pur bien préparé pour voir Dieu, en entrant dans cette lumière sans bornes, elle précisera sa vue de Dieu, elle rapportera son premier éblouissement à son foyer défini pour dire: c'est lui; c'est mon *Dieu*. Elle ira de son regard d'âme raisonnable (1), au foyer de sa propre lumière, comme en plein jour nous disons: là est le soleil; Dieu, soleil des intelligences, même dans la vie présente, c'est ce que Platon et Socrate ont fort bien vu et fort bien dit; ce sur quoi ils ont établi plus admirablement encore les degrés de la connaissance de Dieu assimilés à nos manières de voir le soleil: 1° dans le miroir des eaux; 2° par la pensée et le raisonnement quand dès l'aurore ou après le crépuscule, le soleil est encore ou de nouveau sous l'horizon; 3° par la vue directe en plein midi, autant que notre œil peut en soutenir l'éclat: Mais ici, c'est l'œil corporel que trop de lumière corporelle aveugle; au contraire, la lumière intellectuelle repose l'âme. Un autre disciple de Socrate a analysé cet acte par lequel la pleine vérité et l'intelligence s'unissent paisiblement. Bossuet dit qu'en cet endroit Aristote est divin. Mais il y a plus pour assouvir l'âme: il y a l'acte formel de l'amour, ce dernier mot de la certitude au dire de Platon et le mariage de l'esprit avec l'évidence; c'est pourquoi Salomon, plus éclairé qu'eux tous faisait dire à l'épouse, figure de l'âme: *qu'il me baise du baiser de sa bouche*. Quand aura lieu pour mon âme ce baiser nuptial de l'éternelle et pure vérité?

(1) C'est la belle expression d'Aristote, dans sa fameuse lettre à Alexandre, pour l'engager à faire de la philosophie, parce qu'il est *roi* et au-dessus des autres hommes. La philosophie qu'il lui propose comme digne d'un roi, c'est celle qui raisonne sur Dieu et qu'il appelle déjà *Théologie*; il l'invite à y appliquer *son œil de l'âme, l'œil divin* de l'âme, dit-il encore.

A la pointe du jour sans fin, à la chute des ombres des ombres (*Cantique des cantiques* 2, 17. 4, 6); quant à la foi succèdera la vue à face. Ne regarderait-elle qu'en elle-même, l'âme, miroir de Dieu par sa nature, ne connaîtra plus rien qui s'interpose entre elle et son objet. Dieu dira encore, si je l'ai mérité : *Entre dans la joie de ton Seigneur*. Et je pourrai lui dire comme Job au terme de ses épreuves : « *Auditu auris audivi te ; nunc autem oculus meus videt te* (Job 42) : Mon oreille avait entendu parler de toi ; maintenant mon œil te voit ! »

Dans la plus grande partie de cette étude et même de toutes nos études jusqu'ici sur l'âme séparée, nous avons raisonné le plus souvent en pure raison. Ce ne sont pas les consolations de la foi et de la piété qui font défaut à ceux qui les invoquent même dans ce siècle, mais, la raison manque beaucoup plus et la foi s'en ressent. Quand ce dix-neuvième siècle, après les étranges aberrations du dix-huitième, revint avec Chateaubriand et son école, il revint par le sentiment et par le désespoir de la raison : c'est pourquoi sa foi fut infirme ; nous avons à renaître comme des hommes autant que comme des chrétiens et notre renaissance chrétienne restera heureusement mais trop exclusivement ou principalement féminine, toute dans le sentiment, jusqu'à ce que la Bulle *Æterni Patri* ait eu ses pleins effets.

Nous ne finirons pas toutefois ce chapitre sans avoir fait notre profession de foi : En parlant d'un secours naturel de Dieu nécessaire à l'exercice de notre intelligence humaine, comme plus tard en supposant notre entrée dans la lumière plus pure de par delà la tombe, nous faisons abstraction momentanée du secours surnaturel de la grâce et de la révélation de la gloire, mais nous n'oublions pas ces dogmes et nous espérons que nos lecteurs auront vu encore dans notre silence d'abstention momentanée, comme ils sont *plausibles* ces dogmes, ainsi que tous nos dogmes que la raison n'aurait su découvrir mais qu'elle doit embrasser avec reconnaissance et amour.

(SCHOLIE AU CHAPITRE V).

Un tableau du Musée Eucharistique de Paray-le-Monial.

Ainsi nulle difficulté et plus aucun danger à ce que l'âme vertueuse séparée se connaisse et bénisse Dieu de ses dons en elle : vue simple et

claire d'elle-même et de Dieu, plus de nuage du doute, et de fumée de l'orgueil, qui trouble en dénaturant la chaste image du vrai ; mais l'âme connaîtra-t-elle le Fils de Dieu ? le verra-t-elle dans sa sainte humanité ? Verra-t-elle la beauté virginale du corps qui reçut Dieu sur terre dans ses entrailles ?

Pour réponse prenons un saint à son *bienheureux passage* et décrivons un tableau, naïve et savante mise en scène de l'introduction de l'âme d'un saint dans la béatitude. Le saint est saint François d'Assise, un des plus tendres amis du Christ, depuis que le Christ a passé parmi nous. Ce tableau appartient au Musée eucharistique de Paray-le-Monial ; il y figure sous le numéro 65 et sous ce titre : *Saint François d'Assise reçoit la vision du culte du Sacré-Cœur* (1), ce n'est pas cela directement. Si l'on avait écrit : *Saint François d'Assise emporte, à sa mort, la propre effigie du Sacré-Cœur dans son âme*, ou bien : *l'âme de Saint François d'Assise, miroir du Sacré-Cœur de Jésus* ; c'était vrai et peu importait si le peintre avait été positivement conscient de cette interprétation finale de son œuvre. Le génie a coutume de porter plus loin même qu'il ne sait.

Revenons au point de départ et suivons toute l'ordonnance savante de l'œuvre telle que le peintre l'a conçue et exécutée, que ce peintre soit *Murillo*, ou un autre (2). Le tableau provient de la galerie du cardinal Patrizi.

C'est un sujet votif : Les donataires sont des associations de pénitents ou du Tiers-Ordre représentés au bas, à droite et à gauche, par deux groupes

(1) Les collections du Musée Eucharistique du Sacré-Cœur. Lyon, Jevain, 1884. 1^{er} groupe de peinture.

(2) Le fait est maintenant éclairci. L'auteur principal du beau livre intitulé *Saint François d'Assise*, chez Plon, 1885, dont la revue a rendu compte dans un précédent numéro, n'ayant eu en sa possession qu'une photographie *fort mal réussie* du tableau dont nous rendons compte, jugea que l'œuvre n'était pas de Murillo et n'était pas d'ailleurs digne de lui ; il manquait la *véritable clef* de l'œuvre cependant.

Nous avons trouvé cette clef, un autre enfant de Saint-François nous y avait aidé ; quant à la paternité de Murillo vis-à-vis de cette toile d'ailleurs fort endommagée, notre vénérable contradicteur se chargea de faire le reste et d'arrêter nos propres convictions. Sa publication hors de pair, avait porté l'attention sur les œuvres de l'art chrétien dont la vie ou la mort séraphique du Patriarche d'Assise avait été le souffle inspirateur et le nouveau panégyriste de cette grande mémoire devenait un centre tout indiqué de renseignements venant y aboutir.

Le lendemain d'un jour où nous avons débattu à nouveau dans les termes les plus courtois la question pendante, notre éminent adversaire fut invité à vérifier une toile réléguée jusque-là aux oubliettes et dont on lui ferait hommage s'il l'acceptait. Il l'accepta et nous permit de la vérifier à notre tour. C'était une copie, mais mauvaise et de peur qu'on en ignore l'auteur on avait écrit au revers en italien : *originale de Morillo*.

agenouillés. Entre deux et comme en *predella*, un peu au-dessous, le purgatoire où de petits anges viennent chercher les âmes et d'où ils les acheminent au ciel. C'est en mémoire de la légende franciscaine qui veut qu'à chaque anniversaire du saint trépas du pauvre d'Assise, toutes les âmes détenues des frères et des sœurs de la famille franciscaine et du Tiers-Ordre voient finir leur peine.

Le sujet d'ailleurs, c'est le *bienheureux passage du Saint*; il est, suspendu en corps, comme soutenu dans une dernière extase et ce corps envoie, des sacrés stigmates qu'il a gardés, des rayons distribués aux deux groupes et aux âmes du purgatoire. L'âme s'échappe au-dessus sous la forme de l'enfant qui naît : l'Eglise appelle la mort des Saints : *natalitia*, naissance. Aussitôt elle est reçue aux mains de Dieu le Père, elle y devient grande et ouverte, sous la forme de convention d'un cœur, comme au livre qui impressionna nos jeunes ans, intitulé : *le Miroir des âmes*. Les quatre divisions naturelles du cœur y sont marquées par quatre portes ou fenêtres ouvertes et le centre est occupé par le séraphin aux ailes déployées en croix de *l'Impression des stigmates*.

Nous avons suivi le mouvement de la composition jusqu'ici de haut en bas, mais nous ne sommes arrivés qu'au milieu du tableau et au sujet central. Tout autour se développe en sept sujets, relativement grands, tout le *blason* de la Passion ; au bas et au-dessous, deux à droite, et deux à gauche : 1° plus près à droite, le *calice* de l'institution eucharistique ; 2° à gauche, les *dés* de la division des vêtements ; 3° à la suite du premier sujet, se relevant un peu plus haut en dehors, la *lance* et *l'éponge* ; 4° à la suite du second selon une disposition symétrique, la *colonne de la flagellation* surmontée du *coq*. Deux grands anges en pied, devant les groupes des donataires en prière et en adoration, montrent avec des gestes expressifs ces armoiries divines de notre amour crucifié et semblent les interpréter éloquemment. Ils sonnent en même temps de la trompette, annonçant leur délivrance aux âmes du Purgatoire, ou appelant les vivants au culte de la Passion de Jésus-Christ.

Chaque sujet déployé ou circonscrit, soit en tableau, soit en bannière, est surmonté d'une couronne ducal ou royale. *L'idée du Règne de Jésus-Christ* est donc répandue ainsi dans tout le tableau. L'or, maintenant terni, était prodigué par le fait de ces couronnes et mêlé partout à un chaud coloris.

Les expressions des figures humaines sont toutes parlantes et variées; les attitudes expressives. Le saint *François* est bien d'un type espagnol et le type de *Murillo* qu'on retrouvera dans les œuvres du même peintre, si l'on veut y faire attention.

Le sujet central est accompagné vers le haut de part et d'autre, par : 5° l'*aiguière* fatale et cynique de Pilate (elle aussi en or); 6° la *tunique inconsutile* rouge de sang divin; enfin 7° la sainte face ou Véronique, soit Véronique, comme on disait alors, cime le tout. Elle est au-dessus de la tête du Père éternel coiffé du *triangle* allégorique et exhalant de sa bouche, sous la forme d'une colombe, le Saint-Esprit. Cette sainte face semble pâlir, moins fidèle et moins vivante image, au-dessus du *miroir de l'âme* de saint François où Dieu montre à toute la cour céleste son Fils crucifié. Entre les insignes de la Passion s'insinuent quatre saints dont deux évêques, les quatre fils de saint François d'Assise dont la gloire, entre tant de saints du même ordre, a particulièrement éclaté dans l'Eglise : saint Bonaventure en cardinal, saint Antoine de Padoue, saint Louis de Toulouse et saint Bernardin de Sienna. Ce dernier grand propagateur de la dévotion du saint Nom de Jésus, porte au haut d'une hampe et sur une tablette le monogramme consacré IHS : ce sont les caractéristiques de ce saint.

Tous ces saints personnages tiennent leurs *grandes âmes* à la main et les envoient contempler par les fenêtres, l'intérieur d'une âme encore plus favorisée, dans laquelle elles adorent et *ensencent* l'amour crucifié. Cette manière à l'usage de notre artiste de symboliser l'âme par des formes humaines nues n'a rien qui doive étonner : L'exemple en est fréquent dans nos vieux missels manuscrits et illustrés. A l'Introït du 1^{er} dimanche de l'Avent, par conséquent à la première page, et à cette première ligne : *ad te levavi animam meam*, il est rare que David n'apparaisse pas élevant sous cette forme son âme vers Dieu. L'Égypte, aux Pyramides si nous ne nous trompons, avait précédé de loin, dans ce symbolisme, les illustrations de nos manuscrits du moyen âge.

Reste la partie supérieure du tableau. Elle se rattache avec ce qui précède, à ce texte liturgique de l'Office de saint François, au jour de sa fête, et en suit logiquement le développement : *Franciscus pauper et humilis, dives cælum ingreditur hymnis cælestibus honoratur* : François pauvre et petit, entre riche dans le ciel, et y devient l'objet des hymnes célestes,

ad 1 : *pauper et humilis*, son âme au sortir de la vie présente ; ad 2 : *dives cœlum ingreditur*, son âme aux mains de la Divinité, offerte en admiration aux plus grandes âmes et à toute la cour céleste est riche de cette richesse que saint Paul formule ainsi : *Mihi vivere Christus est et mori lucrum*, à la vie et surtout à la mort ma richesse est Jésus-Christ ; ad 3 : *hymnis cœlestibus honoratur*, le concert des cieux à l'entrée triomphante de l'âme de saint François remplit le haut du tableau et les anges y figurent avec toutes sortes d'instruments. Au plan inférieur mais toujours (en chef) se distribuent des deux côtés, d'une part les trois vertus de Religion à la suite de la *Religion* elle-même qui tient l'encensoir (1) à la main. La pauvreté *compte* et compte bien : c'est bien la pauvreté de saint François, né dans le négoce et qui s'étant fait déshériter tout d'abord par son père pour de saintes prodigalités, s'écria : *Eh bien ! c'est maintenant que je pourrai dire : Notre Père qui êtes aux cieux !* L'obéissance a devant elle un ange dont elle touche l'aile du doigt, il part et il lui dit par le geste : *où ?* Faisant pendant, les quatre vertus morales viennent à la suite de la *Sagesse humaine* qui admire un ordre supérieur et nouveau de grandeur et de beauté morale. C'est pourquoi les quatre vertus qui ne relèvent que de la sagesse humaine ont un mouvement d'ensemble et de départ, elles cèdent la place. Un ange, un fouet à la main, leur donne le signal de partir : C'est bien saint François et son Ordre amenant au secours de l'Eglise la Sagesse humaine foulée aux pieds, le sens humain renversé et la sainte folie de la Croix préconisée et donnée en sublime exemple. La prudence veut retenir encore par l'aile *l'ange du zèle*, pauvre et embrasé d'amour, mais rien n'y peut.

Nous arrivons au dénouement de ce poème théologique et philosophique comme une des plus belles pages du Dante, mais de plus, pieux et naïf. Au *sommet de la gloire*, entre sa mère céleste, Marie, et sa fille chérie Claire, le saint patriarche prend familièrement le bras du Christ et les deux mains stigmatisées s'unissent (2). C'est rappeler non plus seulement le blason de la

(1) Ces *encensoirs* et ceux des âmes en admiration, étaient d'or et rehaussaient eux aussi, la richesse du coloris.

(2) Un détail sublime et touchant a échappé à l'auteur : c'est Marie, la Mère divine, qui unit les deux mains stigmatisées et fait ainsi le blason de saint François. Au pèlerinage du Tiers-Ordre de Saint-François en juin dernier, plus d'une larme a coulé devant ce tableau, surtout à la remarque faite de ce dernier trait.

croix, mais plus nettement le blason franciscain, de deux bras qui s'entrecroisent, le bras nu du Christ, le bras de François sous sa manche de bure, portant les stigmates sacrés. Ce blason, d'ailleurs, figure *en pointe* sous le *miroir de l'âme* de saint François que nous avons décrit précédemment, l'une et l'autre main porte un livre ; sur le livre à la main du Christ on lit : *Amor di Dio y esso di noi*. Sur le livre à la main du pauvre d'Assise : *Amor nostro y esso di Dio*. C'est la réciprocité de l'*amitié* de Dieu vis-à-vis de nous, fondée en Jésus-Christ. L'introduction de la conjonction *y*, toute espagnole et à deux reprises dans un texte italien trahit la nationalité du peintre. C'est Murillo, ce tableau n'est pas de sa dernière manière, alors qu'il était devenu célèbre et riche ; mais il avait été un temps où il travaillait pour un morceau de pain ; alors il faisait d'autres chefs-d'œuvre. Ce n'était pas encore l'*Immaculée du Louvre*, mais c'était bien le genre naïf de la légende et surtout de la légende de saint François, comme un autre tableau du même peintre, au Louvre : *Un frère cuisinier reste en extase et oublie son dîner ; les anges y travaillent allègrement et peuplent l'office monacal*.

On peut donc conclure, sans témérité, que le Musée de Paray possède un curieux spécimen original de *la toute première manière de MURILLO* : ébauche dont la puissante composition révélait déjà son génie.

E. DE LACHAU S. J.



La Bourse de Saint-Til, à BRAGEAC (Cantal)

Porte-Dieu, destiné à mettre la Custode pour le S^t-Viatique

ÉPOQUE BIZANTINE

Elle l'y honore autant que possible et y appelle sans cesse tous ses enfants, à quelque pays, à quelque âge, à quelque rang social qu'ils appartiennent. Elle s'efforce de la leur faire connaître et aimer autant qu'elle le mérite et comme le plus noble et le plus divin Sacrement de la loi nouvelle et comme l'unique et très véritable sacrifice des chrétiens.

III. — L'Eucharistie avait été hautement proclamée sacrement, par Jésus-Christ lorsqu'il s'écria : « Ma chair est une nourriture véritable, et mon sang est une boisson réelle. » (Joann., VI, *ibid.*) « Qui mange ma chair et boit mon sang possède déjà la vie éternelle (Joann. VI, 55). » Sacrifice, elle avait été promise depuis longtemps par l'organe de Malachie comme la seule oblation très pure et digne de Dieu : *Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* (I, 11).

IV. — Or, si rien que la promesse du Messie eut, dans l'ancienne loi, la vertu de réjouir d'une manière admirable les justes (1), que sera-ce des chrétiens qui l'ont réellement présent, vif et immortel, chez eux, avec eux, puisqu'il est devenu le véritable Emmanuel, c'est-à-dire le Dieu avec nous ? Oh ! c'est bien par l'Eucharistie que nous le possédons, que nous pouvons le voir, l'adorer immédiatement, lui parler comme à un ami, tête à tête, cœur à cœur, et l'offrir sans cesse à Dieu pour tous nos besoins.

V. — C'est pourquoi Mgr J.-Thomas Ghilardi, de l'Ordre de Saint-Dominique, et évêque de Mondovi-Piazza dans le Piémont, prélat très pieux et auteur de nombre d'ouvrages très remarquables (2), conçut l'heureuse idée d'incarner dans un tableau ses vastes connaissances eucharistiques et

(1) Abraam pater vester exultavit ut videret diem meum : vidit et gavisus est. (Joann. VIII, 56.)

(2) J. Thomas Ghilardus, Ordinis Prædicatorum Episcopus Montis regalis in Subalpinis, acerrimi ingenii vir sanctitatis studio et religionis zelo spectabilis, Ecclesiæ jurium strenuus adsertor. Diocesim verbo et exemplo annis XXXI apostolico ardore sollerter excoluit ; cleri incremento et decori populoque scientia salutis et christiana virtute imbuendo consuluit ; Augustissimi Sacramenti adorationem sapienti devotione orando ac prædicando promovit ; Immaculæ Virginis Deiparæ, cultum filiali pietate impense fovit. Bono certamine indesinenter certato, sæculo coævus obdormivit in Domino anno 1873.

(Note biographique de Mgr Placide Pozzi, évêque de Mondovi, successeur de Mgr Ghilardi.)

de grouper autour de la divine Hostie comme dans une admirable synthèse, les principales scènes qui y ont trait, aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament. L'ardente piété de cet éminent Prélat éclairée par sa science, lui fit voir, qu'en rendant encore plus sensible le mystère des mystères, et qu'en l'exposant ainsi à la vue des fidèles, on ne ferait que leur donner une plus haute idée du chef-d'œuvre de Dieu, et, qu'en parlant ainsi à leurs sens, on les attirerait plus aisément et d'une manière irrésistible à estimer toujours davantage le précieux don de Dieu. Il composa donc comme un poème figuré, vivant, en l'honneur de l'Eucharistie, et voulut se servir du dessin qui, mieux que l'écriture, est :

..... cet art ingénieux,
De peindre la parole et de parler aux yeux.

VI. — Mgr Ghilardi eut la chance, pas très commune, de rencontrer un artiste de génie qui le comprit, se pénétra de ses idées et sut fort heureusement les rendre sensibles, par le tableau général, et par chacune de ses parties, représentant les différentes scènes de la vie naturelle et eucharistique du Sauveur. Le lithographe de son côté ne fut pas inférieur au dessinateur, et de là l'*Etendard des Adorateurs perpétuels du Très Saint-Sacrement*. Comme les exemplaires de la grande lithographie sont épuisés, Mgr Placide Pozzi, illustre et zélé successeur de Mgr Ghilardi, le fit, à mon instance, reproduire en photographie et voulut bien gracieusement me donner la permission de le faire photographier moi-même par M. Trombetta de Campobasso, pour le compte de M. le baron Alexis de Sarachaga, afin de le publier dans le *Règne de Jésus-Christ* dont l'*Etendard* est l'expression la plus complète et la plus saisissante. Assuré qu'il plaira aux abonnés du *Règne*, nous en entreprenons la description graphique et mystique tour à tour, non sans en faire ressortir les admirables rapports avec notre vie individuelle et sociale. La vue et l'intelligence de ce tableau pourront être aussi d'une certaine utilité à ceux des architectes chrétiens qui voudront bien concourir au prix fondé, sur mon humble proposition, en faveur d'un monument eucharistique, à Rome, en vue pour le moment, d'un arc de triomphe. Dans cet étendard, en effet, on trouvera et le plan général, et les détails les plus essentiels et nombreux de l'arc lui-même.

VII. — Cette description, relativement très courte et qui est le résumé d'une autre plus longue et plus détaillée que j'ai faite, est basée sur des notes manuscrites que Mgr Pozzi m'a gracieusement communiquées et qui sont elles-mêmes trop longues pour notre *Revue*. En conséquence, de même que dans mon premier travail je m'étais amplement servi de la faculté de m'étendre; de même, dans celui-ci, je fais grand usage de la permission de raccourcir et d'aller vite jusqu'au bout. Cette liberté m'était d'autant plus nécessaire que les notes de Mgr Pozzi n'entrent presque pas dans le détail des scènes particulières.

VIII. — Notre tableau, au premier aspect, présente la forme d'un panneau rectangulaire, enfermé dans une corniche plate, historiée, ayant 75 centimètres de haut, sur 52 de large. Dans la partie supérieure du tableau lui-même on voit un fond très riche, bordé d'une auréole elliptique, découpée, elle aussi, en trente-quatre petits panneaux, dont vingt-huit ont quasi la forme de trapèze, et six, ceux du milieu de chaque côté, ressemblent à des médaillons encadrés de corniches irrégulières et agrémentées, à l'extérieur, d'ornements capricieux. Tous les angles de la corniche rectangulaire, en dehors du grand médaillon ovale, ont, eux aussi, trois petits médaillons ronds, tandis que la base contient un cadran d'horloge qui cache la colonne et la moitié des deux arcades ogivales. Le socle ressemble à cinq canons d'autels de différente grandeur, et les quatre angles de la grande corniche plate extérieure sont des panneaux carrés ayant chacun un médaillon rond. Enfin sur tout le tableau on lit cette inscription en lettres majuscules romaines et en italien : *Etendard des Adorateurs perpétuels du Très Saint-Sacrement*, et en bas : *Etudes de Mgr Jean-Thomas Ghilardi des Frères-Prêcheurs, évêque de Mondovi, offertes à sa Sainteté Pie IX.*

II

PLAN GÉNÉRAL ET DESCRIPTION DES SCÈNES DU TABLEAU

I. — Le but principal de l'éminent auteur de cette œuvre a été celui de montrer que, comme le Christ est la fin de la création universelle

destinée à glorifier Dieu et à participer à l'immense bonté divine ; de même l'Ancien et le Nouveau-Testament n'ont eu principalement en vue que l'institution de la sainte Eucharistie, centre et résumé de tout le christianisme, depuis son origine jusqu'à la fin des siècles.

Et comme le Verbe de Dieu s'est incarné et que le Christ est né au milieu et dans la plénitude des temps qui forment autour de lui comme une ellipse dont il est le foyer, voilà pourquoi le tableau lui-même a revêtu la forme ovale. Par là, on suppose fort raisonnablement qu'il y aura plus de siècles depuis l'institution eucharistique jusqu'à la fin du monde, que depuis la création d'Adam jusqu'à la dernière Cène, car le temps de salut et de grâce doit l'emporter sur celui de péché et de crainte. Tous les êtres, toutes les institutions sociales, civiles et religieuses, paraissent en outre comme rouler, en décrivant leur orbite autour du Christ-Hostie, leur soleil, en lui disant avec un poète italien :

Tu splendi, o Sole ! Intorno a te la danza
Ferve dé mondi, e parmi che più bella,
Ad ogni alba novella.
Dell'uom sorrida la volubil stanza,
O dell'etra e del mar palpito eterno,
Freno dell'orbe e perno ! etc. (Stoppani *Al Sole.*)

II. — Ainsi qu'on peut le voir aisément, tout dans ce tableau est eucharistique ; jusqu'aux moindres ornements y ont trait à la divine Eucharistie. Tout ce qui n'a pas de rapport immédiat avec elle en a été rigoureusement exclu. Cet Etendard représente donc à merveille ce que l'Eucharistie est en réalité et dans l'univers et dans l'économie divine. Tout émerge, tout part d'elle, comme tout revient et tout aboutit à elle. C'est donc l'heureuse, la sublime expression catholique de la divine doctrine de saint Paul, enseignant que Dieu « eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ, in quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum ; qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ : quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis et in terra, visibilia et invisibilia, sive throni, sive dominationes, sive principatus, sive potestates ; omnia per ipsum et in ipso creata sunt ; et ipse est ante omnes, et omnia in ipso constant (Coloss., 1). Qui a jamais mieux

que le grand Apôtre proclamé la royauté universelle du Christ-Hostie? qui, en outre, l'a mieux rendue visible, cette royauté eucharistique de Jésus, que Mgr Ghilardi par son *Etendard des Adorateurs perpétuels*?

III. — Voyez d'abord, au centre de l'elliptique, l'autel, sans gradins supérieurs : sur l'autel l'ostensoir d'or enrichi de pierreries, et enfin l'hostie qui occupe précisément le foyer de l'ellipse où convergent tous ses rayons, de même que tous les êtres de la création aboutissent à la glorification du Christ. A droite de l'ostensoir, admirez le Sacré-Cœur de Jésus, divine source de l'Eucharistie qui en est comme l'effusion totale. Le Sacré-Cœur, c'est l'unique signe visible de Jésus-Hostie, entouré de cierges, précisément afin qu'il soit mis plus en évidence ; car, ainsi que le remarque admirablement saint Bernard, dans l'Eucharistie : « Latet divinitas, latet et humanitas, patent tantum viscera charitatis. » Car tout Jésus-Christ est né de Marie qui nous en a fait un héroïque présent, ainsi que l'Eglise nous le fait chanter :

Nobis datus, nobis natus
Ex intacta Virgine;

voilà pourquoi, comme pendant du Cœur de Jésus, l'on remarque à très juste titre celui de sa sainte Mère, dont l'Eucharistie est elle aussi une divine émanation.

IV. — Le devant d'autel *antependium* ou *palliotto* est magnifiquement historié et représente précisément la dernière Cène durant laquelle notre divin Sauveur institua la sainte Eucharistie. C'est là que :

Rex sedet in cœna turba cinctus duodena,
Se tenet in manibus, se cibat ipse cibus (1).

Aux deux côtés de l'autel, on remarque deux anges à genoux, les mains jointes sur la poitrine et en acte de profonde adoration, comme s'ils disaient : « *Venite exultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro; præoccupemus faciem ejus in confessione, et in psalmis*

(1) Ce distique se lit sur la représentation de la Cène à la cathédrale d'Hildesheim.

jubilemus ei. (Psal. 94, 1) Jésus-Christ-Hostie est maître et roi universel; c'est pourquoi il est placé sous un riche pavillon relevé par deux anges, et surmonté d'une superbe couronne royale, tandis que des légions de chérubins et de séraphins, en forme de têtes ailées, voltigent autour de lui comme pour lui faire la cour et recevoir ses ordres.

V. — Même comme Sacrement, l'Eucharistie ne doit pas demeurer cachée dans les riches mais froids et insensibles tabernacles; elle y reste au contraire pour nous être sans cesse distribuée en nourriture. C'est ce que représentent et la porte du tabernacle toujours ouverte à l'instar d'une source qui coule sans cesse, *fons patens domui David* (Zacch., XIII, 1), et le prêtre qui donne la sainte Communion. On admirera à la table de communion des personnes de tous les sexes, de tous les âges, de tous les rangs, et surtout un empereur ou un roi qui s'approche de la sainte Table, non sans avoir préalablement déposé sa couronne impériale ou royale, qu'on voit devant le prêtre. Pourrait-on mieux exprimer le dogme de la royauté absolue du Christ, *Rex regum et Dominus dominantium*, ainsi que celui de la fraternité et égalité de tous les humains devant Dieu et son Eglise?

VI. — Comme sacrifice, l'Eucharistie étant la continuation du sacrifice sanglant de la croix, non seulement est offerte pour nous, pour tous nos besoins, mais elle l'est partout et sans interruption pendant toutes les heures du jour et de la nuit. Mgr Ghilardi a voulu rendre sensible l'*In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda* de Malachie (1) et le *juge sacrificium* de Daniel et d'Ezéchiel (2) et il y a parfaitement réussi. C'est là précisément ce qu'expriment les sept prêtres disant la Messe et en acte d'élever simultanément, qui l'hostie, qui le calice consacré, au nom de chacune des sept parties de la terre, à savoir: 1° les deux Amériques; 2° les Iles Atlantiques; 3° l'Afrique; 4° l'Europe; 5° l'Asie; 6° l'Australie; 7° l'Océanie.

(1) Malach., I, 11.

(2) Dan. VIII, 11 — XI, 31 — *Sacrificium Domino legitimum, juge atque perpetuum. Faciet agnum, et sacrificium, et oleum catà mane, mane; holocaustum sempiternum.* (Ezech., XLVI, 14-15). On a retenu dans la traduction latine la préposition grecque *catà* (κατά) afin de mieux indiquer *pour chaque matin, tous les matins.*

Le croissant que l'on voit à la gauche des prêtres célébrants et le soleil qui plane à leur droite expriment la première partie de la prophétie de Malachie : *ab ortu solis usque ad occasum sacrificatur*, car la lune à cette phase et à cette position-là indique le matin, l'aurore; tandis que l'astre du jour, à l'autre extrémité de l'horizon, vers l'occident, dénote le coucher du soleil physique qui va être effacé par les éblouissantes clartés du Soleil de justice, *splendor gloriæ* (Heb., I, 3). D'après saint Brunon d'Asti, la lune symbolise aussi l'Ancien-Testament déjà éclipsé à l'apparition du Testament-Nouveau, qui est le soleil des esprits : « Spiritualiter duo luminaria, sol videlicet et luna, novum et vetus Testamentum designant (1). » En conséquence les anciens sacrements et les anciens sacrifices cessent dès que la sainte Eucharistie est instituée, de même qu'à l'apparition du soleil physique les ombres cessent et les astres se couvrent comme d'un voile.

VII. — L'Eucharistie s'appelle *Communion*, précisément parce qu'elle est le sacrement, le lien d'union de toute l'Eglise, dit saint Thomas d'Aquin : « Eucharistia sacramentum totius Ecclesiæ unitatis (2). » Saint Isidore de Péluse avait même enseigné que « Divinorum sacramentorum perceptio idcirco communio appellata est, quia nobis conjunctionem cum Deo conciliat, nosque regni ipsius consortes et participes reddit (3). » Voilà pourquoi au-dessus du Saint-Sacrement exposé, au-dessus des prêtres disant la Messe, au ciel du tableau, on admire la cour céleste et l'Eglise triomphante. Au milieu, c'est la sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, car là où est une personne divine, là aussi est la Trinité tout entière. Le Père éternel avec plusieurs enfants sous le bras gauche, et levant la main droite dit à Jésus-Christ : *Tu es filius meus dilectus in te complacui mihi* (4); et le Saint-Esprit en forme de colombe sert comme de trait d'union entre le Père et le Fils. Le Saint-Esprit est l'Amour substantiel, et l'amour est une force éminemment unitive, selon saint Denis : « Amor est vis unitiva ». On remarque avec étonnement ces tout petits enfants enveloppés par le bras gauche du Père éternel : ce sont, je crois, les saints Innocents, ces fleurs des martyrs, *flores martyrum*, ainsi

(1) Exposit. super Pentat., cap. v.

(2) Summ. theol., 3 p., q. 83, art. 4 ad 3.

(3) Edit. Migne, Epist. 228.

(4) Luc, III, 22.

que les nomme l'Eglise, ou bien les enfants morts immédiatement après le baptême et recueillis dans le sein du véritable Père Abraham.

Au-dessous du Père éternel et comme sous son pied droit, sur le livre apocalyptique lié et scellé, demeure le divin agneau tué : *Et vidi et ecce in medio, throni... Agnum stantem tamquam occisum* (v. 6). Cette attitude de l'Agneau divin dénote qu'il a été livré à la justice du Père éternel irrité qui venge sur son Fils bien-aimé les outrages que les hommes ont fait à Dieu ; c'est pourquoi il le foule quasi à ses pieds. Mais levez un peu plus haut vos yeux, et l'Agneau ainsi tué vous le verrez transfiguré et assis à la droite de son Père dans la gloire, car *hæc oportuit pati Christum et sic intrare in gloriam suam*. (Matth., XXII, 37).

Tandis que le Père tient la boule du monde et le sceptre de la souveraineté divine, une très belle figure angélique, semblable à une jeune fille ailée, montre à la droite du Christ glorifié, la Croix, instrument, arme et trophée de son triomphe, qui apparaîtra même dans le ciel le jour du jugement universel. En effet, ainsi que le chante l'Eglise : « Hoc signum erit in cælo cum Dominus ad judicandum venerit (1). » La croix du Sauveur est figurée dans la gloire, en suivant peut-être l'opinion de ceux qui croient que la vraie Croix a été transportée par les anges dans le ciel, où elle demeure et demeurera incorruptible comme un éternel témoignage de la passion et de la victoire du Fils de Dieu. Mais, s'il est tout à fait certain que la vraie Croix apparaîtra dans le Ciel au dernier jour, puisque Jésus-Christ lui-même a dit : *Tunc parebit signum Filii hominis in cælo* (xxiv, 30), Suarez et d'autres croient même improbable que la vraie Croix ait été transportée au Ciel.

VIII. — A main droite de Jésus-Christ sont à très juste titre, d'abord sa sainte Mère, la plus étroitement unie à lui par sa maternité divine et par la charité la plus ardente qu'on puisse concevoir, ensuite saint Joseph qu'on reconnaît à l'attribut du bâton fleuri à la main droite, et qui par sa dignité de père putatif du Sauveur, d'époux de Marie, de chef de la sainte Famille, ainsi que par ses mérites suréminents, devait bien occuper la place immédiatement après la sainte Vierge. Derrière le bras droit de saint Joseph on re-

(1) Offic. Exalt. S. Crucis.

marque un personnage qu'on ne distingue pas bien. C'est peut-être sainte Anne, mais sa figure est insaisissable même dans l'original. L'apôtre saint Jean est très reconnaissable, et après lui, au-dessous, l'on voit saint François d'Assise, homme séraphique, que les dominicains, par une louable coutume, ne séparent presque jamais de saint Dominique, son contemporain et son associé dans la défense et le soutien de l'Eglise, ainsi qu'on les vit dans une vision célèbre.

IX. — A la gauche du Père Eternel, saint Jean-Baptiste est reconnaissable à sa nudité et à sa croix très mince et très élevée, son attribut iconographique. On remarquera qu'il a la même taille et est également éloigné que saint Joseph de la Trinité. On a voulu exprimer par là que, après la Mère de Dieu, les deux saints les plus grands sont saint Joseph et le Précurseur, sans qu'on puisse dire l'un supérieur à l'autre. En effet, si Jésus-Christ a proclamé : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista*, il ne s'ensuit pas, remarquent fort à propos saint Augustin et saint Thomas, qu'il n'ait pas même d'égal (1).

Les trois personnages à gauche de saint Jean-Baptiste placé avant saint Pierre, sont : saint Pierre lui-même, prince des Apôtres qui aima le Christ mieux que les autres, saint Jean peut-être excepté ; 2^o saint Paul, apôtre des Nations, par l'Eglise toujours associé à saint Pierre et appelé vase d'élection : *vas electionis* ; 3^o enfin saint Dominique, patriarche de l'Ordre dominicain dont l'auteur du tableau était membre. En regardant donc cette scène céleste au ciel du tableau ou a bien raison de chanter :

*O salutaris hostia,
Quæ cæli pandis ostium!*

X. — Voilà donc sur le haut du tableau la Très Sainte Trinité et l'Eglise triomphante ; mais aux deux côtés du sanctuaire est placée l'Eglise militante répandue dans toutes les parties du monde déjà indiquées. Toutes les principales tribus du monde tombent à genoux et adorent la divine Hostie. Elles sont représentées avec leurs costumes particuliers. Mais voilà que par les mains de leurs évêques ou bien de leurs vicaires ou préfets apostoliques elles

(1) S. Augus., *contr. adv. Leg.* — S. Thom. *Catena, aurea in hunc locum.*

offrent à Jésus-Hostie l'hommage de leur cœur enflammé d'amour pour lui. L'Europe cependant, ainsi qu'il était convenable, est représentée par le Souverain-Pontife lui-même, en tant qu'évêque de Rome et chef de tous les fidèles de l'univers. Seulement, comme rien n'indique que le tableau représente l'Eglise des temps reculés, ou ne comprend pas pourquoi le Pape a la barbe. Pie IX surtout n'en avait certainement pas. Toutefois, par un anachronisme, assez pardonnable, ce pontife est saint Pie V, dominicain lui-même, qui fut lui aussi évêque de Mondovi, comme Mgr Ghilardi, auteur du tableau. Sa figure est de tout point semblable au superbe médaillon du grand salon de l'évêque de Mondovi.

XI. — L'Eglise militante sur la terre est mitoyenne entre l'Eglise triomphante et l'Eglise souffrante. Il était très naturel, en conséquence, de montrer celle-ci au bas du tableau. Et puisque le sang du divin Agneau coule d'une manière abondante et sans cesse sur ces âmes saintes pour les soulager dans leurs peines et les en délivrer tout à fait, surtout par la vertu du saint sacrifice de la Messe, quelques-unes de ces âmes lèvent leurs mains vers la divine Hostie en invoquant son secours par l'intermédiaire des bienheureux et des fidèles encore ici-bas. On croit, en effet, les entendre s'écrier : *Miserere mei Deus, secundum magnam misericordiam tuam.* — *De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi vocem meam*; ou bien encore : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei.* Voilà donc l'Eucharistie mettant devant les yeux le ciel et la terre, et réunissant *ima summis*.

XII. — L'Eucharistie n'est pas seulement l'objet principal de notre culte : elle doit exercer sa divine influence sur notre vie tout entière, de manière à nous sanctifier dans nos différents états. Or, les treize panneaux en quadrilatère de la partie inférieure de l'auréole elliptique représentent précisément les principales scènes de la vie individuelle et domestique. Elles sont : 1° le *Lever*, en la personne d'une jeune fille qui, médite et remercie Dieu de l'avoir délivrée des dangers de la nuit ; 2° la *Prière du matin*, un enfant à genoux, les mains et les yeux tournés vers le ciel ; 3° l'*Etude* représentée par un jeune homme assis à son bureau et lisant avec attention ; 4° les *Bonnes œuvres*,

figurées par une dame qui fait l'aumône à un pauvre mendiant boiteux, assis par terre ; 5° les *Travaux manuels*, où l'on voit une femme qui coud à la machine et un homme, son époux, travaillant dans un atelier ; 6° l'*Examen de conscience*, autrement dit examen particulier avant dîner, fait par une femme à genoux et les mains jointes ; 7° le *Repas* à la table de famille où l'on voit assis le père, la mère et deux enfants ; 8° le *Délassement* par la musique ; 9° les *Promenades* et les *Voyages* ; 10° les *Visites* et *Réunions* ; 11° les *Tentations* et les *Souffrances* ; 12° la *Prière du soir* ; 13° enfin le *Saint Viatique*. L'Eucharistie qui aura sanctifié toute notre vie, sera ainsi la cause de notre mort heureuse et sainte.

XIII. — Pour nous sanctifier Jésus-Christ a institué sept sacrements, canaux de la grâce divine, mais l'Eucharistie en est en même temps la source inépuisable. En outre, les autres sacrements sont ordonnés à l'Eucharistie et nous préparent à elle. C'est pourquoi, le catéchisme du Concile de Trente enseigne formellement que : « Eucharistia est omnium sacramentorum finis (1). » Cette vérité a été fort heureusement exprimée en figurant les six autres sacrements dans les six médaillons de l'auréole, trois de chaque côté. Les autres sacrements, tout en accompagnant les fidèles individuellement ou dans la société ecclésiastique, depuis leur naissance jusqu'à leur dernier soupir, ont pour but et perfectionnement l'Eucharistie, autour de laquelle ils roulent comme autant de petites planètes. En effet, leur lumière et leur chaleur ils ne les reçoivent que de l'Eucharistie, soleil de notre système planétaire mystique (2). Le premier médaillon à droite représente le Baptême, administré par aspersion à un enfant. Le deuxième médaillon figure la Confirmation, administrée par l'évêque à un enfant assisté d'une marraine. Le troisième médaillon exprime le sacrement de Pénitence par la confession des femmes faite à un prêtre en surplis et étole dans un confessionnal sans rideau. En passant à gauche de l'autel, le premier médaillon, en haut, contient le portrait de l'Ordre, administré à un clerc par un évêque assisté d'un prêtre. Le second médaillon est la représentation du Mariage, béni par un prêtre en surplis et étole, et en

(1) 2 P., De Euch., cap. 52.

(2) Voir dans le *Règne*, avril 1885, pag. 137 et suiv. le fort bel article de M. J.-B. Bouquet, intitulé : Jésus-Christ soleil divin de nos âmes.

conséquence en dehors de la Messe, mais peut-être immédiatement avant elle, ce qui en plusieurs diocèses, est expressément prescrit. Ici on doit remarquer que, faute d'espace probablement, il manque les deux témoins indispensables pour la validité du mariage chrétien, là où le Concile de Trente a été reçu et promulgué. Enfin le troisième médaillon représente l'Extrême-Onction où il n'y a rien à remarquer.

XIV. — L'Eucharistie n'est pas seulement, « *miraculorum a Christo factorum maximum* » ainsi que l'enseigne saint Thomas (1), elle est en outre la source d'une infinité d'autres miracles opérés par elle ou en son honneur. Il était donc de toute convenance d'en représenter les principaux, lesquels, dans le tableau, sont au nombre de quinze. Il faut, en conséquence, les passer en revue et les décrire sommairement en commençant par le premier panneau à droite de l'autel et au-dessus du Baptême : 1° saint Oddon, archevêque de Cantorbéry, fait voir aux hérétiques le divin sang qui coule de l'hostie consacrée pendant qu'il dit la sainte Messe; 2° un enfant juif délivré des flammes de la fournaise de verrerie où son père, verrier, l'avait jeté parce qu'il avait mangé des fragments de pain consacré dans une église de Constantinople; 3° l'ostensoir avec le Saint-Sacrement exposé en présence de deux prêtres en adoration et suspendu en l'air pendant trente-trois heures, afin qu'il fût préservé de l'incendie qui brula toute l'église de Faverney, diocèse de Besançon, la nuit de la Pentecôte, 24 mai 1608; 4° la sainte Hostie qui se changea en chair dégouttant du sang, dans les mains d'un prêtre allemand lequel, en disant la messe à Bolsène, doutait de la transsubstantiation et de la présence réelle; 5° saint Hyacinthe sauve la réserve eucharistique des outrages des barbares à Kiew, et, en sortant de l'église, s'entend deux fois appeler par la statue de la Vierge qui lui ordonna de la sauver, elle aussi; 6° M^{me} de la Fosse, à Paris, apprenant que devant sa maison passait la procession du Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu, 31 mai 1725, pleine d'une foi très vive, voulut la suivre de son mieux et fut miraculeusement guérie de plusieurs infirmités très graves dans l'église de Sainte-Marguerite;

(1) VI Lectio Off. Corp. Dom.

7° sainte Catherine de Sienne communiee par Jésus-Christ lui-même, avec une parcelle de l'hostie qu'avait entre les mains le confesseur de cette sainte après l'élévation en disant la Messe; 8° un mulet portant dans un sac le ciboire avec des petites hosties consacrées volées à l'église paroissiale d'Exilles (Savoie), et, passant devant l'église de Saint-Sylvestre à Turin, s'agenouille devant la porte principale, tandis que le sac, s'ouvrant de lui-même, laisse voir la pyxide d'où la réserve eucharistique, s'élevant tout à coup dans les airs, resplendit comme un soleil, puis descend peu à peu dans le calice soutenu par l'évêque accouru à la nouvelle de ce prodige avec son clergé et une foule innombrable; 9° la jeune vierge, sainte Imelde Lambertini, de Bologne, élève d'un couvent de cette ville, empêchée de communier à cause de son bas âge, voit descendre du ciel une hostie consacrée qui plane sur sa tête. A cette vue le prêtre qui communiait les autres prend l'hostie miraculeuse et en communie la jeune vierge qui meurt à l'instant même d'amour divin; 10° sainte Julienne Falconieri, de Florence, ne pouvant plus communier, à cause de l'extrême faiblesse de son estomac, pria instamment le prêtre de poser sur sa poitrine la sainte Hostie qui disparut tout à coup et entra dans le cœur de cette sainte. Elle expire immédiatement après et on trouve sur sa poitrine l'empreinte de l'hostie avec le crucifix au milieu; 11° saint Antoine de Padoue, à Rimini, acceptant le défi de l'hérétique Bonvilla, après avoir célébré, montre la sainte Hostie à une mule à jeun depuis trois jours et en présence de l'avoine que son maître hérétique lui présentait; et voilà que la mule, laissant de côté l'avoine, tombe à genoux devant le Saint-Sacrement et l'adore profondément en présence de la foule édifiée et convertie par ce prodige, sans en excepter Bonvilla lui-même; 12° sainte Claire met en fuite les Sarrasins en leur montrant à la porte de son couvent de saint Damien, à Assise, le ciboire contenant l'Eucharistie; 13° une petite hostie consacrée apportée par une femme qui alla communier exprès, à un usurier juif de Paris, en 1290, le jour même de Pâques, après avoir été percée de coups de canifs, attachée au mur par un clou et jetée dans le feu en répandant toujours du sang en abondance, alla enfin se poser dans la poêle d'une femme chrétienne qui était allée prendre du feu chez le juif, étonné, troublé, irrité, à la vue de tant de prodiges, mais point

converti; 14° saint Bernard, en disant la Sainte Messe dans l'église Saint-Ambroise de Milan, délivre du malin esprit une femme possédée, et cela au moment de la fraction de l'hostie; 15° communion sacrilège du roi Lothaire et des barons, à Rome, par les mains du Pape Adrien II, et punition de leur crime horrible pour avoir assuré avec serment qu'on avait obéi aux justes prescriptions du Pape Nicolas I^{er} à l'égard du divorce de Lothaire avec la reine Teusperga et du commerce illicite de ce même roi avec Waltrude.

XV. — La sainte Eucharistie n'est pas descendue du ciel à l'improviste; elle a été promise et figurée d'une manière assez claire dans l'ancienne loi et Jésus-Christ lui-même a, dans sa vie mortelle, fait souvent allusion à elle. Aussi bien, dans un tableau eucharistique complet, on ne pouvait point oublier les anciennes figures, puisque saint Paul lui-même dit des Hébreux : *Omnia in figuris contingebant illis* (I Corinth. x, 11.) Voilà pourquoi l'Eucharistie est représentée par ses figures et comme sacrifice et comme sacrement, dans les petits médaillons en dehors de l'ovale dans les angles du tableau.

Le premier médaillon, à droite et en haut, contient le sacrifice d'Abel tué par son frère Caïn; le second contient le sacrifice d'Abraham en acte d'immoler son fils unique, Isaac substitué par un bélier, figure du Christ; le troisième contient le sacrifice de Melchisédech offrant du pain et du vin, seules matières nécessaires au sacrifice eucharistique.

En baissant les yeux vers l'angle inférieur, à gauche, on remarquera que le premier médaillon montre l'arche de l'Ancien-Testament surmontée de deux chérubins et avec les traverses pour la porter; le deuxième médaillon représente les pains de proposition au nombre de douze, un pour chaque tribu; le troisième exprime Elie exténué de faim, étendu par terre et encouragé par l'ange qui lui commande de manger le pain miraculeux cuit sous la cendre, qui lui donna la force de monter jusque sur l'Horeb.

En remontant en haut, à gauche de l'ovale, c'est d'abord l'agneau pascal mangé avec des pains azymes par des pèlerins debout, les reins ceints et un bourdon à la main; ensuite la manne ou pain, miraculeusement descendue du ciel sous la forme de rosée ou mieux de flocons de

neige dans une espèce de vase étrusque placé dans le désert; enfin, la colonne qui accompagnait le peuple hébreu dans le même désert, et qui avait la vertu d'éclairer pendant la nuit et de servir d'ombrage pendant l'excessive chaleur du jour. Mystiquement, l'Eucharistie produit tous ces effets.

Enfin, à l'angle inférieur, à gauche, on remarque la *Multiplication des pains* et la *Cène des Noces de Cana*, figures évangéliques très belles de la transsubstantiation eucharistique, ainsi que le voyage de Notre-Seigneur avec les disciples d'Emmaüs qui, en conversant avec Jésus-Christ, sentaient leur cœur brûlant d'amour divin envers le Sauveur qu'ils reconnurent enfin durant le repas : *cognoverunt eum in fractione panis*.

Profess. archip. Vin cent AMBROSIANI.

Monacilioni, septembre 1883.

(A continuer.)

MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE.

Planche LI^e



2



1

Tapisseries de l'histoire du Saint Sacrement _ Abbaye de Ronceray d'Angers.

Commencement du XVI^e Siècle _ Avant 1518.

MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

NOTE SUR LE NOUVEAU FRONTISPICE DE LA REVUE

(Explication de la planche, au trait, à la page 10 de cette livraison).

Le frontispice de notre *Revue*, depuis sa fondation, jusqu'en 1889, présente un fond invariable, sur lequel viennent se succéder, tous les deux ans, des emblèmes nouveaux (1).

Les symboles invariables figurent les desseins de Dieu, tels qu'ils ne peuvent être modifiés par aucun événement : les mondes, domaine du Christ, tous travaillant à sa gloire de gré ou de force ; le Christ, Roi universel par droit de naissance, voulant pourtant régner par la vertu de son immolation ; son Sacré-Cœur siège de son immolation et source de sa puissance ; le Sacré-Cœur perpétuant son immolation par l'Eucharistie ; l'Eucharistie dès lors contenant en elle la source et la raison de la puissance donnée au Christ, et devenant comme le nécessaire instrument de ses conquêtes.

Les symboles variables montrent le rôle successif des événements appelés à servir les desseins de Dieu.

Les emblèmes surajoutés, dans les deux premières années, figuraient surtout le triomphe Eucharistique, tel qu'il a été inauguré par Constantin, et tel qu'il s'est prolongé jusqu'à la crise moderne. Le gonfalon pourpre indiquait la puissance impériale donnée à Jésus-Christ, dans la chrétienté,

(1) Voir pour le premier frontispice, la II^e année, pages 4 et 233; et la III^e année, page 52.

en retour du sang de tant de martyrs. L'empreinte de l'Hostie, telle qu'elle est encore de tradition en Orient, reproduisait le cri de victoire inscrit en exergue par le fondateur de Constantinople sur les monnaies de l'Empire : « le Christ est vainqueur », (*IC — XC, NI — CA*). Le fond de la composition était semé de pâquerettes, fleurs chéries du Sacré-Cœur, car elles sont un symbole de résurrection, de douceur, d'humilité, de simplicité. Là elles marquaient la régénération sociale due aux divines influences de l'Eucharistie, et toute une floraison d'aimables vertus sociales inconnues au monde ancien. Enfin, dans le cadre étaient inscrits les noms des sept phases mystérieuses de l'apothéose dans l'antiquité égyptienne et romaine. Nous avons repris notre bien aux vieilles traditions, en appliquant ces phases au règne de Notre-Seigneur. Plusieurs d'entr'elles sont écoulées, nous en attendons d'autres.

On sait que dans toute cette vaste période qui embrasse la préparation, la fondation et l'organisation sociale de la chrétienté, Notre-Seigneur était regardé, en pratique, comme le Roi des deux sociétés, civile et sacrée, et qu'on lui rendait dans l'Eucharistie les hommages dus à cette double souveraineté. Tel est le grand fait qu'on a voulu figurer dans le premier frontispice, par les emblèmes variables.

Le nouveau frontispice n'a plus le même but. Il symbolise la grande crise moderne, et montre où sera le salut que nous attendons. L'Hostie n'a plus d'empreinte victorieuse, on dirait au contraire qu'un astre sinistre essaie, mais en vain, de l'éclipser, c'est l'étoile funeste prédite par le prophète de la Nouvelle-Alliance, par l'apôtre du Sacré-Cœur ; elle voudrait prévaloir contre l'Eucharistie, mais elle ne sera qu'un trophée de plus dans l'histoire de ses conquêtes. On a reconnu une allusion à la puissance occulte et maudite qui s'est dressée, dans les temps modernes, contre la puissance sociale de Jésus-Christ, qui s'acharne à expulser le Rédempteur de la vie des peuples, et qui prétend les guider à sa place. Au Soleil eucharistique, elle veut substituer l'étoile maçonnique. L'hostie sainte porte les stigmates sanglants de cette persécution, qui pour être hypocrite n'en est que plus formidable.

Voici donc la situation moderne. De même que du temps de la chrétienté, on acceptait que toutes les énergies sociales fussent des auxiliaires du

Roi Eucharistique : de même, depuis qu'on a travaillé à dissoudre la chrétienté et à en détruire les derniers vestiges, l'objectif satanique est que toutes les énergies sociales deviennent autant de machines de guerre contre l'influence du Roi Eucharistique.

Toute la bataille moderne, qu'on veuille ou qu'on ne veuille pas le reconnaître, est engagée sur le terrain social.

Mais on ne peut expulser le Christ sans expulser la religion, et on ne peut expulser la religion de la société sans arracher les fondements mêmes de la société. Aussi l'humanité a le vague pressentiment d'être en péril, et ne regarde l'avenir qu'avec effroi. Quelle sera la solution de la crise, à l'heure que Dieu sait ?

Tout nous dit que la puissance eucharistique qui a fait la société chrétienne la refera, et c'est la conviction inébranlable que nous avons voulu rendre sous le symbolisme de ce nouveau frontispice.

Aux remèdes extrêmes, il faut la main d'une mère, car une mère a le don des prodiges. Voilà pourquoi la pourpre du gonfalon s'est changée en azur, couleur de l'Immaculée. Le peuple chrétien a la conviction que l'Immaculée nous sauvera. N'a-t-elle pas mission de donner Jésus-Christ à qui en a besoin ? Sous son évocation maternelle, une puissance apparaît à l'horizon. C'est une reine toute parée d'ornements emblématiques. La couronne de fer sur la tête, dans la main un sceptre portant le titre de la royauté de Jésus-Christ tel qu'il fut inscrit au Calvaire ; sur la poitrine un pectoral dont la forme rappelle les tablettes votives chargées des matières les plus précieuses que les empereurs de Byzance offraient à l'Eucharistie pour lui faire hommage des richesses de l'univers ; un manteau impérial sur les épaules, le mystérieux personnage montre un monument élevé à la royauté sociale de Jésus-Christ-Hostie. Tout au bas du frontispice, au trait, nous avons écrit le nom de cette figure allégorique : *La puissance sociale de l'Eucharistie*.

Voilà, personnifié dans une figure allégorique, le remède au mal social de notre époque, qui est surtout un mal religieux, et au mal religieux de notre époque qui est surtout un mal social. Que l'Eucharistie reprenne dans le cœur et dans la vie des hommes chrétiens, le rang qui lui est dû ; que ces hommes portent dans toutes les veines du corps social la sève

eucharistique, et tout est sauvé. Les porte-Dieu ne peuvent être que des porte-salut.

Tel est le sujet principal. Détaillons rapidement quelques accessoires. Nous avons donné un blason à cette reine symbolique : c'est l'aigle d'Occident signifiant ici la synthèse de toutes les influences sociales qui, dans la race de Japhet, ont en réalité l'empire du monde. Cet aigle porte le Sacré-Cœur en abîme sur un écu d'or, car le Roi Eucharistique veut régner par son Cœur, et *il veut voir ce Cœur divin honoré par toutes les puissances sociales*. La flamme blanche qui flotte au sommet du gonfalon rappelle le caractère eucharistique du règne de Jésus-Christ, surtout aux époques critiques.

Le tout se détache sur un semis de lys; c'est la fleur royale et sacrée. Dès l'époque salomonienne, semée sur les tapisseries du Saint des Saints autour de l'Arche figurative, elle était déjà un symbole eucharistique que l'Eglise des premiers siècles recueillit avec amour. Les anges ont apporté cet emblème à la fille aînée de l'Eglise, à peine sortie des fonts du Baptême. La fleur eucharistique dit ici le grand rôle réservé à la nation très chrétienne dans les *gestes* eucharistiques que Dieu prépare à travers les sociétés.

Enfin, le cadre montre le concert des arts, des sciences, des vertus convoquées au triomphe social de Jésus-Christ-Hostie.

LE SECRÉTARIAT DE LA RÉDACTION.

Le nouveau frontispice *chromo* est à la disposition de nos abonnés, au siège de la Revue, au prix de 3 francs.

LA BOURSE DE SAINT TIL, A BRAGEAC, CANTAL

(Explication de la planche L°, à la page 41).

Saint Til ou Tillo, noble Saxon, fut enlevé par les pirates qui l'emmenèrent dans les Pays-Bas, où il fut vendu comme esclave. Il eut le bonheur d'être acheté par saint Eloi qui l'envoya à Solignac, en Limousin, dans un monastère qu'il avait fondé et où le jeune Saxon fit de rapides progrès dans la vertu. Saint Eloi, ayant été élu évêque de Noyon, éleva son protégé à la

prêtrise et l'emmena avec lui dans ses courses apostoliques. Son bienfaiteur, étant mort, Til fut choisi par les moines de Solignac pour leur abbé. Après avoir exercé quelque temps cette charge, il s'enfuit secrètement vers les montagnes d'Auvergne et s'établit dans les gorges de l'Auze, à une lieue de Mauriac. Sa réputation de sainteté lui attira bientôt un grand nombre de disciples, trois cents, dit-on, qui se mirent sous sa conduite et pour lesquels il bâtit le monastère de Brageac; puis il revint mourir à Solignac.

Le monastère de Brageac avait été bâti vers 675; il fut détruit par les Sarrasins en 732; mais en l'an 1100 il fut relevé par Guy et Raoul, seigneurs d'Escovailles, qui en firent un monastère de filles, lequel a duré jusqu'à la Révolution. L'église construite dans la première moitié du XII^e siècle est un beau spécimen du style roman auvergnat et sert aujourd'hui d'église paroissiale. Elle renferme plusieurs objets intéressants auxquels on donne invariablement le nom de saint Til, dont le souvenir est toujours vivant, et en particulier à une bourse qui va faire l'objet de cette petite étude.

Cette bourse, dont nous donnons un dessin colorié de la grandeur de l'original, est des plus curieuses, vu la rareté de ces sortes d'objets dans les anciens mobiliers d'église. Elle est carrée et mesure 0^m,095 de côté. Brodée en fil d'or sur une toile grossière, elle offre, sur chacune de ses deux faces un cygne brodé en perles fines. Cette figure est encadrée dans un médaillon circulaire en torsades de perles formant quatre nœuds disposés à distances égales. Le cygne vogue sur une mer de sinople à reflets d'or. Les angles sont occupés par des arabesques d'or, comme tout le fond, brodées en bosse et par un fleuron à quatre lobes aigus dessiné en perles blanches; la tige des quatre fleurons est verte. Un liseré en soie bleue forme le bord rectangulaire extérieur. Aux deux angles supérieurs, à côté de l'ouverture, est attaché un cordon bleu avec un filet doré au milieu. Enfin la bourse est garnie tout autour de grenades en vermeil de grosseur différente, une petite alternant avec une plus grande. On en compte dix-neuf en tout; le bord inférieur seul est complet et contient neuf boutons globulaires, y compris ceux des angles, cinq gros et quatre petits.

Cette bourse est très bien travaillée, mais les parties en relief sont fort usées, ce que le dessin n'a pas rendu. Elle a exercé la sagacité des antiquaires, qui se sont demandé quelles pouvaient en être l'origine et la

destination. Il est inutile de dire qu'elle ne remonte pas à saint Til dont elle porte le nom. « La forme de cette bourse, dit le *Dictionnaire statistique et historique du Cantal* (t. I, p. 283), celle des cygnes et des boutons « dont elle est ornée doivent la faire considérer comme fort ancienne et « probablement de l'époque byzantine. » — Nous ne la ferions pas remonter aussi haut.

Quant à sa destination, il est fort probable que l'objet qui nous occupe n'est autre chose qu'un porte-Dieu, une bourse destinée à mettre la petite custode renfermant l'hostie consacrée qu'on portait aux malades. Le soin religieux avec lequel elle a été brodée, l'usure qu'on remarque sur ses deux faces, le cordon auquel elle est appendue, plus long en réalité qu'il ne paraît sur le dessin et que l'on pouvait passer au cou, confirment cette opinion. Si au lieu d'être destinée à cet usage, pour ainsi dire journalier, elle n'avait eu d'autre emploi que de servir, par exemple, d'enveloppe à quelqu'une des précieuses reliques que possédait le monastère, elle nous serait parvenue moins dégradée.

Si c'est vraiment un porte-Dieu, comme tout le fait croire, sa représentation et sa description trouvent naturellement leur place dans cette publication toute à la gloire de Jésus-Hostie, et c'est ce qui nous a déterminé à envoyer au Comité ce travail bien modeste en comparaison de tant d'autres études si profondes et si magistrales.

B. CHABAU,
Chanoine honoraire.

LA TAPISSERIE DU SAINT-SACREMENT

DE L'ABBAYE DU RONCERAY D'ANGERS, AUJOURD'HUI AU CHATEAU DU PLÉSSIS-MACÉ.

(*Explication de la Planche LI, à la page 57.*)

Si les arts industriels brillèrent en Anjou, pendant le moyen âge, d'un éclat extraordinaire, on le doit au clergé et aux comtes Louis I, Louis II, Louis III et René. Quels féconds résultats n'eurent pas dans cet ordre d'idées les relations de nos princes avec la cour de France,

leurs voyages continuels en Italie ou en Provence, leur amour du luxe, la protection dont ils entouraient les artistes et enfin leur générosité pour les églises ! Comptes de dépenses, inventaires du mobilier de la cathédrale, des abbayes et des couvents nous en fournissent à l'envi d'irrécusables témoignages sans parler des épaves, échappées comme par miracle au triste naufrage, dans lequel ont été englouties tant de merveilles des siècles passés.

L'orfèvrerie ancienne a disparu presque totalement, ici fondue pour les besoins de l'Etat, ailleurs, saccagée par le fanatisme huguenot ou révolutionnaire, ou, ce qui est plus triste, anéantie par les chapitres eux-mêmes, sous prétexte de se procurer des ressources destinées à des embellissements d'un goût détestable.

Les meubles, les tableaux, les statues, les bronzes sont presque aussi rares : les injures du temps, les variations de la mode n'en ont laissé subsister que de trop rares spécimens.

Seules, les tapisseries ont dû à leur faible valeur intrinsèque, l'oubli et le dédain dans cette proscription intéressée. Abandonnées aux rats et à la poussière dans des greniers ou d'humides réduits, elles y ont passé trois quarts de siècle sans attirer l'attention. Combien de celles tant admirées aujourd'hui et si fort estimées ont servi à protéger les bûches ou les melons de certains propriétaires contre la gelée et la pluie : j'en connais d'autres (et des plus précieuses) dont on garnissait une écurie pour empêcher les chevaux de s'écorcher le long des murs... Un réveil heureux s'est produit il y a quarante ans, et depuis quelques années on met à les restaurer la même ardeur qu'à les détruire à la fin du siècle dernier.

Notre province en était tellement riche autrefois, que malgré les tentatives faites par les propriétaires pour s'en débarrasser, et malgré leur dispersion en 1791, il lui en reste encore en plus grand nombre que partout ailleurs.

Si la cathédrale d'Angers renferme, comme l'affirme M. Guiffrey (1), un musée incomparable pour l'étude des tapisseries, qu'était-ce à la fin du

(1) Histoire de la Tapisserie, p. 138.

xv^e siècle, alors qu'outre l'*Apocalypse*, exécutée, en 1378, par Nicolas Bataille, de Paris, elle possédait l'*Ancien et le Nouveau Testament*, pièces tissées d'or et d'argent, données en 1428 par Charles VII ; la *vie de saint Maurice*, tissée à Paris par Brice d'Espagne, en 1459, et enfin la *vie de saint Maurille*, datant de 1461 et destinée au jubé.

L'*Apocalypse*, dont on a pu sauver les trois quarts, mesurait primitivement de cinq à six mètres de haut sur cent vingt-cinq mètres de cours ; la tapisserie donnée par le Roi pour le chœur n'avait guère moins de cinquante à soixante mètres de long : celle des stalles du chœur, environ trente mètres ; enfin celle du jubé, une quinzaine. La première était estimée en 1533 valoir 200.000 liv. et la seconde 50.000. On peut se faire ainsi une idée approximative de l'énorme surface de tapisseries tendues les jours de fête dans notre cathédrale.

Tout ce magnifique ensemble remplaça quatre-vingt-dix-huit draps de soie appelés *culcitæ pictæ*, dans les inventaires de 1391 et de 1421, qui avaient succédé eux-mêmes aux dix-sept *pailles veteres* désignés dans celui de 1297.

Les autres églises conventuelles de la ville et de la province suivirent l'exemple donné par la cathédrale et rivalisèrent avec elle.

Les Jacobins d'Angers, durent à la générosité de Jean de Beauveau, chambellan et conseiller du roi René, leur tapisserie du chœur entre les années 1448 et 1478. On voyait les principaux patrons de l'Ordre, sur un fond de vignes, entre des arbres portant le blason des Beauveau.

Le chapitre royal de Saint-Martin commenda, vers la fin du xv^e siècle, une tenture de la vie de saint Martin, dont deux tableaux sont encore conservés à la cathédrale, dernier refuge de plusieurs autres tapisseries de nos anciennes églises.

Saint-Julien possédait aussi une vie de saint Jean-Baptiste fort bien tissée au xv^e siècle, dont il reste également deux tableaux.

Je pourrais poursuivre ces recherches et les étendre aux autres villes de la province, mais je dois couper court et même demander un peu d'indulgence au lecteur pour un aussi long préambule.

L'abbaye du Ronceray, d'Angers, fort riche et très zélée pour le culte du Saint-Sacrement, ne voulut point rester en dehors de ce mouvement

artistique. Une religieuse *Dame Loyse Le Roux, doyenne et dame de chambre de céans* donna, pendant le gouvernement de l'abbesse Ysabelle de la Jaille, dont on voit les armes et les initiales, une superbe tapisserie de « *l'histoire et de la figure de Jésus-Christ et de son Saint-Sacrement.* » On la tendait dans le chœur notamment le jour de la Fête-Dieu, quand la grande procession traversait l'église abbatiale pour se rendre au lieu de la station, où se faisait chaque année un sermon expiatoire des hérésies du diacre Béranger. L'ostensoir de la cathédrale était déposé un instant sur l'autel de l'abbaye, magnifiquement décoré de cierges et d'ornements précieux, pendant que les religieuses chantaient un motet en musique, puis la procession continuait sa marche au travers du chœur tendu de ces magnifiques tapisseries.

Voilà l'origine de *cette histoire du Saint-Sacrement*, abandonnée dans un grenier pendant quarante ans après la Révolution, vendue à vil prix au chanoine Laumônier, d'Angers, qui en fit don à M^{me} la comtesse de Serrant. Celle-ci l'a fait restaurer avec le plus grand soin, il y a une vingtaine d'années et placer ensuite au château du Plessis-Macé où l'on peut l'admirer encore aujourd'hui. On a bien voulu m'autoriser à en faire prendre des photographies que j'ai pensé devoir être agréables aux lecteurs du *Règne* : toutefois, je leur demanderai de ne pas se montrer sévères à leur égard. Si l'habile photographe, auquel j'ai confié ce travail n'a pas mieux réussi, il doit en être absous : il a déjà fait un vrai tour de force. Pour s'en convaincre, il faut savoir que les tapisseries sont fixées aux murs de salles presque obscures, placées le plus souvent à contre-jour et que d'énormes armoires ou des lits très saillants projettent sur leur surface des ombres détestables. Ceci soit dit pour ôter aux plus difficiles, l'envie de critiquer ces reproductions imparfaites, je l'avoue, mais qu'il était impossible de mieux réussir.

Avant de commencer la description de la tapisserie, je dois dire qu'elle a été tissée entre 1505 et 1518, limites extrêmes du gouvernement de l'abbesse Ysabelle de la Jaille. Aucun document connu jusqu'ici n'en fixe la date d'une façon plus précise. L'obituaire du Ronceray dit bien, à la page 66, *30 avril* : *obierunt Hugo canonicus S. Laudi, Ludovica Le Roux, decana et cameraria, quæ donavit huic ecclesie aulæa sanctissimi Sacramenti*

figuris illustria, cum duobus legendariis, mais quelle est l'année du décès ? Mystère. Inconnu aussi l'atelier, auquel fut demandée cette tenture : toutefois j'inclinerais à croire qu'elle provient de Paris ou de Tours, où se faisaient alors beaucoup de tapisseries.

Les 21 tableaux, qui se déroulent sur une longueur totale de 24^m,35 et une hauteur variant entre 1^m,70 à 1^m,90 formaient sans doute, la majeure partie de l'ensemble, mais on peut regretter avec certitude la disparition de plusieurs scènes et la mutilation de quelques autres. On les a séparés et placés au hasard, si bien qu'il est impossible pour le plus grand nombre de savoir dans quel ordre ils étaient primitivement disposés.

J'imagine que la composition entière comprenait deux parties : la première renfermait des figures de l'Eucharistie tirées de l'Ancien Testament, la Cène et le Crucifiement ; la seconde représentait des miracles opérés par la vertu du Saint-Sacrement. Il est même fort probable que l'une des deux séries, divisée en trois pièces, servit à décorer le côté droit du chœur, et l'autre de même dimension fut destinée au côté gauche. Les tableaux sont de largeur absolument inégale suivant les sujets représentés, séparés les uns des autres par des arbres, des pilastres quadrangulaires, couleur pierre, avec chapiteaux et bases, jaune d'or, et ornements entremêlés de pierreries, de perles enfilées dans des cordelières terminées par des glands, ou encore par des arabesques et des têtes comme on en voit tant dans les sculptures du temps de Louis XII.

L'architecture des monuments figurés sur quelques tableaux est encore tout à fait gothique : les costumes sont ceux des seigneurs et des guerriers de la fin du xv^e siècle ; les couleurs sont gaies, vives, éclatantes et présentent un ensemble harmonieux et riche à la fois. En somme cette tapisserie, d'un tissu fin et régulier, peut être rangée parmi les plus belles des premières années du xvi^e siècle : il est bien dommage qu'on n'en puisse préciser la date exacte ni savoir où elle a été exécutée.

(Description de la Planche LI*.)

Pièce n° 1 : longueur totale 4^m,40 sur 1^m,90 de hauteur.

Le premier tableau. *Offrandes d'Abel et de Caïn. — Meurtre d'Abel.*

A droite, Adam bêche la terre ; une gourde est suspendue à l'arbre voisin. Ève semble l'encourager au travail en filant sa quenouille et en faisant jouer

Abel et Caïn : contre toute vraisemblance, une construction champêtre avec pignon en pierre, fenêtres, etc., s'élève à une faible distance.

A gauche, sur un autel en pierre très élevé, Abel et Caïn offrent leur sacrifice à Dieu, qui apparaît au milieu des nuages.

Sur le premier plan Caïn, jaloux de son frère, se précipite sur lui et le tue.

On lit au bas en lettres gothiques tracées en blanc sur un rolet rouge l'inscription suivante :

Cy cômance lystoire et la figure de Ihùchrist et son saint sacrement.

Depuys Abel et la loy de nature jusques à son cruel crucifement.

Second tableau. *Rencontre de Melchisedech et d'Abraham.*

Un arbre sépare cette scène de la précédente. Tout au bas, avant l'inscription se voient les armes d'Ysabelle de la Jaille, surmontées d'une croix et accompagnées de son initiale Y deux fois répétée.

Le costume d'Abraham est celui d'un guerrier de l'époque de Louis XII, magnifiquement vêtu. Il est tout bardé de fer, sur son casque flottent des plumes d'autruche rouges et blanches, enrichies de bijoux : autour de sa lance s'enroule une oriflamme d'azur. Sa suite est aussi brillamment costumée.

Melchisedech sort d'une ravissante construction en style flamboyant, en grande pompe et lui présente un pain et du vin dans une coupe d'or, en forme de ciboire ; il est accompagné de plusieurs lévites, dont l'un tient une aiguière.

On aperçoit au second plan Abraham en conférence avec trois anges, dont l'un lui annonce que Sara aurait un fils et le sacrifice d'Isaac.

Melchisedech pbre du dieu divin offrit au bon patriarche abraham en le reconfortant du pain et vin a son retour de l'armée de Salam.

Troisième tableau. *La Pâque et l'Agneau pascal.*

La porte par laquelle Melchisédech passe pour aller à la rencontre d'Abraham, sépare le second tableau de celui-ci. On remarque, perché sur

une sorte de balustrade attenant à la construction gothique, un ravissant faisan.

Neuf personnages sont rangés autour de la table, sur laquelle est placé l'agneau pascal; tout près de lui un plat de laitues sauvages. Ils sont debout, le bâton à la main : au premier plan un jeune enfant semble parler à un hébreu qui a laissé son bâton à terre et arrange ses *chausses*.

Au troisième plan, voici Moïse qui garde les troupeaux. Dieu lui apparaît au milieu du buisson ardent.

Le peuple d'israël chaussé et ceint tenant en main des bâtons blancs et honnêtes.

Mangeoit jadis p. mystère tressaict l'agneau pascal aux laitues agrestes.

Sur le vêtement d'un hébreu se lisent les lettres : AC. EI. I.... IO.

Pièce n° 2 : longueur totale 3^m,60 sur 1^m,80 de hauteur.

Quatrième tableau. *Moïse frappe le rocher.*

La moitié de cette scène et de l'inscription correspondante a disparu.

Moïse frappe le rocher, l'eau jaillit, les Israélites se désaltèrent. Au premier plan une femme richement vêtue s'incline devant Moïse et lui présente une corbeille de jonc remplie de la manne.

..... *au dit peuple qui aux desers estoit*
 *desiroit celui qui en goustoit.*

Cinquième tableau. *David recevant les pains de proposition.*

Les costumes sont splendides. Le grand-prêtre porte une robe blanche à dessins damassés, bordée de perles fines, de grelots et de clochettes d'or alternés. Une riche tunique de brocart, à manches, descend un peu plus bas que la ceinture; sur sa poitrine est suspendu l'éphod avec les douze pierres de couleur figurant les tribus, enfin sa tête est couverte d'une sorte de mitre précieuse, au-devant de laquelle brille un croissant d'or. Il présente au roi le pain sur un linge blanc.

David est revêtu d'une robe de velours bleu uni, qu'on entrevoit à peine entre les plis d'un manteau de brocart, fourré d'hermine. Son chapeau

ressemble à ceux de Louis XI et de Louis XII; il est orné d'une couronne d'or et de pierreries. Lévites et seigneurs de la suite de David aux éclatants costumes complètent cette scène, l'une des plus belles assurément; il faut remarquer le bourreau qui décapite Achimelech.

Tout en haut, en arrière plan, on aperçoit David dansant devant l'arche en jouant de la harpe.

*Achimelech a david doucement donna du pain de proposition
Pourquoy saul le fist cruellement decapiter et sans dilacion.*

Sixième tableau. *Elie réconforté par l'ange.*

Ce tableau n'est séparé du précédent que par un buisson de houx, tout rempli de baies rouges d'un charmant effet, au bas duquel on voit un blason, peut-être celui de Loyse Le Roux.

Elie est couché sur le premier plan; un ange le réconforte. Dans le deuxième plan, on voit le prophète enlevé au ciel sur un char de feu; près de là Elisée contemple avec admiration ce prodige.

*De cheminer helyas si très fort fut travaillé et las quil sendormit.
auquel Dieu pour luy doner reconfort par un ange pain et eau luy
transmit.*

L. DE FARCY.

(A suivre.)

LE TRIOMPHE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

(Planche LII^e, à la page 28.)

Voir la description de ce tableau du Musée de Paray à la page 35 et suivantes.

LES SERVITEURS DU RÈGNE

LE COMTE GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT

Une des injustices et des sottises de notre siècle, c'est que, méconnaissant la fonction sociale de l'art, il a tenté de le réduire à n'être qu'un amusement trouvant en lui-même son propre but : l'art pour l'art.

Ineptie dont le résultat est de précipiter la décadence de l'art à l'époque même où toutes les ressources lui sont prodiguées pour l'élever aussi haut que possible. Isoler l'art du mouvement intellectuel, du mouvement humain, du mouvement social, c'est l'étouffer en le séparant de l'atmosphère dont il a besoin pour grandir et se développer : c'est en même temps priver la science sociale d'une de ses sources d'informations les plus inappréciables.

Dans le développement des sociétés, l'art est à la fois un effet et une cause, et sous ce double aspect, extrêmement intéressant à étudier.

Si vous analysez ce qui fait agir et évoluer l'humanité de siècle en siècle, si vous cherchez l'origine des oscillations sociales qui semblent être la loi de notre espèce, vous trouvez que tout se réduit à l'action des idées sur les faits, à la réaction des faits sur les idées, et à la combinaison indéfinie de ces actions et de ces réactions. On dirait que le flux et le reflux de la mer humaine se rattachent aux mutations d'un astre mystérieux et invisible. Cet astre, c'est la pensée humaine, source des idées et directrice des faits, balancée elle-même entre des influences naturelles et surnaturelles.

Dites-moi ce qu'un homme, ce qu'un peuple pense ; je vous dirai ce qu'il

aimera, ce qu'il sera, ce qu'il fera. Le sociologue digne de ce nom devra donc étudier avec le dernier soin la pensée humaine, et ne négliger aucun de ses grands modes de manifestations à travers les évolutions sociales.

Or, c'est la loi de notre être, que si la pensée n'est pensée qu'à condition d'être abstraite, toutefois elle ne peut rester longtemps à cet état d'abstraction. Car la pensée ne vit, ne produit, ne se propage qu'en s'incarnant. Étudier la loi et le mode de ces incarnations, c'est donc étudier un élément essentiel des évolutions sociales.

De toutes ces incarnations, les plus accentuées, les plus incarnées, si l'on peut parler ainsi; les plus saisissantes et les plus saisissables, ce sont celles qui se produisent par les arts plastiques, par les beaux-arts, par ce qu'on est convenu d'appeler l'art.

L'art est donc l'expression la plus énergique d'un état d'âme social; c'est un effet plein de révélations sur la cause qui l'a produit.

Effet, il devient cause à son tour et non la cause la moins puissante, la moins à étudier, à surveiller et à diriger, puisque la pensée agit en raison directe de son incarnation.

Nous n'insistons pas sur des vues que nous aurons occasion de développer longuement. Il nous suffisait d'éveiller ces considérations pour faire saisir immédiatement le rôle important occupé dans le mouvement contemporain par notre regretté maître et collaborateur, le comte Grimouard de Saint-Laurent, dont nous pleurons la perte avec l'art, avec la science et tant d'œuvres catholiques dont il était le soutien.

Le comte de Saint-Laurent fut amené pas à pas par la Providence à comprendre la nature et la loi de l'art, sa fonction sociale, surtout au sein du christianisme. A ce titre, il est le bienfaiteur de son temps, et encore plus de l'avenir : la postérité gardera son souvenir, comme celui d'un initiateur.

Mais notre Œuvre lui doit un hommage spécial. Elle salue en lui non seulement un de ses membres les plus dévoués, non seulement un de ses fondateurs les plus utiles, mais un véritable créateur. Il a créé dans notre Revue et dans les Sociétés des Fastes, l'*Esthétique du Règne Eucharistique*, trésor inconnu jusqu'alors dans le domaine de l'art. C'est pour nous qu'il a usé les dernières forces d'une vie admirable. La plume qu'une mort

soudaine a brisé dans ses mains travaillait pour nos associés. On peut dire que notre Œuvre lui fournit l'occasion de donner à ses autres travaux le plus harmonieux couronnement, et que le Roi eucharistique lui a rendu en lumière et en gloire ce qu'Il avait reçu de son serviteur en travail et en dévouement.

Nous devons à sa mémoire un monument, que nous voudrions digne de lui, digne de notre admiration et de notre reconnaissance. L'heure n'est pas encore venue de l'élever; nous en recueillons les matériaux d'une main pieuse. Il faut d'ailleurs que nos lecteurs connaissent toute l'œuvre avant que nous leur soumettions un jugement d'ensemble sur l'ouvrier. Or, l'œuvre du législateur de l'art chrétien n'a point paru tout entière. Nous sommes dépositaire du dernier mot de sa pensée, du dernier terme de ses recherches. Il nous les a livrés pour la *Revue* où paraîtront ces pages posthumes comme les saintes reliques d'un grand esprit et d'un grand cœur. Mais, si nous attendons encore, avant de dire toute notre pensée sur l'œuvre et l'ouvrier, nous ne pouvons attendre pour exprimer l'hommage qui déborde de notre cœur, et pour le déposer avec vénération sur la tombe du *saint homme de Vendée*, comme l'appelaient ses concitoyens.

Qu'il nous suffise donc aujourd'hui de dire à sa louange comment Dieu nous donna dans ce vénéré Maître le plus parfait ouvrier que notre Œuvre pût désirer, surtout à ses débuts.

La sociologie l'avait tout d'abord attiré, il se l'était proposée dans sa jeunesse comme le but de sa carrière, et il avait tout ce qu'il faut pour y réussir supérieurement. Dans cette étude, il essaya d'employer simultanément trois procédés : la méditation approfondie des principes et du droit public; les investigations historiques; l'observation sur le vif de la vie sociale dans ses diverses sphères, et à travers les divers théâtres de son action. Il nous a raconté lui-même, comment, après bien des travaux, il désespéra, par extrême modestie, sans doute, d'aboutir dans son entreprise.

Sur ces entrefaites, la Providence l'engagea dans des voies qui semblaient l'éloigner de son premier but, et qui devaient finalement l'y ramener par des chemins détournés. Il se livra presque exclusivement à des études sur l'art chrétien dans le domaine du dogme, de l'esthétique et de l'archéologie.

Vingt ans d'études, de voyages, de consultations, de recherches aboutirent à la publication d'un chef-d'œuvre sur la matière : *Le Guide de l'Art*

chrétien. Un saint et savant évêque (1), en recommandant cet ouvrage à tous ses vénérés collègues de l'Épiscopat en France, leur écrivait de Rome : « Il semble que rien n'ait échappé à ses recherches : ce que contiennent « sur le sujet qu'il traite les Conciles, les saints Pères, les écrivains ecclésiastiques, les théologiens, les orateurs, les ascétiques, les historiens, les « chroniqueurs et les auteurs contemporains, vient successivement confirmer « les règles qu'il propose. »

Nous ne dirons rien du point de vue esthétique et archéologique. On sait assez que sur ce terrain, le suffrage de ses pairs l'a sacré leur maître.

Son ouvrage fit plus que fondre harmonieusement les traditions théologiques et artistiques sur la matière ; il est marqué au coin d'une originalité profonde. L'influence sociale de l'art chrétien n'a pu échapper au penseur à qui ses premières études étaient toujours chères. Lui qui avait à un degré si éminent le sens de *la Sainteté*, n'a pu en recueillir les types plastiques échelonnés sur tout le chemin de la tradition, sans se rendre compte de l'action exercée sur les peuples par cette vision perpétuelle de la Sainteté, vivant dans les œuvres des maîtres. Et comme les rayons de beauté surnaturelle qui resplendissent avec une infinie variété sur le visage des Saints ne sont que les traits dispersés d'une seule physionomie, de la physionomie du Christ ; il a été amené à se demander l'influence, sur la vie sociale, de ces représentations du Christ, apparaissant revêtu d'une beauté inconnue à la civilisation antique, la beauté surnaturelle. D'ailleurs, nul, avant le comte de St-Laurent, n'avait mis plus en évidence que, si toute beauté est un reflet de la beauté divine, le plus magnifique de ces reflets est la beauté surnaturelle imprimée sur le visage de Jésus-Christ et de ses Saints. A son avis, cette apparition d'une beauté éclipsant la beauté naturelle, devait avoir un retentissement profond dans les mœurs, car la beauté est conquérante de sa nature. Combien de fois n'a-t-on pas répété qu'elle est un charme vainqueur ?

Si profondes que le Maître eût jeté les bases de la science qu'il créa : *l'Esthétique-sociale-chrétienne*, il n'en avait pourtant point pénétré aussitôt les plus intimes mystères.

(1) Mgr Baillès, ancien évêque de Luçon.

Son étude sur les *Images du Sacré-Cœur* qui suivit l'apparition de son grand Œuvre, fut comme le point de départ d'une série nouvelle de découvertes. Il comprit alors que ce que l'artiste devait surtout traduire sur la face du Christ, c'était son Cœur-Sacré : car le cœur est le tout de Jésus comme il est le tout de Dieu.

Il en était là de ses travaux, quand on lui demanda sa collaboration pour notre *Revue* naissante. Il accueillit cette demande avec une joie pleine de respect pour l'Œuvre nouvelle, et dès lors il nous fut dévoué sans bornes.

Homme d'études sociales-religieuses, homme d'art et d'archéologie, homme du Sacré-Cœur, saint nourri de l'Eucharistie et ne vivant que par elle, qui pouvait entrer plus profondément dans les sujets que nous proposons à son étude ?

Ces travaux, il les composait à vrai dire au pied du tabernacle, et ce sont les lumières puisées à cette source qu'il a versées dans les pages que nous lui devons. En cela comme dans le reste, il est notre modèle à tous.

L'idée de l'Eucharistie principe générateur de l'art chrétien avait été pour lui une révélation décisive : *C'est dans l'Eucharistie que se cache le plus haut degré de beauté qui puisse s'exprimer*, s'écria-t-il ! A cette lumière, il reprit tout le chemin qu'il avait parcouru dans sa longue carrière, et marcha de découvertes en découvertes. Il n'avait pas compris jusque-là que tout le rôle de l'art chrétien dans la tradition avait consisté à *manifestar d'une manière visible la beauté invisible de l'Eucharistie, cœur, centre et foyer de l'Eglise.*

Armé de ce fil conducteur, il pénétra non seulement au plus intime de l'art et de l'histoire, mais jusqu'aux entrailles du dogme chrétien au point de ravir les théologiens les plus exercés, que nous avons vus étonnés d'avoir encore à apprendre dans la science où ils sont maîtres, de la bouche de ce laïque, de cet homme du monde. Il est vrai que cet homme du monde avait étudié la théologie toute sa vie, qu'il avait longuement fréquenté les sommités intellectuelles de Rome, et qu'aux lumières acquises par l'étude, il joignait celle que l'oraison peut donner à un contemplatif.

Le rôle de l'Eucharistie dans l'art, l'amena à comprendre le rôle de l'Eucharistie dans le Règne de Jésus-Christ, et l'essence même du Règne de Jésus-Christ.

D'après lui, toute nature, toute surnature, a, en fait, pour but final, l'union de la créature raisonnable avec son Dieu. Le moyen principal de cette union pour l'homme, c'est l'Eucharistie, moyen autour duquel tous les autres se groupent et se subordonnent. Il aimait à insister sur ce point de vue, que cette union se fait surtout cœur à cœur. Dieu donne son cœur et il le donne au cœur. Le cœur de l'homme est donc le foyer d'où le Règne de Jésus-Christ doit rayonner sur tout l'extérieur.

L'Eucharistie unissant l'homme à Dieu, unit aussi les hommes entre eux : c'est le sacrement de l'Unité de l'Eglise. Par elle, le Roi vivant et agissant dans son royaume, au cœur de ses sujets, gouverne efficacement. Par elle, il harmonise le gouvernement extérieur de l'Eglise avec son gouvernement à lui, intime et intérieur. *Pasteur invisible*, il est le bras qui conduit le bras des pasteurs visibles ; mais surtout *pasteur qui nourrit*, il se donne lui-même en aliment à ses brebis. Le pastorat dans l'antiquité fut le premier symbole de la royauté profane : les premiers chrétiens n'en trouvèrent pas de meilleur pour exprimer la royauté spirituelle et eucharistique de Jésus-Christ. Aussi l'image du *Bon Pasteur* se détachait ordinairement, derrière l'autel, sur la voûte absidiale, dont la destination primitive était d'exprimer, par des signes visibles, les choses invisibles cachées sur l'autel, dans l'Eucharistie.

A ce gouvernement eucharistique s'exerçant à l'intime, l'Agneau immolé, l'Agneau eucharistique joint, du haut du ciel, par la vertu même de son immolation, les secours providentiels dont a besoin son Eglise : car prêtre et victime, les nations lui ont été données en héritage, et il régit tous les événements qui peuvent influencer sur le sort de l'Eglise. Voilà pourquoi l'art substitua peu à peu à l'image eucharistique du *Bon Pasteur*, cette autre image encore eucharistique du *Christ triomphant*, alors surtout que les peuples étaient sous l'impression des victoires publiques du Christianisme.

Mais nous oublions que nous avons réservé, pour un autre temps, l'analyse rationnelle des œuvres du Maître. Indiquons seulement, en terminant, quelles furent ses conclusions pratiques. Les dernières pages que nous publierons de lui, testament du saint et du savant, ont été un appel à l'apostolat par l'art chrétien.

Il indique, comme point culminant de cet apostolat, la Réparation sociale au Cœur de Jésus-Christ.

Si le cœur des hommes a été aussi insensible aux avances du Cœur de Jésus ; si Jésus ne régnaient plus par son Cœur, son règne extérieur et social s'affaîsse de toutes parts, la raison profonde n'en est-elle point, que le type de Jésus-Christ, que son image est effacée, altérée, défigurée dans les âmes ?

A l'œuvre donc, les artistes ; ils peuvent beaucoup, pour restaurer l'image divine dans les âmes, et ramener, par là, les sociétés sur le Cœur de leur Dieu.

Qu'ils étudient l'Eucharistie, et qu'ils représentent Jésus-Christ comme s'il devenait visible dans l'Eucharistie, et révélait sur son visage toutes les beautés de ce mystère, la merveille des merveilles.

Qu'ils étudient le cœur de *Jésus*, et qu'ils présentent sa sainte Face, comme le miroir de son Cœur.

Quoi ! la suprême bonté, parée de tous les rayons de la beauté, laisserait insensible le cœur de nos contemporains ! Il pourrait se faire que, voyant Jésus tel qu'il est, ils ne l'aimassent pas !

Entre le joug barbare, sous lequel nos despotes nous piétinent, et le joug, tout d'amour et de douceur que nous offre Jésus-Christ, on hésiterait à choisir, si on connaissait *Jésus-Christ*, si on le voyait !

Notre Maître ne le croyait pas, et nous ne pouvons nous résigner à penser que sa belle âme lui fit illusion. Allons ! artistes chrétiens, croyez-en votre guide ; l'art est un sacerdoce, un sacerdoce religieux, un sacerdoce social. Enrôlez-vous dans l'armée des sauveurs, et à votre façon, rendez-nous Jésus-Christ.

Baron Alexis DE SARACHAGA.

Le Gérant,

X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,

BARON ALEXIS DE SARACHAGA.

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

L'ŒUVRE DU RÈGNE

CAUSERIES SUR NOS ŒUVRES

II

LES DROITS SOCIAUX DU CHRIST-HOSTIE

Nous avons essayé de dire quelle fut, dans sa pensée première, la chevaleresque entreprise projetée par le P. Drevon.

Le Bayard du Sacré-Cœur assignait à son œuvre d'outre-tombe le but que voici : *Reconquérir sur l'ennemi tout le terrain social que le Christ-Hostie a perdu en fait, et qu'il possède en droit.*

Une conquête réparatrice, l'œuvre de l'amour équilibrant l'œuvre de la haine, ce minimum de compensation assuré aux revendications du cœur blessé de Jésus, c'était à tout le moins ce que notre fondateur voulait proposer aux saintes audaces de ses associés.

Mais ici, que de questions, que d'objections nous pressent, et combien notre tâche devient complexe et délicate.

« Le Règne social du Christ-Hostie, quelle est cette nouveauté ? nous disent les uns. Laissez donc l'Hostie dans les ombres pieuses du mysticisme

et du sanctuaire. Elle n'a rien à faire sur le terrain social. C'est par ses côtés les plus extérieurs que le christianisme touche à la société, et la question religieuse à la question sociale. Ne nous parlez pas de réparation, là où il n'y a pas d'injure. La loi peut-elle outrager ce qu'elle ignore, et n'a-t-elle pas le droit d'ignorer l'Hostie ? »

« A la bonne heure, ajoutent quelques autres. La société outrage l'Hostie précisément en ceci qu'elle cherche à l'ignorer. Mais à quel point cette ignorance est-elle coupable et demande-t-elle réparation ? Sortez-nous des vagues déclamations. Précisez les droits sociaux de l'Eucharistie, avant de nous parler d'injure sociale, de réparation sociale. Pour mesurer le paiement, mesurez la dette, et pour mesurer la dette, établissez le droit du créancier. »

« Utopies sublimes, nous dit-on encore, mais déplorables, car elles usent en mystiques rêveries des forces que réclame la nécessité présente. Avant de songer à couronner l'édifice, voyez donc comme branlent les fondements de la construction sociale. Là, doit être le secours, là, tout l'effort. Si vous avez du temps et des ressources à dépenser pour venir en aide à la société, prenez place à nos côtés sur les remparts de la conservation sociale, faites avec nous de l'économie politique. La question sociale aujourd'hui, c'est la question du pain quotidien qui manque aux foules affamées et furieuses ; c'est l'énigme dévorante des relations à établir entre le capital et le travail ; c'est le flot montant du socialisme qui va nous submerger, et contre lequel il faut faire digue de tout ce qui nous tombe sous la main. »

A ces voix de l'épouvante s'ajoute la voix du désespoir.

« Quelle ironie ! s'écrient les découragés. Réparation *sociale*, y pensez-vous ? *Sociale* ! Apparemment vous voulez dire : réparation venant de la société, comme l'injure vient de la société. Mais de quel œil et à travers quel prisme regardez-vous les sociétés contemporaines, pour en attendre des réparations, et encore des réparations à l'Hostie ? Pas d'illusion, de grâce ! la société ce n'est pas cette poignée de croyants absolument dévoués, sur lesquels vous pouvez avoir de l'action.

« Pour une réparation sociale à l'Hostie, vous ne comptez pas sans doute sur cette masse encore énorme d'électeurs pour qui toute la religion consiste à peu près dans le baptême, le mariage à l'église, le prêtre au lit de mort ? Il vous faut à tout le moins de vrais et solides chrétiens pratiquants. Mais en

quel nombre sont-ils dans le corps social, dans le corps électoral ? Dans la nation très chrétienne, combien d'électeurs font leurs Pâques, et comment les font-ils ? Combien dans votre catholique Espagne ? Combien d'électeurs qui lisent les journaux très bons, et combien lisent les journaux très mauvais ? Combien lisent les journaux bons, et combien lisent les journaux mauvais ? Combien lisent les journaux à peu près bons, et combien les journaux à peu près mauvais ?

« Et même cette statistique, si effrayante qu'elle soit, ne suffit pas à donner l'état vrai de la société. Il ne suffit pas de compter et de classer les électeurs et les lecteurs. Il faut compter les meneurs et les classer ; calculer la quantité, la qualité, la direction de leur influence sociale, la puissance respective des engins sociaux qu'ils ont conquis, leurs chances d'avenir.

« Combien, possédant l'influence, la font servir à établir un ordre social vraiment chrétien ? et combien possédant l'influence, la dirigent dans un sens antichrétien ?

« Regardez les nations qu'on appelle catholiques ?

« Calculez ce qu'au milieu d'elles gagne le christianisme et calculez ce qu'il y perd, dans les maximes publiques, dans les mœurs publiques, dans les lois et les institutions. Pour combien compte-t-il dans le mouvement intellectuel et scientifique, dans la littérature, dans l'industrie et le commerce, dans l'atelier, dans les administrations, dans le gouvernement, dans les corps constitués, dans tout ce qu'on peut appeler le mécanisme social ?

« Léon XIII a dit le mot terrible de la situation, et certes il est placé pour bien voir. Il a dit en parlant de la secte qui a juré de faire du mécanisme social une machine antichrétienne, il a dit ceci qu'il a mûrement pesé : *« En un siècle et demi la secte des Maçons a fait des progrès plus grands qu'on ne saurait l'imaginer : par audace, par ruse, elle s'est tellement glissée dans tous les postes sociaux, qu'elle est à peu près la maîtresse des Etats. »*

« Eh bien, quand ils n'étaient rien, ils se sont emparés de tout : maintenant qu'ils sont tout, vont-ils lâcher la proie qu'ils ont convoitée avec tant de ténacité et conquise avec tant d'ardeur ? Où donc avez-vous vu que leur haine se soit ralentie et que les bras leur manquent ?

« Sur le terrain social, quelle est leur activité, quelle est celle des catholiques ? Quelle est leur organisation ? Quelle est la nôtre ? Leurs idées sociales antichrétiennes ont des représentants pour tous les goûts, pour les plus violents, comme pour les plus modérés. Et nous, quelle influence avons-nous sur l'opinion, à tous ses degrés ? Quelles influences sociales sont rangées en bataille pour faire triompher le Syllabus maçonnique, et quelles pour faire triompher le Syllabus chrétien ?

« Ne voyez-vous pas que la société se rue à l'athéisme et au socialisme d'Etat, et cela sans contre-poids appréciable de notre côté, sans résistance efficace : c'est-à-dire que nous allons infailliblement à un ordre de choses, où l'Etat ramassera dans sa puissante main toutes les forces humaines, pour les diriger toutes contre Dieu. Ce qui demeure encore du vieil ordre social chrétien est pris dans un effroyable engrenage qui broie tout, pièce par pièce, lambeau par lambeau. Les clairvoyants sont tellement terrorisés par les maux qui menacent, qu'ils n'ont presque plus la force de s'émouvoir des maux présents. On entend à peine ça et là un gémissement de colombe, là où il y a quelques années, la millième partie des maux qui accablent la société chrétienne aurait arraché de toutes parts des rugissements de lion.

« Et voilà le moment psychologique que vous saisissez pour prêcher je ne sais quel mysticisme social raffiné, pour demander à la société ce que, dans l'ordre individuel, vous n'avez pas encore pu obtenir un peu sérieusement, de la généralité de vos dévots et de vos fervents, des réparations eucharistiques ! Mais dans quels nuages vivez-vous ? Et si tant est que vos rêves méritent une réfutation sérieuse, ne voyez-vous pas que vous vous fourvoyez dans les étreintes d'un cercle vicieux dont vous ne sortirez pas : vous dites que la société devrait réparer pour pouvoir être sauvée. Nous répondons qu'il faudrait que la société fût déjà sauvée pour pouvoir être capable de réparer. »

Certes, nous aurions grand tort de négliger toutes ces questions et toutes ces objections ; elles ne concordent que trop avec l'état d'esprit d'un grand nombre de catholiques, au milieu du désemparement universel. Avant donc d'exposer nos moyens d'exécution, nos méthodes, il ne sera pas hors de propos de montrer la légitimité et l'opportunité de notre but, en attendant

que nous montrions sa parfaite possibilité. D'ailleurs, par nos explications et nos réponses, on ne comprendra que mieux plus tard et dans toute sa portée, LE FAIT de l'outrage social au Christ-Hostie.

Combinée avec la notion de *réparation sociale* telle que nous l'avons exposée, la constatation de ce fait forme tout notre point de départ.

Mais d'abord, commençons par démontrer que le Règne social du Christ n'est pas une nouveauté, comme on nous l'objecte : nous indiquerons ensuite à ceux qui nous les demandent, les titres principaux de ce Règne social.

1° LE RÈGNE SOCIAL DU CHRIST-HOSTIE N'EST PAS UNE NOUVEAUTÉ.

Expliquons-nous. On ne veut point nous faire sans doute une querelle de mots.

Quand une vérité complexe et longue à énoncer dans le langage ordinaire, a besoin de s'affirmer avec force, fréquence et clarté, il est rare qu'elle ne trouve pas une formule vive et brève, qui incarne dans une expression nouvelle des idées anciennes. Consubstantialité, transsubstantiation, infailibilité personnelle, vieilles vérités, formulées à l'heure de l'attaque, par des mots nouveaux.

De même, c'est une vieille idée que d'une part le Christ doit être l'âme des sociétés, et que d'autre part il faut chercher le Christ sur terre là où il est, c'est-à-dire dans l'Eucharistie, car c'est là seulement qu'il vit présent parmi les individus et les sociétés, adapté à nos besoins individuels ou sociaux.

Il n'en est pas moins vrai que les électeurs, les gouvernants, les inspireurs de l'opinion, en un mot les agents du fonctionnement social, méconnaissent en masse, dans les pays catholiques, le Christ comme âme de la société, et que, même quand ils le reconnaissent, ils ne vont guère le chercher dans l'Eucharistie. Ils ne traitent pas l'Eucharistie à la façon d'une personne vivante, nécessaire et suffisante à leur salut et au salut de leurs peuples. Au fond, les citoyens catholiques croient sans doute que le Christ est dans l'Eucharistie, que l'Eucharistie c'est le Christ, et pourtant ils ne la traitent pas en Christ.

De là, un besoin d'affirmation plus vive, plus énergique de chacune de ces deux vérités ou méconnues, ou trop oubliées en pratique.

De là, cette expression si répétée depuis quelque temps : Règne social de Jésus-Christ. Nous n'avons trouvé le mot qu'après avoir perdu la chose.

De là aussi cet admirable synonyme de l'Eucharistie qui se répand de plus en plus : Jésus-Hostie.

Hostie ! je ne connais pas pour le Christ, d'appellation qui indique plus complètement son mandat social, sa fonction sociale, ses titres sociaux comme je le démontrerai en son lieu.

Eh bien ! quoi d'étonnant si ces deux formules se sont un jour rencontrées pour n'en faire qu'une ?

Ce jour a une date : c'est le 13 septembre 1885. A Fribourg, tous les corps de l'Etat convoqués par le gouvernement, les délégués de toutes les communes de la petite république, les membres du Congrès eucharistique, les évêques et les abbés monastiques de la Suisse étaient rangés autour du trône de l'Eucharistie dressé à la face des grandes Alpes.

Après de l'autel flottaient les vieilles bannières qui avaient groupé, sur les champs de bataille, les héros de l'Helvétie.

Alors, évoquant les ancêtres dont on sentait l'âme présente, l'évêque de Fribourg et Genève dit à son peuple : « Souvenez-vous de Sempach, de Morat, de Laupen ! Rappelez-vous l'usage de lever la main, coutume de vos ancêtres. Que tous ici lèvent la droite et répètent en même temps que moi : « *Vive Jésus-Christ-Hostie, je jure fidélité éternelle à son Règne social !* »

Ces mots répétés syllabe par syllabe sortirent de quarante mille poitrines. Pontifes, hommes d'Etat, délégués de l'Europe, peuple, tous, la droite étendue vers l'autel, jurèrent fidélité au Règne social de Jésus-Christ-Hostie.

Si les ancêtres évoqués étaient alors sortis de leurs tombes, auraient-ils désavoué ce serment comme une nouveauté ? Ah ! la nouveauté pour eux eût été de voir une société de chrétiens où le Christ ne règne pas, et d'entendre des catholiques qui s'étonnent parce qu'on cherche le Christ sur terre dans l'Hostie.

Mais le Règne social du Christ-Hostie, ce fut la réalité vivante des temps héroïques de la civilisation chrétienne. Plus notre œuvre exhume les monuments de ces grands âges, plus elle voit s'accumuler les témoins qui

attestent, unanimes, jusqu'à quel point le Christ-Hostie était alors la cheville ouvrière, la maîtresse-pièce du mécanisme social.

Sans anticiper sur les publications qui se préparent à ce sujet et sont en voie d'exécution, nous demandons s'il est difficile, même dans nos législations faussées par la Révolution, de trouver quelque trace des vieilles mœurs.

En France, les lois et règlements militaires ignorent-ils l'hostie quand ils ordonnent de lui présenter les armes, et veulent qu'on salue par les mêmes accents, *par la sonnerie à l'étendard*, l'apparition du drapeau, emblème sacré de la patrie, et l'apparition de l'hostie à l'élévation. N'est-ce point là reconnaître dans l'Hostie le Dieu de la patrie?

L'Espagne ne décerne-t-elle pas à l'hostie avec les honneurs royaux, le titre de *Majesté*, et le roi de ce pays ne va-t-il pas en voiture de cérémonie, à des jours fixés, faire sa visite d'apparat à la « MAJESTÉ » EUCHARISTIQUE?

L'Autriche a-t-elle perdu la tradition des Hapsbourg, et ses empereurs omettent-ils une occasion de rappeler que leur dynastie doit l'empire à un acte de *piété Eucharistique*?

Et le jour où l'Eglise dit aux foules : « Venez, adorons le Christ, *Roi dominateur* (1) *des nations*, qui donne à ceux qui le mangent la surabondante vigueur de l'esprit, » les grands corps de l'Etat ne se rangent-ils pas derrière le Christ-Hostie porté en triomphateur dans les rues des cités? La maçonnerie au pouvoir a-t-elle pu elle-même supprimer partout ces manifestations du règne social du Christ-Hostie, au jour de la Fête-Dieu?

Que même les fervents aient perdu peu à peu l'esprit traditionnel qui donnait autrefois tout son sens à ces démonstrations, on ne peut le nier; mais toujours est-il que ces derniers vestiges de l'ancienne foi suffisent pour montrer que chercher à faire régner socialement le Christ-Hostie, est une *rénovation*, et non pas une *innovation*.

(1) « CHRISTUM REGEM adoremus DOMINANTEM GENTIBUS, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem. »

C'est l'*invitatoire* qui, dans la bouche de l'Eglise, prépare les fidèles aux pompes sociales de la Fête-Dieu.

2° LE CHRIST-HOSTIE EST UN PERSONNAGE SOCIAL.

Si nous démontrons que le Christ-Hostie est un personnage *social*, que sa présence est un fait de l'ordre *social*, qu'il vient remplir au milieu de nous une fonction *sociale*; oui ou non, la société ne devra-t-elle pas lui donner un rang, et lui reconnaître des droits : rangs et droits proportionnels à l'importance *sociale* de sa personne et des actes sociaux qu'il vient accomplir ?

Pour prouver que le Christ-Hostie est un personnage *social* nous pourrions dire que le Christ-Hostie est Dieu, que la Société est la créature de Dieu, qu'il y a entre l'Hostie et la Société, le rapport qui existe entre le Créateur et la créature.

Quoi de plus social que Dieu ? Auteur de la société, il a toute autorité sur elle : c'est sa chose. Sa puissance en crée la matière et la forme : sa providence la gouverne; il en est la dernière fin, il lui donne sa gloire pour suprême raison d'être. Autant de titres qui passent au Christ-Hostie en sa qualité de Dieu.

De plus, comme Christ, il a le haut domaine sur tout ce qui existe, et du moment qu'il apparaît dans le monde, toute créature doit s'ordonner à sa gloire comme le rayon au centre. *Là où il est, il ne peut être que LE PREMIER, il ne peut être que LE ROI.* Il a donc le haut domaine sur la société, sa gloire est le but de la société, il en est LE ROI.

Ces conclusions sont d'une évidence écrasante pour qui admet la foi catholique; aussi, le bon sens de nos ancêtres a fait du Christ-Hostie le soleil autour duquel gravitait la société. Nous avons promis d'en publier les preuves surabondantes.

Ne parlant qu'à des catholiques, nous devrions, ce semble, nous arrêter là. Mais nous vivons en des temps où notre argument le plus faible n'est pas le moins opportun. Quoique le plus faible, il est pourtant d'une force invincible.

On n'ignore pas la gigantesque ambition de la maçonnerie; on sait qu'elle aspire à gouverner l'univers, à devenir le moteur unique de l'humanité tout entière : déjà ses missionnaires sont en route pour l'Extrême-Orient avec des pouvoirs césariens, ils sont bien résolus à confisquer au profit de la secte toute l'influence conquise par les missionnaires du Christ.

« Le Christ a travaillé pour nous, disent-ils. Cheval de renfort désormais inutile, nous l'avons tué socialement, son grand cadavre nous barre encore bien des routes, mais nous nous occupons de l'enterrer et nous recueillons peu à peu son héritage social à un bien meilleur titre que lui.

« Sans doute, il a fait faire un grand pas à la société humaine. Avant lui, autant de religions, autant d'Etat : nations ennemies, dieux ennemis. Avant lui, exclure un homme de la patrie, c'était l'exclure de l'humanité, car l'étranger était l'ennemi. Or, le Christ a donné l'idée d'un terrain sur lequel plusieurs nations pouvaient fraterniser : c'est l'unité de religion. Il a créé le droit international chrétien, il a déblayé le terrain pour un droit international humain.

« Le malheur est que le Christ après avoir été un secours pendant longtemps, est maintenant devenu un obstacle à l'expansion de la société humaine. Il a été bienfaiteur tant qu'il a fait marcher l'humanité : il devient malfaiteur depuis qu'il l'arrête. Or, il l'arrête en enfermant l'idée sociale dans l'idée chrétienne. Mais l'écrasante majorité de l'humanité n'est jamais entrée dans l'établissement chrétien, et la minorité sort du christianisme par toutes les portes de la vie publique. Pour unir les peuples, l'idée chrétienne ne suffit donc pas. Nous y avons suppléé. Nous avons créé le progrès. Ce progrès pendant que votre Eglise le regardait d'un œil soupçonneux, il a fait une rude besogne. — Par le progrès nous avons matériellement unifié le globe. Nous sommes en train de l'unifier moralement.

« Pour ce labeur, qu'il a vainement tenté, le Christ n'apportait qu'un dogme dans les pans de sa tunique. Mais un dogme est inévident, et l'évidence seule est capable de rassembler tous les hommes.

« Mais nous, dans les plis du drapeau de la Révolution, nous apportons au monde la science, la science de l'homme, science évidente, base du droit social universel. La diversité des religions restait l'éternel et irréductible obstacle à l'unification sociale, à la paix universelle. Or, voici que nous avons trouvé un terrain où tous les peuples peuvent se rencontrer, et que les religions ne peuvent ni accepter ni refuser impunément. Si elles refusent la science, la science les tue et les remplace. Si elles acceptent la science, elles se suicident; ce terrain pour elles est mortel. Bon gré mal gré quand l'inévidence et l'évidence se rencontrent sur un même terrain, il faut que l'inévidence cède la place à l'évidence.

« Nous sommes donc l'avenir social, parce que seuls nous révélons l'homme à l'homme, et parce que la notion scientifique de l'homme peut et doit forcément réunir toutes les âmes au sein d'une même patrie.

« Le Christ se déclarant notre ennemi se déclare par le fait l'ennemi de la société : il a eu le passé, à nous l'avenir, parce que nous avons virtuellement créé l'unité matérielle et l'unité morale de l'humanité, parce que nous avons indiqué le seul terrain où tous les peuples se rencontreront sans obstacle pour former la grande société humaine. »

N'est-ce pas ce que le maçonisme répète sur tous les tons, insinue à ses adeptes sous toutes les formes ?

Eh bien, c'est sur ses lèvres, c'est dans ses aveux implicites et inconscients, que nous prenons l'argument que nous avons promis. *Fas est et ab hoste doceri*. Oui, l'ennemi lui-même nous enseigne jusqu'à quel point, au simple témoignage, non plus de la religion, mais de la sociologie et de l'histoire, le Christ est un personnage social.

Qu'y a-t-il de vrai au fond des sophismes et des équivoques maçonniques ? Le voici : Il est vraiment le bienfaiteur de la Société universelle, il mérite de l'inspirer et de la diriger, celui qui unifie matériellement et moralement l'univers, celui qui désigne un terrain sur lequel les peuples peuvent effectivement s'entendre, celui qui, à la lumière de l'évidence révèle l'homme à l'homme, et en donne la notion scientifique.

Eh bien, le Christ a fait cela, lui seul l'a fait, et ceux qui s'attribuent son œuvre sont des VOLEURS.

Le Christ a révélé des dogmes, c'est vrai ; mais parmi ces dogmes, il y a des vérités qui sont tout ensemble des vérités de foi et des vérités de raison.

En révélant l'ordre surnaturel, il a révélé l'ordre naturel.

Et quand vous dites : « C'est nous qui révélons scientifiquement l'homme à l'homme, et qui posons ainsi les fondements de l'ordre social universel », VOUS MENTEZ.

VOUS MENTEZ, comme le brigand qui, faisant irruption dans le champ de son voisin, arracherait violemment des épis mûrs, et dirait : ceci est à moi, ceci vient de moi, car c'est moi qui l'ai récolté.

Est-ce que le Christ a enlevé l'évidence naturelle aux vérités sociales qu'il

a révélées, parce qu'il les a appuyées sur une certitude d'un ordre supérieur, sur la certitude surnaturelle ?

Est-ce que ces vérités sont moins expansives, parce qu'elles sont exposées, propagées, démontrées, défendues, disséminées dans l'univers entier, jetées à toutes les intelligences croyantes ou incroyantes, par l'innombrable armée des chrétiens fidèles ?

Si ces vérités sociales sont aujourd'hui en possession de toutes les intelligences, si elles font partie du patrimoine commun de l'humanité, si elles sont entrées dans la raison universelle, n'est-ce pas le bienfait du Christ ?

Cesse-t-il d'être l'auteur de ce bienfait, parce qu'il plaît à des ingrats de le retourner contre lui ?

Tous les progrès qui, à l'heure actuelle, unifient le monde matériellement ou moralement, sont le produit de la civilisation chrétienne. Elle a posé les prémisses : on lui est redevable des conséquences qui se tirent d'elles-mêmes.

Elle a semé, elle a cultivé ; à elle l'hommage de la moisson.

Concluons. Toute œuvre vraie d'unification de la race humaine, même en dehors du terrain religieux, est l'œuvre du Christ : il en a apporté les principes, son impulsion en a amené l'application ; et si elle ne s'est faite ni plus vite, ni plus complètement, c'est qu'on a résisté à cette impulsion, qu'on l'a entravée de mille manières.

Donc, de l'aveu même de nos ennemis, le Christ mérite qu'on le salue comme le grand Restaurateur de la société humaine. N'est-ce pas là être un personnage social, et la société ne lui doit-elle rien ?

En résumé, le Christ est un personnage social non seulement parce qu'il offre à tous les peuples le terrain de l'union la plus sociale de toutes, le terrain de l'union religieuse, mais parce qu'indépendamment de cette offre, il apporte à toutes les sociétés humaines, quelle que soit leur religion, une doctrine unificatrice qui une fois connue et démontrée, s'impose par la seule force de l'évidence, parce qu'il jette au sein de l'humanité les germes irrésistibles d'un progrès matériel unificateur ; parce qu'il fait de ses fidèles les apôtres de l'humanité aussi bien que de la religion ; parce qu'il leur ordonne de regarder comme siens tous ceux qu'il a acquis de son sang,

c'est-à-dire tous les hommes ; parce qu'il déclare qu'il regarde comme fait à lui-même, le bien ou le mal qu'on fait au moindre des siens, c'est-à-dire au moindre des hommes. Le Christ est donc le bienfaiteur social, non seulement de tous ceux qui embrassent sa religion, mais même de tous ceux qui ne l'embrassent pas. Tout ce qu'il y a de surnaturel dans sa religion, garde, protège, répand ce qu'elle contient de naturel.

Seulement, que ses ennemis prennent garde ; en voulant retourner contre le Christ ses propres bienfaits, ils les empoisonnent, ils empoisonnent l'humanité. Oui, ils ont trouvé le secret de créer aux flancs de l'humanité *la haine sociale, la guerre sociale*, comme jamais elle n'avait existé ; et cela en corrompant les principes du Christ. Etranges bienfaiteurs de la société, et qui ont bonne grâce de se poser en rivaux et en remplaçants de *l'Ange de la paix*. Corrupteurs de sa doctrine sociale, ils ne réussissent qu'à vérifier l'axiome : *Corruptio optimi pessima*.

3° LA PRÉSENCE DU CHRIST DANS L'HOSTIE EST UN FAIT DE L'ORDRE SOCIAL.

Nous n'avons pas à prouver longuement que la présence du Christ dans l'Hostie est un fait de l'ordre social, puisque c'est un fait de l'ordre *public*, sur lequel il est impossible à la société de fermer les yeux.

Elle ne peut être assez sourde pour ne pas entendre l'affirmation de notre foi, assez aveugle pour ne pas voir les temples que nous bâtissons à l'Hostie et le sacerdoce que nous lui dédions.

Elle ne peut ignorer que nous regardons le Christ-Hostie comme notre trésor le plus précieux.

Aussi, même un pouvoir maçonnique a-t-il reculé, lorsque voulant mettre la main sur la clef des églises sous prétexte que ces édifices appartiennent à l'Etat, un homme de cœur lui a crié : « Halte-là ; la clef de l'église garde le tabernacle, et le tabernacle renferme l'âme de notre âme, la vie de notre vie ; nous serions inquiets de vous sentir les dépositaires et les gardiens d'un tel trésor. On n'inquiète pas ainsi des citoyens dans la possession de ce qu'ils ont de plus cher au monde (1). »

(1) Résumé d'un discours de Monsieur Lucien Brun au Sénat.

Que si un pouvoir, persécuteur par essence, est forcé de ne pas ignorer l'hostie, et de lâcher la clef des édifices dont il a la propriété, parce que ces édifices gardent l'hostie, que sera-ce au sein d'un Etat chrétien ?

Nous en avons donné quelque idée, en rappelant comment jusqu'à nos jours, les législations gardent la trace des honneurs que la société devenue chrétienne a toujours rendus à l'Hostie.

Jésus-Christ ne peut descendre publiquement sur l'autel, sortir dans les rues, entrer dans les maisons sans demander par le fait hospitalité à la société ; il se livre désarmé à sa garde, à sa protection, à sa reconnaissance, garrotté qu'il est par les liens de l'état sacramental. Ce sont là autant de caractères *sociaux* de la présence eucharistique.

D'ailleurs, si nous prouvons que par sa présence eucharistique le Christ remplit au milieu de nous une *fonction sociale*, n'avons-nous pas implicitement prouvé que cette présence est éminemment un fait de l'ordre social ?

4° LA FONCTION SOCIALE DU CHRIST-HOSTIE.

Nous avons dit que ce titre d'Hostie est le plus social qu'on pût donner au Christ ; c'est qu'il implique essentiellement un rapport avec la société.

Jusqu'au christianisme, la victime, l'hostie, avait été une chose sociale ; des bras armés par la société la frappaient au nom même de la société, pour le bien de la société. C'était là une prophétie, et certes la réalité ne doit pas le céder à la figure.

Malheureusement nous entrons ici sur un terrain trop peu exploré actuellement par les chrétiens qui se livrent aux études sociales. C'est faute de rapprocher l'idée exacte de société, avec l'idée d'Hostie, qu'on ne voit pas immédiatement, que le nom même d'Hostie est par excellence le nom social de Jésus-Christ.

Nous savons tous combien étroit, restreint, mutilé, était le concept de la société pour les sages antiques et les légistes césariens, et combien il faut se mettre en garde contre l'infiltration de leurs idées inexactes, dans nos idées sociales à nous, lorsque nous voulons nous former une notion exacte de la société, et prendre cette notion pour base de nos déductions.

A vrai dire, la terre n'est que le séminaire, le portique, l'image d'une

éternelle société de tous les êtres raisonnables dont Jésus-Christ est le chef, et dont les élus sont les membres : elle est la carrière d'où sont extraites, où se taillent et où commencent à s'adapter les pierres de l'édifice social d'outre-tombe.

Dans l'idée de Dieu, toutes les générations passées et toutes les générations à venir, sur tous les points du globe, ne forment donc qu'une seule et immense société humaine précontenue en Adam, et qui dans les flancs du chef de race existait déjà en germe avec sa double destination temporelle et spirituelle. Elle a péché en lui, elle en est punie temporellement et spirituellement. Elle se relève temporellement et spirituellement dans Jésus-Christ substitué au vieil Adam, et par là représentant authentique de toute la race. Jésus-Christ donc est le seul centre, le seul mandataire universel, le seul Ethnarque (à titre principal) de toute la société temporelle et de toute la société spirituelle. Que s'il s'impose comme chef hiérarchique de la société spirituelle, s'il la gouverne par le collège apostolique perpétué sous l'autorité de son Vicaire, s'il a révélé à cette société surnaturelle et divine les linéaments de sa constitution, s'il lui est toujours présent par sa grâce et par son esprit, pour l'assister et la diriger, s'il en est le Roi au sens le plus strict du mot : il n'en est pas moins le Roi de toute la société temporelle, quoique dans un sens bien différent et bien autrement large.

La société spirituelle est obligatoire pour la conscience, sans doute, mais comme elle est dans le lieu destiné à l'épreuve de la liberté, on n'y entre point par force, ni par l'effet d'une nécessité physique. Rien donc ne s'oppose à ce que le Christ venant au monde l'ait visiblement organisée par voie surnaturelle. Cette intervention surnaturelle ne viole point la liberté, puisqu'elle n'impose par une nécessité physique.

Il en va autrement de la société temporelle prise dans son universalité. Absolument indispensable au maintien de l'espèce et à son perfectionnement normal, elle est physiquement nécessaire à l'homme et par là s'impose à sa liberté. Dès lors, le rôle du surnaturel, quoique réel, y est suffisamment voilé, de peur que ce qui doit rester libre ne devienne forcé.

Le Christ, divin Ethnarque, laisse donc la société temporelle au libre jeu de ses forces naturelles ; il la laisse se grouper en nations suivant des circonstances où la nature, la liberté et sa providence cachée ont leur part combinée.

Dans ces sociétés partielles qu'on appelle des Etats, tout ce qui est ordonné conformément aux lois naturelles, sans être en désaccord avec la loi divine positive, il le sanctionne. Il veut qu'on obéisse aux maîtres temporels comme à lui-même, en tout ce qu'ils commandent dans la sphère légitime de leur autorité, ces maîtres fussent-ils impies et persécuteurs. C'est ainsi que sous sa direction cachée, la nature fait suavement son œuvre nécessaire, et laisse à la liberté, le terrain sagement réservé à la liberté.

Est-ce là tout ? et faut-il prendre prétexte de cet *absentéisme* apparent, pour croire que relativement à la société temporelle, le Christ n'est qu'une sorte de monarque constitutionnel se bornant à contresigner tous les actes légitimes du pouvoir civil, sauf à les juger dans l'éternité, et n'intervenant du haut de son trône céleste, dans les événements d'ici-bas, que pour ces révolutions providentielles, qui sont comme des changements de ministère (1) ? — Non, c'est par une fonction à la fois plus sublime, plus intime, plus salutaire qu'il remplit complètement ce rôle de GRAND ETHNARQUE et de CHEF DE RACE, que nous avons essayé de mettre en lumière. Cette fonction c'est la fonction d'HOSTIE. Par son état d'HOSTIE, d'HOSTIE de la société, d'HOSTIE pour la société, le Christ devient la maîtresse-pièce des rouages les plus profonds et les plus cachés du mécanisme social.

Etre hostie, hostie de la société, qu'est-ce cela ? Voilà une chose que l'antiquité païenne savait et appliquait tous les jours, et dont nous perdons le sens. Il n'est pourtant point permis à des chrétiens d'être moins religieux que des païens : or, ces païens disaient que, dans leur société, tout se tenait par la religion de l'hostie, par la religion du sacrifice. *Omnia religione constant.*

C'est la tradition perpétuelle du genre humain que Dieu seul est le lien des hommes, et que les hommes ne peuvent former une société stable entr'eux, qu'à condition que cette société soit en même temps une société avec Dieu, selon le sens primitif du vieux mot RELIGIO.

(1) Ce n'est pas ici le lieu de parler de l'influence que le Christ a sur la société temporelle, en vertu de la direction qu'il imprime à la société spirituelle. En définitive, Jésus-Christ préside réellement aux rapports entre l'Église et l'État. Il y aurait tant à dire sur le Christ-Hostie, considéré précisément à ce point de vue, que nous réservons cette question, à raison même de son extrême importance.

On pensait que les premiers droits de l'homme sont les droits de Dieu, et qu'avant tout il importe à la justice universelle que la société traite Dieu en Dieu, moyennant quoi Dieu traiterait à son tour la société comme sa fille.

L'acte suprême de justice sociale envers Dieu s'appela *sacrifice*. C'était un acte symbolique qui ne recevait son entière valeur que par la disposition intime de ceux qui y participaient.

La société d'abord paternelle, puis patriarcale, enfin devenue par degrés tribu ou cité, la société, dis-je, par son mandant légitime père, chef ou roi, saisissait un être vivant chargé de la symboliser elle-même et chacun des participants. Substituée ainsi aux membres du corps social, la victime s'appelait *hostie*, car on la frappait à mort, pour marquer par ce coup le suprême domaine de celui qui est à la fois le Créateur de la société et sa dernière fin. On signifiait aussi par là quel crime la société avait commis en Adam, comme ceux qu'elle avait librement ajoutés depuis, et qui méritaient la mort. Enfin, pour mieux accentuer combien ils s'associaient à cet acte, les assistants s'incorporaient dans un festin la chair immolée de l'hostie : cela s'appelait communier au sacrifice.

Les traditions prophétiques disaient qu'un jour le grand substitué de toute la société humaine, de tout le genre humain, serait le Désiré des peuples, le fils de Dieu, qu'il prendrait sur lui tous les crimes, et le grand crime social commis en Adam, et les crimes de tous les peuples, et les crimes des individus ; qu'au nom et à la place de chacun, mandataire suprême, la grande HOSTIE, l'HOSTIE définitive, désormais unique et universelle, accomplirait envers Dieu toute justice, et en retour apporterait toute miséricorde.

En attendant, toutes les hosties sanglantes prises parmi les animaux n'étaient que des figures prophétiques. Combien ces traditions furent dénaturées, par la suite, l'histoire le dit, mais elle dit aussi que ces traditions persévèrent toujours en leur fond, et que l'hostie sociale fut partout le fondement des Etats, jusqu'à la venue du Christ-Hostie.

Nous, chrétiens, nous ne pouvons penser que la divine réalité doive être en aucun point inférieure à la grossière figure. Dans la cité antique, rien ne se faisait d'important sans qu'on immolât une hostie, figure du Christ-

Hostie. L'hostie doit-elle avoir une moindre importance sociale depuis que Dieu lui-même s'est fait HOSTIE, et que le symbole est devenu l'auguste réalité?

La société est-elle moins obligée de se référer à son auteur par le sacrifice, depuis qu'elle a été cimentée par le sang divin? L'homme est-il moins obligé de rapporter son être social à celui qui le lui a donné, depuis que cet être social est ennobli et surnaturalisé par le christianisme? Or, le Christ seul a mandat pour rapporter à Dieu, en toute perfection l'être social des hommes, parce qu'il est seul le mandataire légitime de la société universelle, l'Hostie sociale.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser avec l'ampleur que demande le sujet, tout ce qui est contenu dans la fonction sociale du Christ-Hostie, en tant qu'Hostie. Notre œuvre ne négligera rien pour attirer sur ce sujet les méditations des hommes compétents, et faire peu à peu la pleine lumière. Du moins pouvons-nous jeter, dès maintenant, quelques indications sommaires qui montreront, à tout le moins, l'importance et surtout la vive actualité de la question.

La société, nous dit-on, est dans un péril imminent, des forces formidables l'attaquent par mille assauts, ses fondements déjà ébranlés commencent à crouler sous la sape et la mine. On nous crie : Au secours ! Au plus pressé.

Eh bien le plus pressé, le voici :

Il y a sur des milliers de points du territoire attaqué des forteresses capables de protéger la Société contre des assauts encore plus formidables que les assauts présents ; seulement les défenseurs de la société laissent inutiles ces forces toutes-puissantes. Ils prétextent le besoin pressant pour repousser le secours le plus nécessaire.

Oui, il y a au service de la société, sous sa main, ce qui suffit à la tirer de tous les périls, et on ne s'en soucie pas.

Cette force débordante ne demande qu'à être employée, qu'à être utilisée par nous et l'on ferme les yeux à l'évidence.

De tous les coins de la terre, où se dresse un autel, le Christ-Hostie, crie au nom de la société pour demander secours et miséricorde, et ceux qui se donnent pour les tenants de la société en péril, ne se soucient pas de ratifier socialement ce cri de détresse poussé en leur nom ; voilà certes un péril pressant.

Le secours de Dieu est plus indispensable aux sociétés que l'eau n'est nécessaire à la vie du poisson ; Dieu n'accorde ce secours qu'au mandataire légitime de la société temporelle, au Christ-Hostie, suppliant en son nom et avec elle, et la société détourne son mandataire ou le dédaigne. Encore une fois, c'est un danger de premier ordre.

Les païens ne pensaient pas pouvoir repousser le moindre péril public, sans immoler socialement une hostie ; et l'Hostie par excellence est socialement dédaignée par les chrétiens au moment où la ruine les menace de toutes parts.

Mais, nous objecte-t-on, qu'y pouvons-nous ?

Quoi ! les sectaires, alors qu'ils n'étaient qu'une poignée, se sont donnés pour les seuls interprètes de la société, ils ont parlé impudemment au nom de l'humanité tout entière. Ils font peser sur l'opinion un sceptre usurpé. Pourquoi les catholiques ne prendraient-ils pas sur la société une part de ce pouvoir moral offert au plus entreprenant ?

N'ont-ils pas autant que les soldats de Satan, le droit de parler, d'agir en représentants légitimes de la société ?

Qui les empêche de faire hommage public de leur influence sociale à l'Hostie de la société et qui les empêche de dédier d'avance au Christ-Hostie leurs entreprises, et le fruit futur de leurs conquêtes ?

Pourquoi au sein de la société qui se décompose, ne se formerait-il pas une jeune société, qui soit en germe la société de l'avenir, et puisse statuer en son nom ?

Les réparations eucharistiques d'une telle société seraient virtuellement les réparations de la société universelle, et pourraient être acceptées comme telles, par une miséricorde infinie.

D'ailleurs, on ne peut avoir une action sérieuse sur la société humaine, dans les temps modernes, qu'à condition de lui promettre de la reconstituer sur des bases plus équitables. Cette reconstitution est la passion des temps nouveaux.

Le problème est celui-ci : Sans rien troubler, avec le moins de secousses qu'il sera possible, sans mentir aux lois essentielles de la nature humaine ; substituer peu à peu au vieil établissement social, une construction nouvelle qui réponde à la fois aux aspirations de l'humanité, et aux transformations qu'elle a subies, et qu'elle subira encore.

Qui veut sauver doit songer à rebâtir. Mais pour rebâtir sérieusement il vous faut une pierre angulaire, il vous faut un ciment solide, il vous faut des matériaux résistants. Tout appelle l'Hostie. Le Christ-Hostie est sous cette forme le fondement nécessaire, il est le lien établi par la Providence ; il a une action transformante sur les molécules sociales. Quand la chrétienté a commencé à méconnaître ce principe, elle a, du même coup, commencé à se dissoudre. Vous ne rebâtirez rien de solide, si vous ne profitez de cette expérience des ancêtres.

Qu'importe que nous soyons peu nombreux pour commencer ?

Ce que nous voulons, Dieu le veut et ce que Dieu veut est toujours possible. Où donc est-il écrit que les nations ne sont plus guérissables, que dix justes ne suffisent plus à sauver Sodôme, et que la miséricorde du Sacré-Cœur est impuissante ?

« Le moyen, nous dit-on, d'obtenir des réparations sociales, quand la société apostasie ? » Ce moyen est nécessaire, donc il existe : à nous de le découvrir. Sans doute, le problème est difficile, c'est pour cela qu'il exige toutes nos méditations : c'est pour cela que nous demandons attention, aide, secours, pour le moment prochain où nous proposerons les solutions que nous croyons les plus pratiques.

D'ailleurs, si notre œuvre parvient seulement à remettre en lumière parmi les catholiques dévoués, le rôle social de l'Hostie trop longtemps méconnu, elle aura produit un résultat immense. Une fois connue, l'idée fera d'elle-même son chemin.

A. DE SARACHAGA.

LES SERVITEURS DU RÈGNE

GARCIA MORENO

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR

Le célèbre écrivain de l'Équateur, M. le Dr Eliodore Villafuerte, a bien voulu faire don au Musée Eucharistique, d'un superbe portrait *original* de GARCIA MORENO, par *Francisco Proano*, peintre officiel du gouvernement de cette vaillante et chrétienne République. Il a accompagné cet envoi d'un aperçu général sur le rôle politique de l'illustre homme d'État. M. le baron de Maricourt a eu la bonté de nous traduire en français ce document écrit en langue espagnole. Nous le mettons sous les yeux de nos lecteurs :

Rome, 22 décembre 1885.

Très cher ami,

C'est avec un grand plaisir que je tiens la promesse que je vous avais faite de vous envoyer le portrait de l'ami du Sacré-Cœur, Garcia Moreno ; j'y joins une courte notice sur ce qu'il a été et ce qu'il a fait, afin que les pèlerins du Sacré-Cœur qui visiteront les magnifiques galeries de votre grande œuvre, le Musée-Eucharistique, conçoivent une digne idée de sa personne morale, en même temps qu'ils contempleront ses traits.

L'éternelle Vérité l'a dit : c'est aux fruits qu'on connaît l'arbre ; rien ne jette une plus vive lumière sur Garcia Moreno que la comparaison entre ce qu'était la nation de l'Équateur, et ce qu'elle est devenue sous son gouvernement.

Depuis son émancipation politique de la couronne d'Espagne, l'Équateur,

MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

PLANCHE LIII^o



Similigravure PETIT, Paris.

L'INTRONISATION DU MESSIE
(PINACLE D'UN TABERNACLE DU XIII^e SIÈCLE)

Ivoire au Musée Eucharistique de Paray

patrie du grand homme qui nous occupe, gémit, pendant de longues années et presque sans interruption, sous la tyrannie despotique du militarisme.

Presque tous ceux qui parvenaient au pouvoir, ou s'en emparaient, ne se souciaient du peuple que comme moyen de jouir, sans s'occuper en rien de sa prospérité ni de son bonheur; le dernier gouvernement surtout avait plongé l'Equateur dans un profond abîme de misère, d'ignorance et de corruption. Parmi le petit nombre de collègues existants, aucun n'était suffisant pour achever l'éducation de la jeunesse; pas un séminaire n'était convenablement organisé; les écoles étaient aux mains d'ignorants n'ayant d'autre ambition que de vivre aux dépens des fonds publics. Le commerce était entravé par les flots tumultueux des factions; les voies de communication obstruées, les revenus publics dilapidés; tout respirait la décadence, la stagnation, la ruine, la corruption, le marasme: tel était l'état de l'Equateur sous la conduite du libéralisme militaire; c'est au fond de cet abîme de prostration que Garcia Moreno le trouva à son avènement au pouvoir.

Pour bien comprendre ce que devint la nation sous le gouvernement de cet ange du progrès et du bonheur, il faudrait comprendre son âme; mais qui sondera cet abîme? Impossible de dire ce qui dominait en lui, de l'éclat de l'intelligence ou de l'ardeur sacrée du cœur.

Sur son large front rayonnaient toutes les splendeurs de cette foi sublime qui en firent un des astres de l'Eglise. Son regard profond semblait lire les secrets des cœurs, et les destinées futures de l'avenir de la patrie; il paraissait écouter sans cesse quelque voix mystérieuse de l'Eternité; sa parole était vive, énergique, concise, semblable à ces éclairs lumineux qui révèlent en toutes choses l'abrégé de grandes vérités. Les sciences exactes et politiques, l'histoire, la littérature étaient les récréations de cette intelligence, incandescent foyer de lumière. La foi, l'espérance chrétienne, l'amour de Jésus-Christ et de l'Eglise étaient l'atmosphère surnaturelle où vivait cette grande âme.

Tel fut celui auquel l'Eglise donna, au baptême, les noms de Gabriel Garcia Moreno; tel fut le flambeau que la miséricordieuse Providence choisit pour guider le gouvernement de l'Equateur.

On comprend quel devait être l'idéal qu'un tel homme se proposait d'atteindre, en montant au pouvoir: conduire ses frères à l'apogée du progrès

et changer la nation entière en un groupe de prédestinés, tel fut, en résumé, le programme du Restaurateur de l'Equateur, programme qui n'a jamais été compris et appliqué que par les souverains en qui rayonne la foi, comme un Charlemagne, un Louis de France, un Fernand d'Espagne, et autres grands esprits auxquels l'Eglise accorde amour et respect, mais que les politiciens athées du XIX^e siècle taxent de folie, parce qu'ils sont nés de la folie de la Croix.

Dans un de ses messages, Garcia Moreno s'exprimait ainsi : « Parmi les grands bienfaits dont Dieu comble la république dans l'abondance infinie de sa miséricorde, je compte celui de vous voir réunis sous sa protection tutélaire, à l'ombre de la paix. »

Semblable à un habile médecin appelé près d'un agonisant qui succombe à des plaies cancéreuses, son premier soin envers la nation fut de guérir la putréfaction sociale du libéralisme impie, coupant au besoin les membres gangrenés qui cherchaient, par de nouvelles tentatives révolutionnaires, à achever la ruine, la destruction et la désolation de la nation. L'Esprit-Saint semblait avoir adressé spécialement à lui ces paroles : *Ecce, constitui te super gentes... ut evellas et destruas, disperdas et discipes, edifices et plantes*. Et il poursuivait le mal jusque dans ses derniers retranchements, avec une implacable justice.

Le blasphème et l'impiété, comme des bêtes fauves enchaînées dans de sombres cavernes, se retournaient venimeux et rugissant de rage, et des extrémités du monde, la franc-maçonnerie, ce monstre à sept têtes, le maudissait et l'exécrait; mais lui, le front serein et le regard fixé au ciel, disait à ses amis : « Si mes ennemis me reprochaient un crime que j'aurais commis, je leur demanderais pardon et je tâcherais de me corriger; mais ils se conjurent contre moi parce que j'aime véritablement ma patrie, parce que j'essaye de sauver son plus précieux trésor, la foi; parce que je suis et me montre franchement le fils soumis de l'Eglise; je ne dois donc rien leur répondre, sinon : *Dieu ne meurt pas*. »

Quand le mal fut déraciné et la nation assainie, au point qu'il n'y subsista plus une seule loge maçonnique, Garcia Moreno commença l'érection du temple de la lumière scientifique et du sanctuaire de la vertu, et mit en action tous les moyens de progrès matériel.

Il appela des savants d'Europe, ouvrit une école polytechnique, multiplia et perfectionna les collèges, confia les écoles aux Frères de la doctrine chrétienne; les évêques ouvrirent des séminaires selon les prescriptions du Concile de Trente. Il encouragea les beaux-arts en faisant venir des maîtres. Il établit des asiles de bienfaisance et ouvrit les portes de la nation aux communautés religieuses persécutées par la Commune en France, le carbonarisme en Italie, Bismarck en Allemagne. Les importations quadruplèrent, l'administration des finances fut épurée, les voies de communication réparées et le commerce rétabli. L'indépendance et les droits de l'Eglise et du clergé furent assurés par un honorable Concordat avec le Saint-Siège; d'accord avec les prélats, il fit sentir son action bienfaisante jusqu'au fond des cloîtres religieux dont il était nécessaire de renouveler l'esprit.

Au milieu de si nombreux et difficiles travaux, il se montrait humble, persévérant, plein de loyauté et de fermeté, héroïquement sublime dans l'accomplissement des devoirs de sa magistrature, en particulier dans l'administration de la justice; il s'attirait par là les haines les plus acharnées, et les méchants complotaient.

Dans l'ordre moral, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre matériel, la nation s'élevait rapidement vers un état de progrès aussi solide que parfait. Le peuple savourait les doux fruits de la paix et jouissait en silence de la véritable liberté. A cette heureuse époque, l'Equateur était le sanctuaire du monde où l'on bénissait et glorifiait Jésus-Christ comme au premier temps de la liberté de l'Eglise. Ce fut son âge d'or et de prospérité sans pareille.

Garcia Moreno disait: « Depuis que, mettant en Dieu toute notre confiance
« et nous écartant du courant d'impiété et d'apostasie qui entraîne le monde
« en notre triste époque, nous nous proclamons nation vraiment catholique;
« tout change de jour en jour pour le bien et la prospérité de notre chère
« patrie. » Et dans son message posthume, cet humble ascète termine l'énumération des grands progrès accomplis par ces mots:

« Ce n'est pas à nous qu'en revient la gloire, mais bien à Celui auquel
« nous la devons tout entière, et que nous adorons comme notre Rédemp-
« teur et notre Dieu. »

« Contraste sublime! Un tourbillon dévastateur, formé par l'Océan débordé du libéralisme impie, inonde toutes les nations du monde, jusqu'aux confins

de la terre, entraînant dans sa course vertigineuse toutes les intelligences, jusqu'à ces colosses de la science pareils aux cèdres du Liban; un incendie formidable étend ses ravages sur l'univers, dévore tout ce qui est saint et miséricordieux, effaçant de la législation des peuples la vivifiante sagesse de la religion; un naufrage général entraîne la foi des gouvernements dans une apostasie déclarée ou latente.

Alors se lève, au-delà des mers, l'Equateur, cette nation bénie, cette vierge immaculée, la face resplendissante des rayons de la foi, proclamant solennellement qu'il est encore sur la terre une patrie qui se glorifie devant les anges et devant les hommes, de sa foi, de son amour, de son inébranlable attachement à Jésus-Christ et à son Eglise.

Ces lignes donneront une légère idée du Charlemagne américain, de ce qu'était avant lui l'Equateur, de ce qu'il est devenu sous Garcia Moreno.

Ah! si tous les souverains suivaient la trace du grand homme du XIX^e siècle! l'humanité tout entière vivrait en un paradis anticipé; l'union, la paix stable, la concorde et le bien-être de toutes les nations seraient son partage sur la terre, et le gage de la possession du ciel!

L'inférieure franc-maçonnerie vit, dans cette grande figure de l'Equateur, l'extinction de son abominable règne, la foi héroïque d'un martyr, la tendresse d'un fils dévoué qui console sa mère l'Eglise, persécutée et blasphémée; elle résolut de la faire disparaître de la terre des vivants.

Garcia Moreno écrivait à l'immortel Pie IX : « Très Saint-Père, obtenez-
« moi du ciel la force et la lumière dont plus que tout autre j'ai besoin pour
« me conserver dans la fidélité que je dois à notre Rédempteur, et l'attache-
« ment inébranlable à son Vicaire infallible. Les loges des pays voisins, exci-
« tées par l'Allemagne, vomissent contre moi les injures les plus atroces et
« les plus horribles calomnies; elles cherchent secrètement, ici, le moyen de
« m'assassiner. J'ai donc besoin de la protection divine pour vivre et mourir
« pour la défense de notre sainte religion et de ce peuple bien-aimé que Dieu
« m'a appelé à gouverner. »

Plus tard, quand il eut seul protesté solennellement et avec toute l'énergie de son âme contre l'odieuse usurpation de la papauté, quand il eut proclamé par une loi nationale le Sacré-Cœur de Jésus, patron principal de la nation, le monstre maçonnique, altéré de son sang, rugit de rage venimeuse. Un de

ses amis lui dit : « Prenez garde, très cher monsieur, des lettres sont arrivées d'Europe et des pays voisins, affirmant que vous allez être assassiné. » Mais il répondit : « Vers quoi soupire un pèlerin, sinon vers le terme prochain de son voyage? Vers quoi tendent les désirs d'un navigateur, sinon à voir au plus tôt les rives de la patrie? J'ai remis mon sort entre les mains de Dieu, il me retirera du monde quand et comme il lui plaira. »

Quelques jours après, Garcia Moreno tombait martyr.

Le monde ne l'a pas connu. Le siècle auquel est apparu cet astre de première grandeur, est si nébuleux, la lumière de la foi y est si obscurcie qu'il n'a pu se rendre compte de cette singulière et exceptionnelle grandeur.

Telle était, cher ami, la notice que vous me demandiez sur ce qu'a été et ce qu'a fait Garcia Moreno; je l'ai connu et j'aime à parler de lui. Conservez toujours son image, et, puisque vous vivez consacré à la cause de Dieu, à l'ombre du Sacré-Cœur, dans le sanctuaire préféré de ce doux Cœur, inspirez-vous en contemplant fréquemment l'ami du Cœur sacré de Jésus.

Votre très affectionné ami,

Eliodore VILLAFUERTE.

SYMBOLISME DU RÈGNE

L'ÉTENDARD DES ADORATEURS PERPÉTUELS DU T. S. SACREMENT

INVENTÉ PAR MGR J. THOMAS GHILARDI, ÉVÊQUE DE MONDOVI, EN PIÉMONT

*Décrit et expliqué par M. le professeur archiprêtre Vincent Ambrosiani,
Docteur en théologie et droit canon,*

*Membre de la commission permanente des Fastes et Monuments eucharistiques
de Paray-le-Monial.*

Fin (1)

XVI. — Dans un tableau éminemment eucharistique, il était impossible d'oublier ce qui constitue la matière nécessaire, essentielle, de ce sacrement et, mieux encore, de ce sacrifice, le pain de froment et le vin de raisin, et on ne l'a pas oublié. Les quatre groupes de petits médaillons circulaires contenant les figures eucharistiques sont, à cet effet, magnifiquement ornés et entrelacés de rinceaux et d'arabesques. Cette magnifique végétation dans le tableau eucharistique nous fait souvenir de ces beaux vers de saint Paulin de Nole.

*Credimus æternis illum tibi, celse, viretis
Laetitiae, et vitae ludere participem. — (Poem XXV.)*

Dans les deux groupes supérieurs on voit de fort belles grappes de raisin mûr, symboles de l'Eucharistie sous l'espèce du vin, tandis qu'autour des groupes inférieurs figurent de majestueux épis exprimant l'Eucharistie sous l'espèce de pain. On n'ignore pas, sans doute, la belle

(1) Voir le commencement à la page 41 de cette année.

remarque de saint Augustin et d'autres Pères et Docteurs de l'Eglise que l'épi, la grappe, le pain et le vin indiquent à merveille l'union sociale et mystique, produite par la sainte Eucharistie, des chrétiens entre eux-mêmes et des chrétiens avec Jésus-Christ et Dieu. De même que les grains de blé et de raisin sont d'abord assemblés en société fraternelle dans l'épi ou dans la grappe, et qu'ensuite ils s'identifient complètement quand on en a formé du pain et du vin ; ainsi, par l'Eucharistie dignement reçue, tous les fidèles sont un en Jésus-Christ : *Multi unum corpus sumus in Christo Jesu.* (Rom., XII, 5.)

III

LA CORNICHE, LA BASE ET LE SOCLE.

I. — Tout ce que nous venons de décrire appartient au tableau proprement dit, et par conséquent à l'Eucharistie dans son essence et comme sacrement et comme sacrifice. Mais là ne se bornent pas sa magnificence ni ses effets. Bien d'autres vérités et d'autres faits très importants ont un rapport non moins immédiat et évident avec le chef-d'œuvre de Dieu, et il fallait en tenir compte. La corniche, la base et le socle, dont on a artistement encadré le tableau, ont fourni l'espace nécessaire à ces représentations symboliques.

II. — Il faut se souvenir au préalable que le Christ n'est pas seulement un grand personnage historique. Bien loin d'être un mythe, ainsi qu'on l'a sottement et sacrilègement avancé, le Christ est historique et n'a pas figuré un instant et ensuite disparu comme un météore à l'instar des Alexandre, des César, des Napoléon. Il a toujours été, est à présent et sera à jamais : *Christus heri et hodie, ipse et in sæcula* (Heb., XXIII, 8). Je veux dire par là que, dans le Christ, le passé et le futur s'identifient dans le présent et dans l'unité de sa personne divine. Or, de même qu'il a été immolé dès l'origine du monde et qu'il était hostie divine dès le sein de sa Mère, il continue de vivre et d'être mystiquement immolé même après sa mort. En conséquence, les mystères du Rosaire et les stations du Chemin de la croix sont ici d'un à propos et d'un effet admirables. Quant au Rosaire, le R. P. Coster, de la Compagnie de Jésus, dit fort bien : « *Rosarium est compendium quoddam*

Novi Testamenti doctrinæ que christianæ (1), » et, quant au chemin de la croix, ses stations constituent les différentes scènes du drame divin de la Passion du Christ, dont le dénouement fut le sacrifice sanglant de la croix figuré et continué par le sacrifice eucharistique.

III. — Les mystères du Rosaire commencent au bas de la corniche, à droite de l'ovale, et vont en montant. Ils sont : 1° *L'Annonciation de la Très Sainte Vierge*, à genoux, comme si alors elle était en prière et occupée à méditer, suivant une ancienne tradition fort raisonnable. L'archange Gabriel, sous la figure d'un très beau jeune homme ailé, est complètement habillé : il montre de sa main droite le Saint Esprit descendant substantiellement en Marie sous forme de colombe, tandis que l'archange tient un lis à trois fleurs dans la main gauche pour dénoter que Marie, malgré sa maternité divine, ou mieux en vertu de cette maternité miraculeuse, est toujours vierge avant, pendant et après son enfantement divin; 2° *La visite de la Très Sainte Vierge à sainte Elisabeth*, qu'elle salue très affectueusement déjà dans sa maison, pendant que saint Joseph est encore dehors monté sur un âne. Par là on a voulu, certes, exprimer l'empressement de Marie à l'égard de sa cousine, puisque saint Luc dit : *Maria abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda, et intravit in domum Zachariæ et salutavit Elisabeth* (I, 39, 40); 3° *La Nativité de N.-S. Jésus-Christ* dans la grotte de Bethléem où l'on remarque saint Joseph debout et saisi d'une admiration résignée, qu'il montre par son expression dévote et par les mains jointes, tandis que Marie, sûre du mystère, est déjà tombée à genoux et adore profondément, elle aussi, les mains jointes, son divin enfant encore tout nu et placé dans un berceau recouvert d'un linge; 4° *La dispute de Jésus au temple* où Notre-Seigneur paraît effectivement âgé de dix à douze ans. Il est assis sur une *cathedra* et, par son geste comme par l'expression de sa figure, semble parler, *quasi potestatem habens* (Marc, I, 22), tandis que plusieurs docteurs de la loi, de tous les âges, depuis la virilité, et assis en hémicycle devant lui, l'écoutent pleins d'étonnement, et que deux autres paraissent entrer en discussion sur ce qu'il dit; 5° *Jésus présenté au temple* : Siméon, en costume sacerdotal, le tient déjà entre ses

(1) Apud Bouassé : *Summa aurea*, tom. iv, col. 698.

bras et semble chanter le *Nunc dimittis*; d'autres prêtres et lévites entourent saint Siméon, et un lévite tient un long cierge allumé en main, pour signifier que l'Enfant-Jésus est le *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuae Israel*; la sainte Vierge est tombée en adoration, les mains jointes et accompagnée d'une autre femme inclinée, qui même à cause de sa figure assez jeune, est plutôt sainte Anne que sainte Elisabeth. Au fond de la scène on voit saint Joseph, un bâton à la main gauche, et dans la main droite une cage avec *par turturum aut duos pullos columbarum* à offrir en sacrifice selon la loi; 6° *Oraison de Jésus au jardin des oliviers*, où l'on ne remarque qu'un tronc de vieux olivier; Jésus-Christ à genoux, les mains jointes comme s'il disait à Dieu : *Verumtamen non mea voluntas sed tua fiat*, et l'ange tenant le calice de la main droite et indiquant le ciel de la gauche, comme pour lui montrer et la volonté de Dieu à accomplir et le prix infini de la gloire céleste promise au Sauveur qui, *proposito sibi gaudio sustinuit crucem*; 7° *La flagellation de Jésus-Christ* à la colonne, qui n'est pas bien visible, où l'on admire saint Pierre accroupi et les mains étendues pour se chauffer au feu; 8° *Jésus couronné d'épines*. Dans cette scène il faut remarquer et le jeune homme qui, après avoir grossièrement souffleté le Christ, en se cachant la main, lui dit d'un air moqueur : *Prophetiza nobis, Christe, quis est te percussit?* (Math., xxvi, 68), et la femme tout effarée, au fond. Elle est en costume d'esclave ou servante; mais comme saint Pierre y manque, ce ne peut être une de celles qui le reconnurent pour disciple du Sauveur et lui dirent : *Et tu eum Jesu galilæo eras* (Ibid., 69). Et, quoique Pilate non plus ne soit pas visible, je crois que c'est là plutôt la servante envoyée par la femme du Président pour qu'elle lui dise : *Nihil tibi et justo isti : multa enim passa sum hodie per visum propter eum* (Ibid., xxvii, 19).

IV. — Nous voici à présent aux stations du chemin de la Croix. Comme leur description détaillée nous traînerait trop en longueur, nous nous bornerons aux titres et à quelques remarques des plus essentielles. 1° *Jésus condamné à mort*. L'arrêt inique est déjà porté, Pilate se lave les mains en disant avec trouble : *Innocens ego sum a sanguine justis hujus*, et Jésus-Christ se montre divinement calme. Il a les mains liées par devant,

non pas par derrière selon l'usage plus commun des Romains. — 2° *Jésus reçoit la croix*. Le titre officiel du Recueil de Rome porte : *Jésus chargé de la croix*, ce qui exprime mieux la violence qu'on lui fit et la douleur qu'on lui causa. — 3° *Jésus tombe la première fois sous la croix*, tandis que le Recueil susnommé dit *tombé*, c'est-à-dire qu'il emploie toujours le passé au lieu du présent. Il est à remarquer que les chutes de Jésus-Christ ne se lisent pas dans l'Évangile mais dans des révélations particulières que l'Église a pourtant accueillies.

Passons maintenant du côté opposé et commençons de bas en haut. — 4° *Jésus rencontre sa (très sainte) Mère* en marchant en sens inverse, tandis que d'autres font sans raison tourner la tête à Jésus-Christ, ce qui ne serait pas proprement *rencontrer*. La Sainte Vierge, loin de tomber en pamoison, soulève une branche de la croix comme pour en soulager son divin Fils. — 5° *Jésus aidé par le Cyrénéen à porter la croix*. Ici l'on voit Jésus-Christ chargé de la croix ; d'autres avec non moins de raison figurent le Cyrénéen portant tout seul la croix du Sauveur et marchant après lui, ce qui paraît même plus conforme au texte de saint Matthieu qui dit : *Et imposuerunt illi portare crucem post Jesum* (xxiii, 27), de manière que Jésus-Christ en demeura déchargé. L'acte du Cyrénéen, involontaire d'abord, fut ensuite accepté de plein gré, et le Sauveur l'en récompensa en le faisant convertir à sa foi avec ses deux enfants Alexandre et Rufus, fondateur de l'Église d'Avignon. — 6° *Jésus essuyé par la Véronique*, au passé, et c'est pourquoi l'on voit déjà la figure du Rédempteur fidèlement reproduite sur le linge que la pieuse femme tient en main. L'on sait que le nom de Véronique, probablement dérivé des deux mots *Vera Icon*, signifie proprement *vraie image*, et que le nom de cette femme charitable était celui de Bérénice. Mais comme les latins écrivaient improprement *Veronice*, il est probable aussi que Véronique soit dérivé de *Beronice* ou *Veronice*, en grec *φερωνίκη* (1). Dans la suite son nom propre fut presque oublié, et elle ne retint que celui de Véronique, ou vraie image, qu'elle apporta elle-même à Rome, et qu'on conserve encore à Saint-Pierre du Vatican. — 7° *Jésus tombé pour la seconde fois* en passant le torrent

(1) Voir Garrucci, *Storia dell' Arte cristiana* lib. VII, au commencement.

Cédrôn où il paraît vouloir boire pour exprimer le *De torrente in via bibet* du Psaume 29. — 8° *Jésus console les pieuses femmes* de Jérusalem en leur disant : *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete et super filios vestros, etc.* (Luc., XXIII, 27-32). — 9° *Jésus tombé sous la croix pour la troisième fois.* — 10° *Jésus est dépouillé de ses vêtements et abreuvé de fiel*, mais une bande d'étoffe assez grande couvre ses parties délicates, et ce fut sa sainte Mère qui, ainsi que l'affirment saint Bonaventure et d'autres, le recouvrit de son voile. Quant au breuvage de fiel, comme c'était l'usage de le donner aux suppliciés pour paralyser leur sensibilité, Jésus-Christ, après l'avoir goûté, le repoussa, non point afin de ne pas en souffrir l'amertume, mais afin d'éprouver toute la divine volupté de ses incroyables souffrances sans rien perdre de sa sensibilité très exquise. — 11° *Jésus cloué* ou attaché à la croix où l'on représente le crucifiement lui-même par *asfixion*, suivant l'opinion la plus probable et l'usage général de l'Eglise de Rome. — 12° *Jésus meurt sur la croix* en présence de sainte Marie-Madeleine tombée à genoux et tout éplorée à sa gauche, de Marie de Cléopé à l'extrémité droite et surtout de sa sainte Mère debout, très affligée, mais soutenue par la grâce. Saint Ambroise à ce propos, dit de Marie : *Stantem lego, flentem non lego* (1), bien que, dans le *Stabat Mater* composé par le Pape Innocent III, l'on chante :

Stabat Mater dolorosa
Juxta crucem lacrymosa
Dum pendebat Filius, etc.

Il est fâcheux de ne pas voir ici l'apôtre saint Jean, car l'Évangile dit expressément : *Cum vidisset ergo Jesus Matrem et discipulum stantem, quem diligebat, dixit Matri suæ : Mulier ecce filius tuus* (2). Les pieds du Sauveur sont juxtaposés suivant l'ancien usage et la tradition générale, mais ne paraissent pas avoir de support. — 13° *Jésus (est) déposé de la croix sur le sein* de sa Mère. Quoique des écrivains très estimables enseignent que Jésus-Christ fut exposé sur la croix entièrement nu, afin que ses souffrances fussent à la fois physiques et morales et que jusqu'au sentiment de la pudeur reçût en lui une blessure profonde, et qu'il devînt

(1) De obitu Valent.

(2) Joann., XIX, 25-27.

ainsi de plus en plus semblable au premier Adam ; toutefois sa divine Mère ne tarda pas un instant de le couvrir de son propre voile. C'est pourquoi on voit ses reins ceints d'une bande d'étoffe. — 14° *Jésus (est) mis dans le saint sépulcre* qui était une espèce de sarcophage de pierre et tout à fait neuf. Suivant M. de Chateaubriand, il a dix pieds moins un pouce de long, six pieds moins un pouce de large, et, depuis le bas jusqu'à la voûte, huit pieds un pouce (1). Outre Joseph d'Arimathie et Nicodème, le disciple caché *propter metum Judæorum*, et, outre l'apôtre saint Jean, qu'on trouve souvent représenté à cette scène, on ne voit pas bien quels peuvent être les autres personnages, si ce n'est les saintes femmes à une certaine distance (2).

V. — Le chemin de la croix et la vie mortelle et douloureuse du Christ étant à leur terme, Notre-Seigneur est en droit de recevoir l'ineffable récompense de ses mérites infinis. Il faut donc monter à la partie supérieure et horizontale de la corniche où l'on a, comme dans l'empyrée, figuré les mystères glorieux du Rosaire et de la vie de Notre-Seigneur. — 1° Le premier panneau donc, près de celui de la dernière station et comme sa continuation, représente précisément *Jésus ressuscité d'entre les morts* s'élançant en haut plein de grandeur et de majesté divines, la main droite étendue comme pour bénir et dans sa gauche la bannière de triomphe attachée à la croix, devenue trophée de sa victoire. — 2° Dans le panneau suivant on lit : *Jésus monte au ciel*, ce qui arriva quarante jours après sa résurrection en présence de sa sainte Mère et de ses disciples sur la *Montagne des Oliviers*, après avoir pris de la nourriture avec eux et après leur avoir donné ses derniers conseils, accompagnés de la promesse de la descente du Saint-Esprit. En regardant cette scène on croit voir ce que l'on dit dans ces paroles des *Actes* : *Et videntibus illis, elevatus est.* (I, 9.) — 3° Pour suivre l'ordre chronologique, passons maintenant à droite, car c'est là qu'on trouve le panneau représentant la *Descente du Saint-Esprit*, arrivée dix jours après l'Ascension et en forme de langues de feu sur chacun des apôtres réunis dans le Cénacle pour y prier ; mais ici on représente aussi

(1) Itinéraire de Paris à Jérusalem, IV^e partie.

(2) Voir dans le fort intéressant et savant *Traité de la Construction, etc. des Eglises*, de Mgr Barbier de Montault, ce qui a trait au chemin de la Croix.

des rayons sortant du Saint-Esprit sous forme de colombe divine. On admire surtout la Sainte Vierge au milieu de la salle et des apôtres. Elle est à genoux et reçoit encore une fois la plénitude de l'Esprit-Saint, qu'elle contemple comme ravie en extase et les mains dévotement jointes sur sa poitrine. — 4° Mais voilà l'Assomption de la Sainte Vierge qui, suivant la tradition la plus probable, arriva vingt-trois ans après l'Ascension de Notre-Seigneur et lorsqu'elle était âgée de 72 ans. Ce mystère admirable s'accomplit dans le Getsémani où son corps avait été déposé, et, trois jours après sa glorieuse mort, en l'absence des apôtres et des disciples, qui s'en aperçurent au bout du troisième jour seulement. La Sainte Vierge donc, en sortant d'un sarcophage, s'élève *sicut virgula fumi ex aromatibus myrræ et thuris* (Cant., III, 6), au milieu d'une lumière éblouissante et accompagnée de plusieurs anges qui lui font la cour ou la portent sur leurs ailes. — 5° Le panneau du milieu enfin représente la dernière scène, c'est-à-dire le Couronnement de Marie qui s'entend dire comme d'accord par les trois personnes de la très sainte Trinité : *Veni, Filia, veni, Mater veni, sponsa, de Libano, coronaberis*. Malgré cela elle demeure divinement humble, à genoux et les mains jointes, tandis que le Père Eternel, le globe du monde surmonté d'une croix à la main gauche ; que le Fils, embrassant la croix de la main droite, et que le Saint-Esprit, symbolisé par une colombe, lui mettent sur le front une couronne royale très riche et l'entourent de gloire divine jaillissant surtout du corps de son divin Fils ; car, ainsi que le chantait le Bréviaire de Paris, à l'hymne de l'Assomption, l'Eglise dit à Marie :

Quem tu vestieras carne, vicissim
Te Verbum proprio lumine vestit.

VI. — Ce n'est pas sans intérêt, ce me semble, qu'on voit entre les panneaux supérieurs à quatre feuilles des roses quadrilobées et, au-dessus d'elles, des guirlandes circulaires. Les roses, en effet, représentent à merveille Marie, rose mystique par excellence, rose de Jéricho sans aucune épine de péché quelconque, belle et pleine de grâce et de charité :

Venustate vernans rosa
Sine culpe spina,
Caritate viscerosa (1).

(1) Gautier de Coincy du XIII^e siècle, dans la Séquence : *Ave gloriosa*, etc.

Les roses représentent également Jésus-Christ contenu substantiellement, en personne, dans l'Eucharistie, parce que, ainsi que le remarque Pierre de Capoue : « 1^o Rosa stipitem habet viridem, et stipes rosæ nostræ quæ est Christus, id est Virgo Maria, Spiritus Sancti virore virebat ; 2^o Rosa nascitur ex spina, et Christus ex spinis mortalitatis nostræ processit ; 3^o Rosa rubore rutilat, et nostra rosa rubore passionis suæ per universum orbem clarius rutilat...., quando factum est indumentum suum sicut calcantium intorculari (1). »

VII. — Quant aux guirlandes, elles symbolisent d'abord le Christ, fleur des champs et lis des vallées : *Ego flos campi et lilium convallium* (Cant., II, 1) ; et ensuite Marie racine et tige de cette fleur céleste, car il est écrit : *Flos de radice ejus ascendet* (Isaïe, XI, 1). Or, dit saint Ambroise : « Flos Mariæ Christus bonum odorem sparsurus virginali ex utero germinavit (2). » Une statuette de la Vierge au trésor d'Aix-la-Chapelle tient de la main gauche délicatement une fleur, car il a été dit d'elle :

Virgo, florem protulisti ;
Virgo, prolem genuisti.

Les guirlandes symbolisent aussi l'exubérante floraison de la grâce dans nos âmes au moyen de l'Eucharistie, qui en est comme la source inépuisable et qui produit en nous d'abondants et exquis fruits de salut dans la gloire : *Floret Christus in nobis*, dit encore le grand Evêque de Milan (3). Tertullien avait déjà enseigné que, tant que nous demeurons sur terre l'Eucharistie nous fait devenir comme autant de dieux en fleur : *Deos in flore*.

VIII. — Voilà pourquoi l'Eglise ne condamne pas, bien plus, voilà pourquoi elle conseille qu'on orne sobrement de fleurs et de festons les saints autels, suivant un usage très ancien, car saint Fortunat a chanté :

Texistis variis altaria festa coronis,
Pingitur ut filis floribus ara novis (4).

C'est là aussi la raison pour laquelle, le jour de la première communion et à la procession de la Fête-Dieu, les enfants et les jeunes filles s'ornent de guirlandes et jonchent de fleurs les rues. Mais, à part cela, ces guir-

(1) Apud Spicileg. Solesmense, tom. III, pp. 491-494.

(2) II, De Sp. S.

(3) Comm. in Cap. I Luc.

(4) Carm. 9, ad Radeg., lib. VIII.

landes figurent les couronnes immortelles que Dieu nous donnera dans l'autre vie, surtout à cause des mérites acquis et des victoires remportées moyennant la sainte Eucharistie, qui, par la figure circulaire de l'hostie, a, elle aussi la forme et le nom de couronne : *oblationum coronas*, ainsi que saint Grégoire le Grand appelle les hosties (1).

IX. — Essayons à présent d'examiner la base, et le reste. Au milieu de la base, de style ogival, on remarque un tableau qui cache la colonne médiane. Ce tableau représente le soleil sous la figure humaine et rayonnant sur un cadran d'horloge qui entoure le globe terrestre, indiqué par la désignation des parties de la terre. L'horloge marque les heures où l'on célèbre les saints mystères pendant les différentes phases du jour et de la nuit. Par là, le *juge sacrificium* n'est point une exagération, mais un fait historique, j'allais dire une vérité mathématique. Cette vérité, toutefois, demande une démonstration et la voici.

Comme la terre accomplit son mouvement de rotation autour d'elle-même en 24 heures, il s'ensuit qu'elle présente successivement sa face au soleil en tournant de l'occident à l'orient et parcourant à peu près 28 kilomètres par minute. C'est pourquoi, lorsqu'à Rome, par exemple, il est six heures du matin, à Lyon, il n'est que cinq heures et demie et cinq heures seulement à Madrid, et ainsi de suite. De l'autre côté, si de Rome nous marchons vers l'orient, on trouvera que suivant les différents degrés de longitude orientale, tandis que dans la capitale du monde catholique, il est six heures du matin, à Constantinople il est 7 heures un quart, à Erzerom, en Arménie, huit heures et demie, jusqu'à ce qu'à l'extrémité orientale des Indes il soit midi.

En supposant donc qu'on ne cesse de dire la sainte Messe que pendant une heure et demie seulement, tandis qu'en réalité cela arrive en moyenne pendant huit heures, il serait parfaitement vrai que le saint sacrifice est continuellement offert par l'Eglise catholique répandue dans tout le monde, et qu'il l'est ainsi seulement par elle. N'est-ce pas que Jésus-Christ pourrait s'écrier avec infiniment plus de vérité que Philippe II, célèbre roi d'Espagne : « Sur mon empire, le soleil ne se couche jamais ? »

(1) Dialog., lib. IV, cap. 53. — Voir ma *Storia dell' Ostia*, Mondovi 1885.

X. — Voici maintenant, suivant l'auteur du tableau, les indications approximatives des lieux où l'on célèbre durant les différentes heures et du jour et de la nuit; ces indications se trouvent aux deux côtés de la base.

MATIN ET JOUR

- 6 heures — Europe, Asie, Afrique.
- 7 heures — Europe, Asie, Afrique.
- 8 heures — Iles Atlantiques, Europe, Asie.
- 9 heures — Iles Atlantiques, Europe, Asie.
- 10 heures — Amériques, Iles Atlantiques, Europe, Asie, Afrique.
- 11 heures — Amériques, Iles Atlantiques, Europe.
- 12 heures — Amériques, Iles Atlantiques, Europe.
- 1 heure — Océanie, Amériques, Iles Atlantiques, Europe.
- 2 heures — Océanie, Iles Atlantiques, Amériques.
- 3 heures — Océanie, Amériques, Iles Atlantiques.
- 4 heures — Océanie, Amériques.

SOIR ET NUIT

- 6 heures — Océanie, Amérique du Nord.
- 7 heures — Asie, Océanie, Amérique du Nord.
- 8 heures — Asie, Océanie, Amérique du Nord.
- 9 heures — Australie, Asie, Océanie, Amérique du Nord.
- 10 heures — Australie, Asie, Océanie, Amérique du Nord.
- 11 heures — Australie, Asie, Océanie.
- 1 heure — Asie, Australie, Océanie.
- 2 heures — Asie, Australie, Océanie.
- 3 heures — Europe, Asie, Australie, Océanie.
- 4 heures — Europe, Afrique, Asie, Australie.
- 5 heures — Europe, Afrique, Asie (1).

XI. — Puisque nous sommes en train de parler du soleil, c'est ici le lieu de faire remarquer les deux petits médaillons circulaires ornés de rinceaux, celui

(1) Si l'on désire des indications plus détaillées et plus précises sur ce curieux et intéressant sujet, on peut consulter le bel ouvrage du R. P. Maillot, S. J., ayant pour titre : *L'Union à l'autel.*

à la droite du cadran avec une aiguille aimantée représentant une boussole, et celui à gauche avec un tournesol. Le symbolisme de ces deux médaillons étant à la fois très beau et très instructif demande quelques explications.

L'aiguille aimantée d'abord nous apprend que Dieu, caché dans la divine Eucharistie, doit être notre but, notre pôle, notre centre d'attraction même ici-bas ; que c'est là que doivent tendre tous nos vœux et toutes nos affections, ainsi que l'Eucharistie a été l'objet des ardents désirs du Sauveur qui s'écria : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducara vobiscum et quomodo coarctor usque dum perficiatur* (Luc., xxii, 15). L'union la plus étroite avec Notre-Seigneur au moyen de l'Eucharistie doit continuellement nous préoccuper et nous tenir sans cesse comme dans une grande faim et soif du corps et du sang du Sauveur. Notre cœur, dit fort bien saint Augustin, a été créé pour Dieu, son pôle, et à l'instar d'une aiguille aimantée, il s'agite et ne trouve aucun repos en dehors de lui : « Fecisti nos, Domine, ad te et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te (1). » Ailleurs il avait dit que la force d'attraction qui nous pousse, c'est l'amour : « Animus quippe velut pondere amore fertur quocumque fertur (2). » Rien de plus évident que cela, et l'expérience de tous les jours ne fait que le confirmer.

Quant au tournesol, personne n'ignore que l'instinct naturel le porte à regarder continuellement le soleil, et, en conséquence à se tourner, depuis le matin jusqu'au soir, vers l'astre du jour, en suivant son cours apparent de l'orient à l'occident. Tel aussi doit être notre cœur en présence du Saint-Sacrement; telle doit être notre âme vis-à-vis de Dieu et de Jésus-Christ, c'est pourquoi nous devons dire avec le scribe de l'Evangile : *Magister, sequar te quocumque ieris* (Matth., iv, 19). Qu'il me soit permis de reproduire ici une fort belle poésie populaire italienne sur le tournesol, intitulée : *Il Pastore e il Girasole*.

I
 Le sue parole
 A un girasole
 Rivolve un giorno un pastorel così :
 « Dirmi ti piaccia,
 « Perchè la faccia
 « Tu sempre giri al portator del dì. »

I
 Un jour un petit berger se prit à
 parler ainsi à un tournesol :
 « Dis-moi, s'il te plaît, pourquoi
 tournes-tu toujours ta face vers l'auteur
 du jour ? »

(1) Confess., lib. I, cap. 1.

(2) Epist. 157 ad Hilar., alias 89, n° 9.

II

A quel pastore
 Rispose il fiore :
 « S'io guardo il sole, il mio dover tal é ;
 « Ché per lui solo
 « In questo suolo
 « Io nacqui, e s'io pur cresco, è sua
 [mercé. »

III

« Egli le spoglie
 « Di verdi foglie,
 « Ei pur del fiore il bel color mi dà.
 « Insomma ad esso
 « Dover confesso
 « La vita, il nutrimento e la beltà.

IV

« Or tu, se vuoi,
 « Apprender puoi
 « Il tuo dovere, o pastorel, da me.
 « Tu pur sovente
 « Alza la mente
 « A chi la vita ed ogni ben ti dié. »

CLASIO.

II

La fleur répondit à ce petit pâtre :
 « Si je regarde toujours le soleil, tel
 est mon devoir.
 « C'est par lui que je naquis en ce sol,
 et si je me développe, ce n'est que par
 sa faveur et qu'à cause de lui.

III

« C'est lui qui me donne ce vêtement
 de feuilles vertes et l'agréable couleur
 de ma fleur.
 « Bref, c'est à lui que j'avoue, d'être
 redevable de ma vie, de ma nourriture
 et de ma beauté tout ensemble.

IV

« Maintenant, si tu le veux, tu peux
 apprendre de moi, petit berger, ton de-
 voir à toi.
 « Lève, toi aussi, souvent ton âme à
 celui qui te donna la vie et toute sorte
 de bienfaits. »

XII. — L'étendard devait être surtout l'image du paradis sur terre. Or, quoi de plus expressif, de plus tendre, de plus ravissant que les deux scènes aux deux côtés de l'horloge? Celle du demi-arc ogival, à main droite du cadran, représente Eve en conversation avec le serpent qui lui parle à l'oreille, tandis qu'elle déjà séduite cueille de la main droite la pomme fatale de l'arbre très feuillu et chargé des fruits de la science du bien et du mal. Après avoir été séduite par le serpent, Eve donne de sa gauche une pomme à Adam. Ils sont tous les deux en partie recouverts de branches de figuier, comme pour montrer le péché déjà consommé. Dans l'autre demi-arc à gauche, c'est Marie, la nouvelle Eve, la vraie mère des vivants, en tunique et en manteau, qui cueille pareillement de la main droite le fruit de l'arbre de vie et le donne de la gauche à l'homme tombé, dégradé, dépouillé. Très heureuses sont aussi les deux inscriptions que l'on a prises de l'hymne des *Laudes* de la Sainte Vierge. Au-dessous d'Eve on lit : *Quod Eva tristis abstulit* ; et au-dessous de Marie : *Tu reddis almo germine*. Or, le fruit que Marie a rendu à l'homme misérablement tombé c'est Jésus-Christ, par l'incarnation et par le

sacrifice de la croix d'abord, et ensuite, par l'Eucharistie. On ne distingue pas bien la vraie nature des deux arbres ni de leurs fruits, et c'est fâcheux. La pomme toutefois est sphérique à peu près comme les pommes communes ou mieux comme une orange, ainsi qu'on le voit sur maints monuments anciens, bien que souvent elle ait aussi la forme d'une grenade (1).

XIII. — Pour achever la ressemblance entre l'Eucharistie et le Paradis terrestre, il fallait figurer la fontaine qui était au milieu du jardin des délices et les quatre fleuves émanant d'elle qui l'arrosaient dans tous les sens. Or, la fontaine inépuisable d'eau surnaturelle et divine jaillissant jusqu'au ciel, d'où elle dérive, c'est l'Eucharistie elle-même, et les quatre fleuves sont les quatre Évangélistes représentés précisément dans les quatre petits médaillons aux angles de la corniche. Car, de même que les quatre fleuves du Paradis terrestre, c'est-à-dire, le Phison, le Géhon, le Tigre et l'Euphrate répandaient les eaux fécondantes de leur unique source miraculeuse partout (2); ainsi les quatre Évangélistes ont porté les eaux de la révélation et de la grâce dans toutes les contrées du globe, c'est pourquoi saint Paulin de Nole a chanté : *Evangelistae, viva Christi flumina* (3). Il est intéressant de rapporter ici ce que M. Piper, dans sa *Mythologia der Christlichen Kunst*, p. 318, dit avoir trouvé sur un monument allemand :

MATTHÆUS

Nuncius iste boni fluit amnis ut hic paradisi.
Geon interpretatur felicitas et significat evangelium Matthei.

MARCUS

Hic fluit ut Tigris racionis dogmate velox.
Tigris interpretatur fertilitas et signif. evangel. Marci.

LUCAS

Ut fluvius stagnas cum coelica dogmata ructas,
Eufrates interpretatur velocitas et sig. ev. Lucæ.

JOHANNES

Hic reserat scriptis superi misteria fontis.
Physon insufflacio interpretatur et sign. evan. Johannis (4)

(1) J'ai parlé au long de cela dans mon traité intitulé : *Les qualités de l'Hostie et leur symbolisme*, Carcassonne 1886.

(2) Et fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradysum, qui inde dividitur in quatuor capita, etc. (Gen., II, 10.)

(3) Epist. XXXII, 10, ad Severum.

(4) Voir *Le Trésor du Dôme d'Aix-la-Chapelle*, par Mgr Barbier de Montault, pag. 22.

XIV. — Les beaux-arts constituent l'un des plus grands attraits de la vie libre et aisée. Aussi, ont-ils toujours fleuri chez les nations civilisées à leurs meilleures époques. Le paradis sur terre, lieu de bonheur, *locus voluptatis*, ne pouvait pas ne pas admettre le concours des arts et pour honorer le Saint-Sacrement et pour l'honnête agrément des hommes. Tous les arts donc dans ce tableau font effort à l'envi pour apporter leur tribut au *Roi de la gloire*. Le dessin et l'architecture dans la forme du tableau lui-même appellent après eux, comme leur complément, l'éloquence, la poésie et la musique. L'éloquence est représentée par saint Dominique, assis dans l'arcade à gauche du cadran et prêchant apparemment contre les Albigeois, ennemis de l'Eucharistie, en présence d'une statue de la Sainte Vierge, à une foule composée de personnes de tous les sexes, de tous les âges et de tous les rangs. La poésie est figurée par saint Thomas d'Aquin qui, à genoux devant le Pape Urbain IV, assisté d'un évêque, lui présente très humblement l'admirable Office du Très Saint-Sacrement, chef-d'œuvre de poésie religieuse. Enfin, les deux orchestres, celui à droite du côté de saint Thomas, et celui à gauche du côté de saint Dominique, exécutent de la musique vocale et instrumentale, le premier sur l'hymne :

Pange, lingua, gloriosi
Corporis mysterium ;

et l'autre sur l'hymne :

Sacris solemnibus juncta sint gaudia, etc.

Fallait-il davantage, pour figurer tous les arts et pour faire de ce tableau l'image parfaite du Paradis terrestre, du chef-d'œuvre de Dieu et des hommes, de l'admirable synthèse de tout ce que Jésus Christ a fait et fait encore pour les hommes et de tout ce que les hommes ont rendu et rendent en retour à Jésus-Christ, qui ayant aimé les hommes, paracheva son amour en les aimant jusqu'à la fin, jusqu'à instituer ce sacrement pour eux ?

XV. — Le socle est distribué en cinq compartiments rectangulaires en forme de canons d'autel avec des légendes. Le compartiment du milieu a ce que voici :

TITRE DU TABLEAU

« *Paradis sur terre* ou christianisme ravivé moyennant l'adoration perpétuelle de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, et l'*Horloge eucha-*

ristique indiquant les Messes qu'on célèbre à toutes les heures et dans chaque partie du monde suivant la prophétie de Malachie : « De l'Orient à l'Occident... et en tout lieu, on sacrifie et l'on offre à mon nom une oblation pure, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur. (Malach., I, 11.)

Pour la description du tableau voir le livre avec ce titre, c'est-à-dire *Le Paradis sur terre*, de M. l'abbé Rolland, chanoine de Langres (1).

Dans le petit compartiment à la droite du titre on lit :

ORAISONS JACULATOIRES

Qu'on recommande aux adorateurs de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement :

I

« Per me all' Eterno Padre
« Gesù s'immola ognora,
« Con lui sacrificarmi
« Io voglio ancora. »

II

« Esposto, o Gesù mio,
« Nel divin Sacramento,
« Vi adoro coi fedeli
« Ogni momento. »

III

« Stassi nel Tabernacolo
« Il mio celeste amore,
« Sia dunque a lui rivolto
« Sempre il mio cuore. »

IV

« A noi si dà Gesù
« Dell' alme nostre amante :
« Oh! venga nel mio core
« Ad ogni istante. »

V

« Gesù in Sacramento
« Compendio di miracoli,
« Ti adoro ogni momento
« In tutt'i Tabernacoli. »

I

Comme Jésus s'immole sans cesse à son Père éternel, ainsi je me veux sacrifier avec lui.

II

O mon Jésus je vous adore à chaque instant avec les fidèles, exposé dans le divin Sacrement.

III

Mon céleste amour demeure dans le Tabernacle : mon cœur donc soit sans cesse tourné vers lui.

IV

Jésus, l'amant de nos âmes, se donne à nous : oh! qu'il vienne à tout moment dans mon cœur!

V

Mon Jésus, qui, dans le Saint-Sacrement, êtes le résumé des miracles, je vous adore à chaque instant dans tous les Tabernacles.

(1) Dans ma *Communion par excellence*, Tours 1886, V^e conférence, je démontre scolastiquement comme quoi la sainte Eucharistie est en réalité *notre Paradis sur terre*.

Par ces oraisons jaculatoires fort belles et très touchantes on voit clairement que chacune d'elle est l'expression de l'âme fidèle suivant qu'elle considère la sainte Eucharistie : 1° comme sacrifice; 2° comme objet d'adoration solennelle par l'Exposition publique; 3° comme contenant d'une manière permanente Jésus-Christ dans le tabernacle; 4° comme cachant l'aimant de nos âmes, en faisant allusion au tournesol et à l'aiguille aimantée; 5° comme résumé de tous les miracles de Jésus-Christ où il a voulu nous laisser un perpétuel monument de ses prodiges et le chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté sans bornes. En conséquence, ces oraisons jaculatoires sont comme la conclusion de tout le tableau, et comme l'encens qui doit sans cesse monter de nos cœurs vers le ciel.

En effet, ce chef-d'œuvre d'invention, d'érudition théologique et d'art n'a eu, ne pouvait avoir pour but final sur terre que l'adoration et l'amour de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement, de Jésus-Christ-Hostie, et non pas seulement un stérile sentiment de beauté esthétique, d'admiration et de louange. Si cela eût été, le divin Sauveur n'eût pas manqué de s'en plaindre, ainsi qu'il le fit à l'égard des Juifs charnels, en leur disant : *Populus iste labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me* (Matth., xv, 8).

XVI. — Voici maintenant comment l'auteur lui-même expose le plan de l'Etendard. Dans le compartiment rectangulaire du socle près de saint Luc, on lit :

I

PLAN DU TABLEAU CONSIDÉRÉ EN TANT QUE PARADIS SUR TERRE

« Notre-Seigneur Jésus-Christ demeure avec nous dans le Saint-Sacrement offert comme victime sur nos autels, exposé à l'adoration publique, caché dans les tabernacles et se donnant à nous dans la très sainte communion.

« La connaissance pratique de ce dogme constitue le vrai paradis des fidèles et de toute l'Eglise militante qui, pleine de joie, fait sa cour à son divin Epoux dans le sacrement de l'autel en lui disant : *Dilectus meus mihi et ego illi*. L'Eglise, au moyen de son auguste chef, le Souverain Pontife, et au moyen de ses évêques de toutes les parties du monde, lui

présente le cœur de tous ses enfants, en se souvenant fort bien de ce que Jésus-Christ dit : *Ubi thesaurus vester est ibi et cor vestrum erit.*

« C'est précisément ce qu'on a voulu représenter par les figures qui se trouvent dans le panneau ovale. »

II

PLAN DU TABLEAU REGARDÉ COMME HORLOGE EUCHARISTIQUE

« Puisque à chaque heure et dans tous les instants, on célèbre plusieurs messes tantôt dans une, tantôt dans une autre partie du monde, pour que les fidèles puissent saisir et goûter presque d'une manière sensible cette vérité et s'exciter à assister, du moins en esprit, à toutes les messes qu'on dit dans le monde entier, on a figuré dans ce tableau sept prêtres célébrant dans chacune des sept parties principales du monde. Au bas du tableau, on a représenté un cadran d'horloge, mais dans l'Etendard complet on place une véritable pendule, et ailleurs un mécanisme qui, faisant tourner le globe du monde situé derrière le tableau, au lieu des images desdits prêtres, montrera à chaque heure les prêtres de toutes les nations particulières en acte de dire la messe pendant le temps prescrit par l'Eglise.

XVII. — Voilà la description graphique et mystique de l'Etendard heureusement achevée. Quelque longue qu'elle soit, je suis sûr qu'elle ne paraîtra point prolix, au contraire. Je me suis fait continuellement violence pour ne pas m'étendre davantage, quoique je tinsse toujours devant les yeux de l'esprit le *brevis esse laboro? obscurus fio* d'Horace. Les personnes compétentes en cette matière s'apercevront aisément de ce que je viens d'avancer. Ce tableau est un véritable

.....Poema sacro
Al quale haposto mano e cielo e terra (Par., xxv, 1).

pour le dire avec Dante; et le moyen d'être plus court dans son interprétation? J'ai, au contraire, été si rapide et si concis qu'aucuns, peut-être, m'en blâmeront.

Mais, rencontre curieuse et consolante! L'auteur de ce chef-d'œuvre fut

un dominicain du nom de Thomas. Il est à présumer qu'à sa mort, arrivée le 6 juin 1873, Jésus-Christ lui soit apparu comme à saint Thomas d'Aquin, après que celui-ci eût composé l'Office du Saint-Sacrement, et qu'il lui eût également dit : « Bene scripsisti de me, Thoma; quam ergo mercedem accipies ? » et que le savant et pieux prélat ait lui aussi répondu : « Non aliam, Domine, nisi te », et qu'en réalité, il jouisse à présent de cette récompense incommensurable : *merces magna nimis*, à laquelle je n'ose aspirer que par la libéralité infinie et les mérites de Notre-Seigneur lui-même.

Archip. VINCENT AMBROSIANI,

*Docteur en théologie et en droit canonique,
Chanoine honoraire de Perpignan, etc.*

Monacilioni, mars 1885.



3



9



4



8

Tapisseries de l'histoire du Saint Sacrement _ Abbaye de Ronceray d'Angers.

Commencement du XVI^e Siècle _ Avant 1518.

MONUMENTS DU RÈGNE

L'INTRONISATION DU MESSIE

(Explication de la Planche LIII, à la page 96.)

Cette pièce faisait partie d'un magnifique coffret, tout en ivoire, orné d'une masse de sculptures et de statuettes. Il fut vendu à un Anglais au prix de 40.000 francs moins le pinacle, qui en avait été détaché, que nous avons eu la bonne fortune d'acquérir, et dont nous offrons la reproduction à nos lecteurs, dans la planche LIII°.

Il est probable que le coffret en question, était un ancien tabernacle. L'on sait qu'au moyen âge la Très Sainte Eucharistie se gardait dans des coffres du plus grand prix. La pièce d'en haut représentait, souvent, Notre-Seigneur Jésus-Christ-Hostie assis en Majesté et couronné, la plupart du temps, sous les yeux des Anges et des Saints, ses serviteurs.

Ici, l'artiste (peut-être un de ces bons moines, aussi savant en théologie qu'en symbolisme), aura sans doute voulu représenter l'*Intronisation du Messie-Eucharistique* sous les yeux de ses ancêtres, les prophètes et les patriarches.

Tout dans l'Ancien Testament se réfère en somme à la venue d'une *Hostie universelle*. Jusque dans les primitives traditions de tous les peuples sans exception, l'on retrouve cette pensée fondamentale affirmée : *Le Messie qui viendra apportera un pain nouveau*. Ce pain nouveau : L'EUCCHARISTIE, sera la caractéristique de l'OINT DU SEIGNEUR. C'est le grand signe, *Magnum signum* par lequel le Désiré des nations se fera

connaître et devra être reconnu pour *souverain*, pour chef, législateur et pasteur de tous les peuples et de tous les temps.

Le voilà donc assis sous le dais triomphal. Sa main droite bénit le pain de la Nouvelle-Alliance, qu'il tient dans sa gauche. *A ce signe*, ses ancêtres, les patriarches et les prophètes le reconnaissent pour *le Messie*. Ils lui portent les étendards et la couronne murale de Christ-Triomphateur. Deux personnages, symbolisant probablement l'un le pouvoir *religieux* et l'autre le pouvoir *civil*, assistent le Messie-Eucharistique dans ses fonctions. Le pouvoir religieux, à la droite de son trône, le *consacre*; le pouvoir civil, à sa gauche, lui *dirige* la couronne fermée. — Ces deux puissances reconnaissent dans l'*Hostie du Messie* le fondement du PACTE SOCIAL conclu par le Christ avec l'Humanité. A. S.

LA TAPISSERIE DU SAINT-SACREMENT

DE L'ABBAYE DU RONCERAY D'ANGERS, AUJOURD'HUI AU CHATEAU DU PLÉSSIS-MACÉ

(Suite.) (1)

(Explication de la Planche LIV*, à la page 120.)

Pièce n° 3 : longueur 3 mètres, hauteur 1^m 75.

Septième tableau. *La Cène.*

Notre-Seigneur assis sous un dais, occupe le milieu de la table, tenant le calice, autour de lui sont rangés les Apôtres. Au premier plan, à gauche, le Sauveur leur lave les pieds.

*Devant sa mort sacra son sang et corps
Et prestres fist ces apotres à l'heure
De faire ainsi leur dist et soient recors.
Que sous ce pain entier demeure.*

Huitième tableau : *Le Crucifiement.*

Jésus est crucifié entre les deux larrons : il est assisté par la Vierge et saint Jean, et insulté par des Juifs à cheval. Au pied de la croix, qu'elle

(1) Voir le commencement à la page 62, de cette année.

tient embrassée, Louise le Roux, la donatrice, semble contempler le terrible drame de la mort du Fils de Dieu.

*Puis au calvaire il fut sacrifié
Au saint autel de la croix par mystère
Quant des juifs y fut crucifié
Pour les humains souffrit mort très austère.*

A partir de ce tableau, toutes les inscriptions, placées à la partie inférieure, sont écrites sur quatre lignes. Au-dessus de ce quatrain se lisent encore ces mots relatifs à la donatrice :

*Dame Loyse le Roux doyenne
Et dame de chambre de céans.*

Pièce n° 4 : longueur 1^m 35 ; hauteur 1^m 88.

Neuvième tableau : *Idole renversée.*

Un païen se tient près d'un autel, sur le haut duquel est placée une idole. C'est un roi couronné, dont la main laisse tomber un étendard rouge et qui est renversé de son piédestal par la présence de l'Eucharistie, portée par saint Antoine dans un ciboire très élevé. Un Frère cordelier en robe bleue accompagne le saint.

*Ung idolatre qui la foy regnia
Avait un filz. Sainct Anthoine cordelier
Devant lydole lostie sacrée porta
Soudainement on la vit trébucher.*

Pièce n° 5 : longueur 1^m 85, hauteur 1^m 75.

Dixième tableau : *Saint Grégoire le Grand convertit une hostie en chair.*

Saint Grégoire communique un homme et une femme, l'hostie est changée en chair. Le Pape est assisté d'un cardinal et d'un prêtre portant la double croix. Autel avec son rétable et ses rideaux, parement frangé, table de communion couverte d'une nappe blanche, tous ces détails sont intéressants à examiner.

*Saint Grégoire communicoit
Une femme mal advertie
Dont ainsi qu'elle sen soubvenoit
Fut lhostie en chair convertie.*

Onzième tableau : *Doutes d'un prêtre.*

Un prêtre, revêtu d'une chasuble de brocart, célèbre la messe. L'autel,

suivant l'ancien usage, est recouvert d'un dais. Au moment où il doute de l'hostie, celle-ci disparaît, une vision miraculeuse se produit.

*Ung pbre doubtta de lostie
Pourquoy elle se disparut
Mais la sacrée Vierge Marie
Tenant son fils lui apparut.*

Pièce n° 6 : longueur 2^m 10, hauteur 1^m 65.

Douzième tableau : *Délivrance d'un possédé.*

Un homme amène au prêtre un possédé et tient des verges pour le frapper en cas de besoin. Aussitôt que le prêtre a présenté la sainte Hostie, le démon quitte le possédé sous la forme d'un diabolin noir.

*Par la vertu du Sacrement
Fut démontré ung grand miracle
Car le dyable visiblement
Sortit hors dung démoniacle.*

Treizième tableau. *Conversion d'un païen.*

Un prêtre, accompagné de trois clercs avec des torches, porte le Saint-Sacrement : le païen n'y fait aucune attention, mais son cheval s'agenouille aussitôt.

*Ung païen sans honneur passa
Par devant le Sainct Sacrement
Mais son cheval se humilia
Puis creut le païen fermement.*

L. DE FARCY.

(A suivre.)

L'ÉTENDARD DES ADORATEURS

(Planche LV°, à la page 102.)

Voir la description, pages 41 et 102 de la présente année.

LA MESSE

DESSIN DE ROSSELLI, AU LOUVRE

(Explication de la planche LVI°, à la page 126.)

Mathieu Rosselli, peintre florentin, né en 1578, mort en 1650, arrière-petit-fils d'un frère de Côme Rosselli, étudia avec soin les tableaux des

anciens maîtres. Il fut appelé à la cour du duc de Modène, puis à celle de Come II, duc de Toscane, car pour l'enseignement peu de peintres l'égalèrent. *Adolphe Siret*, dans son dictionnaire des peintres, énumère de lui : *Le baptême de Constantin* au Musée de FLORENCE. — *Tobie*, ibid. — *Vierge glorieuse*, ibid. — *Triomphe de David*, ibid. — *Même sujet*, à PARIS. — *Sainte Famille*, ibid, — et ajoute : dessin correct, imitation exacte de la nature. Ensemble tranquille, harmonieux et mélancolique ; beaucoup de grandiose.

L'on retrouve tous ces traits réunis dans son croquis intitulé : LA MESSE, dessin au lavis conservé au *Louvre*, que nous reproduisons dans la planche LVI^e.

Nous ignorons si c'est bien saint Benoît (1), qui est représenté chantant l'Évangile en qualité de diacre pendant la célébration des saints Mystères, au moment où la Sainte Vierge Marie apparaît dans une gloire d'anges offrant l'Enfant Jésus aux assistants émerveillés.

Mais, ce qui nous frappe dans cette ébauche, c'est la majestueuse sérénité de tous les personnages, et leur respectueuse attitude de calme et d'attention.

C'est que la paix morale se produit, et la paix d'esprit s'engendre, pendant la sainte Messe. Dans le sacrifice du Christ-Hostie se trouvent la concorde et la dignité. C'est une école de bonnes mœurs pour les individus qui y assistent, une école de respect pour les sociétés qui y participent.

La Messe et les mœurs, la Messe et le bon ton font la noblesse du sang et la pureté des idées.

L'absence de Messe implique, au contraire, un relâchement inévitable dans les coutumes et dans les caractères.

Le maître aurait donc pu écrire au bas de son esquisse, en imitant la sentence : *Tolle Thomam, et Ecclesiam dissipabo*, cet enseignement : *Tolle sacrificium, et societatem civilem dissipabo* ; enlevez le sacrifice, et je détruirai la société !

X. X.

(1) Évidemment le personnage principal est le diacre nimbé. Ne serait-ce pas saint François d'Assise, qui, on le sait, a voulu, par humilité, rester diacre toute sa vie ? Les stigmates sont peut-être indiqués.

ESTHÉTIQUE DU RÈGNE

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

MANIFESTÉ PAR LE MOYEN DE L'ART

III

DEUXIÈME PÉRIODE, LE MOYEN AGE (1)

I. — L'antiquité chrétienne est à son terme, l'Eglise à terminé l'exposé de ses dogmes fondamentaux, dans les sept premiers conciles œcuméniques, dont la série commencée par le premier concile de Nicée contre les ariens s'est terminée dans la même ville, contre les iconoclastes. Alors, sous la protection de Charlemagne, s'est consolidée, à Rome, la souveraineté temporelle du Pape comme la clé de voûte de la chrétienté, formée par les nations nouvelles qui se sont établies sur les débris de l'Empire romain. Alors, commence le moyen âge. Alors, chez les Barbares convertis, la foi chrétienne est pleine de sève. Alors, tout ce qui sent l'hérésie est repoussé avec horreur; l'hérésie même est estimée le plus grand des crimes, et au fait, pendant huit cents ans, on ne voit plus paraître, en matière doctrinale, aucune de ces grandes erreurs qui se formulent par la négation précise de quelqu'un de nos dogmes; aucune de ces erreurs qui groupent leurs adhérents comme formant au grand jour une religion distincte et en quelque sorte un peuple parti-

(1) Voir l'*exposé général*, III^e année, 1885 janvier, p. 54; et la *première période*, *ibid.*, juillet, p. 195.



La Messe

Dessin de Rosselli XVII Siècle

Au Musée du Louvre .

culier. Les sectes si nombreuses qui agitèrent particulièrement le ^{xiii}^e et le ^{xiiii}^e siècle, les vaudois, les cathares, les patarins, les albigeois, apparaissent comme de ténébreuses imitations; elle ont, quant à la doctrine, quelque chose de nébuleux et de fugitif; leur existence se manifeste surtout comme factions politiques, et s'appuyant sur les armes, elles succombent bientôt par la puissance supérieure des forces armées qui leur sont opposées. Elles ne peuvent tenir surtout contre la vive prédication des nouveaux Ordres religieux. Sortis des bas-fonds de la corruption humaine, elles sont bientôt obligées d'y chercher un refuge et d'y demeurer cachées jusqu'au moment où elles pourront se rallier aux grandes révoltes du ^{xvi}^e siècle.

Contre les sectaires il fallut lutter, mais ils ne nous apparaissent pas comme ayant été à cette époque le principal ennemi de l'Église et de la société chrétienne. L'ennemi, pendant tout le moyen âge, ou plutôt l'obstacle permanent, l'obstacle de tous les jours dont dut triompher la civilisation chrétienne, c'est la barbarie. Cette expression, la civilisation chrétienne, est choisie à dessein par cette raison même que l'adversaire dont nous voulons parler, c'est la barbarie, et la barbarie ou pour mieux dire les restes de la barbarie apparaissent alors opposés, plutôt qu'au christianisme lui-même, en tant que doctrine, à ces bienfaits extérieurs du christianisme qui consistent dans l'adoucissement des mœurs, dans les progrès des lettres et des arts et aussi de l'industrie, dans l'ordre et la paix d'une société bien réglée.

Au contraire, les Francs, les Goths, les Saxons, plus tard les Lombards, les Normands, les Tartares et les autres envahisseurs de l'Empire lorsqu'ils embrassèrent la religion chrétienne, l'avaient fait avec une franchise si rude qu'elle excluait toute arrière-pensée de subtilité doctrinale, mais elle n'impliquait pas toujours une victoire parfaitement accomplie sur les instincts d'une nature violente et farouche. Dans ces conditions, les peuples barbares prenaient le christianisme tel qu'il leur apparaissait, et à beaucoup d'entre eux il est parvenu tout d'abord entaché d'arianisme. De là cette grande violence avec laquelle par exemple, cette hérésie fut soutenue par les Vandales en Afrique; de là aussi la ténacité avec laquelle les Visigoths, pendant longtemps la maintinrent en Espagne. Mais enfin, un peu plus tard pour ceux-ci, quand s'accomplit leur conversion au catholicisme, ils apportèrent aussi dans leur soumission à l'Église les qualités inhérentes à leurs dispositions natives. On

comprend que, dans ces conditions, ils aient adopté plus facilement les saintes précisions de la foi chrétienne qu'ils n'en ont avec une égale facilité recueilli les fruits comme civilisation.

Il semble que cette jeunesse prolongée de la chrétienté était utile dans les vues de la Providence pour le développement de certaines qualités suréminentes qu'une civilisation raffinée, venue trop tôt, aurait fait avorter.

Les beaux temps de la chevalerie, ces temps où l'on bâtissait nos cathédrales, où saint Thomas d'Aquin écrivait sa Somme théologique, l'œuvre philosophique, scientifique et littéraire la plus élevée que le genre humain ait jamais conçue, n'étaient certainement pas des temps barbares ; mais il y avait à cette grande époque des restes de barbarie, on les aperçoit si l'on compare les connaissances naturelles et historiques que l'on possédait alors avec ce que l'on en avait su précédemment, avec ce que l'on devait en apprendre dans la suite. Il y avait diminution de progrès, si l'on considère ce que l'on avait perdu pour la facilité des communications, pour les procédés de l'industrie, pour les aisances de la vie, pour le poli des mœurs. Dans les arts, particulièrement dans les arts figurés du moins, il est bien clair que pour le maniement des instruments et la science des procédés on était resté dans un état de décadence par rapport à l'antiquité classique, et que l'on n'était pas sorti de l'enfance comparativement à l'essor qui devait à cet égard caractériser la Renaissance. Mais ce n'est là que le corps de l'art, et pour peu qu'on s'élève à la considération de ce qui en est l'âme, les pensées et les sentiments exprimés par les procédés artistiques, on reconnaîtra que, au moyen âge, dépassant tout ce qui avait été conçu par les Grecs et les Romains, il a atteint sous ce rapport une élévation à laquelle les plus grands des modernes n'ont pas pu se maintenir, fourvoyés qu'ils ont été par les prestiges de l'exécution au point de faire prévaloir la perfection du moyen sur l'excellence du but.

En cela, nous parlons des arts figurés ; car, pour ce qui est de l'architecture, on peut se demander si, relativement même à l'exécution matérielle, le moyen âge, dans la construction des églises, est resté inférieur, soit à l'antiquité païenne, soit à la science des constructions modernes. On l'avait cru sous l'empire de cette idée, que tout ce qui ne rentrait pas dans les règles formulées par Vitruve, venait des Goths et des Lombards et demeurerait plus ou moins entaché de barbarie. Il est certain, au contraire, qu'en fait

d'art, rien n'est venu des peuples qui ont envahi l'empire romain, que la dégradation et la ruine, si on considère ce qu'ils amenaient avec eux. Mais, si l'on considère que leur mélange avec les anciennes populations de l'empire, fécondé par le christianisme, a pris le caractère d'un renouvellement, d'un enfantement, on peut dire que de l'âme de ces peuples nouveaux, il est jailli comme une création artistique elle-même toute nouvelle, qui n'est point une dégénérescence par rapport à l'antiquité, qui n'est point une enfance par rapport à l'évolution qui détermina ensuite le retour aux formes antiques; c'est un art qui a son autonomie absolument propre.

Le siècle d'Innocent III, de Philippe-Auguste, de saint Louis; le siècle de saint Dominique, de saint François, de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin; le siècle de Notre-Dame de Paris et de la cathédrale de Cologne, fut aussi, sous beaucoup de rapports, une floraison de civilisation chrétienne comparable aux plus grands siècles de l'histoire; ne le cédant point à ceux qui ont été célébrés sous les noms de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, ou plutôt ne leur cédant à certains égards, que pour le ur demeurer supérieurs sous d'autres rapports. Mais cela n'exclut point la considération générale que nous avons proposée sur les restes de barbarie qui n'avaient pas encore disparu à cette grande époque. Le christianisme avait donc à les combattre, et de même, tout ce qui provient de lui comme doctrine et comme vertu. Et le combat se continue incessamment, en effet. La chevalerie les combattait à sa manière, la science de saint Thomas à la sienne; les artistes de nos cathédrales apportaient aussi dans cette lutte leur contingent de vaillance; mais, dans la mêlée, il n'est pas toujours facile de distinguer ce qui revient à chacune des parties combattantes, tant la vigueur de la conception s'associe souvent dans la statuaire spécialement avec la rudesse des procédés.

Quant à l'architecture, dans la partie ascendante du moyen âge, on distingue deux sortes de systèmes, l'architecture romane et l'architecture ogivale. L'architecture romane dérive du système de construction adopté par les Romains, lorsqu'à l'architrave des Grecs ils substituèrent l'arceau, et de même que les langues modernes dérivées du latin se rattachent au latin populaire bien plus qu'au latin littéraire, de même le roman se forma d'après l'architecture romaine déjà tombée en décadence. Il ne faut donc pas, dans le commencement, y chercher une grande pureté de style. Ne peuvent être

donnés comme modèles de bon goût les monstres accroupis, l'accumulation des figures fantastiques sur les chapiteaux, les modillons, les arceaux, mais le goût reparait quand l'architecture romane se dégage et s'élargit dans le sens qui en fait jaillir l'architecture ogivale; à cette époque où elles se joignent, quand la première déjà s'élance, et que la seconde est dans la période de sa mâle vigueur. La diminution du goût, au contraire, se fera sentir quand on s'attachera trop aux fioritures, aux légèretés, aux dentelles de pierre, qui s'obtiendront facilement par l'habitude d'élever dans les airs des masses de petits matériaux soutenus par de fortes butées. Quand la pureté de style cède à de pareils enfantillages, les restes de la barbarie n'y étaient-ils pas pour quelque chose? N'est-ce pas au contraire en s'attachant à la pureté des lignes que l'architecture de Palladio, de Bramante a si promptement, en Italie, reconquis la position?

L'architecture romane et l'architecture ogivale bien comprises n'ont rien de barbare, on doit dire au contraire, qu'elles se dégagent de la barbarie, en vertu d'une impulsion chrétienne qui part du pôle opposé. Si bien, qu'on y trouve deux des caractères inhérents à toutes les œuvres de Dieu, à l'action divine en toutes choses où elle se manifeste successivement: caractère de force continue et tempérée; caractère de force vive qui s'élance. Ces deux caractères sont exprimés par rapport aux évangélistes par le bœuf et le lion: le bœuf de saint Luc qui trace si solidement son sillon au travers des circonstances historiques au milieu desquelles s'est développée la vie du Sauveur; le lion de saint Marc qui la prend vivement au moment où la prédication de saint Jean-Baptiste le proclame avec éclat, et qui, en quelques bonds, le conduit jusqu'à la résurrection.

N'est-il pas clair de même que l'architecture romane a quelque chose de robuste, de plein, d'arrondi, comme le bœuf, tandis que l'architecture ogivale bondit et s'élance comme le lion. Et si l'on veut poursuivre ce mode de comparaisons, on reconnaîtra facilement des rapports entre l'architecture simple, rationnelle des basiliques primitives avec la figure de l'homme qui sert d'emblème à l'Évangile de saint Mathieu. Quant à l'aigle de saint Jean, on en retrouve l'image dans les hautes coupes de la Renaissance, celle de Saint-Pierre de Rome, par exemple. On peut dire, en effet, qu'elle plane en quelque sorte sur le sanctuaire.

Nous relevons ces considérations immédiatement inspirées par l'esprit qui dirige cette *Revue*, non point avec la pensée que toutes les voies peuvent être suivies indifféremment pour glorifier Dieu, car il peut y en avoir de défectueuses ; mais parce que nous y voyons l'affirmation d'une grande vérité : à savoir que, dans toutes les phases par lesquelles passe l'humanité au travers de l'histoire, et que dans toutes les directions qui peuvent lui être imprimées, il y a toujours moyen pour l'art de remplir son office de manifestation et de glorification. Il le fait sous des aspects différents, qui bien considérés viendront concourir à l'harmonie universelle et serviront à célébrer le règne de Jésus-Christ dans toutes les périodes et à tous les points de vue qu'amène la succession des choses humaines.

II. — Nous admettons que le moyen âge, pendant toute sa durée, fut une lutte entre la barbarie ou plutôt entre des restes de barbarie et l'esprit chrétien. Cet esprit, s'il était universellement suivi, se réaliserait bien vite par la perfection de la civilisation chrétienne. Mais, puisqu'il y a lutte, il s'en suit que, dans aucune de ses œuvres, le moyen âge n'a été si chrétien que la barbarie ne s'y fasse plus ou moins sentir. Nous ne nierons donc pas qu'on ne puisse en apercevoir de traces, même dans l'architecture de nos grandes cathédrales ; même dans la *Somme* de saint Thomas. Si l'on considère sa latinité, ses connaissances bornées dans l'ordre des sciences naturelles, nous dirons seulement que ce sont de ces traces que laisse sur un champ de bataille, un ennemi vaincu, tant de pareilles œuvres ont éminemment, dans leur ensemble, le caractère de la civilisation chrétienne.

De même, dès qu'il apparaît des symptômes de renaissance on y aperçoit déjà l'empreinte des écarts qui doivent altérer la civilisation moderne, on en distingue les germes, et la lutte du christianisme contre tout ce qui faussera cette civilisation a déjà commencé. N'empêche que la Renaissance elle-même ne doive produire des œuvres si chrétiennes, que l'on peut dire, qu'elles le sont prodigieusement. C'est sous cet aspect que nous considérerons spécialement Saint-Pierre de Rome, tant ce magnifique monument nous apparaît avec un caractère de victoire, victoire toutefois, qui laisse voir quels étaient les ennemis et nous montre la nécessité de toujours continuer à combattre.

Au moyen âge, dans les arts figurés, pour faire ressortir la victoire de la pensée et des sentiments chrétiens, il est nécessaire de faire comprendre que, dans l'art, ce que l'on exprime doit être compté comme ayant plus de valeur que la manière de l'exprimer ; en un mot, il faut admettre la supériorité du fond sur la forme. Cependant, pour satisfaire spécialement aux conditions de l'art, la beauté de la forme est elle-même nécessaire, et afin de leur faire mériter le nom d'artistes, il a fallu laver les tailleurs d'image et les verriers de nos cathédrales, aussi bien que les mosaïstes du XII^e et du XIII^e siècle en Italie, du reproche d'avoir été dédaigneux de ce genre de beauté. La preuve qu'ils ne le furent pas nous est donnée par le fait du mouvement ascendant que l'on constate chez eux précisément sous ce rapport, et cela à mesure que l'on avance, à partir de l'affaissement artistique le plus grand qui eut lieu aux IX^e, X^e et XI^e siècles. Cet affaissement d'ailleurs ne fut jamais porté à tel point, qu'il ne se manifeste en tout temps des efforts pour mieux faire, et on ne saurait dire que jamais ces efforts aient été complètement infructueux.

Et remarquez que si l'on s'efforce d'améliorer le dessin, la perspective, la couleur, tout ce qui concourt à constituer le corps de l'art, c'est en vertu d'une impulsion toute chrétienne, afin de rendre la forme extérieure plus digne de l'élévation de fond. Le mouvement dont nous parlons acquiert par là une valeur et un intérêt bien supérieurs à tous ceux que peuvent leur donner les succès les plus heureux des artistes restés purement artistiques, quand ils auraient dû se proposer principalement un but transcendant, le but d'élever l'homme vers Dieu.

On s'élève vers Dieu de deux manières, par l'esprit et par le cœur, par les pensées et par les affections. Or, il est arrivé que l'influence du naturalisme se faisait dès lors sentir et menaçait de devenir pernicieuse, et à cause de son exagération et parce qu'elle tendait à faire dévier le perfectionnement de la forme, la faisant prendre pour but au lieu de la cultiver comme elle doit l'être à titre de moyen. En conséquence, l'empire des idées jusque-là si fortement chrétiennes dans l'art, allait subir un dépérissement. Alors, sous l'inspiration du Séraphin d'Assise, est apparue l'école mystique qui releva l'art chrétien par l'expression des plus pures et des plus sublimes affections.

Le caractère de l'art, spécialement dans les arts du dessin, se manifeste à toutes les époques par une figure principale, qui est toujours une figure de

Notre-Seigneur Jésus-Christ. Au temps des persécutions et des catacombes, nous avons vu que cette figure était celle du bon Pasteur, image d'une paix de l'âme que ne pouvaient troubler ni les supplices, ni la mort. Quand l'Eglise triomphe avec Constantin, la figure caractéristique de la situation est celle du Christ triomphant. A mesure que pour l'Eglise reviennent les épreuves, s'introduit graduellement l'image du crucifix, mais comme l'Eglise triomphe de toutes ses épreuves et par ses épreuves mêmes, Jésus-Christ quand on le représente d'abord sur la croix, apparaît triomphant sur cette croix même, les bras fermement étendus pour embrasser le monde, la tête souvent surmontée de la couronne royale. A ses côtés, quand on y représente d'autres personnages, apparaît principalement l'Eglise. Couronnée, elle-même, elle inaugure son règne en puisant largement aux sources de la grâce. Du cœur ouvert de Jésus, cette grâce divine se répand dans le monde par son ministère et va abreuver partout les fidèles.

Quand vient le moment où ces nobles idées sont moins comprises ou plutôt moins universellement goûtées dans la sphère des artistes, et qu'au contraire, avec saint François s'ouvre le cycle des vifs élans de l'amour, et des tendres épanchements dans les âmes pures, l'ère des pieuses sensibilités ; alors, on pourra voir plus fréquemment le divin crucifix souffrant et mourant sur la croix. Alors le Séraphin d'Assise embrassera avec attendrissement le pied de cet instrument sacré de douleur et de salut ; et bientôt après, la Madeleine prendra ce rôle, devenu, quand il lui est donné, plus caractéristique encore.

On peut dire que c'était là un prélude pour la dévotion au Sacré-Cœur et que Jésus commençait ainsi à régner principalement par l'amour.

C'est alors aussi que la dévotion à la sainte Eucharistie devint non pas plus vive, car nous ne croyons pas que les Saints de l'antiquité chrétienne et du haut moyen-âge aient été jamais surpassés quant à la vivacité fondamentale de leurs pieux sentiments pour le Dieu voilé sous les espèces sacramentelles ; mais, cette dévotion devint plus explicite. La fête du Saint-Sacrement fut instituée ; saint Thomas d'Aquin en composa l'Office ; ses hymnes demeurent en tête des chants les plus sublimes et les plus touchants qu'ait jamais produits la poésie chrétienne. Et alors, quand, au milieu de toutes les splendeurs que peuvent étaler les cités ; quand, sous des arcs de triomphe multipliés ; quand, au milieu des fleurs et des parfums ; quand, au milieu

des cœurs embrasés, des foules prosternées, passe le pain sacré, abrité sous le dais qui affirme sa souveraineté universelle, alors, on peut dire que jamais prince, jamais vainqueur n'a reçu de pareilles ovations.

Ce n'est pas là, seulement, la divine royauté de Jésus-Christ que l'on proclame, la toute-puissance de son règne, mais spécialement, la toute-puissance de son règne eucharistique, la toute-puissance de son règne par l'amour ; sa toute-puissance en tant qu'il reste sous des symboles de faiblesse et de mort. Et ce qui ajoute au caractère de cette marche triomphante, c'est précisément que la présence réelle vient d'être l'objet d'attaques sourdes, mais qui auraient été rapidement propagées par des milliers de sectaires, si la bataille n'eût été gagnée. Elle l'avait été par cette vaillante armée de fidèles, dont saint Dominique et saint François furent alors les principaux chefs, et la victoire fut principalement remportée par ce qu'ils apportèrent dans la lutte de foi et d'amour.

Jésus-Christ règne alors, il règne si bien qu'on pourrait demander : qu'a-t-il donc à faire pour mieux régner ? Où est encore la barbarie que nous avons signalée comme l'ennemi qu'il fallait encore vaincre ? Nous n'avons pas ici à rechercher ses traces dans les débris d'institutions qui n'avaient pas été encore adoucies suffisamment par le christianisme ; notre rôle est plus restreint, la part de l'art étant prépondérante dans notre étude, c'est principalement dans les monuments de l'art que nous devons chercher ce qui reste à faire pour que, dans cet ordre d'idées, la victoire soit complète. Nous nous sommes mis sur le terrain en particulier des arts figurés, et les prenant à la fin du moyen âge, nous sommes descendus jusqu'au xv^e siècle. C'est le temps où fleurit le pieux artiste dominicain, Fra Angelico, de Fiesole ; nous avons pu l'appeler le plus chrétien des peintres, mais nous ne saurions prétendre qu'il a réuni comme artiste tous les genres de perfection. Sous certains rapports, on ne peut disconvenir qu'il balbutie encore, qu'il tâtonne et l'on se rappelle que l'art était tombé si bas, qu'on avait pu le considérer comme mort, et juger qu'il avait eu besoin de renaître. L'art de Fra Angelico, n'a rien de barbare, c'est le contraire, mais c'est un art qui ayant pris une nouvelle naissance au sein des ruines que la barbarie avait faites, a grandi ensuite, grandit encore, et n'est pas arrivé à sa maturité. Chacun de ses progrès est donc une victoire contre la barbarie. Puis, en même temps que la

civilisation chrétienne a derrière elle la barbarie dont elle se dégage de plus en plus, devant elle, se présente ce qui faussera la civilisation moderne, et c'est un autre ennemi contre lequel il faut aussi lutter. Cet ennemi, dans la sphère des arts figurés, c'est le sensualisme, le naturalisme, l'individualisme, on peut lui donner ces différents noms. Se soustraire à leur influence, c'est les vaincre et c'est là ce que fait le pieux artiste ; il le fait au suprême degré, quand il s'élève si haut dans les qualités absolument contraires, non seulement parce que mieux que personne il a su rendre les pures aspirations d'une âme qui se donne à Dieu et à qui Dieu se donne, mais encore plus généralement, parce qu'il a su rendre les caractères et manifester les sentiments intimes, si bien qu'on pourrait l'appeler le peintre des âmes.

Quelle plus grande victoire pouvait remporter l'art contre la force brutale, ce côté le plus saillant de la barbarie ? Comment mieux vaincre en même temps le sensualisme ? Et comme les âmes représentées par le vénérable peintre sont principalement des âmes subjuguées par l'amour de Dieu et que le but suprême auquel aspire le divin Conquérant est d'assujettir les âmes par l'amour, on peut dire que cet humble religieux a été le peintre des plus belles conquêtes que le souverain Triomphateur ait jamais accomplies, par cela même, que selon l'expression de Vasari, les saints qu'il a faits ressemblent plus à des saints que ceux d'aucun autre peintre.

Ce n'est pas tout pourtant, et nous aurions exprimé insuffisamment notre pensée si nous avons pu laisser croire à quelqu'un que le *Beato Angelico* satisfait sous tous les rapports à l'idéal que nous nous faisons de l'art chrétien. Nous sommes convenus, au contraire, que, à beaucoup d'égards, il ne fait que balbutier, et nos aspirations à nous-même appellent une ère de virilité où le triomphe de la civilisation chrétienne sur la barbarie s'affirme dans l'art par la plénitude de la beauté dans la forme, mise au service de la plénitude de la beauté dans le fond.

Le progrès qui suivit son cours de Giotto à Masaccio, de Masaccio à Raphaël dans le sens du perfectionnement plastique de l'art, d'une imitation de la nature de plus en plus heureuse, d'une ascension vers un idéal de beauté corporelle qui reconquit tout le terrain perdu sous ce rapport depuis l'affaissement de l'art antique, pour le surpasser ensuite, rentre au contraire entièrement dans les termes de notre programme. Nous déplaçons la

fausse direction que prit la Renaissance, nous sommes bien éloigné de la réprover en tous points. Il nous fallait une renaissance dominée par le sentiment chrétien, et la renaissance que nous avons eue a cédé à d'autres influences moitié païennes, moitié naturalistes. Reste cependant que le progrès qui fut corrompu de la sorte provenait d'une impulsion chrétienne ; et, si altéré qu'il ait été, il constitue, en tant que victoire sur la barbarie, un triomphe pour le christianisme et un succès à relever parmi les grandeurs du règne de Jésus-Christ sur la terre. Et, purifié, il tiendra sa place parmi les trophées de son règne immortel.

Le côté par où la situation fléchit, tient à l'intervention de ce nouvel ennemi qui fausse, avons-nous dit, la civilisation moderne et l'empêche d'être absolument chrétienne ; cet ennemi dans l'art nous est apparu sous les noms de sensualisme, de naturalisme. La prenant au point de vue social, à l'époque où nous sommes parvenus, on peut y voir déjà le commencement de cette sorte de lutte humanitaire qui tend à substituer l'homme à Dieu. Mêlée à la vraie civilisation chrétienne, cette civilisation plus ou moins faussée lui emprunte tout ce qu'elle a de bon et travaille pourtant à l'étouffer. Mais Celui qui règne dans les cieux la fera servir au contraire à l'accomplissement de ses desseins. Il l'a prise comme auxiliaire pour faire disparaître les derniers restes de la barbarie, et nous voyons comment s'est accomplie dans l'art cette sorte d'épuration.

Dès qu'on envisage la Renaissance à ce point de vue, on comprend qu'il doit y avoir en elle quelque chose de vraiment chrétien, et l'on se persuade que ce caractère doit se retrouver dans quelques-unes au moins de ses œuvres. En y regardant bien, on reconnaît, en effet, que ce sont les principales et les plus belles, celles aussi qui ont eu le plus d'éclat. Nous essaierons de justifier cette pensée en concentrant notre attention sur Saint-Pierre de Rome, comme monument d'architecture, puis sur quelques-unes des œuvres de Raphaël et de Michel-Ange pour la peinture et la sculpture.

Comte GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT.

ÉCONOMIE SOCIALE DU RÈGNE

L'IDÉE SOCIALE DU MAÇONNISME

LETTRE A MONSIEUR LÉON HARMEL (1).

Très vénéré Monsieur, puisque vous m'y encouragez avec tant de bonté et d'insistance, je reprends, au point où nous l'avions laissée, notre dernière conversation sur l'économie sociale du catholicisme.

Nous disions que dans chaque mouvement social comme dans l'ensemble de ces mouvements, quatre agents, quatre facteurs sont à considérer, sous peine de perdre un élément nécessaire de solution :

- 1° L'action de la Providence divine ;
- 2° L'action de la Providence diabolique, qui est à la fois la contrefaçon et la contre-partie de la Providence divine ;
- 3° L'évolution logique de la matière sociale d'après la loi de son être, c'est-à-dire l'évolution *spontanée* de la nature humaine en tant que sociale ;
- 4° L'action libre de l'homme (individu ou groupe social).

Par l'action combinée de ces agents, l'humanité se scinde en deux cités qui s'enchevêtrent plus ou moins visiblement sur le terrain de l'action sociale : la cité du Bien et la cité du Mal ; la cité de l'Amour et la cité de la Haine ; la cité de l'Humilité et la cité de l'Orgueil ; la cité de la Concorde et la cité de la Discorde.

Mêlées et confondues dans la suite des événements, ces deux cités ont toute une série d'actions et de réactions mutuelles dont on peut, par une observation délicate et raisonnée, saisir les lois assez complexes.

Nous nous sommes occupés tout d'abord d'une de ces lois que nous pourrions appeler *la loi des courants* :

Périodiquement, l'humanité est traversée par certains courants sociaux qui, imperceptibles au début, finissent par entraîner les intelligences et les événements.

Où est la force principale de ces courants ?

(1) L'éminent M. Léon Harmel a bien voulu ne pas nous refuser l'autorisation de publier quelques extraits de notre correspondance que nous désirons communiquer à plusieurs de nos associés.

Dans une IDÉE SOCIALE DOMINANTE, une idée maîtresse susceptible de se développer peu à peu, de parcourir une série d'évolutions qui lui donnent tout son épanouissement, et lui assurent toute sa puissance d'action.

Ces idées conquérantes germent ordinairement dans les sommets sociaux, descendent de hiérarchie en hiérarchie, et se développent en proportion du libre concours des corps hiérarchiques chargés de distribuer la sève sociale. C'est dans cette marche descendante, qu'elles acquièrent par phases successives leur complet développement.

Au fur et à mesure qu'elles arrivent dans les masses profondes du peuple, quelque génie populaire se les assimile, les exprime avec une force prestigieuse, et, leur donnant une puissance expansive irrésistible, entraîne, avec ces masses et par elles, tout le corps social.

L'idée se développe ainsi dans l'ordre de son évolution logique, par une marche de haut en bas ; mais dans ses incarnations à degrés successifs, elle exerce une poussée de bas en haut.

Au point de vue de la moralité, l'idée sociale dominante peut être indifférente de sa nature, et capable de servir le bien comme le mal : elle peut être bonne, elle peut être mauvaise ; elle peut être mixte à des degrés divers. Son triomphe peut être plus ou moins complet, plus ou moins mêlé. Il y a là des nuances à l'infini.

Pour s'expliquer le succès ou l'insuccès de telle idée sociale, il importe de mettre en ligne de compte le travail intellectuel de chaque cité sur ce terrain.

Supposons deux idées sociales en présence : l'une bonne, l'idée de la cité du bien ; l'autre mauvaise, l'idée de la cité du mal. La cité du mal combat vigoureusement l'idée bonne, et pousse de toutes ses forces l'idée mauvaise. Au contraire, la cité du bien défend mollement l'idée bonne, et combat à peine l'idée mauvaise. Qui l'emportera ? Assurément l'idée mauvaise. Dans le cas contraire, le contraire serait vrai. Entre deux idées dont l'une est mollement soutenue et vigoureusement attaquée : l'autre vigoureusement soutenue et mollement attaquée, il n'est pas difficile de décider quel sera le sort du combat, si toutefois sur le champ de l'épreuve, Dieu laisse l'épreuve aller son cours ordinaire.

DONC, L'INÉGALITÉ DU TRAVAIL SOCIAL ENTRE LES DEUX CITÉS EST UNE DONNÉE ABSOLUMENT NÉCESSAIRE A ÉTABLIR, POUR SE RENDRE UN COMPTE EXACT D'UNE SITUATION.

Ici, une observation qu'il nous importe de noter. Dans un état de lutte entre deux idées sociales d'une moralité diamétralement opposée, il peut y avoir *prédominance* dans les intelligences, puis dans les faits, de l'une sur l'autre ; mais il n'y a pas *suppression* de l'une par l'autre : *L'idée vaincue garde une force qui pourra se retrouver.*

Aussi, tant qu'existeront sur terre les deux cités, le triomphe ne sera jamais absolu d'aucun côté ; chacune d'elles conservant jusqu'à un certain point sur le résultat de son travail antérieur, comme un germe d'avenir : en sorte qu'au triomphe du bien se mêlent des germes de décadence pour l'avenir, et réciproquement au triomphe du mal se mêlent des germes de restauration, qui peuvent triompher à leur tour, mais non sans mélange, jusqu'au jour du suprême dénouement.

La somme de travail social des deux cités sur l'idée qui domine la période finit donc par fournir une résultante qui se décompose en un élément bon et un élément mauvais proportionné au travail de chacune d'elles, et qui s'inscrit au livre de l'avenir, pour s'évaluer plus tard en avoir ou en déficit. Les chances d'avenir

social de chaque cité sont ainsi en proportion de la somme de force dépensée par chacune pour développer son propre travail social, et restreindre ou détruire celui de la cité rivale.

Ceci soit dit, sans oublier que nous avons à tenir compte ici d'une inconnue qu'il nous est difficile de résoudre entièrement : c'est l'intervention providentielle. Nous savons pourtant d'une part que le secours divin se mesure ordinairement à la quantité et à la qualité de coopération qu'il réclame ; et que d'autre part quelque soit l'abus de la liberté, Dieu ne laissera jamais périr l'Eglise, et pourvoira toujours à ce que tout cœur droit, toute âme de bonne foi et de bonne volonté trouve dans tout ordre de choses les moyens sinon très abondants, du moins suffisants pour se sauver. Ceci laisse un large champ pour l'épreuve et pour le jeu de la liberté.

Avec ces restrictions, nous pouvons conclure que pour apprécier quelle est et quelle sera la puissance active d'une idée sociale sur la marche des événements :
IL FAUT ÉTABLIR LA PROPORTION EXISTANT ENTRE LE TRAVAIL DE LA SOCIÉTÉ DU BIEN ET LE TRAVAIL DE LA SOCIÉTÉ DU MAL SUR L'IDÉE EN QUESTION, ET SUR L'IDÉE CONTRAIRE.

Ces notions abstraites étant posées, pouvons-nous les appliquer d'une manière telle quelle à la situation contemporaine ?

Il est difficile d'imaginer une tâche plus ardue, tant les inconnues fourmillent, tant les données connues s'enchevêtrent et s'emmêlent comme dans un écheveau inextricable.

D'abord, deux caractères compliquent l'étude de cette situation : elle est absolument nouvelle dans l'humanité, et l'on ne peut guère s'y reconnaître par l'analogie du passé : Ensuite, elle est le résultat d'une conjuration souterraine, UNIVERSELLE, dont il est difficile de préciser la sphère d'action, car cette conjuration ne procède que par équivoque, par ruse, par surprise.

SITUATION NOUVELLE, car pour la première fois, l'humanité s'occupe d'une manière réflexe, et déjà virtuellement universelle (1), du principe même de sa constitution sociale et des fondements les plus cachés sur lesquels la société repose. C'est sur ce terrain même que se pose l'idée sociale dominante de la période actuelle.

Situation plus nouvelle, à un certain point de vue que la révolution sociale produite par le christianisme. En entrant dans l'ordre social, le christianisme a accompli dans toute sa perfection la loi qui avait régi la société dès l'origine : il ne l'a pas détruite. Il redressait, il guérissait, il inspirait, il renouvelait, il purifiait, sans rien bouleverser. Il universalisa l'émancipation commencée. Il ramena les traditions religieuses, sur lesquelles se basait la société, à leur pureté primitive. Comme par le passé, le *contrat de l'humanité avec la divinité par le sacrifice*

(1) Ou sait comment s'ébranlent les peuples jusqu'ici inaccessibles au concert de la civilisation européenne ; comment du fond même du Japon, on vient étudier nos institutions pour les appliquer. Les hommes d'Etat les plus clairvoyants pressentent depuis longtemps je ne sais quel verserment de l'Extrême-Orient sur l'Occident, et réciproquement, je ne sais quelle pénétration de deux civilisations dès l'origine fermées l'une à l'autre. On rêve la République Universelle, et qui sait si l'on ne prétend pas en jeter les jalons, en profitant de ces expéditions lointaines et de ces protectorats qui, pour des raisons légitimes d'ailleurs, sont à l'ordre du jour.

fut le premier des liens sociaux. Tout s'agrandit, se restaura, se compléta sans trouble et sans violence, sans que l'humanité sortit de sa voie et de sa tradition. Aussi, tous les ressorts de la société, dans leur libre jeu, se mûrent avec d'autant plus d'aisance, que la sagesse et la vertu de la religion catholique pénétraient davantage comme une sève balsamique aux veines les plus intimes du corps social. Dans la gaieté des beaux temps de la chrétienté, on surprend le témoignage du bien-être d'une société qui respire à l'aise dans son élément.

Si l'on veut analyser de près, on verra que le malaise social s'introduisit, dès que le principe social chrétien fut attaqué, dès qu'on s'écarta de la grande tradition humaine, pour faire je ne sais quel mélange hybride des principes chrétiens et des principes césariens de la Rome païenne. Comme le malaise grandissait, on aggrava le mal en guise de remède jusqu'à ces grandes crises de la Réforme et de la Révolution. Malheureusement le bon sens social du christianisme, que les fondateurs de la chrétienté possédaient à un degré si vigoureux, s'altéra de plus en plus dans les divers corps hiérarchiques, puis dans les masses. Cet affaïssement général, la désorganisation progressive de la chrétienté, le malaise social empirant de plus en plus, tout cela donna beau jeu à l'esprit du mal.

Ceux de sa cité firent une monstrueuse synthèse de toutes les erreurs passées; ils l'élaborèrent dans les antres souterrains d'une immense conspiration, trouvèrent des porte-voix éloquents, et lancèrent l'IDÉE SOCIALE MAÇONNIQUE. Cette idée a créé un courant qui a entraîné les intelligences et les faits. Le fond de l'idée sociale maçonnique, c'est la refonte de la société tout entière dans un moule nouveau, c'est la réforme religieuse et la réforme sociale allant jusqu'à la transformation absolue; c'est l'humanité complètement arrachée de sa voie et de sa tradition jusqu'ici ininterrompue, pour entrer dans un état de choses non seulement complètement nouveau, mais complètement inouï. La Révolution projetée et en voie d'exécution est tellement radicale, tellement universelle, tellement antitraditionnelle que rien dans le passé ne peut nous donner, même de loin, un point de comparaison.

En étudiant une telle situation, nous nous aventurons dans un océan si profond que nous ne savons où jeter l'ancre pour trouver un point de repère.

Autre complication. L'Idée sociale maçonnique s'insinue sous mille équivoques, se propage sous le manteau de la vérité et du bien, s'échappe quand on croit la serrer de près. Elle cherche à s'accommoder à toutes les passions, à toutes les convictions, à toutes les aspirations, à tous les préjugés, même en ce qu'ils ont de plus opposé. Comment la saisir dans son essence sous tant de formes souvent contradictoires, tracer le cycle de ses évolutions successives et calculer sa part d'influence?

Toujours est-ce un grand progrès que de savoir avec certitude que l'Idée sociale actuellement dominante est une idée maçonnique, que le courant social dominant qu'elle a créé est par conséquent un courant maçonnique. « La secte maçonnique domine presque entièrement tous les Etats, » dit Léon XIII. A plus forte raison, l'Idée sociale qu'elle propage, qui va plus loin qu'elle et qui, à des degrés différents, peut pénétrer dans des sphères inaccessibles à la secte elle-même.

S'il faut assigner une forme fixe à cette idée essentiellement protéiforme, disons que nous la pouvons résumer en ces mots : LE CONTRAT SOCIAL NATURELISTE, et qu'elle a trois phases qui s'engendrent logiquement l'une de l'autre : LE RATIONALISME D'ÉTAT, LE SOCIALISME D'ÉTAT, LE SATANISME D'ÉTAT.

La secte, probablement par l'intermédiaire de Diderot, chargea Rousseau de lancer dans les masses la première idée du *Contrat social naturaliste*, idée qui, par voie d'évolution et à l'insu peut-être de ses premiers adeptes, devait parcourir le cercle que nous avons indiqué. On peut bien croire que Rousseau lui-même fut loin de prévoir les dernières conséquences des idées dont il se fit le porte-voix.

L'*Idée du CONTRAT SOCIAL NATURALISTE* est diamétralement opposée à l'idée chrétienne et à l'idée traditionnelle sur le lien social, telle qu'elle avait toujours prévalu jusque-là dans l'humanité.

Cette idée se réduit à ceci que, dans son essence, la société est un fait libre et non point naturel et divin. Chacun fait partie de la société en vertu d'un pacte implicite, par lequel il est censé vouloir donner dans la proportion où il reçoit. La condition essentielle de la société est donc, qu'autant que faire se peut, chacun reçoive de la société dans la proportion où il lui donne. Tant qu'on n'aura pas résolu ce grand problème de la justice sociale, la société est une armée en route qui doit se consoler des ennuis du voyage par la perspective de l'arrivée, des hasards du combat par la perspective de la victoire. Si pénibles que soient les étapes, il faut les subir, parce qu'il faut arriver.

Trois phases sont précontentues dans cette idée maîtresse :

1° *La phase du RATIONALISME D'ÉTAT.* — Je dirais la phase du Libéralisme et de l'athéisme d'État, si je pouvais me résigner à un terme équivoque. J'aime mieux dire Rationalisme d'État, sans que ce mot me satisfasse entièrement. Dans ce système, la volonté du plus grand nombre, qu'on suppose laissée à la seule inspiration de sa raison, devient l'unique critérium, la seule base de la loi et de l'obligation sociale, parce que, dans l'impossibilité où l'on est de prendre une plus juste mesure, cette majorité est censée représenter la libre volonté de tous les contractants, regardée désormais comme le seul fondement légitime de la société. La raison divine, la volonté divine, la loi éternelle, antique base des États, se trouvent dès lors remplacées dans la société par la raison humaine, la volonté humaine, la loi humaine; ainsi la raison du plus grand nombre devient la base sociale.

2° *La phase du SOCIALISME D'ÉTAT.* — Pour que le but de l'association soit atteint, pour que la volonté de chacun, légitimement interprétée, soit efficacement appliquée, il faut que tous possèdent tout, afin que tout puisse être distribué à chacun dans la mesure du mérite social, c'est-à-dire du travail personnel. Il faut que l'État soit tout le monde, et que tout appartienne à l'État. On peut varier d'opinion sur les divers mécanismes qui appliquent le principe, sur les diverses routes pour arriver au résultat final; mais voilà le principe essentiel de la justice sociale. On n'a qu'à jeter les yeux autour de soi pour voir quel chemin a fait, non seulement dans les hautes sphères intellectuelles, mais dans les masses, l'idée du *Contrat social naturaliste* à cette seconde phase de son évolution.

3° Enfin, il ne faut pas se le dissimuler, arrive logiquement *la phase du SATANISME D'ÉTAT*, et pour l'œil clairvoyant, elle commence déjà à poindre visiblement. D'ailleurs, le chef de la cité du mal n'a introduit son idée sociale que pour en arriver là.

Satan régnait socialement dans le paganisme, mais à son gré trop imparfaitement. S'étant aperçu que partout le lien social était une sorte de contrat avec la divinité associant les citoyens entre eux, le chef de la cité mauvaise s'était tout doucement substitué au vrai Dieu, et se faisait adorer non comme Satan, mais comme vrai Dieu. Par là, il était devenu le pivot et l'inspirateur de la société.

Pourtant, il y avait quelque chose d'incomplet dans son empire, car dans le fond, les adorations et les hommages s'adressaient au vrai Dieu, quoiqu'il n'apparût aux yeux des adorateurs qu'à travers des nuages menteurs et des travestissements sacrilèges.

Le vrai Dieu n'était ni nié ni chassé comme vrai Dieu; il était plus inconnu que méconnu, il était le terme ignoré des honneurs qui allaient en réalité le chercher à travers des contrefaçons trompeuses.

Tous les royaumes de la terre n'appartenaient pas à Satan aussi franchement qu'il l'aurait voulu. Il y avait de faux dieux, on ne reconnaissait pas d'antidieu, et l'encens que le Démon usurpait était en réalité destiné à un autre.

L'*Idée Maçonnique* ramène la société sous prétexte de contrat social purement humain, à un contrat social franchement satanique.

C'est le *nec plus ultra* de la revanche de Satan sur la nature humaine qu'il a juré d'avilir, jaloux qu'il est de l'avoir vue diviniser dans le Christ.

Dieu éliminé, Dieu honteusement chassé des affaires de la société, sous prétexte de laisser l'homme seul maître de ses destinées sociales; *l'Univers entier englobé dans un seul Etat; Satan possédant l'Etat universel qui possède tout; Satan prenant par là empire absolu, ouvert, extérieur sur toutes les choses humaines, occupant sans encombre le trône laissé vide par l'absence de Dieu; voilà le rêve satanique, voilà le rêve maçonnique, voilà le dernier terme de l'ANTICHRISTIANISME SOCIAL.*

Qu'on ne crie point à l'invraisemblance.

Ce qui arrivera certainement n'est point invraisemblable. Nous savons avec certitude, par la grande prophétie de saint Jean, que la Bête, que le Dragon, que Satan, — trois noms pour un même personnage, — doué d'un pouvoir prestigieux capable de séduire les élus eux-mêmes, si c'était possible, que Satan s'emparera ouvertement de toutes les affaires humaines, à ce point qu'on ne pourra (1) ni acheter ni vendre sans son signe; que tous les peuples suivront la Bête; que l'Antidieu, incarné en quelque sorte dans son Antechrist, recevra avec lui, dans le temple usurpé du Dieu vivant et sur son autel, les adorations de l'univers.

Or, la Maçonnerie est cette synagogue de Satan, chargée de préparer de loin l'avènement du Satanisme d'Etat décrit par le Prophète du Nouveau Testament : cela ne peut faire l'ombre d'un doute pour qui a étudié de près la question.

Est-ce à dire que le Maçonisme réussira immédiatement? Il est possible qu'il échoue cette fois; mais Satan, qui ne se dément pas en ses projets, qui sait les reprendre et les raccorder, si rompus qu'ils paraissent, qui aime à singer en cela l'obstination divine, Satan, dans la défaite probable qui lui est prochainement réservée, saura bien conserver et cacher les restes des siens pour rebâtir son temple maçonnique sur un plan perfectionné. Dieu, lui aussi, pourrait bien se servir de la crise prochaine et du prochain triomphe de son Christ, pour préparer de loin la petite armée d'élus et de parfaits chargée de vaincre plus tard le Satanisme d'Etat enfin triomphant.

Mais pardon, très vénéré Monsieur, je m'égare en conjectures plus ou moins plausibles sur un avenir dont Dieu s'est réservé le secret, — et qui dépend sans

(1) N'est-ce pas là le Socialisme d'Etat appliqué au Satanisme d'Etat ?

doute beaucoup du bon usage ou de l'abus que nous ferons de notre liberté, — alors que j'aurais dû me borner à prouver par un témoignage divin que le Satanisme d'Etat, combiné avec le Socialisme d'Etat, est le rêve de Satan, rêve si peu chimérique, qu'il aboutira un jour.

Donc, on ne peut plus m'alléguer l'*invraisemblance*, comme fin de non recevoir, contre les faits et les vues que je vais indiquer.

D'abord, je dis que dans l'*Idée maçonnique* il y a enchaînement logique entre le Socialisme d'Etat et le Satanisme d'Etat : il y a enchaînement comme de moyen à but, comme de cause à effet.

Nous connaissons avec certitude, par l'enseignement de Léon XIII, quel est L'AUTEUR SATANIQUE ET LE BUT SATANIQUE DE LA MAÇONNERIE (1).

Donc, l'Idée sociale maçonnique doit avoir son rapport avec le but final social de Satan ; car, dans toute série de moyens c'est le dernier terme qui donne la direction des termes antécédents.

Dans l'espèce, il ne reste qu'à savoir si entre tel moyen et le but, il y a relation directe ou indirecte, médiante ou immédiate : or, il est facile de prouver *qu'étant donnée la direction diabolique*, il y a relation directe et immédiate du Socialisme d'Etat au Satanisme d'Etat.

Supposons un instant que les masses qui sont actuellement en marche vers le Socialisme d'Etat, avec la connivence plus ou moins dissimulée des pouvoirs, arrivent enfin au terme, non tel qu'elles l'ont rêvé, car c'est impossible, mais vaille que vaille. Voilà Dieu absent de toute affaire publique, sa place est vacante ; n'était-ce pas préalablement nécessaire pour que Satan pût la prendre ? Il lui est impossible de rétablir une contrefaçon du vrai Dieu, et il aspire d'autre part à être adoré comme Antidieu : ne trouve-t-il pas son compte dans cette nouvelle situation ? L'Etat autant que possible a tout en sa main. Si l'Etat se donne à Satan, il lui donne par le fait l'humanité pieds et poings liés. N'est-ce pas le but suprême de l'ambition satanique ? Là où il est maître, Satan veut être despote absolu et que rien ne lui échappe. Il lui faut cela pour perdre les âmes aussi sûrement, aussi universellement qu'il le désire. Il y a donc, on le voit, proportion *directe* entre le but et le moyen.

Cela même sera encore plus complètement démontré, si de plus je prouve comme je l'ai annoncé, qu'entre le Socialisme d'Etat et le Satanisme d'Etat, il y a proportion *immédiate* de cause à effet.

La réalisation du Socialisme d'Etat produirait deux phénomènes qui, combinés ensemble, appellent le Satanisme d'Etat.

Ces deux phénomènes seraient la *haine sociale* de Dieu, et le *besoin social* de Dieu porté à son plus haut degré.

LE CULTE DE SATAN serait alors la seule solution logique.

LA HAINE SOCIALE DE DIEU résulterait du Socialisme d'Etat. Pourquoi ? — Parce que le Socialisme d'Etat suppose Dieu absent de la société, et que, bon gré mal gré, Dieu ferait sentir sa présence. Dieu serait l'obstacle aussi universel que possible à toutes les entreprises du Socialisme d'Etat ; il se dresserait sur toutes ses routes, comme un obstacle à écraser, sous peine de n'avoir rien fait. L'Etat maître du tout dans la vie humaine aurait une haine de Dieu égale à l'étendue du domaine

(1) Relire le magistral prologue de l'Encyclique *Humanum Genus*.

qu'il usurperait, et que Dieu revendiquerait, appuyé par la conscience humaine. Mais la haine de Dieu est toute disposée à vouer un culte à l'Antidieu, à Satan.

D'autre part, UN BESOIN IMMENSE DE DIEU se ferait sentir. Pourquoi ? — Parce que dans cet état de choses l'humanité aurait un besoin absolu de gouvernement, et serait absolument ingouvernable. L'autorité d'une part aurait un fardeau démesuré, puisqu'elle aurait absolument tout à administrer et à partager. Elle aurait besoin d'un surcroît de forces, et, d'autre part, elle serait privée du plus fort appui, du recours à l'autorité divine. Haïssant Dieu par l'essence même de sa constitution, elle ne pourrait recourir à Dieu, pour combler ce besoin de Dieu ; alors, elle demanderait secours aux forces surnaturelles de Satan. Satan deviendrait le mandataire de tous pour tout administrer. *Il deviendrait l'ÉTAT OMNIPOTENT. Le dernier terme du contrat social naturaliste serait le contrat social satanique.*

Voici donc le PROCÉDÉ SOCIAL DU MAÇONNISME : il élimine le surnaturel pour chasser Dieu, mais par la même porte d'où il chasse Dieu, il compte faire entrer Satan. Le naturalisme maçonnique n'est donc que le masque du surnaturalisme satanique.

Le naturalisme social ne peut être qu'une duperie et une mystification. Allons donc ! L'humanité sortir totalement de la voie où elle a toujours marché, l'humanité biffer en fait ses lois primordiales ; je n'en crois rien. La société a toujours vécu de surnaturel, elle en vivra toujours ; elle a été surnaturalisée en Adam et dans le Christ, elle ne se désurnaturalisera pas.

Mais ce Satanisme d'Etat est-il une conséquence prévue seulement par la Providence satanique, mais imprévue par les instruments humains de Satan, par les meneurs du mouvement maçonnique ? — Il est clair que non seulement ceux qui sont influencés par les loges sans le savoir, et leur nombre est incalculable, mais qu'une immense majorité de membres actifs et militants de la maçonnerie, ne soupçonnent rien de tout cela, et qu'ils abandonneraient les loges en masse, s'ils se doutaient de ce qui se trame dans les hauts sommets de la Fédération maçonnique ; le maçonnisme, en effet, est dosé pour toutes les intelligences, toutes les consciences et pour les dispositions diverses de ceux qui ne sont pas franchement et simplement catholiques ; l'hypocrisie est sa nature.

Mais il faut raisonner tout autrement pour les derniers meneurs, pour ceux qui tiennent tous les fils, pour ceux qui font concourir avec ensemble au dénouement de la même tragédie des comparses croyant de bonne foi poursuivre un but opposé. Parmi ceux-là, il est difficile de douter que les plus influents ne sachent pas où ils vont en dernière analyse.

Qu'on étudie sérieusement leurs rituels, maintenant divulgués ; qu'on rapproche les faits d'ordre infernal qui ont échappé au mystère maçonnique, et ont transpiré dans le public, avec tous les caractères d'une irrécusable authenticité ; et l'on verra si la rumeur populaire qui existe dans plus d'un pays, a tout à fait tort en accusant la maçonnerie d'avoir des accointances avec *Messer Satanas* ?

Et le *spiritisme* ? Qu'on analyse scientifiquement toutes les données certaines que fournit M. Gougenot des Mousseaux, qu'on les rapproche des livres des spirites et des révélations plus récentes ; que l'on confronte les détails les plus dégoûtants du spiritisme, avec certaines allusions mystérieuses des fondateurs du *positivisme*, et l'on verra si le *positivisme* lui-même qui prétend éliminer le

surnaturel n'a pas pour *dernier but le surnaturel diabolique fonctionnant à la base du nouvel Etat social qu'il rêve d'établir.*

Donc, en dernier résumé, la logique et les faits s'accordent pour montrer que le cycle de l'*Idée sociale maçonnique* a trois phases qui s'engendrent logiquement. Le *Rationalisme d'Etat* aboutissant au *Socialisme d'Etat*, et ce dernier aboutissant au *Satanisme d'Etat*. Chaîne infernale, dont chaque anneau par une progression insensible et savamment dissimulée, finit par arriver à je ne sais quelle monstrueuse RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE, dominatrice absolue, ayant à sa base pour religion d'Etat un surnaturel satanique enfin avoué explicitement, ou à peine dissimulé sous des voiles transparents.

C'est pour nous mener à la SATANARCHIE, qu'on nous fait une peur si effroyable de la THÉOCRATIE.

Comment l'*Idée sociale maçonnique* est-elle arrivée à primer l'*Idée sociale chrétienne* ? Comment l'*Idée sociale chrétienne* peut-elle reprendre sa revanche ? Pour résoudre ces questions, il faudrait d'abord préciser quelle est l'IDÉE SOCIALE CHRÉTIENNE.

Ce sera si vous me le permettez, très vénéré Monsieur, l'objet d'une prochaine lettre.

En attendant, permettez-moi de le remarquer, au moins en passant, il est souverainement plausible à *priori*, d'après toutes les lois de l'induction que l'*Idée maçonnique* est une contrefaçon de l'*Idée chrétienne* et que toutes deux sont les termes d'une antithèse.

Le maçonnisme a dû opposer contrat à contrat. D'autre part, nous savons : que le SACRIFICE est une institution sociale ; qu'il a toujours scellé dans l'antiquité les PACTES SOCIAUX ; que le sacrifice des chrétiens s'appelle l'ALLIANCE NOUVELLE, le CONTRAT NOUVEAU ; que ce sacrifice ne le cède en rien aux autres.

Plus je remue les vieux monuments de l'histoire, plus les ancêtres me répondent que la société était fondée sur le *CONTRAT SOCIAL EUCHARISTIQUE* ; que c'est là le pacte associant par essence.

Rien de plus dissociant au contraire que le *CONTRAT SOCIAL NATURALISTE*.

N'aurions-nous pas les deux termes de l'antithèse ? Ne serait-il pas intéressant de les opposer ?

En tout cas, je suis fort frappé de ce fait que *les deux Socin, les premiers fondateurs connus du Maçonnisme, aient été aussi les premiers hérétiques, qui admettant l'humanité dans le Christ, lui aient dénié la qualité d'HOSTIE*. Ce fut toute l'originalité primitive de leur système. Or, abolir le Sacrifice du Christ, c'est virtuellement abolir tout l'ordre social chrétien. Le point d'arrivée du maçonnisme correspondrait ainsi au point de départ.

Questions sérieuses, questions vitales, car il s'agit de bien préciser dans son intime la cause du mal, pour appliquer le remède. La situation n'est pas de celles à qui les palliatifs suffisent. Et si l'on veut, au milieu de toutes ces tempêtes, reconstituer un nouvel ordre social chrétien, il importe de ne se tromper ni sur la clef de voûte, ni sur la pierre fondamentale, ni sur le ciment nécessaire. Cette question commande les autres, car encore une fois, dans une série, c'est le terme final qui commande la direction des autres ; et avant de commencer, il faut savoir où l'on veut aboutir.

Pouvons-nous constituer la société chrétienne autrement que ne la constituèrent nos ancêtres ?

Oui, quant aux *accidents*, car l'humanité a marché ; elle marche à pas de géants : non, quant à la *substance*, car ni l'essence du christianisme n'a changé, ni l'essence de la société n'a changé, puisque la société n'est, n'a été et ne sera jamais que l'évolution logique de la nature humaine, qui dans son fond ne change pas.

Il faut donc redemander leur secret à ceux qui ont fondé la société chrétienne, qui l'ont poussée dans une marche ascendante.

Il faut éviter les fautes de ceux qui ont commencé ou accéléré la décadence de la *chrétienté*,

Il faut pressentir ce que serait la société, si au milieu des progrès matériels, elle avait évolué suivant le principe chrétien.

Enfin imaginant ce principe ainsi développé, il faut faire la part des difficultés actuelles d'application.

Vous avez mis, très vénéré Monsieur, le *sacrifice du patron* au cœur et à l'intime de VOTRE ŒUVRE CORPORATIVE ; nos ancêtres avaient mis *Jésus-Hostie*, *Jésus en sacrifice* au cœur de cette grande corporation qui avait nom la CHRÉTIENTÉ.

Au point où se rencontrent ces deux inspirations gît le secret du salut social. *Ce qui a fait la chrétienté la refera.*

Agréez, etc... .

A. DE SARACHAGA.

UN PROJET DE CONGRÈS SOCIAL-EUCHARISTIQUE

Un de nos savants correspondants, ancien professeur d'économie politique, dans une lettre adressée au Comité Fédératif, lui soumet un projet que nous communiquons volontiers à nos autres correspondants, espérant qu'ils voudront bien nous faire part de leur manière de voir à cet égard. Voici les passages de la lettre qui motivent ou exposent le projet en question :

« Vous ne pourrez atteindre le but de l'Œuvre, si vous n'obtenez préalablement un sérieux mouvement d'opinion, au moins parmi les catholiques qui s'occupent d'études sociales. Or, c'est ici que commence la difficulté. Il faudrait tout d'abord grouper autour du même drapeau, pénétrer des mêmes doctrines un groupe de penseurs et de publicistes dispersés dans les deux mondes ; ce serait là le levain fécond qui soulèverait ensuite toute la pâte. Mais, pour former ce groupe où est le terrain d'entente commune, au milieu de la confusion des écoles sociales ? Il y a bien dans les arrière-loges, *une école sociale synthétique*, qui embrassant la société sous tous ses aspects, rêve une refonte totale de l'humanité. Présente partout, cette école ne se montre nulle part. Les comparses qui reçoivent d'elle le mot d'ordre prennent la société par tous ses bouts, sans

« voir la trame invisible qui relie leur action souvent disparate, au moins en
 « apparence. L'école unique et synthétique n'en est pas moins là. Ses élus sont
 « triés avec le dernier soin, après avoir été formés de longue main par mille
 « épreuves.

« Qu'avons-nous à opposer sur le terrain social, à cette puissante organisation ?
 « Et pourtant pour vaincre une force, il faut que la force appliquée en sens opposé,
 « soit au moins égale. Les gens de bien quoiqu'en très petit nombre, prennent eux
 « aussi la société par tous les bouts, mais je ne vois nulle part de groupement
 « synthétique pour relier les efforts.

« Pour former ce groupement, il manque un élément essentiel : un corps de
 « doctrine sociale synthétique, qui s'impose non par un mot d'ordre, mais par la
 « force de la vérité et de l'évidence. Je vois bien diverses écoles étudier la société,
 « les unes sous un aspect, les autres sous un autre, mais aucune sous un aspect
 « absolument complet et universel. Et pourtant le propre de la société est de
 « réduire la multitude à l'unité. L'unité sociale devrait donc être l'objet premier
 « des études sociales. Les uns s'occupent surtout du machinisme gouvernemental
 « et regardent comme l'idéal suprême de dégager des nécessités du gouvernement
 « la plus grande somme de liberté possible. Ce sont les parlementaires. Mais, c'est
 « un point de vue très inexact ; le bien public ne résulte pas seulement de la
 « liberté, mais d'une sage *impulsion* donnée à la perfectibilité humaine sur tous
 « les terrains. La liberté est un des biens sociaux, elle est loin d'être l'unique.
 « Comment comprendre même la fonction gouvernementale, si l'on n'étudie pas la
 « perfectibilité humaine qui est son objet ?

« Les économistes chrétiens, dont je ne veux pas dire de mal pour bien des
 « raisons, obtiennent des résultats sérieux, mais s'ils continuent à se cantonner
 « dans leur point de vue restreint, ils n'obtiendront jamais que des résultats
 « partiels qui pourront toujours être compromis.

« La question ouvrière, la question de la production et de la circulation de la
 « richesse est un des côtés de la question sociale. Qu'importe qu'une des pièces du
 « mécanisme soit admirablement travaillée, si le reste du mécanisme va de
 « travers ? La meilleure pièce à son tour sera broyée.

*Infelix operis summâ quia ponere totum
 Nesciet.*

« Contre des malfaiteurs qui désorganisent tout, il faut de vaillants ouvriers
 « qui réorganisent tout.

« D'autres considèrent trop exclusivement la société à un point de vue méta-
 « physique, comme un être abstrait. Sans doute elle a un être métaphysique, qui
 « répond à des lois mathématiques et absolues ; mais aussi, c'est un être en
 « mouvement, et dans un mouvement essentiellement progressif et variable : il
 « faut donc l'étudier à la manière des êtres en mouvement. C'est un être vivant ;
 « il faut étudier aussi la biologie sociale. C'est un être historique ; il faut
 « combiner les grandes données historiques avec les données d'un autre ordre ;
 « c'est un être surnaturalisé en Adam ; voilà surtout un point de vue à combiner
 « avec tous les autres.

« En un mot, pour me résumer, je voudrais qu'une école se formât afin d'étudier
 « la société non pas à un point de vue ou à un autre, mais au point de vue
 « universel le plus complet. Ne serait-ce pas là un rôle digne de notre chère

« Œuvre, puisqu'elle s'intitule à la première page du premier bulletin, une école
 « d'études sociales-religieuses ?.....
 « Ni les philosophes, ni les théologiens, ni les sociologues, ni les historiens, ni
 « les juristes ne vous manquent. L'Encyclique *Immortale* leur donnerait à la fois
 « un point de départ, et un terrain commun. Resterait à s'entendre pour travailler
 « à constituer la synthèse sociale dans les limites indiquées par la foi.
 « Or, j'ai observé par ma propre expérience qu'il n'y a rien de tel pour éveiller
 « les questions, lancer les idées, mettre le doigt sur les difficultés, faire travailler
 « les têtes, qu'un congrès scientifique, bien préparé et bien ordonné. Je me
 « demande donc s'il ne serait pas à propos de réunir à Paray, pour 1887, un
 « congrès d'études sociales eucharistiques. Je dis eucharistiques, puisqu'il est
 « démontré que le point de vue eucharistique est à la fois le plus synthétique et
 « le plus social.....
 « Le Comité fédératif pourrait élaborer le programme des travaux. Il pourrait
 « nommer différentes commissions qui s'entendraient avec lui pour se partager
 « les matières. Chaque commission nommerait son rapporteur. Les rapporteurs à
 « leur tour s'entendraient entr'eux. De là naîtraient divers *rapports* profondément
 « étudiés et discutés au sein des commissions respectives, avant la rédaction
 « définitive qu'on soumettrait au Congrès.
 « Pour simplifier la discussion publique au sein du Congrès, il serait bon que
 « dans les commissions préparatoires dont je viens de parler, il y eût des débats
 « contradictoires. On pourrait nommer pour cela un ou plusieurs attaquants
 « d'office, pour rechercher toutes les objections sérieuses, et en urger la solution.



Le Gérant,

X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,

BARON ALEXIS DE SARACHAGA.

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

L'ŒUVRE DU RÈGNE

LE RÈGNE SOCIAL DU CHRIST-HOSTIE DANS L'HISTOIRE

(DISCOURS A DES HOMMES D'ŒUVRES)

Dans une retraite d'hommes d'œuvres, organisée par Messieurs des Cercles catholiques, qui composaient en grande majorité l'assistance, M. le baron de Sarachaga, vivement pressé de prendre la parole à son tour, s'exprima en ces termes accueillis par les plus bienveillantes sympathies :

Me plaindrez-vous, Messieurs ? La retraite s'est ouverte pour moi par *une tentation*, à laquelle hélas ! je n'ai pas su résister ; tentation d'autant plus séduisante qu'elle venait du bon ange et encore du bon ange se présentant sous les traits de notre vénéré Père Directeur. Au début de la retraite, il m'a dit : « Je traiterai de la constitution chrétienne des Etats au point de vue de la *doctrine* ; je voudrais qu'au dernier jour vous nous disiez quelque chose du point de vue *historique*. » Le R. Père dans son humilité ne s'apercevait pas qu'il proposait à ma faiblesse tout simplement une énormité ; car, comment oser prendre la parole même sur un autre point de vue du sujet, après ces admirables conférences que vous avez tant goûtées. Il faut pourtant bien céder à notre saint et aimable charmeur, d'autant plus, Messieurs, que

sa demande a été provoquée et chaudement appuyée par les deux incomparables organisateurs de cette retraite, à qui personne d'entre nous ne saurait rien refuser, surtout après qu'eux-mêmes ont si aimablement payé de leur personne et de leur dévouement. Ma faiblesse devant de telles séductions sera, Messieurs, auprès de vous, toute l'excuse de ma témérité.

Tout récemment le représentant officiel de la science catholique à Paris, dans un livre intitulé : *Le Droit chrétien et le Droit moderne*, enregistrait l'aveu que voici. Mgr d'Hulst, en parlant de lui-même dit : « Très opposé depuis longtemps à la thèse *libérale*, nous n'étions pas éloigné d'admettre que le régime rigoureusement conforme à la thèse catholique relevait plutôt de l'idéal que de l'histoire. Nous avons été frappé en rencontrant dans l'Encyclique (*Immortale*), l'affirmation contraire. Nous avons entrepris pour nous-même une revue rapide des âges de foi, et nous avons constaté que le jugement historique qui relègue le droit chrétien dans la catégorie de l'idéal est un jugement sommaire qui mérite revision. »

Etrange phénomène, Messieurs, l'éminent Recteur des Facultés catholiques de Paris, après avoir passé sa laborieuse carrière dans l'étude de l'histoire et des sciences sociales et sacrées, vient nous avouer que, mal renseigné par son siècle, il a longtemps trop peu connu l'histoire en ce qu'elle a de plus intéressant et de plus capital, que par conséquent l'histoire telle qu'on nous la donne est un livre tronqué et faussé, se taisant sur ce qu'il nous importe le plus de connaître, ou n'en parlant que pour mentir.

Vous le voyez donc, Messieurs, ce n'est pas tâche facile que de vous présenter un tableau historique de la Constitution chrétienne des Etats telle qu'elle a été réalisée parmi nos ancêtres, puisque les plus savants laissent voir combien peu ils sont renseignés en cette matière.

Ainsi, l'histoire du Règne social de *Jésus-Christ* n'est pas connue par les chrétiens, le phénomène social le plus important à étudier et à connaître est ignoré par les sociologues.

Et cette ignorance est *séculaire*, et on la constate dans un siècle où la science impie marche à pas de géants, dans un siècle où mille légions fouillent ciel et terre pour y trouver des arguments contre le Règne social de Dieu, de son Christ, de son Eglise.

Voilà donc, Messieurs, le premier fait que j'avais à constater avant de vous parler de la réalisation historique des doctrines chrétiennes sur la Constitution des Etats. Il fallait vous dire que ce sujet a été très insuffisamment étudié, que cette histoire n'a pas été faite.

Les théories sont une très belle chose, assurément, mais l'expérience aussi est une belle chose, surtout quand il s'agit de pratique. Or, nous ne connaissons pas expérimentalement le fonctionnement pratique d'une société chrétienne, ou nous le connaissons trop insuffisamment. Lacune déplorable dans nos études sociales, et qui mérite d'être comblée au plus tôt, fût-ce au prix de rudes travaux.

C'est beaucoup, Messieurs, de savoir qu'on ne sait pas. Le premier pas à faire ensuite, c'est de remonter aux causes de son ignorance pour y porter remède.

Pourquoi donc les chrétiens du XIX^e siècle ignorent-ils l'histoire intime de la chrétienté ?

Nous pouvons assigner à ce fait des causes multiples ; permettez-moi d'en signaler quelques-unes :

D'abord, pendant longtemps, l'histoire a été un pur récit, un catalogue de faits enchaînés dans un ordre chronologique. Bossuet nous a donné le premier essai moderne de philosophie de l'histoire ; il l'a borné à des généralités très élevées et assez abstraites, il l'a resserré tout entier sur l'histoire du peuple de Dieu et de la préparation messianique. Sans doute, dans l'ancien système, l'histoire racontait non seulement les batailles matérielles, mais aussi les batailles intellectuelles. Mais, notez bien, que ces dernières batailles n'éclataient au grand jour et ne paraissaient dignes de l'histoire que lorsqu'une idée ou une vérité était ouvertement, carrément attaquée. Toutefois, Messieurs, il y a des idées et des vérités qui se sont imposées tout doucement, par voie de conséquence ; elles sont entrées dans l'ordre des faits, par la force des choses. Comme leur victoire avait été sans bruit et sans éclat, de même leur défaite ; cette défaite n'a point été provoquée par des négations ouvertes, explicites. Atténuation, oblitération, oubli, attaques perfides et cauteleuses, voilà les armes obscures mais infaillibles sous lesquelles elles ont succombé.

Il en est ainsi de l'idée sociale chrétienne. Elle s'est imposée avec tant de

simplicité dès l'origine, et tellement par la force des choses, elle a subi si peu d'attaques ouvertes, qu'on n'avait pas songé à la formuler scientifiquement, et à grouper autour d'elle un système de doctrines.

Dès lors, elle donnait une prise étonnante aux attaques détournées, aux mines sourdes. La défaite n'a paru que longtemps après avoir été consommée. C'est à ce point, Messieurs, qu'un seul contemporain que je sache a *protesté* au moment même de l'attentat contre l'anéantissement officiel et diplomatique de la chrétienté par le traité de Westphalie ; ce contemporain, c'est le pape Innocent X, et c'est à peine si sa protestation a laissé un très faible écho dans l'histoire.

Faut-il vous en étonner ? Mais, comme on nous le rappelait hier, la constitution sociale de l'Eglise elle-même n'avait pas été formulée systématiquement, scientifiquement, scholastiquement avant l'explosion du protestantisme, et cela faute d'attaques directes et retentissantes.

Oui, les scholastiques, qui avaient promené leur curiosité insatiable sur les moindres détails de l'édifice chrétien, avaient oublié ce point capital, et le protestantisme fut en partie la conséquence de cette incroyable distraction.

L'ennemi est entré dans la citadelle par le côté dégarni de fortifications. Mais d'autre part combien d'attaques sourdes avaient peu à peu miné le terrain, et préparé la marche victorieuse de l'ennemi.

Voilà, Messieurs, une première vue qui nous expliquera l'ignorance actuelle des catholiques sur le sujet qui nous occupe.

Nos ancêtres ont oublié de formuler scientifiquement le rôle de l'idée chrétienne dans leur société. *Instinctivement on a suivi la coutume*, sans la réduire en système. L'ennemi a procédé hypocritement, et on ne s'est aperçu qu'après coup de la destruction de la chrétienté, c'est-à-dire de la destruction du christianisme social.

Une seconde cause, *c'est le faussement systématique de l'histoire* par les plumes soudoyées des régalistes et césariens. Il n'est pas de jour où dans le domaine historique, on ne découvre de nouvelles preuves de leurs fraudes et de leurs perfidies.

La troisième cause, c'est que l'anatomie historique et sociale a *été inventée par les impies contre les chrétiens*. Oui, contre nous, et pour nous bannir de la vie publique, ils ont scientifiquement analysé tous les éléments de la

société, ils en ont démonté tous les ressorts, pièce à pièce ; ils ont fouillé l'histoire dans tous les sens ; à ce point de vue, sur le terrain de l'analyse historico-sociale, les plus forts d'entre les catholiques se sont souvent contentés de se traîner à la remorque de leurs ennemis. Mais de réaliser, pour le service du Christ, ce que l'ennemi a réalisé pour le service de Satan, hélas ! on en est encore bien loin.

Quoi qu'il en soit, frappés de cette lacune, quelques catholiques ont cherché à grouper des hommes de bonne volonté pour faire, sur l'histoire sociale de Jésus-Christ, autant de recherches, s'il est possible, que les impies en font pour expulser notre Dieu de la société.

Puisque vous avez témoigné le désir de connaître quelque chose de leurs premiers et très modestes travaux, il est juste de vous satisfaire brièvement. Vous verrez, Messieurs, que ce sera le complément tout naturel des considérations qui précèdent.

Le premier guide de nos recherches historiques fut, Messieurs, comme vous le savez sans doute, le R. P. Drevon, de sainte et vénérée mémoire. Le Règne social de Jésus-Christ avait été la passion de sa vie, et l'on sait que les premières grandes manifestations en l'honneur du Règne de Jésus-Christ ont été dues à son audacieuse initiative. Mais il sentit qu'il n'aurait rien assuré, rien consolidé, tant que la question n'aurait pas sérieusement et irrésistiblement conquis les intelligences ; voilà pourquoi, dans les derniers temps de sa vie, il songea à jeter les fondements d'une sorte de grand Institut scientifique élevé au Règne social de Jésus-Christ. D'autre part, observateur très perspicace, le R. P. Drevon savait combien notre époque est passionnée pour les études historiques, combien *peu elle se rend aux arguments qui ne sont pas appuyés sur DES FAITS*. De là, l'idée de donner pour but à l'institut scientifique de ses rêves : la recherche de tous les documents qui peuvent contribuer à une histoire sociale de Jésus-Christ, la coordination de ces documents et leur publication sous forme d'*Histoire monumentale*.

Mais comme le P. Drevon avait été instruit à l'école du Sacré-Cœur, dont il était le fidèle disciple, il avait *une manière à lui* de concevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ ; manière très originale, quoiqu'au fond très simple et très logique, puisqu'il la tenait de Notre-Seigneur lui-même.

Pour lui, de même que le christianisme c'était le Christ, de même le Christ sur terre, c'était l'Eucharistie. Oui, Messieurs, fort du catéchisme qu'il avait appris sur les genoux de sa mère, la petite-fille de Bayard, le P. Drevon, quand il pensait à l'Eucharistie, pensait à *Jésus-Christ sur terre*, et quand il pensait à Jésus-Christ sur terre, il pensait à l'*Eucharistie*. Son bon sens chrétien *ne distinguait pas*; vieille habitude d'enfance dont il ne sut pas se corriger, elle fut d'ailleurs fort enracinée par les leçons du Sacré-Cœur, qui devinrent son étude et sa méditation habituelle pendant tout le temps de sa vie religieuse.

De ce point de vue, Messieurs, naquit la forme eucharistique de son œuvre historique et sociale.

Pour le P. Drevon, faire l'histoire sociale de Jésus-Christ sur terre, c'était faire l'histoire de l'Eucharistie.

Jésus-Christ dans l'Hostie est le premier personnage historique; personne n'habite la terre depuis aussi longtemps que Lui; personne n'y multiplie sa présence en autant d'endroits que Lui. Pourquoi donc n'aurait-il pas son histoire aussi bien que tant d'autres? Ne les vaut-il pas? A-t-il moins de *puissance*, est-il moins *bienfaiteur* de l'humanité? Son action est-elle de moindre importance?

L'histoire se tait: Eh bien, nous la forcerons à parler; nous déterrerons les monuments, nous les rassemblerons; nous fouillerons dans tous les sens toutes les archives humaines, et il faudra bien que l'humanité amenée ainsi au tribunal de l'histoire, dise tout ce qu'elle sait sur l'action sociale de son Christ.

Voilà l'entreprise, Messieurs. Qu'a-t-elle produit?

A peine était-elle née, que son auteur mourut à la veille des décrets qui brisèrent les cadres de la sainte et savante Compagnie de Jésus.

Orpheline dès sa naissance, l'entreprise a végété pendant quelque temps, mais elle n'est par morte. Elle veut vivre, et, grâce au Sacré-Cœur, elle vivra, elle touchera le but.

En peu d'années, nous avons recueilli le plus de monuments et le plus de documents que nous avons pu; nous les avons soumis à l'examen d'hommes

compétents, de théologiens, d'historiens, d'archéologues, d'économistes des deux mondes, et nous avons découvert ce à quoi nous ne nous attendions pas.

Fouillant en quelque sorte pour retrouver les traces d'un monument perdu, nous avons comme heurté aux vestiges de toute *une cité enfouie*. Recherchant les traces de l'action sociale de l'Eucharistie, « *c'est tout le système social du vieux monde chrétien* qui nous est apparu. » Ainsi furent justifiées, par le témoignage des monuments et des faits, les intuitions de l'homme de Dieu qui nous avait lancés à la recherche des traces de l'action eucharistique, tant il était persuadé d'avance que l'histoire du *Christ-Hostie* serait l'histoire même de la civilisation chrétienne.

De longues heures ne suffiraient pas pour vous énumérer l'ordre de nos travaux et de nos découvertes. Qu'il me suffise de vous soumettre brièvement quelques résultats.

D'abord, Messieurs, les *monuments des Catacombes*, comparés avec l'histoire, nous ont permis de saisir sur le fait les idées sociales des premiers chrétiens en matière religieuse, et nous avons constaté que toutes ces idées sociales, *ils les rattachaient à l'Eucharistie*, comme à leur centre naturel. Ils léguèrent ces idées et ces manières de voir à leurs successeurs.

Ceux-ci, dès qu'ils le purent, les traduisirent dans les lois, les mœurs et les institutions. Dans la proportion où l'on fut fidèle ou infidèle à *la tradition sociale eucharistique*, l'influence sociale du christianisme progressa ou entra dans la voie de la décadence.

Mais comment expliquer en peu de mots des questions aussi complexes. Du moins soyons attentifs *au point de départ*, car tout dépend de là.

Il ne faut pas croire, Messieurs, que les premiers chrétiens, en entrant dans le christianisme, abjurassent tout le fond d'idées religieuses qu'ils tenaient de leur éducation judaïque ou païenne.

Non, le christianisme ne se présentait pas comme détruisant *la loi primitive*, mais comme la ramenant à sa pureté première, tout en la couronnant d'une ineffable perfection. Or, *le paganisme*, ou, pour parler plus exactement, *le gentilisme* n'était après tout que la loi de nature surchargée de traditions plus ou moins altérées et de rites, *divins à l'origine*, mais déna-

turés plus tard par la superstition. Toutes les religions païennes n'étaient que des hérésies de la grande religion primitive, et elles avaient toutes conservé *un fond d'idées vraies et justes*, que le christianisme revendiquait comme son bien propre.

Le gentilisme aussi bien que le judaïsme n'étaient au fond QUE DES THÉOCRATIES FONDÉES SUR LE SACRIFICE; en cela, elles étaient dans le vrai, et le christianisme, sur ce point, n'avait rien à rectifier dans les idées que nos premiers ancêtres avaient sucées avec le lait.

Nos savants les plus modernes et les plus rationalistes sont eux-mêmes les premiers à proclamer *que dans la cité antique le lien social était essentiellement religieux*, et QUE TOUTE LA RELIGION SE RÉSUMAIT DANS LE SACRIFICE. Sur ce point, juifs et gentils étaient d'accord dès les origines de l'humanité. Cette tradition n'avait jamais souffert ni interruption ni prescription, elle était aussi naturelle à l'humanité que de vivre et de respirer. Aussi, dès le début, le christianisme apparaît *tellement comme une chose sociale*, qu'à ce titre, les pouvoirs publics s'armèrent contre lui pendant trois siècles.

Donc, Messieurs, *notez bien ceci*: pour les premiers chrétiens comme pour leurs persécuteurs, *la base de la religion et de la société* se résumait tout entière dans le sacrifice. Nos théologiens en donnent des raisons merveilleuses, mais je ne veux pas entrer ici sur ce terrain. Simplement, au point de vue historique, pièces en main, monuments sous les yeux, je constate que les premiers chrétiens voient dans les sacrifices de la loi de nature et de la loi mosaïque, la prophétie du sacrifice eucharistique; je constate qu'ils attribuent au sacrifice eucharistique *toute la vertu sociale* qu'on attribuait aux sacrifices antiques qui la préfiguraient. Je constate que toute leur vie religieuse se concentrait *sur Jésus-Christ tel qu'ils l'avaient sous la main, tel qu'ils l'immolaient tous les jours, tel qu'ils s'en nourrissaient tous les jours*.

Donc, Messieurs, l'avènement public du christianisme au temps de Constantin parut évidemment et inévitablement à tout le monde l'avènement d'un *nouveau système social*. Car, système religieux ou système social, alors c'était tout un. *Le sacrifice social ne fut point aboli, IL FUT REMPLACÉ*

PAR LE SACRIFICE CHRÉTIEN : la place des dieux, dans la patrie où ils étaient tout, ne resta pas vide, elle fut remplie et certes avantageusement par JÉSUS-CHRIST, ET PAR JÉSUS-CHRIST HOSTIE. — *Avantageusement*, je le crois bien.

JÉSUS-CHRIST était une Divinité autrement grande pour les chrétiens que Jupiter ne l'était pour les païens; LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE leur paraissait autrement *auguste, sublime, efficace*, que les sacrifices d'animaux ne le paraissaient aux païens. Si donc, la vieille religion et les vieux sacrifices étaient choses *essentiellement sociales*, la nouvelle religion et le nouveau sacrifice parurent *sociaux avec INCOMPARABLEMENT PLUS D'INTENSITÉ*. Ah ! Messieurs, sur ce point, plus on creuse l'histoire, plus elle est intraitable, plus ses affirmations deviennent d'une ÉNERGIE INOUIE.

Eh bien, LA EST LA CLEF DU MOYEN AGE qui fut tout ce qu'il y a de plus *traditionnel* ; et celui qui ne comprend pas cela, ne comprend rien à l'histoire de cette époque.

Oui, les chrétiens voulurent traiter JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire l'HOSTIE (car ces deux idées étaient *inséparables* pour eux), au moins tout aussi bien que les païens traitaient leurs faux dieux.

Aussi, à l'origine de notre civilisation : peuples et rois, aristocraties et démocraties, seigneurs féodaux et communes libres, tous prenaient le CHRIST-HOSTIE *pour garant de leurs droits*, ils lui conféraient la *souveraineté civile et politique* ; ils lui demandaient, en retour, *DES SIGNES pour les protéger et les défendre au jour du péril*.

Ces signes n'ont pas manqué. Quand Barbares, Sarrasins, Maures, Turcs, Tartares, menaçaient la chrétienté, Jésus-Christ faisait *son signe* dans quelque hostie miraculeuse ; les peuples le comprenaient ; ils accouraient ; ils formaient des ligues triomphantes : *Ainsi l'infidèle fut repoussé ; ainsi les frontières tracées ; ainsi les traités conclus ; les nationalités fondées*. Nous avons dressé les cartes de ces manifestations miraculeuses qui ont eu leur contre-coup politique et social, et nous avons vu les straté- gistes *les plus consommés* frappés de stupeur, en constatant : *le parallélisme évident des miracles eucharistiques et des grands mouvements sociaux de la chrétienté*.

Voilà pour le point de vue stratégique ; que serait-ce si nous entrions sur

le terrain diplomatique ? — Mais franchement, Messieurs, j'ai déjà trop abusé de votre patience, et je ne puis entreprendre ici de démonter l'*organisme* si beau, mais si compliqué du moyen âge, pour vous montrer le rôle du *Christ-Hostie* à tous les rangs de cette hiérarchie si savamment combinée.

D'ailleurs, l'enquête historique entreprise par les successeurs et les héritiers du P. Drevon en est à peine à ses débuts.

Les montagnes que nous avons gravies, si ardues qu'elles soient, n'ont fait que nous découvrir d'immenses espaces à conquérir. Mais maintenant nous avons la conviction que nous arriverons. Nous avons à peine ouvert les filons, mais nous savons qu'ils aboutissent à des mines du plus précieux métal.

Nous aussi, avec l'aide du Sacré-Cœur et de ses amis, nous ferons l'*anatomie* de la société, et nous y trouverons *la place* du Christ.

Permettez-moi de terminer par une réflexion pratique : Ce que nos ancêtres ont trouvé *de plus social* dans LE CHRIST c'est sa qualité de VICTIME. Pour eux, *communier*, c'était communier *au sacrifice de Jésus-Christ*. — Aussi leur vie comme leur mort était HÉROÏQUE.

Et maintenant, Messieurs, en face d'une société qui va périr, vous cherchez à résoudre le problème sauveur *du dévouement* des classes dirigeantes aux classes dirigées : — *Pas de dévouement sans sacrifice ; — pas de sacrifice, sans la communion comme l'entend Jésus-Christ*.



VISION D'ISABELLE DE HUY

(l'an 1231)

LA COUR CÉLESTE PROSTERNÉE DEVANT DIEU, ET PRIANT POUR L'INSTITUTION DE LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT

I. *La Pâque des Hébreux en Egypte.* — Citons d'abord le texte de l'Exode :

« Le Seigneur dit encore à Moïse et Aaron dans la terre d'Egypte :
« Ce mois (le mois de Nisan) sera pour vous le commencement des mois ;
il sera pour vous le premier des mois de l'année.

« Parlez à l'assemblée universelle des fils d'Israël et dites-leur : Le dixième jour de ce mois, qu'on prenne un agneau par famille et par maison.

« Si le nombre des habitants est insuffisant pour manger un agneau, qu'on invite le voisin qui touche à la maison, afin de compléter le nombre nécessaire pour le manger tout entier.

« L'agneau sera sans tache, mâle, d'un an.

« On le gardera jusqu'au quatorzième jour du mois et tout le peuple des enfants d'Israël immolera l'agneau le soir.

« On prendra de son sang, et on marquera les deux poteaux et le haut des portes des maisons dans lesquelles on le mangera.

« On mangera cette nuit-là ses chairs rôties au feu avec des pains azymes et des laitues sauvages.

« Vous n'en mangerez aucune partie crue ou cuite à l'eau, mais tout sera rôti au feu et vous mangerez la tête avec les pieds et les intestins.

« Il n'en restera rien le matin et ce qui serait resté sera brûlé au feu.

« Voici comment vous le mangerez : Vous aurez les reins ceints, des chaussures aux pieds et un bâton à la main et vous mangerez à la hâte, car c'est la Pâque (*Phaze*), c'est-à-dire le passage du Seigneur.

« Et je passerai par la terre d'Egypte cette nuit-là et je frapperai tout premier-né sur la terre d'Egypte depuis l'homme jusqu'à l'animal du troupeau.

« Mais ce sang marquera les maisons dans lesquelles vous vous tiendrez, je verrai le sang et je passerai devant vous et nulle blessure mortelle ne vous atteindra quand je frapperai la terre d'Egypte.

« Vous garderez ce jour dans votre mémoire : Vous le célébrerez solennellement en l'honneur du Seigneur par un culte perpétuel de génération en génération. » (Ex. XII, 1-14.)

C'est cette célébration de la première Pâque en Egypte qui est représentée dans notre vitrail. Les convives debout, vêtus en voyageurs, chaussés et

tenant un long bâton à la main, sont au nombre de sept. Celui qui occupe la place du milieu, sans doute le chef de la famille, élève la main comme pour bénir l'agneau placé sur un plat au milieu de la table. Une lampe à quatre becs éclaire la salle, l'attention des convives est tout entière tournée vers la victime ; les poses sont variées et animées, le coloris est brillant.

Entrons dans l'interprétation mystique du fait biblique.

Que l'immolation de l'agneau pascal ait été la figure de sacrifice du Christ, c'est une vérité formellement exprimée par saint Paul : *Pascha nostrum immolatus est Christus*, « Le Christ, notre Pâque, a été immolé. » (I Cor. v, 7), et si universellement développée par les Docteurs et les Pères de l'Eglise, qu'il nous faudrait les nommer tous, si nous voulions rendre complète la preuve de témoignage.

Nous citerons de préférence saint Augustin, à cause de l'influence exceptionnelle que ses écrits ont exercée sur l'art au moyen âge : « Ne voyez-vous pas, écrit-il à Janvier, que, semblables aux deux séraphins qui se répondent l'un à l'autre en chantant les louanges du Seigneur : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu des armées* (Is. vi, 3), les deux Testaments dans un accord fidèle, célèbrent la vérité sacrée ? L'agneau est immolé, la Pâque est célébrée, et après un intervalle de cinquante jours, la loi de crainte écrite par le doigt de Dieu est donnée au peuple. Le Christ est immolé, semblable à la brebis conduite au sacrifice, suivant l'expression d'Isaïe, la Pâque véritable est célébrée, et, après cinquante jours l'Esprit de charité est donné à l'Eglise. » (*Ad Inquisit. Januari*, l. II, Ep. 55, c. 16. Opp. t. II, p. 140.) Ailleurs, répondant au manichéen Faustus : « Lorsque tu demandes, dit-il, pourquoi, si le Christ est venu non détruire mais compléter la loi, le chrétien n'immole pas des animaux pour offrir à Dieu le sacrifice de leur chair et de leur sang, je réponds : tout au contraire, le chrétien doit s'abstenir d'offrir de tels sacrifices, puisque ce qui était prophétisé par de telles offrandes, le Christ l'a accompli par l'immolation de sa chair et de son sang. Lorsque tu demandes pourquoi, si le Christ est venu non détruire, mais compléter la loi, le chrétien n'observe pas les azymes comme les Juifs, je réponds : tout au contraire, le chrétien se garde de pratiquer ce rite, parce que ce qui était prophétisé par la figure, le Christ, ayant expulsé le ferment de la vie vieillie, l'a réalisé en montrant une vie nouvelle. Lorsque tu

demandes pourquoi, si le Christ est venu non détruire mais compléter la loi, le chrétien ne célèbre pas la Pâque en mangeant la chair d'un agneau, je répons : tout au contraire, le chrétien se défend de célébrer ainsi la Pâque parce que ce qui était prédit par la figure, c'est-à-dire l'agneau immaculé, le Christ l'a accompli par sa Passion. » D'où il conclut : « L'observation de ces figures était l'annonce du Christ. Trouverons-nous étonnant ou absurde ou plutôt ne trouverons-nous pas convenable et raisonnable qu'après son avènement, tout ce qui se faisait pour prophétiser sa venue, loin d'être considéré comme n'étant pas rempli parce qu'on ne le pratique plus, ne pourrait être observé désormais qu'en niant que sa venue ne l'ait réalisé. » (*Contra Faustum*, l. XIX, c. 10. Opp., t. VIII, p. 318.)

On aimera à entendre avec quelle fougue tout espagnole et quelle verve indignée, le grand poète chrétien du quatrième siècle, Prudence, exprime les mêmes pensées : « Tu blasphèmes le Seigneur, le Christ, peuple ingrat ! La Pâque que tu renouvelles si solennellement chaque année, dis-nous avec quel sang tu la célèbres ? Quel est cet agneau d'un an que tu immoles comme une victime sacrée au retour de chaque année ? Mais il n'est sacré que dans le troupeau. N'est-ce pas folie de le croire ainsi sacré, de teindre le sommet des poteaux du sang de l'animal bêlant, de se livrer à des danses bruyantes, de ne vouloir se nourrir que d'azymes, tandis que le cœur est rempli du ferment du crime ? Ne comprends-tu pas, insensé, que ta Pâque n'est que l'image de la nôtre ? que par les ébauches de la loi antique tu ne fais que figurer le mystère que remplit seul la véritable Passion, la Passion de Celui dont le sang marque notre front du signe sauveur et protège la demeure même de nos âmes ? C'est elle qui écarte les fléaux dont est désolée l'Égypte, elle qui brave le joug d'une servitude tyrannique, elle qui affranchit de l'oppression la fidèle descendance d'Abraham. La vraie race d'Abraham est celle qui porte sur son front le reflet du noble sang qui l'a rachetée et qui a su reconnaître sans hésiter le Dieu apparu sur la terre, le Dieu engendré du Père. » (*Apotheosis adversus Judæos*, vv. 347-366. Opp. Parmæ 1783, t. I, pp. 326-327.)

Reprenons les principales particularités de l'immolation de l'agneau pascal.

Saint Jacques de Nisibe nous dit qui est l'agneau : « Ecoute, frère, ce que je vais dire de cette Pâque dont le mystère et la figure ont été donnés

au premier peuple, mais dont la vérité est aujourd'hui proclamée et annoncée chez les nations. Le véritable agneau, c'est notre Sauveur vivifiant : agneau de l'année, immaculé, n'offrant dans son extérieur aucune difformité ni imperfection, ainsi que le Prophète s'est exprimé dans son langage spirituel. (Is. LIII, 9, 10; Cf. I, Petr. II, 22.) L'iniquité du péché ne s'est pas trouvée en lui, non plus que la fourbe sur ses lèvres; mais c'est la volonté du Seigneur qui a voulu l'humilier et le livrer au supplice de la croix. » Puis, il entre dans l'énumération des merveilles auxquelles la figure et la réalisation ont tour à tour donné occasion. « Eux (les Juifs), au jour de leur Pâque, sortirent de la servitude tyrannique de Pharaon, et nous, au jour du crucifiement de Notre-Seigneur, nous avons été arrachés à la captivité honteuse de Satan. Eux, immolèrent un agneau choisi parmi leurs troupeaux et furent par son sang préservés de l'ange exterminateur; et nous, fils choisis, par le sang de l'Agneau nous avons été arrachés aux œuvres de la corruption que nous avons accomplies. Moïse fut leur sauveur; nous avons Jésus pour sauveur et pour chef. Moïse a ouvert devant eux et leur a fait traverser la mer, et notre Sauveur a divisé l'enfer et brisé ses portes lorsque, en y entrant lui-même, il les a ouvertes et a rendu la voie sûre à tous ses fidèles. La manne leur a été donnée pour nourriture; et Notre-Seigneur nous a donné sa chair pour aliment. Pour eux, Moïse a fait jaillir l'eau du rocher; pour nous, notre Sauveur a fait sortir de ses entrailles l'eau de la vie (Joan. VII, 3,8). A eux a été promise la possession de la terre des Chananéens; à nous a été promis le séjour de la vie. Pour eux, Moïse a suspendu le serpent d'airain, afin que celui qui aurait levé les yeux vers lui eût la vie sauve et fut délivré de la morsure des serpents; pour nous, Notre-Seigneur Jésus en personne a été attaché à la croix, et c'est par lui que nous avons été sauvés de la morsure de Satan. Donc, mon fils, vois et considère, au sujet de l'agneau pascal, comment le Saint-Esprit leur a prescrit de le manger dans une seule maison et non dans plusieurs, c'est-à-dire dans la maison de l'unique Eglise de Dieu.» (Serm. XIV de Pascha, ap. Galland, *Max. bibl. vet. PP.* Lugd., t. V. XCVI.)

Saint Jérôme a également reconnu, dans la maison où les membres de la famille se réunissent pour célébrer la Pâque, l'image de l'Eglise. Il écrit au Pape saint Damase : « Je suis uni dans la Communion à votre béatitude,

c'est-à-dire à la chaire de Pierre; c'est sur cette pierre qu'est bâtie l'Eglise, je le sais. Quiconque mange l'agneau hors de cette demeure est un profane.» (Ep. *ad Damasum*.)

Les particularités du choix de l'agneau sont relevées et appliquées à la victime du sacrifice nouveau par saint Grégoire de Nazianze : « Elle était présente aux sacrifices légaux cette victime magnanime, impassible selon sa première nature, qui s'est faite l'expiation perpétuelle et indéfectible non d'une partie de l'univers, non d'une époque restreinte, mais du monde tout entier. Il est *agneau*, à cause de son innocence, parfait non seulement dans sa divinité, au-dessus de laquelle il n'est aucune perfection, mais aussi dans son humanité unie à la divinité et devenue une même chose avec ce à quoi elle a été unie, et, pour employer une expression audacieuse, identique à Dieu; *mâle*, parce que c'est pour Adam surtout qu'il est offert, mais plus ferme que celui-ci, qui, au jour de la lutte, s'était laissé vaincre par le péché, et surtout parce qu'il n'a rien de féminin, rien de mou, rien de débile, mais échappé, par sa propre puissance, de la prison d'un sein virginal et maternel à la fois, il est né homme d'une prophétesse, selon l'annonce d'Isaïe; *d'un an*, parce que, véritable soleil de justice, s'avancant des profondeurs du ciel, il a accompli sa révolution entière dans l'espace embrassé par nos regards, et a ainsi rempli la couronne de l'année bénie (Ps. 64, 12); *immaculé* et irréprochable, c'est-à-dire par qui sont guéries les difformités, les taches et les souillures qui naissent du péché. Mangeons, continue-t-il, l'agneau *le soir*, parce que c'est sur la fin des siècles que la Passion du Christ s'est accomplie, puisque c'est le soir que, dissipant la nuit du péché, il distribua son sacrement aux disciples. *N'emportons rien*, parce que nos grands mystères ne doivent pas être communiqués à ceux qui sont dehors. Tel est pour toi le mystère de la Pâque. C'est là ce que la loi a esquissé, ce que le Christ a achevé. » (*Oratio* XLV, alias XLII, pp. 13, 16, 26.)

Touchant la manière dont l'agneau pascal était préparé, voici ce que saint Justin, qui avait vécu en Palestine, nous a laissé, dans sa dispute avec Tryphon (p. 40) : « Le mystère de l'agneau que Dieu avait ordonné d'immoler à Pâque, était la figure du Christ dont ceux qui croient teignent leurs demeures, c'est-à-dire eux-mêmes, par la foi qu'ils ont en lui. Or, cet agneau, que la loi prescrivait de faire rôtir en entier, était le symbole de la

croix que le Christ devait endurer. Car l'agneau, pour être rôti, est disposé de façon à figurer une croix : l'une des broches le traverse de part en part, de l'extrémité inférieure jusqu'à la tête ; l'autre lui traverse les épaules et l'on y attache les pieds de devant (le grec porte *les mains, χεῖρας*) de l'agneau. » (*Dialogus cum Tryphone*, 40.)

Saint Ephrem nous donne la signification de quelques-uns des rites de la manducation de l'agneau pascal : « L'agneau, immolé le quatorzième jour, dit-il, représente le Seigneur mort sur la croix. Les azymes, que l'on devait manger avec des assaisonnements amers, figuraient son nouveau sacrement, en même temps que la tristesse et le chagrin de ceux qui devaient y participer. Vous mangerez l'agneau *les reins ceints, le bâton à la main, des chaussures aux pieds* : ces circonstances convenaient à la troupe des disciples prête à entrer en campagne pour prêcher l'Évangile. Les bâtons dans leurs mains sont les croix chargées sur les épaules des apôtres. *Debout*, parce qu'il est défendu de recevoir assis le corps vivant du Seigneur. *Aucun étranger ne mangera de l'agneau*, car celui qui n'est pas baptisé ne mange pas de cette chair. *Vous ne briserez aucun de ses os*, parce que si les mains et les pieds du Seigneur ont été percés par des clous, si sa poitrine a été traversée par la lance, cependant aucun de ses os n'a été rompu. » (Opp. Syr. lat., t. I, p. 213.)

Saint Ambroise attache une signification mystique au *Festinanter* : « Nos pères, dit-il, mangeaient la Pâque en se hâtant, les reins ceints, les chaussures attachées aux pieds et comme s'ils eussent déposé le fardeau du corps, afin d'être prêts au passage, car la Pâque du Seigneur est le passage des passions à l'exercice de la vertu. Et c'est pourquoi elle est appelée la Pâque du Seigneur, parce que dans ce type de l'agneau se révélait la vérité de la Passion dominicale. » (*De Caïn et Abel*, l. I, c. 8, p. 31.)

C'est également une signification mystique que saint Cyrille d'Alexandrie relève dans la date du mois choisi pour la célébration de la Pâque : « *Que l'agneau soit choisi non le premier, mais le dixième jour du mois*. Cela semble signifier qu'un long temps a précédé et qu'il y a eu de longs siècles avant nous, pendant lesquels Dieu était toujours, comme il est et sera. Mais aussitôt après s'ouvre notre siècle qui, semblable à la durée de cinq jours, comme nous venons de le dire, se divise en cinq temps...

L'agneau est donc choisi le premier de ces cinq jours, c'est-à-dire le dixième qui porte le type du commencement des temps, et, gardé jusqu'au quatorzième jour où il est immolé le soir, afin de nous faire entendre que le mystère n'est ni récent ni nouveau, mais réservé *dans la prescience du Père depuis la création du monde*. Le Christ toutefois est mort pour nous dans les derniers temps de ce siècle, alors que la lumière intelligible et divine n'avait pas commencé à resplendir et que la terre était encore submergée par les ténèbres du péché. » (*Glaphyr. in Exodum*, pp. 267, sqq.)

Dans cette circonstance que l'agneau pascal était immolé en même temps par toutes les familles, Tertullien voit la figure de la réprobation que le peuple entier appela sur lui au Calvaire : « La Passion du Christ, dit-il, s'est accomplie dans le temps des soixante-dix semaines, au mois de mars, à l'époque de la Pâque, le premier jour des azymes où l'agneau devait être immolé le soir, suivant le précepte de Moïse. Toute la synagogue des enfants d'Israël l'a tué en disant à Pilate qui voulait le délivrer : *Que son sang retombe sur nous et sur nos fils*. » (*De Passione*, c. 8.)

Saint Isidore s'arrête à la destruction de l'idolâtrie : « A la fin sont détruits les premiers-nés des Egyptiens, c'est-à-dire, les principautés, les puissances et les chefs des ténèbres de ce monde, aussi bien que les auteurs et les inventeurs des fausses religions répandues dans le monde que la vérité du Christ étouffe et fait disparaître avec leurs auteurs. Or, ce qui suit : *J'exercerai le jugement sur leurs dieux*, les Hébreux l'interprètent en ce sens que la nuit où le peuple sortit, tous les temples d'Égypte furent détruits soit par un tremblement de terre, soit par le contact de la foudre. Mais spirituellement, nous disons que quand nous sortons d'Égypte, il faut que les idoles des erreurs croulent et que tout culte des dogmes pervers soit aboli. » (*In Exod.* c. XIV, 16.)

Arrêtons là ces citations et ces rapprochements symboliques entre l'Ancienne Alliance et la Nouvelle. Ce qui a été rapporté suffit pour faire comprendre quelle veine féconde est ouverte à la poésie, à l'éloquence et à l'art par ce parallélisme entre la figure et la réalisation qui a été poursuivie jusque dans les derniers détails par les Pères de l'Église. Je me suis contenté de faire ressortir la signification des particularités de la scène reproduite par notre verrière. Les lecteurs curieux de plus de détails peuvent les demander

aux anciens commentateurs aujourd'hui trop facilement délaissés, spécialement à Cornelius a Lapide, dont le commentaire sur ce chapitre de l'Exode a condensé presque tout ce qui a été écrit sur la matière par les Pères de l'Eglise (1).

II. *La préservation des premiers-nés des Hébreux par le sang de l'agneau pascal.* -- Le rapprochement de la manducation de l'agneau pascal et de la préservation des premiers-nés des Hébreux par la présence de son sang, est une des traditions constantes de l'art le plus pur du moyen âge (2). Mais dans l'exécution, notre artiste s'est affranchi des données archaïques. Sous ce rapport, la composition devant laquelle nous sommes arrêtés, est particulièrement intéressante à étudier. Elle montre aux peintres de notre époque comment l'artiste s'étant profondément pénétré du sens théologique et de la valeur symbolique du fait biblique, peut se livrer ensuite à son inspiration pour traduire, selon son génie propre et le goût de son époque, les vérités qui sont de tous les temps.

Ainsi, dans la représentation de l'événement présent, la préoccupation

(1) Au lieu de reproduire ces citations, je préfère emprunter à un des hommes qui ont le plus contribué à remettre en honneur les traditions symboliques de l'art chrétien, le P. Ch. Cahier, dont on connaît les relations intimes avec Flandrin, cette vigoureuse esquisse des perspectives que notre étude peut ouvrir sur l'histoire de l'Eglise universelle : « Avec eux (les Pères de l'Eglise), nous lirons dans ces faits mystérieux au milieu desquels est placé le berceau de la vieille Loi, le grand fait qui devait fonder la Loi nouvelle; et déterminer une autre ère, non plus pour une nation isolée, mais pour toute la postérité d'Adam. L'immolation de l'Agneau ouvre une série de merveilles, qui toutes ont pour but d'affranchir et de constituer en société le peuple que Dieu s'est choisi dans l'ancien monde : les enfants d'Abraham et de Jacob brisent le joug de la servitude, et quittent la terre étrangère pour aller prendre possession de la terre promise; la nature s'ébranle tout entière sur leur passage, la mer leur fraye une route, l'ange du ciel les guide et les protège, le désert les nourrit d'un pain merveilleux, le doigt de Dieu leur trace les préceptes d'en haut, le Seigneur se choisit une demeure, et se constitue un oracle permanent au milieu d'eux; enfin, sa voix leur dicte une législation complète, pour imprimer désormais à tous leurs actes un caractère auguste et sacré. Ainsi sont esquissés les temps où le baptême mettra un abîme entre l'humanité régénérée, et l'idolâtrie qui l'avait longtemps asservie au démon : alors le monde entrera dans un long travail pour enfanter l'entière réconciliation de l'homme avec Dieu par l'intermédiaire de l'Eglise; alors s'offrira sur tous les points du globe le sacrifice de la Victime sans tache; l'homme pourra chaque jour se nourrir du pain des Anges, et une chaire suprême élevée en vue de toutes les nations, répandra sur le monde entier la vérité que le Fils de Dieu est venu enseigner pour toute tribu et toute langue. » (*Monographie de la cathédrale de Bourges*, p. 34.)

(2) Citons entre autres exemples les vitraux d'Evreux, de Bourges et de Saint-Denis et les émaux de la croix de Saint-Bertin.

principale des peintres anciens a été de rendre sensible aux yeux la vertu du Sang divin dont celui de l'agneau immolé dans la Pâque juive figurait à l'avance la puissance. C'est dans ce but qu'ils montrent le plus fréquemment les Hébreux occupés à en marquer la porte de leur demeure. L'effet de la présence ou de l'absence de ce signe ne se laisse pas voir. Au contraire, notre artiste a eu l'imagination saisie par le tableau dramatique du sort si différent qui attend les uns et les autres. C'est cette scène où il fait intervenir deux anges, l'ange protecteur des Hébreux et l'ange exterminateur des Egyptiens, qu'il a choisie pour sujet. Ne pouvant faire ressortir suffisamment sur les maisons la marque sanglante qui avait protégé leurs habitants, il s'y est pris d'une autre façon, pour exprimer la cause de la préservation par l'ange protecteur ; il a eu recours à la double représentation de l'agneau immolé qui a fourni son sang pour le signe du salut et de l'agneau ressuscité qui a, par avance, donné au sang de cet animal sans raison la vertu de sauver la vie aux hommes.

Mais avant d'entrer dans une étude plus détaillée de notre œuvre, établissons-en le fondement scripturaire par le texte de l'Exode :

« Moïse appela tous les anciens d'entre les fils d'Israël et il leur dit : Allez, prenez un animal par famille et immolez la Pâque.

« Trempez un bouquet d'hyssope dans le sang qui est près de la porte et teignez-en le dessus de la porte et les deux montants. Que personne ne sorte de sa demeure avant le matin.

« Car le Seigneur passera frappant les Egyptiens ; lorsqu'il verra le sang au haut de la porte et sur les montants, il passera devant la porte de votre demeure et ne laissera pas l'exterminateur entrer pour vous frapper.

« Gardez cette prescription comme une loi, vous et vos fils, à tout jamais ; et lorsque vous serez dans la terre que le Seigneur a promis de vous donner, vous continuerez à observer ces cérémonies.

« Et lorsque vos fils vous demanderont : quelle est cette observance ?

« Vous leur répondrez : c'est la victime du passage du Seigneur, lorsqu'il passa devant les maisons des enfants d'Israël en Egypte, frappant les Egyptiens et épargnant nos demeures. Et le peuple se prosterna pour adorer.

« Et, au sortir de l'assemblée, les enfants d'Israël firent ce que le Seigneur avait prescrit à Moïse et Aaron.

« Or, il arriva qu'au milieu de la nuit le Seigneur frappa tous les premiers-nés sur la terre d'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la captive qui était en prison, et même le premier-né des animaux.

« Alors Pharaon se leva pendant la nuit ainsi que ses serviteurs et toute l'Égypte, et, un cri immense s'éleva de toute l'Égypte ; car il n'était pas de maison où ne se trouvât un cadavre. » (*Ex.* VIII, 21-30.)

Saint Augustin se demande si de ces paroles : « Trempez un bouquet, etc. » (1), il faut conclure que l'agneau était immolé près de la porte pour que le sacrificateur fit lui-même l'application du sang sur les montants, ou s'il est permis de supposer que le sang de l'agneau immolé ailleurs était apporté dans un vase où l'écrivain trempait son bouquet d'hyssope. Les artistes du moyen âge, miniaturistes, verriers, émailleurs ont admis tantôt l'une, tantôt l'autre de ces interprétations. C'est ainsi que dans les vitraux de Bourges et de Chartres, l'écrivain est différent du sacrificateur et trempe sa plume ou son pinceau dans un vase placé près de lui, tandis que dans la croix de Saint-Bertin, l'agneau abattu est étendu sur le seuil à l'intérieur de la porte et c'est le sacrificateur lui-même qui recueille le sang pour tracer le signe protecteur.

Quel était ce signe ! Le texte sacré est muet sur cette question. Mais de bonne heure les Pères et les écrivains ecclésiastiques crurent en trouver l'interprétation dans un texte célèbre d'Ezéchiel (IX, 3, 4). « Le Seigneur appela l'homme qui était vêtu de lin et portait à la ceinture une écritoire d'écrivain. Et le Seigneur lui dit : Va au milieu de la cité à travers Jérusalem et écris *Thau* sur le front des hommes qui gémissent et pleurent sur toutes les abominations qui se font au milieu de la ville. » Si les Hébreux pour marquer leurs maisons, frottèrent de sang les montants et la traverse supérieure de la porte, la marque sanglante reproduisit sensiblement la lettre *Thau* (ט) de l'alphabet hébreu proprement dit. Mais la tradition a suivi un autre courant. Elle a vu dans le texte d'Ezéchiel une allusion au signe qui avait protégé les Hébreux à leur sortie d'Égypte et elle a demandé la figure

(1) « Accipietis autem fasciculum hyssopi et tingentes ex sanguine qui est juxta ostium, linietis super limen et super ambas postes. » (Verset 22). — V. August. *Quæst in Exod.*, l. II, c. 46.

du thau, non à l'ancien alphabet hébreu, mais à l'alphabet samaritain où il affecte la forme du T romain et même dans certains manuscrits anciens, la forme de la croix.

Quoi qu'il en soit de l'exégèse exacte du texte d'Ezéchiel et de la question archéologique de l'époque de la substitution de l'alphabet samaritain à l'alphabet hébreu proprement dit, une tradition qui remonte aux premiers Pères de l'Eglise veut que ce soit le signe de la croix tracé avec le sang de l'agneau qui ait protégé les demeures des Hébreux contre les coups de l'ange exterminateur. Cette interprétation du *thau* par la figure de la croix a pour elle les commentateurs les plus sérieux et les plus exacts tels que Lactance (1), Origène (2), Tertullien (3), saint Jérôme (4). Les artistes du moyen âge s'en sont emparé selon leur coutume de s'inspirer des enseignements des Pères. Saint Augustin, leur guide le plus ordinaire, ne leur faisait pas défaut (5). Aussi, dans les monuments cités plus haut, les vitraux de Bourges et de Chartres, la croix de Saint-Bertin, la représentation de l'onction par le sang de l'agneau est surmontée des mots : SCRIBE TAU.

Plutôt que d'accumuler les citations pour prouver une assertion familière à tous ceux qui ont quelque lecture des Pères et des Commentateurs, je préfère donner un résumé de la tradition emprunté à un auteur aujourd'hui peu lu, dont le témoignage néanmoins tire une valeur particulière des circonstances qui lui donnèrent l'occasion d'écrire son livre. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, un des hommes les plus savants et les plus écoutés de son siècle, réfute l'erreur de Pierre de Bruys lequel prétendait que les chrétiens devaient brûler les croix et tous les instruments qui rappelaient la Passion de Jésus-Christ, leur chef.

Lorsqu'il vient aux preuves d'autorité pour revendiquer contre les

(1) *Divinar. Institut.*, l. IV, c. 26.

(2) *Selecta in Ezechielem*, c. 9.

(3) *Adv. Judæos*, XI.

(4) *Commentar. in Ezechielem* (c. 9.) l. III.

(5) *De Catechizandis rudibus*, c. 20. — *Serm.* XXVII (alias *de Verbis apostoli*, 20) *de versiculis* Ps. 96, n. 6. — *Serm.* CVII (alias *de Tempore* 196), *de Verbis evangelii Luc.*, XII, n. 7. — *Serm.* XXXIII. in Ps. 143, (al. *de Diversis* 20,) cc. 12, 13. — *Serm.* CLX *de Verbis Apostoli* (I Cor. I.) — *Serm.* CCCXI in solemnitate martyris Laurentii 1, etc., etc.

sectaires les honneurs dus à la Croix, il s'appuie avant tout sur ce fait que le signe tracé par les Hébreux sur leurs portes avec le sang de l'agneau pascal, était une croix : « Que Moïse, dit-il, se lève le premier dans notre discours comme il apparaît le premier dans le récit sacré ; qu'il marque du sang de l'agneau en forme de croix (*in modum crucis*) les portes des demeures des Hébreux pour que les poteaux teints de sang en interdisent l'entrée à l'Ange exterminateur... De même chez le prophète Ezéchiel, que sur le front des hommes qui gémissent et pleurent sur leurs péchés, s'impose la lettre Thau, afin que, distingués des autres par ce signe, ils puissent échapper à la mort. Que l'on comprenne que ce n'est pas au hasard que cette lettre a été choisie entre les autres caractères hébreux, pour marquer leur front, puisqu'elle ne présage pas seulement la croix, mais elle la montre aux regards. »

Et plus loin : « C'est que la lettre appelée Thau, ayant la forme de la croix, en conserve le nom et la figure non seulement chez les Hébreux, mais aussi chez les Grecs. Chez les Grecs c'est le nom et la figure qu'elle a eus dès le commencement et qui n'ont point été changés. Chez les Hébreux, si la forme a varié, le nom a persisté. Au témoignage de saint Jérôme si savant dans ces idiomes, elle gardait encore de son temps chez les Samaritains la forme primitive et peut-être est-elle encore conservée chez ces mêmes Samaritains ou chez quelque autre peuple. Car, tandis que les Juifs changeaient leurs lettres, cette nation ne voulut point modifier les caractères qu'elle avait reçus des Juifs et elle conserva intacts leur forme et leur nom. Elle combat donc pour notre foi et elle apporte à la croix un honneur qui n'est pas petit, cette lettre prophétique. Ce n'est pas Esdras ou quelque autre, mais le souverain législateur, l'écrivain inspiré, Moïse, qui l'a inventée et nous l'a transmise. Car, c'est du Christ, selon le témoignage de Jésus-Christ lui-même, que Moïse a écrit. Donc, puisque selon le bienheureux Apôtre (I Cor. x, 11) *tout leur arrivait en figure*, de même que le corps entier de la Loi racontait le Christ, ainsi, cette lettre de la Loi annonçait la croix du Christ. Non seulement elle l'annonçait mais elle le montrait aux yeux des lecteurs. »

Il conclut : « Puisqu'il en est ainsi, qui ne voit que non seulement la croix du Christ ne doit pas être méprisée, mais qu'elle doit être souverainement honorée, puisque l'Esprit divin parlant par les prophètes l'a jugée lui-même

digne d'un si grand honneur? Car il l'a jugée digne d'un grand honneur, lorsque, si longtemps avant la croix, il n'a point délivré les Hébreux de l'Ange exterminateur ou les justes suppliants du supplice des pervers sans le signe de la croix. Il l'a jugée digne d'un grand honneur lorsqu'il en a placé le signe non dans le secret ou les ténèbres, mais publiquement et à la lumière, quand il en a marqué les portes des maisons et le front des hommes, c'est-à-dire ce qui frappe davantage les regards. Par les croix des portes il a montré que toute la demeure de ce monde leur serait acquise par la croix. Par la croix des fronts il a fait voir qu'il avait racheté l'homme tout entier par la croix. » (Petrus Venerabilis, *Contra Petro Brusian*. Galland. *Max. bibl. vet. Patrum*, Lugd., t. XXII, p. 1055.)

Notre artiste représente l'agneau égorgé et renversé, mais il ne nous montre pas le signe tracé avec son sang. Il s'attache plutôt à rendre sensibles les effets de ce sang. Il y parvient par une disposition dramatique. Une lutte est engagée entre deux anges. D'une part, l'ange exterminateur vêtu d'une robe étincelante, mais dépouillé du nimbe, s'avance visitant les palais des Egyptiens; le large glaive qu'il tient levé, va s'abattre sur une femme et un homme couchés à terre; dans le lointain git une victime étendue sur le seuil du palais, peut-être le premier-né de Pharaon. L'Ange protecteur du peuple hébreu, sans doute Michel, richement vêtu et enveloppé du nimbe frangé qui est la caractéristique de la gloire, marche à sa rencontre armé aussi d'une épée, mais relevée dans l'attitude de la protection, et couvrant de son bouclier ceux que protège le sang de l'agneau immolé. Cette protection est figurée par une double représentation de l'agneau. A l'arrière-plan on aperçoit l'agneau de la Pâque hébraïque égorgé et renversé sur le dos, tandis que sur le devant du tableau l'agneau vivant et ressuscité semble faire la garde auprès d'un homme endormi. Afin d'écartier toute méprise sur le caractère de cet agneau, le peintre a placé auprès de lui la blanche pâquerette, la fleur symbolique qui émaille les prairies à l'époque de la Pâque chrétienne.

L'agneau ressuscité est représenté ici dépourvu des attributs de victoire dont l'iconographie chrétienne a coutume de le montrer entouré depuis le cinquième siècle. On peut dire qu'il est l'agneau des représentations primitives auquel on n'a pas encore attaché la bannière et le nimbe, auquel on

substitue même parfois un bélier pour mieux exprimer la force. L'auteur revient à la simplicité de la représentation primitive, non par recherche de l'archaïsme, mais pour obéir au goût de son époque qui élimine de plus en plus les attributs. Néanmoins, on le voit, il est loin d'avoir perdu le sens du symbolisme traditionnel, mais il le rend par un procédé nouveau qui se justifie entièrement au point de vue de la théologie aussi bien que de l'esthétique : *Non nova, sed nove*.

III. *La Cène eucharistique*. — On sait que les commentateurs ne sont pas d'accord sur l'ordre dans lequel se succédèrent les actions qui remplirent la dernière veillée du Sauveur. Ainsi les uns placent la consécration du pain et du vin, c'est-à-dire la Cène eucharistique proprement dite, immédiatement après la manducation de l'agneau pascal, avant le lavement des pieds des apôtres ; les autres, considérant le lavement des pieds comme le symbole de la pureté nécessaire pour participer au banquet eucharistique, placent l'institution du divin Sacrement après cette action, pendant ou même après le repas composé de mets ordinaires qui suivait la manducation de l'agneau (1). De même, ils diffèrent entre eux, sur le moment où Judas sortit de table pour consommer sa trahison. Les uns le font s'échapper avant la consécration, les autres le font assister à l'institution du divin Sacrement et participer à la communion sacrée. Cette dernière supposition plus pathétique a été adoptée par presque tous les artistes, le nôtre est de ce nombre. Enfin, l'action sainte comprend deux actes successifs, la consécration du pain et du calice et la communion des apôtres. D'ordinaire pour cette dernière, les peintres du moyen âge et de la Renaissance font prendre aux apôtres l'attitude de communiants à la Sainte table, souvent ils introduisent la présence de l'auguste Mère de Dieu. On connaît les suaves compositions de Fra Angelico sur ce thème. Notre peintre, réservant pour la verrière suivante le sujet de la communion, semble avoir choisi le moment où Notre-Seigneur ayant

(1) Le Père Patrizzi dans son grand ouvrage sur les Evangiles. (*De Evangeliiis libri tres*. 2 in-4° Friburgi Brisgoviae, 1852) a soutenu la première opinion avec une vigueur, d'argumentation qui n'est pas loin de produire l'évidence de la vérité. (L. II, n. CLX, et I. III, Diss. I). La seconde était plus communément répandue chez les commentateurs du seizième siècle, c'est celle que notre artiste paraît avoir suivie.

distribué à ses disciples sa chair sous l'espèce du pain, s'apprête à consacrer le vin en le changeant en son sang. A cet effet, un des apôtres qui s'est levé de table, remplit le calice, pour le présenter à Jésus.

Cette scène est pleine de naturel et de vie. On y sent la vigueur de touche du vieux peintre de Nuremberg. Les groupes d'apôtres se détachent avec un relief admirable. Judas reste isolé dans l'attitude contrainte d'un homme agité par le remords. L'expression du visage des différents disciples traduit les diverses nuances de l'admiration, de la reconnaissance, de la surprise et de l'adoration. Le geste du Sauveur élevant la main gauche est plein de noblesse et de tendresse à la fois; son bras droit soutient Jean dans une position qui mérite d'être remarquée.

L'art chrétien a renoncé, dès l'origine, à représenter les personnages de la scène appuyés sur des lits de table comme le suppose le récit des Évangélistes. Ils sont assis à la manière des Occidentaux. Mais cette attitude conventionnelle rendait difficile de traduire aux regards la prérogative attribuée à saint Jean. Le disciple bien-aimé faisant face à Jésus sur le même lit n'avait eu qu'à pencher la tête en avant pour la reposer sur la poitrine du Maître. Pierre était placé à l'opposé; ce fut ainsi que se soulevant, il fit signe à Jean par-dessus l'épaule de Jésus, pour qu'il lui demandât qui était le traître (Jean, XIII, 23-26). L'art moderne se contente ordinairement d'incliner la tête et les épaules du disciple vers la poitrine du Maître, parfois en faisant reposer son bras sur la table afin de procurer au buste un profil complet. Les peintres du moyen âge, tantôt faisant violence aux lois de l'équilibre, le laissent assis à côté de Jésus et abaissent son buste à angle droit sur la table pour appliquer sa tête sur le cœur de Jésus; tantôt, par une attitude invraisemblable, le représentent sur les genoux de Jésus où il s'est laissé tomber en entendant quelques instants auparavant l'annonce de la trahison de Judas; le Maître alors le tient endormi sur son sein, comme serait un enfant sur celui de sa mère. C'est cette dernière posture qui répond au sentiment mystique bien plus qu'à la réalité historique, que Dürer a donnée à Jean.

Nous ne nous arrêtons pas à déterminer le rang occupé par chacun des apôtres, quoique l'on reconnaisse plusieurs types traditionnels, entre autres celui de saint Mathieu. Saint Pierre occupe la place que lui assigne

l'Évangile à droite de Notre-Seigneur. Il porte pour caractéristique une épée, cet attribut ne lui est pas ordinaire. Mais ici il est une allusion à la parole : « Seigneur, voici deux épées » (Luc, xxii, 38), donnée par saint Luc comme la réponse des apôtres à Jésus, lorsqu'il leur annonçait que l'heure du péril était arrivée, et que l'on peut attribuer plus particulièrement à saint Pierre puisque l'on sait comment il tira l'épée au Jardin des Oliviers.

La préoccupation de l'exactitude historique et symbolique se manifeste par la présence de l'astre dont la révolution marque la date de la Pâque, la lune à la fin de son premier quartier.

Cette scène est une des parties de nos vitraux qui sont demeurées presque intactes. Néanmoins la photographie exécutée avec le plus grand soin par une des maisons les plus habiles de Paris, ne peut rendre l'effet saisissant que produit le vitrail lui-même. La perspective habilement ménagée, le groupement savant des personnages, l'expression du visage et du geste du Sauveur, rendue incomparable par un mélange de dignité et d'amour, l'attitude des apôtres pénétrés d'une piété si expressive, enfin la vivacité du coloris et l'harmonie savante des couleurs en font une des compositions les plus étudiées, capable de rivaliser avec les représentations les plus célèbres de la Cène eucharistique (1).

IV. *L'Eucharistie et la Résurrection de la chair.* — Je doute que notre artiste ait emprunté à la tradition iconographique le sujet qui remplit le quatrième panneau et qui n'est pas sans analogie avec la représentation d'une église dans le vitrail précédent. Et toutefois, le symbolisme qu'il exprime, s'appuie de la manière la plus solide sur la vérité dogmatique et sur la tradition patriotique.

Une châsse, style renaissance, entièrement dorée, ornée de statues sur toutes les faces et s'ouvrant à tous les étages pour abriter des reliquaires également garnis de statues, est surmontée du calice et de l'hostie enveloppés d'une nuée lumineuse; quatre anges agenouillés sur les quatre angles de la châsse, se tiennent tournés dans l'attitude de l'adoration vers le divin Sacrement.

(1) La maison Desclée et de Brower (Société Saint-Augustin de Tournai et de Lille) l'a choisie pour en faire, avec quelques changements très légers, l'illustration du Mystère de la Cène, dans ses livres liturgiques et dans sa collection d'images populaires.

Nous n'entreprendrons pas l'étude des divers personnages représentés sur les faces de la châsse et des reliquaires. Outre que l'étage inférieur a disparu presque en entier, dans le choix de l'agencement des figures qui restent, il nous a été impossible de discerner une intention symbolique ou liturgique. Une même représentation fait même double emploi, par exemple pour l'apôtre saint André qui figure parmi les statues de la châsse et encore dans les décorations d'un reliquaire. Nous supposons avec vraisemblance que nous avons sous les yeux la représentation de quelque don dû à la munificence d'un grand personnage ou à la richesse de la fabrique et que les images sculptées sont celles des saints et saintes dont les reliques y étaient renfermées. Les comptes de la fabrique, un inventaire détaillé du trésor ou les reproductions de ses principales richesses par la gravure ou le dessin pourraient seuls éclaircir nos doutes. Ces documents ne sont pas à notre disposition, nous ignorons même s'ils existent. Au reste, cette étude, quelque intéressante qu'elle soit en elle-même, est accessoire par rapport à l'objet qui nous occupe. Ce qui nous importe uniquement est la signification à donner à la présence dans une série eucharistique, d'un reliquaire surmonté du calice et de l'hostie consacrée. Elle est facile à déterminer.

Faisons d'abord remarquer qu'il se présente ici dans un rapport avec la Cène eucharistique analogue à celui de la préservation par le sang de l'agneau pascal avec la Pâque hébraïque, en sorte que, de même que l'Agneau divin figuré par l'agneau pascal, garde contre la mort les Hébreux protégés par son sang, ainsi les restes des Serviteurs de Dieu sont couverts et protégés par la présence du pain vivant et du sang mystérieux dont Notre-Seigneur a dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » (Joan., vi, 58.) C'est la résurrection glorieuse assurée à ceux qui se sont nourris de la chair et du sang du divin Agneau et en ont conservé les fruits par la grâce. Pour rendre cette vérité aux yeux pouvait-on choisir un symbole plus expressif que le calice et l'hostie enveloppés d'une gloire couvrant et gardant le dépôt des saintes reliques de ceux à qui est promise la résurrection bienheureuse ?

Cette traduction du texte sacré est conforme à l'interprétation des anciens Pères de l'Eglise grecque surtout.

Écoutez saint Ignace d'Antioche qui avait été instruit par les apôtres

eux-mêmes. Pour lui, l'Eucharistie est « le remède d'immortalité, l'antidote qui nous préserve de la mort et nous fait vivre éternellement en Jésus-Christ. » (*Ep. ad Ephes*, c. 20, *Patres apostolici*, ed. Funck, Tubingæ, 1878, p. 191).

Saint Irénée qui apporta en Gaule la doctrine qu'il avait apprise des disciples immédiats des apôtres : « Comment, dit-il, osent-ils prétendre que la chair tombe en corruption et ne reçoit pas la vie, lorsqu'elle est nourrie par le corps et le sang du Seigneur? Donc, ou bien qu'ils changent de sentiment ou qu'ils s'abstiennent d'offrir ce qui a été annoncé. Mais notre sentiment est conforme à l'Eucharistie et l'Eucharistie, à son tour, confirme notre sentiment. En effet, nous lui offrons ce qui est de lui, prêchant avec instances la communion et l'union et confessant la résurrection de la chair et de l'esprit. Car, de même que le pain qui est de la terre, recevant l'invocation de Dieu, n'est plus du pain commun mais l'Eucharistie contenant deux choses, l'une terrestre, l'autre céleste (les espèces du pain et du vin et le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ), ainsi nos corps, en recevant l'Eucharistie cessent d'être corruptibles et possèdent l'espérance de la résurrection. » (*Contra hæres*, l. iv, c. 17, 18.)

Saint Macaire est plus explicite encore, s'il est possible : « Le corps, dit-il, qui est ce pain mystique, le sang qui est ce vin, confèrent par leur propre vertu, l'immortalité à celui qui participe à la divinité. La chair du Sauveur, quand elle est mangée, ne se corrompt pas, le sang, quand il est bu, ne se consume pas. » (Galland. Max. bibl. vet. Patrum, t. III, p. 541.)

Saint Grégoire de Nysse, après avoir rappelé que la corruption qui a atteint à la fois notre corps et notre âme, a son origine dans un fruit auquel nos parents ont touché par désobéissance, conclut que c'est un aliment d'une autre nature qui apportera le remède à cette contagion. « Quel sera cet aliment? Nul autre que ce corps qui s'est montré plus puissant que la mort et a été le commencement de notre vie. Ce corps immortel entrant dans celui qui l'a reçu, le transforme tout entier en sa propre nature (immortelle). Mais il ne peut se faire que quelque chose soit dans notre corps, s'il n'y a été mêlé par la manducation et le breuvage. Puis donc qu'il est démontré que notre corps ne peut devenir immortel s'il n'a été rendu participant de l'incorruption par la communion avec un corps immortel, nous avons à

considérer comment il peut se faire que ce corps unique qui est sans cesse distribué à tant de milliers de fidèles dans tout l'univers, se trouve tout entier distinctement dans chacun et demeure cependant tout entier en lui-même. » Un peu plus loin : « Le Christ, ajoute-t-il, par sa chair s'unit à tous les fidèles, se mêlant à leur chair afin que, par son union avec une chair immortelle l'homme participe à l'incorruptibilité. » (*Orat. catechetica*, c. 37.)

Saint Cyrille d'Alexandrie, un des plus illustres maîtres de la science du symbolisme, développe en plusieurs endroits ce principe que la chair de Jésus-Christ, étant la chair du Verbe divin, est par elle-même vivifiante; d'où il suit que celui qui mange cette chair dans l'Eucharistie, reçoit d'elle le principe de l'immortalité. Après avoir proposé la comparaison célèbre des deux cires fondues ensemble, il ajoute : « Y a-t-il pour ce qui est corruptible par nature un autre moyen d'être vivifié que d'être corporellement uni à la chair de Celui qui par nature est la vie, le Fils unique de Dieu? Non, ajoute-t-il, après qu'elle est devenue la chair vivante, c'est-à-dire la chair du Verbe qui a jailli de Dieu, et qu'elle a passé à l'énergie de la vie, il n'est pas possible que la vie soit vaincue par la mort. » (*In. Joan.*, l. I, t. IV, p. 63.)

Ces citations que nous pourrions multiplier presque à l'infini, nous montrent l'Eucharistie non seulement apportant à l'âme une augmentation de la grâce sanctifiante et l'apaisement des feux de la concupiscence, mais communiquant à la chair elle-même le principe de l'immortalité bienheureuse dont elle sera revêtue au jour de la résurrection générale. C'est ce qui lui fait donner le nom de « semence d'immortalité, » *Semen incorruptionis*, par un grand nombre de Pères de l'Eglise (1).

(1) Pour justifier théologiquement cette assertion commune des Pères, il n'est pas besoin de supposer comme l'ont fait le cardinal Cienfuegos, jésuite (*Vita abscondita seu speciebus eucharisticis velata* etc., Romæ, 1728, disp. VIII, sect. 2 et sect. 5, § 3. — Cet ouvrage très rare se trouve à la bibliothèque du Musée eucharistique) et le P. Contenson, dominicain (*Theologia scholastica*, l. XI, p. II, Diss. 3, effect. 9, t. II, p. 432) que l'Eucharistie communique à la chair du communiant une propriété physique qui produira la résurrection. Il suffit de croire avec les grands théologiens qui se sont occupés de cette question, que l'Eucharistie est bien la cause instrumentale, mais agissant moralement et non physiquement, de la résurrection glorieuse des corps des élus, en sorte que si cette résurrection est déjà une exigence de la grâce sanctifiante dont leurs âmes sont revêtues, elle leur est due non moins strictement à un autre titre, c'est-à-dire, à raison de l'union spéciale que

C'est cette propriété de la sainte Eucharistie que notre peintre a voulu exprimer et l'on ne peut nier qu'il ne l'ait fait avec bonheur en représentant l'hostie et le calice qui contiennent le corps glorieux de Notre-Seigneur, gardant pour l'éveiller à la vie glorifiée la chair autrefois nourrie de l'Eucharistie qui dort maintenant du sommeil de la mort.

Nous nous sommes étendu sur la description et l'explication de cette verrière, non seulement à cause de la richesse du symbolisme qu'elle renferme, mais à cause du modèle qu'elle fournit aux artistes désireux de reprendre les traces glorieuses du grand art chrétien, spécialement dans la peinture sur verre qui est une des plus riches parties du patrimoine artistique de notre nation. Nos lecteurs ont sans doute compris comment l'artiste, sans s'asservir à reproduire des formes trop archaïques, peut renouer les grandes traditions du passé, donner carrière à son inspiration propre et mettre au service de la vérité une et toujours belle, les procédés légitimes de son époque.

VII. — LA MULTIPLICATION DES PAINS DANS LE DÉSERT ET LA CÈNE D'EMMAUS.

L'acte de la Communion termine cette trilogie de la réalisation de l'Eucharistie par Notre-Seigneur. La reproduction (Pl. xiv, année 1883) et l'explication (année 1883 pp. 229-399) de la verrière ont été données précédemment. Nous avons de plus traité du miracle d'Emmaüs au point de vue historique (année 1884, pp. 236-399). Il nous reste toutefois à ajouter un détail complémentaire.

Lorsque nous avons composé l'explication de la double scène représentée par la verrière, nous avons sous les yeux sa reproduction en format grand raisin dont la planche de la *Revue* donne la réduction. Or, un détail était impossible à vérifier sur l'épreuve, quoique d'ailleurs très bien réussie; l'examen de la

l'Eucharistie leur a fait contracter avec le corps glorieux de Jésus-Christ et ceci en vertu de l'institution et de la promesse du Sauveur. (V. Suarez p. III, Q. LXXIX. art. 8, disp. LXIV, sect. 2.) Aussi Cornelius à Lapede fait-il remarquer que Notre-Seigneur n'a pas dit : « L'Eucharistie vous ressuscitera », mais « Je vous ressusciterai. » L'ensemble de la question est traité d'une manière savante et complète par le card. Franzelin, S. J., dans son magistral traité de l'Eucharistie (*Tractatus de SS. Eucharistiæ Sacramento et Sacrificio*, Romæ, 1868. Part. I, Th. XIX. « De effectu SS. Sacramenti in corporibus suscipientium. »)

verrière elle-même m'a fait voir ce que la surface mate de l'intérieur de la corbeille ne laisse pas apercevoir, les linéaments des deux poissons qui y sont très distinctement marqués.

Le symbolisme du poisson est trop connu, depuis surtout que les découvertes de M. de Rossi ont été popularisées par des publications illustrées avec soin (1) pour que je m'arrête à le développer. On sait que le terme grec ΙΧΘΥΣ est précisément l'anagramme de la phrase « Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. » Dès lors, l'image du poisson a été prise pour l'hiéroglyphe de Jésus-Christ. Par extension, le poisson est devenu l'image du chrétien. Cette application est autorisée et en quelque sorte appelée, par le double miracle symbolique des deux pêches miraculeuses. Une circonstance du repas mystérieux qui suivit le second miracle a ouvert la voie à une troisième signification du poisson (2).

Les apôtres débarqués sur le rivage, trouvèrent un poisson frit que la délicate bonté du Maître ressuscité leur avait préparé (3). Ceci donne à saint Augustin l'occasion de dire : « Le Seigneur fit à ses sept disciples un repas composé du poisson qu'ils avaient vu exposé sur les charbons ardents, et de pain. Le poisson frit c'est le Christ; il est aussi le pain qui est descendu du ciel. *Piscis assus, Christus est passus.* » (*Tr. XII in Io.*) L'anonyme africain dont le traité *De promissionibus et prædictionibus Dei* est imprimé à la suite des œuvres de saint Prosper d'Aquitaine, appelle le Christ « le grand Poisson qui, sur le rivage, nourrit ses disciples et s'offrit poisson, *ιχθὺς* au monde entier. » Une curieuse peinture des Catacombes reproduite par M. Martigny (*Dict. des antiquités chrét.* art. *Eucharistie*, 2^e édit. p. 291) représente un poisson nageant dans les flots et portant sur son dos une corbeille avec des pains au-dessus et en dedans un objet rouge et allongé qui

(1) V. le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* de l'abbé Martigny, art. *Poisson*; l'édition illustrée de l'*Histoire de sainte Cécile*, par Dom Guéranger; la *Rome souterraine* de Northcote, trad. par M. Allard, etc.

(2) V. sur le symbolisme les ouvrages cités précédemment, en particulier Martigny, art. *Eucharistie* et *Poisson*.

(3) « Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent des charbons allumés et un poisson placé dessus et du pain...

« Jésus leur dit : Approchez, mangez...

« Et Jésus s'approcha, il prit du pain, leur en donna et du poisson semblablement. » (*Joan*, XXI, 9, 12, 13.)

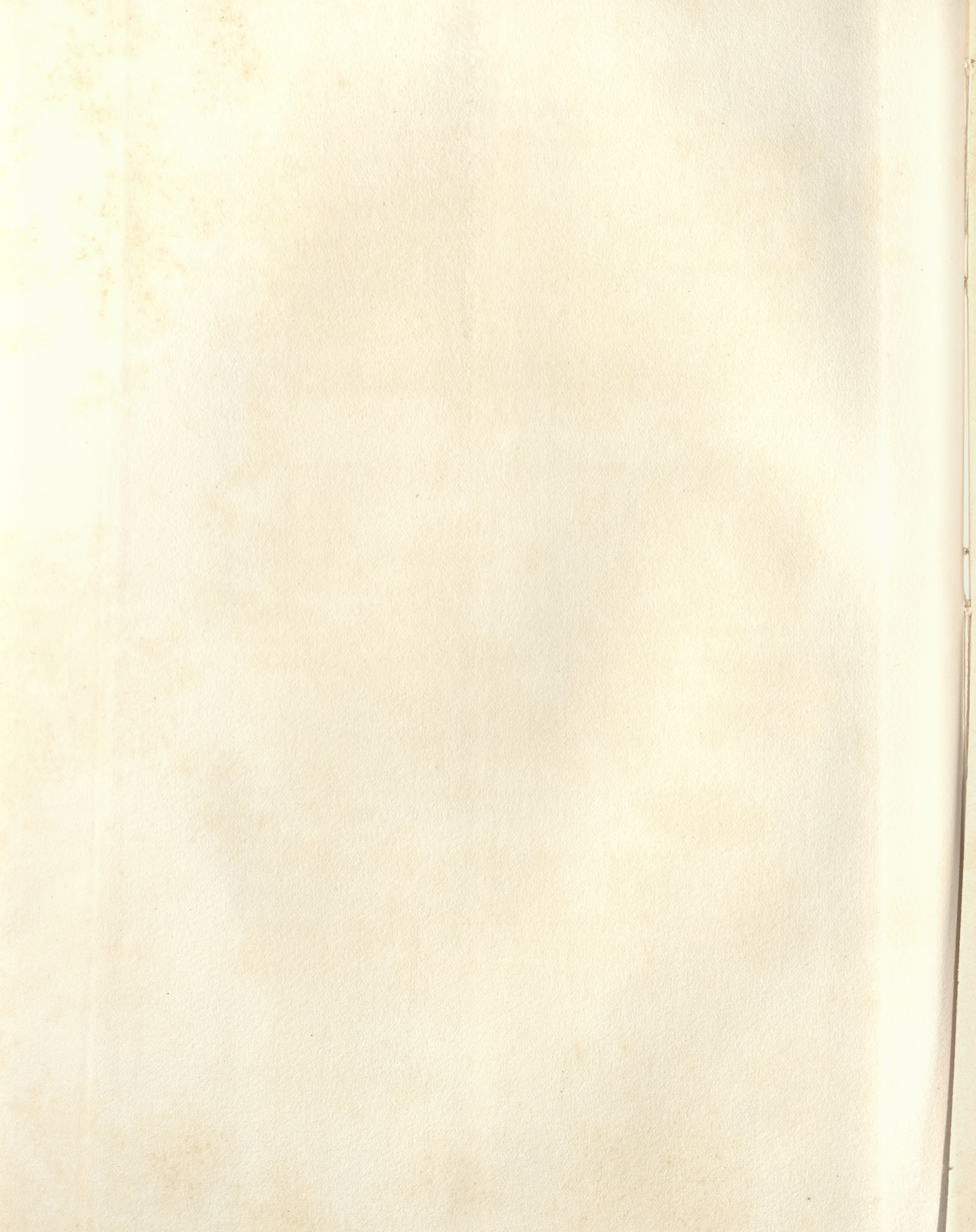
ne peut être qu'un vase plein de vin. Dans chacune des deux multiplications miraculeuses, figures de l'inépuisable renouvellement de l'Eucharistie, le poisson est multiplié en même temps que le pain, comme pour mieux faire entendre que l'Eucharistie est la multiplication du Christ lui-même.

L'antiquité du symbolisme eucharistique de l'ἰχθύς est démontrée par un monument remarquable du troisième siècle. C'est l'épithaphe que saint Abercius, évêque de Phrygie, avait composée pour lui-même et dont le texte a été reconstitué par le cardinal Pitra d'après la prose diffuse de Métaphraste, presque en même temps que le voyageur anglais Ramsay découvrait un fragment de la stèle elle-même à Otrous, près d'Hieropolis, dans les ruines d'anciens thermes (1). En voici la traduction :

« Citoyen d'une ville distinguée, j'ai fait ce monument
De mon vivant, afin d'y avoir à l'heure la place de mon corps.
Mon nom est Abercius ; je suis disciple du saint Pasteur,
Qui paît des troupeaux de brebis sur les montagnes et dans les plaines ;
Qui a de grands yeux regardant de haut partout,
C'est lui qui m'a enseigné les Ecritures fidèles (de la vie).
Puis il m'a envoyé à Rome contempler le siège de l'empire (2),
Et voir l'impératrice à la robe d'or, à la chaussure d'or.
J'ai vu là un peuple ayant un sceau resplendissant.
J'ai vu aussi les plaines de la Syrie et toutes les villes ;
Nisibe, ayant passé l'Euphrate (comme) Paul, tous ceux du dedans,
Je les ai eu rassemblés avec moi. Et la foi a produit
Et servi en nourriture un poisson de la fontaine (de vie),
Très grand, pur, qu'a saisi une vierge chaste.
Et elle, elle l'a donné aux amis pour le manger tous les jours,
Ayant un vin excellent que, mélangé elle donnait avec le pain.
Etant présent, moi Abercius, j'ai dit d'écrire ici ces choses
J'accomplissais ma soixante-douzième année exactement.
Comprenant ces paroles : que tout confrère prie pour Abercius ;
Que personne, d'ailleurs, ne place un autre tombeau sur le mien,
Sinon il paiera deux mille pièces d'or au trésor des Romains,
Et à mon excellente patrie Hieropolis mille pièces d'or. »

(1) V. *Analecta sacra spicilegio solesmensi parata, Patres Antenicæni*, Parisiis 1883, t. II, pp. 162-187. — *Bulletin de correspondance hellénique de l'École française d'Athènes*, t. VI, p. 518. — *Revue des questions historiques*, juillet 1883. *Saint Abercius*, par l'abbé Duchesne. — *Univers*, 28 janvier 1885, art. de M. l'abbé Davin.

(2) Allusion au voyage que le Saint fit à Rome sur la demande de l'empereur Marc-Aurèle, pour délivrer sa fille Lucille, possédée d'un démon, qui avait déclaré ne vouloir céder qu'à la puissance de l'évêque d'Hieropolis (V. Baronius, ad ann. 173.)



HISTOIRE MONUMENTALE

LE CHRIST COURONNÉ, OU CHRIST EUCHARISTIQUE

I

Le crucifix dont nous donnons le dessin colorié (1), réduit de moitié, appartient à M. l'abbé Cheylus, curé du Rieu (Cantal). C'est un assez beau spécimen de l'iconographie du XIII^e siècle. Le possesseur actuel l'a modifié en plusieurs points : c'est ainsi qu'il a placé au-dessous du Christ une plaque émaillée sur laquelle était une statuette de la Vierge en relief qui a disparu. Nous donnons la croix telle qu'elle était avant la restauration, bien qu'elle fût dès lors incomplète.

Cette croix mesure, dans son état actuel 0^m,51 c. de hauteur totale, et 0^m,33 de largeur aux bras. La branche supérieure a un centimètre de plus de longueur que les branches latérales. La largeur de la tige est de 5 centimètres.

Montée sur une âme en bois, qui a été aussi renouvelée, la croix était couverte, au moins sur sa face antérieure, de lames de cuivre doré et ciselé. Cette couverture extérieure est ornée de fleurettes aux pétales allongés, gravées sur le cuivre, et, çà et là, de pierres simulées en pâte de verre.

(1) Le dessin annoncé reproduit aussi des custodes que le savant archéologue étudiera dans la prochaine livraison. Nous renvoyons donc à cette époque la publication de la planche qui groupe ces divers objets.

Ces châtons de verre coloré ne sont maintenus que par des trous faits dans les plaques de cuivre, trous dont les bords sont légèrement relevés en façon de bâtes et forment ainsi une sertissure très économique. La ciselure ici ne consiste que dans un trait buriné qui présente un certain modelé vif, net ; cette ciselure accompagne mieux les pierres que ne pourrait le faire le travail au repoussé, qui, lui, ressort mieux sur l'émail, procédé qui a été aussi employé sur notre croix (1).

Le crucifix est en cuivre fondu, puis ciselé, émaillé et doré. Il mesure 0,25 de hauteur ; les bras étendus n'ont que 0,20 c. Les doigts des mains et des pieds sont simplement indiqués par un coup de burin, ainsi que les côtes. Le Christ ici n'est point maigre, décharné, réduit en quelque sorte à l'état de squelette, ainsi qu'on le voit fréquemment dans les ouvrages sortis de Limoges. Le corps au contraire est plein, l'abdomen même proéminent. Les fabriques de Limoges au XII^e siècle, faisaient des christes émaillés champlevés, à plat sur la croix ; à l'aube du XIII^e siècle, la tête est en relief et bientôt le corps lui-même tout entier fut en ronde-bosse, comme ici. Les jambes sont adhérentes et les deux pieds séparés et cloués à part sur un *suppedaneum* trapézoïdiforme avec lequel ils se confondent, ne ressortant que par la gravure. Le support est émaillé de bleu lapis avec un petit ornement en forme de tigelles séparant les deux pieds.

Le *perizonium* est une sorte de jupon descendant par devant jusqu'aux genoux et beaucoup plus long sur les côtés. Il est orné à la ceinture d'un orfroi en émail vert ; lui-même est émaillé de bleu lapis avec des plis verticaux dorés, réservés dans le cuivre.

Les bras sont horizontaux, très légèrement infléchis. La tête se penche, comme d'habitude, à droite. Les cheveux séparés sur le milieu du front et tombant à plat sur les épaules sont simplement gravés à l'échoppe, ainsi que la barbe qui est courte et ronde. Les sourcils ne sont pas figurés. Les paupières sont fermées, mais après coup, deux petits clous noirs ont été plantés dans les paupières ainsi abaissées pour figurer la prunelle des yeux.

Le Christ est représenté vivant sur la croix jusqu'au XI^e siècle. Mais à

(1) V. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, II, 188.

partir de cette époque jusqu'à la Renaissance, il est le plus souvent mort. Le premier crucifix mort que l'on mentionne est de 1050 (1). Ici le Christ est représenté vivant et à dessein, comme nous l'expliquerons plus bas.

La tête est couronnée d'un diadème qui n'a pas été fondu avec le Christ, mais ajouté et soudé. Cette couronne, ornée de deux fleurons sur les côtés et d'une croix patée qui la surmonte sur le devant, est en outre décorée d'émail bleu-turquoise, de trois châtons en pâte de verre, dont le plus gros qui était sur le devant a disparu ; les deux autres sont d'un blanc gris. De petits rinceaux ont été épargnés entre les châtons sur le fond d'émail, et les surfaces dorées rehaussées de quelques gravures. Il est évident que l'ouvrier a voulu soigner tout particulièrement cette partie de son œuvre sur laquelle il voulait attirer l'attention, et sur laquelle aussi nous reviendrons un peu longuement ; car c'est la raison principale qui nous a déterminé à donner ici cette représentation.

Au-dessus de la tête du Christ, derrière laquelle il n'y a point d'auréole crucifère, contre l'usage, parce que sans doute la couronne en tient lieu éminemment, on lit l'inscription suivante : $\frac{IHS}{XPS}$, les lettres sont en cuivre doré épargné dans un champ d'émail vert. La tablette est rectangulaire ornée sur ses deux longs côtés d'une bordure d'émail blanc-gris.

Les trois extrémités supérieures de la croix sont décorées de médaillons quadrilobés attachés à la croix par quatre clous apparents. Un orbe d'émail blanc les dessine, tandis qu'ils sont remplis d'émail bleu-turquoise, constellé de points d'or ou de roses, dont les pétales sont décorés d'émaux de plusieurs couleurs, juxtaposés dans la même entaille et fondus l'un près de l'autre, sans se mélanger autrement que par une sorte de pénétration de l'un dans l'autre, procédé employé surtout dans la première moitié du XIII^e siècle (2).

Sur le fond bleu-clair de ces médaillons se détache un ange, à mi-corps, porté sur un nuage, les ailes abaissées et tenant entre ses mains un livre fermé. Cette figure, en cuivre doré, a été faite en faible relief par le moyen de l'étampage et retouché ensuite au burin. Cet étampage obtenu au moyen de matrices de cuivre fondu et trempé, était un procédé fort

(1) Mss. de la bibliothèque Laurentienne de Florence.

(2) Violet-le-Duc, *Dict. du mobilier*, loc. cit.

employé à l'époque dont nous parlons. Aussi les trois figures d'anges sont-elles identiques et s'il s'y remarque quelques légères différences, dans les plis des vêtements par exemple, cela tient uniquement au coup de burin. Ces figurines sont fixées au fond par des clous apparents.

Le pied de la croix est orné de cabochons et d'une rosace à huit lobes d'émail vert, avec un orle blanc-gris. Peut-être cet ornement n'était-il point placé là primitivement, mais bien sur le revers de la croix, où du moins il y en avait de semblables, à l'opposite des médaillons quadrilobés renfermant les anges.

A cette place, c'est-à-dire aux quatre extrémités du revers, il y avait d'ordinaire les quatre évangélistes, renvoyés là parce que les places opposées du devant étaient déjà occupées par les figures de la Vierge, de saint Jean, du soleil et de la lune, etc.

Au centre, était la Majesté de Dieu, ou le Christ juge assis dans un médaillon circulaire ou quadrilobé. Au *xiv*^e siècle le Christ est remplacé dans l'écusson central par l'Agneau de Dieu, ou par le monogramme du Christ.

Sur notre croix, le revers était orné, avons-nous dit, à ses extrémités de rouelles fleuronées comme celle qu'on voit, sur notre dessin, au pied de la croix, et au centre, d'une assomption dans une auréole elliptique dont le fond est émaillé et fleuroné. Cette plaque centrale existe encore, mais n'est plus à sa place.

Le crucifix que nous venons de décrire est sûrement du premiers tiers du *xiii*^e siècle. Les crucifix limousins de cette époque, outre les écussons quadrilobés, sont terminés par des potences qui manquent actuellement sur le nôtre, et peut-être n'en a-t-il jamais eu. Cette manière de terminer les branches de la croix était surtout usitée pour les crucifix émaillés à plat, qui se fabriquaient principalement à la fin du *xiii*^e siècle.

II

Ce qui nous intéresse surtout, avons-nous dit, dans l'objet qui nous occupe, c'est que le Christ y porte une couronne royale. Les plus anciens crucifix représentent Notre-Seigneur sur la croix sans couronne d'aucune sorte; la couronne royale apparaît au *xi*^e siècle, est très fréquente au *xii*^e

et se prolonge encore bien avant dans le XIII^e. A cette époque, on commence à voir apparaître, mais rarement, la couronne d'épines qui a été maintenue jusqu'à nos jours.

Il y a tout lieu de croire que Jésus-Christ sur la croix portait la couronne d'épines dont sa tête avait été entourée après la flagellation (1). Il fut révélé à sainte Brigitte que la couronne d'épines fut placée de nouveau sur la tête du Sauveur, lorsqu'il eut été crucifié (2). Or, il faut remarquer que sainte Brigitte vivait au XIV^e siècle et que la coutume de placer la couronne d'épines sur le crucifix remontait déjà au siècle précédent. Du reste, cette persuasion datait des premiers siècles du Christianisme, et, bien que n'apparaissant point sur les monuments figurés, la couronne douloureuse est mentionnée dans les monuments écrits. Origène et Tertullien (3) en parlent d'une manière très positive et ils nous en expliquent en même temps la signification symbolique. « Cette couronne d'épines, disent-ils, ce sont nos propres péchés qu'il avait pris sur lui et qui se sont tressés sur sa tête; ces épines, c'est notre chair corrompue qui, comme une terre maudite, les a produites (4). » Mais ce n'est pas de cette couronne d'épines que nous avons à nous occuper ici.

Si primitivement la tête du crucifix était sans couronne proprement dite, elle était en revanche toujours ornée, dès le IV^e siècle du nimbe crucifère qui n'est pas autre chose qu'une couronne. C'est le nom que lui donne Durand de Mende dans son *Rational des divins Offices* (5), nom qu'il applique aussi à l'auréole qui orne, jusqu'à la Renaissance, la tête des Saints.

Mais outre cette auréole crucifère, propre aux trois personnes divines, et qui était ordinairement dessinée sur la croix, derrière la tête du Christ on voit encore souvent, à l'époque indiquée plus haut, une couronne

(1) *Plectentes coronam de spinis posuerunt super caput ejus.* (Matth., xxvii, 29.)

(2) *Lib. revel.* I. c. x.

(3) *Lib. contra Jud.* Cap. xiii.

(4) *Hæc spinæ coronâ suscipit Dominus spinas peccatorum nostrorum intextas in capite suo* (Orig.) — *Ex spinis et tribulis in figuram delictorum quæ nobis protulit terra carnis.* (Tert.)

(5) *Considerandum quoque quare Christus coronatus pingitur.... Christi corona per crucis formam a Sanctorum coronis distinguitur.* (Rat. Div. Off. lib. i de picturis eccles.)

proprement dite sur la tête du Sauveur crucifié. Nous en mentionnons quelques exemples.

Un crucifix vénéré sur un autel de la cathédrale d'Amiens et appelé vulgairement Saint-Sauve, porte sur la tête une couronne dorée.

Au sommet du portail de Notre-Dame de Trèves, on voit un Christ sur la croix, les pieds croisés, un jupon pour ceinture, les bras parfaitement étendus, une couronne ducale sur la tête. (Milieu du XIII^e siècle.)

Une croix en cuivre doré, travail de Limoges, publiée et décrite par M. Ernest Rupin dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique de la Corrèze* (1) présente un crucifix dessiné à plat sur fond émaillé; la tête seule est en ronde-bosse et porte une couronne tout unie.

Nous pourrions multiplier les exemples, mais il est temps d'entrer dans notre sujet et de donner l'explication de ce fait des christes couronnés, en opposition avec la réalité historique, mais exprimant une idée symbolique et du plus haut intérêt.

La couronne, il est superflu de le dire, est le symbole de la royauté, de la souveraineté. Primitivement même elle était d'après Pline (2), l'attribut exclusif de la divinité. Aussi Tertullien disait-il, que les chrétiens ne devaient point porter de couronnes, parce qu'elles avaient servi à décorer le front de ceux que le siècle appelle dieux (3).

La couronne, en effet, par sa forme circulaire est le symbole de la perfection, de la victoire, du triomphe, de la félicité parfaite, du bonheur complet, du règne, de l'empire, de la majesté, de la gloire, toutes choses qui, originellement et dans leur plénitude, ne conviennent qu'à Dieu et dérivent de lui partiellement sur quelques créatures privilégiées, comme les saints, les rois, etc. C'est pour cela qu'ils sont représentés avec des couronnes.

Après Dieu, la couronne fut donc attribuée d'abord aux rois, qui sont, comme des dieux terrestres, placés au sommet de la puissance et des dignités humaines, représentant les plus parfaits de l'autorité divine (4).

(1) Année 1881, p. 199.

(2) *Antiquitùs nulla corona nisi Deo dabatur* (lib. XVI). — Voyez aussi Platon. Dial. 3.

(3) *De corona milit.*

(4) Cornel. a Lapide, in Zach. IV, 11.

La couronne devint leur insigne spécial, leur attribut particulier. Assuerus voulant gratifier Aman des honneurs souverains, le fit revêtir des ornements royaux et plaça sur sa tête son propre diadème (1).

Or, Jésus-Christ est roi. C'est ce qu'il dit par son prophète : « Pour moi j'ai été établi roi (2). » C'est ce que l'Archange dit à Marie quand il lui annonce la naissance d'un fils *qui règnera éternellement dans la maison de Jacob* (3). C'est encore le titre que lui donne saint Paul : *Au Roi immortel des siècles, seul Dieu, honneur et gloire* (4).

Mais remarquons-le bien, c'est par la croix que le Christ, comme homme, a mérité ce titre de roi ; c'est la croix qui lui a valu la domination universelle quant au temps et à l'espace, et nulle part la couronne ne convient mieux au Christ que sur la croix. C'est là, en effet, qu'il est vraiment roi. Le prophète royal l'avait prédit, comme le constate l'Eglise elle-même dans l'hymne *Vexilla regis*, qu'elle a empruntée à Fortunat de Poitiers :

Impleta sunt quæ concinit
David fideli carmine
Dicendo : nationibus
Regnavit a ligno Deus.

Le passage auquel il est ici fait allusion est pris du psaume 96, verset 9, où nous lisons aujourd'hui : *Dicite in nationibus quia Dominus regnavit*. Mais la version des Septante portait : *Dominus regnavit a ligno*. « Le Seigneur a régné par le bois. » C'est ainsi que saint Augustin avait lu ce passage, d'où les Juifs, au témoignage de saint Justin (5), retranchèrent le mot *a ligno*. C'est cette version que Fortunat avait en vue lorsqu'il composa son hymne à la croix.

Saint Paul dit expressément, dans l'épître aux Hébreux, que si Jésus-Christ a été *couronné* d'honneur et de gloire par son Père, c'est à cause de sa passion et de sa mort (6). On connaît la fameuse inscription gravée

(1) Esther, VII, 8; VIII, 15.

(2) *Ego autem constitutus sum rex*. (Ps. II, 6.)

(3) *Dabit ei Deus sedem David patris ejus, et regnabit in Domo Jacob in eternum*. (Luc, I, 32.)

(4) I Thimot., I, 17.

(5) *Dialog. cum Tryphone*.

(6) *Videmus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum*. (Hebr. II, 9.)

sur l'obélisque de la place de Saint-Pierre : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. Or, cette inscription se rapporte à une relique de la vraie croix renfermée dans le sommet de l'obélisque, et on ne peut douter que le sens de l'inscription ne soit que le Christ vainc et règne par sa croix. Lui-même avait dit : *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (1). Paroles que le contexte doit faire entendre, non de son élévation au ciel, mais de son exaltation sur la croix, et par lesquelles il annonçait que sa future puissance sur le monde lui viendrait de l'instrument de ses ignominies et de son supplice. Et non seulement le Christ tire de là sa victoire, mais le chrétien n'a de force sur ses ennemis intérieurs et extérieurs que par la vertu de la croix. *In hoc signo vinces*; c'était vrai pour Constantin; c'est vrai pour tout chrétien.

La couronne est aussi l'attribut du Souverain-Pontificat, du sacerdoce à sa plus haute puissance. Aussi Aaron, le pontife de l'ancienne loi, avait-il une couronne à sa tiare (2). Dieu, en effet, avait recommandé à Moïse de faire pour son frère une tiare de lin (3); et le V^e Bède, se basant sur un autre passage de l'Exode, dit que cette tiare du grand-prêtre portait une couronne d'or. Dans une vision, le Seigneur dit au prophète Zacharie : « Tu prendras de l'or et de l'argent; tu feras des couronnes légères dont tu composeras une plus grande et tu la placeras sur la tête de Jésus, fils de Josédec, le grand-prêtre, » parce qu'il représentait le Messie à venir, Jésus-Christ, roi et prêtre, dont l'annonce prophétique vient immédiatement après : « Et tu lui parleras, et tu lui diras : Voici ce que dit le Seigneur Dieu des armées : Voici venir l'homme dont le nom est *Orient* (4). » Paroles que la généralité des interprètes appliquent exclusivement à Notre-Seigneur. Aujourd'hui encore le Souverain-Pontife porte le trirègne, ou tiare ornée d'une triple couronne.

Mais Jésus-Christ n'est-il pas le souverain prêtre, le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, comme le chante le psalmiste (5)? Et saint

(1) Joan., XII, 32.

(2) *Corona aurea super mitram ejus*. (Eccle., XLV, 14.)

(3) *Tiaram byssinam facies ei*. (Ex., XXVIII, 39.)

(4) (Zach., VI, 11. — Ezech., III, 8.)

(5) *Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech*. (Ps. 109, 4.)

Paul, le grand théologien de l'Incarnation, n'enseigne-t-il pas *ex professo* dans son épître aux Hébreux, que Jésus-Christ est le souverain prêtre de la loi nouvelle? Mais, c'est surtout au Calvaire, c'est sur la croix que ce pontife, avant d'entrer dans le saint des saints, a offert, en versant son propre sang, son sacrifice qui a remplacé tous les autres, dont le prix est infini et où il est lui-même tout à la fois le prêtre et la victime.

La couronne désigne encore la puissance judiciaire. Au témoignage de Demosthènes, les juges, chez les Grecs, portaient une couronne lorsqu'ils s'assayaient sur leur tribunal pour rendre la justice. Cela se conçoit, car c'est surtout le devoir des rois de rendre justice à leurs sujets. Or, Jésus-Christ est le souverain juge des vivants et des morts, comme il l'a déclaré souvent lui-même (1), et comme saint Pierre le proclame, à Joppé, dans la maison du centurion Corneille (2). Mais s'il est juge, sa croix est son lit de justice, son tribunal. C'est de là qu'il pardonne au repentir du bon larron et laisse le mauvais dans son impénitence; et quand, à la fin du monde, il descendra du ciel pour les grandes assises du genre humain, *son signe*, c'est-à-dire sa croix, le précèdera dans les airs (3). « O admirable puissance de la croix, s'écrie saint Léon, pape, dans laquelle je vois le tribunal du Seigneur, le jugement du monde et la puissance du crucifié! (4). » Pour cette raison encore la couronne va bien au front du Christ sur la croix.

Sa couronne est encore une couronne nuptiale. C'était un ancien usage que l'époux et l'épouse fussent couronnés au jour de leur union (5). Aussi Claudius, dans l'épithalame de l'empereur Honorius, dit à ce prince :

Tu festas hymenæ faces, tu gratia flores
Elige, tu geminas concordia necte coronas.

C'étaient les mères qui avaient l'habitude de couronner leurs fils et leurs filles, le jour des noces. Clytemnestre, épouse d'Agamemnon, dit à Achille qu'elle vient de couronner sa fille pour les noces. Philon, dans ses *Anti-*

(1) Joan., v.

(2) *Ipse est qui constitutus est a Deo iudex vivorum et mortuorum.* (Att., x, 42.)

(3) *Tunc parebit signum Filii hominis.* (Matt., xxiv, 30.)

(4) *Serm. 8 de passione.*

(5) Carolus Paschalius, lib. III, de Coronis, c. xvi et xvii.

quités bibliques, fait ainsi parler la fille de Jephthé, vouée à la mort par son père : « En vain ma mère m'a tissu la robe blanche des noces ; la teigne la dévorera. En vain celle qui m'a nourrie m'a tressé une couronne ; le temps la flétrira. » — « Le Seigneur m'a revêtu des vêtements du salut, dit Isaïe, comme un époux décoré de sa couronne (1). »

Or, Jésus-Christ est l'époux de l'Eglise, comme il l'est de chaque âme fidèle, et c'est sur la croix qu'il s'est uni à son épouse, sur la croix qu'il nous a engendrés à la grâce. Le premier Adam s'endort au paradis terrestre et durant ce mystérieux sommeil, Dieu lui tire une côte dont il forme le corps d'Ève. Tout ceci, nous disent les saints Pères, représentait la mort du Christ sur la croix, son côté percé par la lance, d'où est sortie l'Eglise, et l'effusion du sang et de l'eau représentant les deux plus grands sacrements (2).

Aussi l'Eglise applique-t-elle à Jésus-Christ dans l'Office de la sainte couronne d'épines, ces paroles du Cantique des cantiques : « Sortez, filles de Sion, et venez voir le roi Salomon avec le *Diadème* dont sa mère l'a couronné *au jour de ses noces* (3). » Sa mère, ou plutôt sa marâtre, c'est la Synagogue qui, par dérision, l'a couronné d'une couronne d'épines, au jour de sa passion.

La couronne enfin est un symbole de victoire. A Rome, les généraux vainqueurs montaient au Capitole, au jour de leur triomphe, couronnés de lauriers qu'ils offraient ensuite à Jupiter. Or, Jésus-Christ a vaincu le péché, le monde, le démon et il les a vaincus par la croix. « Celui, dit l'Eglise, qui avait vaincu le monde par le bois est aussi vaincu à son tour par le bois de la croix (4). » « Ce n'est point par le fer, dit saint Augustin, que le Christ a vaincu le monde, mais par le bois (5). » La croix fut donc le char triomphal de Jésus-Christ sur lequel il fut vainqueur de tous ses ennemis. Aussi, saint Ambroise appelle-t-il la croix un *char de triomphe*, un *poteau triomphal* (6). Et puisque c'est par la croix et sur la croix que le Sauveur triomphe, c'est sur la croix que lui est due surtout la couronne.

(1) Is., LXI. 10.

(2) S. Aug. *Tract. 120 in Joan.*

(3) Cant. III. 11.

(4) *Qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.* (Mis. rom., préf. de Cruce.)

(5) *Christus domuit orbem non ferro, sed ligno.*

(6) *Currum triumphatoris, triumphale patibulum* (Lib. X in cap. xxiii Lucae.)

Les Juifs et Pilate avaient reconnu à leur insu cette royauté triomphante du Sauveur, lorsqu'ils placèrent au-dessus de sa tête la cause de sa condamnation en ces termes : *Celui-ci est Jésus de Nazareth, roi des Juifs* (1). C'est ce qui faisait dire à saint Ambroise que, bien qu'attaché à la croix et au milieu des supplices, Jésus-Christ était là sur son trône, car au-dessus de la croix on voyait resplendir le titre de sa royale majesté (2).

Le moyen âge avait saisi nettement cette idée de la royauté du Christ et de sa royauté par la Croix ; il l'avait profondément sentie, et il la traduisait par les faits et par les monuments figurés. Godefroy de Bouillon, élu roi de Jérusalem après la conquête de la Palestine par les croisés, est sacré dans l'église même du Saint-Sépulcre, mais il ne voulut jamais consentir à porter une couronne d'or là où le Sauveur avait porté une couronne d'épines (3).

Saint Canut, roi de Danemarck, au XI^e siècle, ayant remporté plusieurs victoires, et fait beaucoup de butin, entre dans une église ; son premier soin est de se prosterner et de mettre aux pieds du crucifix son diadème, comme pour soumettre sa personne et son royaume à Celui qui est *le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs* (4).

Sainte Elisabeth de Hongrie, entendant la messe, cherchait à témoigner par des actes d'humilité extérieurs la dévotion de son cœur, en se dépouillant de tous les ornements qu'elle pouvait facilement déposer et reprendre, comme sa couronne ducal, ses colliers, ses bagues et ses gants. C'est ce qu'elle faisait surtout au moment de la consécration (5).

Ces saints personnages faisaient-ils autre chose qu'imiter dans leur ferveur et leur amour pour le Christ, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse que saint Jean vit assis sur des trônes, vêtus d'habits blancs et ayant sur la tête des couronnes d'or ? Au moment où les quatre animaux symboliques qui gardaient le trône de l'Agneau faisaient retentir le ciel de leur cantique, les vieillards se levaient, se prosternaient, adorant Celui qui vit dans les

(1) Math., xxvii, 37.

(2) *Licet in cruce erat Dominus Jesus, supra crucem tamen radiabat regis majestate*
(In c. xxiii. Lucæ.)

(3) Guill. Tyr., lib. ix, c. 9.

(4) Brev. rom. 19. Januar.

(5) Montal. (*Ste Elisabeth*, c. ix.)

siècles des siècles et ils jetaient leurs couronnes devant le trône en disant : « Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance, parce que vous avez créé toutes choses (1). » Les Saints du ciel, eux aussi, offrent leur couronne à Dieu, pour reconnaître que c'est de lui qu'ils tiennent tout ; et les victoires qu'ils ont remportées sur la terre, et la gloire dont ils sont couronnés au ciel.

Ces sentiments touchant la royauté du Christ que les âmes d'élite traduisaient par leurs actes, les artistes s'en inspiraient pour leurs œuvres. De là les christs couronnés qui représentaient le Christ victorieux, le Christ-roi. Pour nous en tenir à l'objet qui est sous nos yeux, remarquons comment tout concourt à l'expression de cette idée. En dehors de la riche couronne qui en est la manifestation la plus claire, observons que le Christ est vivant, contrairement à l'usage qui s'introduit au XIII^e siècle. Par là, le haut moyen âge a voulu exprimer cette idée symbolique que le Christ est le *Roi immortel des siècles* et que *une fois ressuscité, il ne meurt plus* (2). Au réalisme a été substituée une pensée plus haute. Les bras sont étendus horizontalement, car ils embrassent le monde entier suivant l'oracle de la sibille.

« Extensis brachiis totum complectitur orbem (3). »

Le corps du Christ n'est point maigre, décharné, émacié, exsangue, comme il était le plus souvent représenté à cette époque, surtout dans les ateliers de Limoges ; c'est un corps sain, vigoureux qui ne se ressent nullement des tortures que la croix lui avait infligées.

On cherche vainement ici la Vierge et saint Jean, pleurant sur les douleurs et la mort de l'Homme-Dieu dont ils furent les témoins attristés. La Vierge s'y trouve, mais elle est au revers de la croix, représentée, elle aussi, dans son triomphe, pénétrant au ciel, entourée de roses et de fleurs, symbole de ses vertus, et des joies qui l'attendent. C'est la traduction plastique de ces paroles de l'Eglise dans l'Office même de l'Assomption : *Sicut dies verni circumdabant eam flores rosarum et lilia convallium* (4).

(1) Apoc., iv, 10, 11.

(2) S. Paul *ad Rom.* vi, 9.

(3) Mgr Barbier de Montault. *Bullet. mon.* Année 1885, p. 31.

(4) *Brev. Rom.* 15 Aug.

Les évangélistes sont également absents parce que, dans leur récit, ils ont bien raconté les humiliations du Fils de Dieu, mais ils n'ont pu dire son triomphe sur l'humanité et sa royauté établie sur les nations. A leur place, nous trouvons les anges, qui ne parurent point au Calvaire, mais qui furent témoins de sa résurrection, gardiens de son tombeau devenu glorieux, et formèrent son cortège à son entrée dans le royaume éternel ; les anges, presque toujours messagers de joie, porteurs de la bonne nouvelle ; les anges qui accompagneront le Sauveur quand, à la fin des temps, il viendra, plein de gloire et de majesté, juger les habitants de la terre. Ils sont portés sur des images et ont les ailes abaissées, c'est-à-dire figurés dans l'état de la gloire, dans le ciel. Entre leurs mains, se voit le livre fermé que Jésus-Christ seul peut ouvrir et d'après lequel il jugera les mortels.

La tête du Christ est surmontée du titre de sa royauté : IHS XPS. *Jésus*, c'est-à-dire, rédempteur et sauveur de son peuple ; *Christ*, c'est-à-dire roi et pontife.

Enfin, la croix elle-même, instrument de supplice et d'ignominie jusqu'à ce qu'elle eût servi au sacrifice d'un Dieu, est ornée de rouelles, de fleurons aux verdoyants pétales, de pierreries, comme il convient au trône d'un roi, au char d'un triomphateur. Tout concourt donc ici au développement d'une même idée, exprimée surtout par la couronne, c'est-à-dire la royauté de Jésus-Christ et la royauté conquise par la croix.

III

Mais nous allons plus loin. La couronne ici n'indique pas seulement la royauté du crucifié, l'empire que ses souffrances et sa mort lui ont acquis sur l'humanité entière, le rôle social qu'il doit]avoir plus tard dans le monde, chez les nations qui accepteront, pour leur bien, [sa royauté bienfaisante ; elle dénote autre chose encore d'après nous. Signalons d'abord un fait qu'on n'a point relevé jusqu'ici, que nous sachions, et sur lequel nous nous permettons d'attirer l'attention des archéologues, espérant que ce qui n'est encore qu'une conjecture plausible deviendra, par l'étude plus complète des monuments, un fait acquis. C'est que les crucifix couronnés semblent avoir été tout spécialement affectés, à l'origine, à signaler la présence eucharis-

tique du Christ au tabernacle, ou du moins son immolation mystique sur l'autel. Ce n'est que plus tard qu'on les a aussi employés pour la dévotion à la passion du Sauveur, pour les croix stationnelles ou de missions. Mais, au début, on trouve la couronne invariablement et exclusivement réservée au crucifix à trois pieds, qui servait à la messe, posé sur l'autel ou le retable ; on remarque, en effet, que les anciens crucifix couronnés ont ordinairement un pied à trois branches.

Telle est la croix d'autel publiée par M. de Caumont dans son *Abécédaire d'archéologie* (1). Cette croix, qui provient de Laon, se voit aujourd'hui au musée du Louvre. Elle date des dernières années du XII^e siècle ou du commencement du XIII^e. Elle est à double branche et mesure 47 centimètres de hauteur totale. Le Christ a les deux pieds attachés séparément et la couronne en tête ; il paraît vivant sur la gravure. Le pied est supporté par trois pattes d'animal armées de griffes. Au bas de la croix, à la place où la poignée, destinée à la porter, la sépare du pied, deux branches en argent se projettent de chaque côté et supportent chacune une statuette en vermeil : l'une représente la Sainte Vierge et l'autre l'apôtre saint Jean. La croix est très ornementée et décorée de cabochons et de filigranes.

On peut constater dans les dépôts, chez les antiquaires, un nombre considérable de christes couronnés (du XI^e au XIII^e siècles) d'une facture généralement grossière, preuve que c'était un produit d'une vente courante et qu'on s'en servait habituellement. Ils se trouvent tous séparés et enlevés de la croix, circonstance qui montre qu'au XIII^e siècle, époque où l'on ne comprenait plus le sens de ces vieilles images, on les a remplacées, sur la même croix, par des christes d'une autre facture, exprimant une autre vue eucharistique.

Pourquoi cette distinction ? pourquoi le haut moyen âge a-t-il établi cette différence entre le christ non couronné, lorsqu'il ne sert pas à l'autel, et le christ couronné, lorsqu'il sert au saint Sacrifice ?

La question, selon nous, se résout ainsi : Par la couronne posée sur la tête du crucifix, on a voulu signaler la présence du Christ-Hostie, du Messie-Roi, là où il s'immole de nouveau mystiquement, où il réside par

(1) p. 572.

amour pour l'homme. C'est le signe de sa présence royale, de la présence de son corps ressuscité et glorieux, mais caché dans le sacrement. Tandis que le Christ non couronné, c'est Jésus-Christ en croix, souffrant encore, offrant son premier sacrifice, sacrifice sanglant, n'ayant pas encore obtenu pour son corps la gloire à laquelle ses souffrances lui ont donné droit, ni cet empire universel que son père lui a promis (1).

Voici maintenant sur quoi se base cette différence du Christ eucharistique avec ceux destinés à d'autres usages. Lorsqu'on retourne un Christ couronné, resté intact sur ses trois pieds, pour être posé jadis sur l'autel, on observe presque toujours, sur le revers du crucifix, au croisillon, la représentation de l'agneau immolé dans un cercle quadrilobé, ou le chrisme IHS dans un médaillon circulaire, qui offre alors la figure d'une hostie, flanquée aux quatre bouts de la croix des symboles des quatre évangélistes, qui ne sont autres que les quatre animaux apocalyptiques, le taureau, le lion, l'ange et l'aigle. C'est la reproduction exacte et sensible de ces paroles de saint Jean : « Voici que je vis, au milieu du trône et des quatre animaux, un agneau debout et comme immolé (2). » Il est comme immolé parce qu'il a gardé dans le ciel les stigmates de sa passion, les cicatrices des blessures qui ont occasionné sa mort ; mais il est debout parce qu'il est ressuscité à une vie désormais immortelle, debout pour achever l'œuvre de la rédemption des hommes en intercédant pour eux auprès de son Père (3).

Or, cet agneau qui parut à saint Jean comme immolé, représente, au dire des interprètes, Jésus-Hostie dans son état d'immolation jusqu'à la fin des temps. L'Eucharistie, en effet, n'est pas autre chose que la reproduction, d'une manière mystique mais réelle, du sacrifice et de la mort du Christ. Aussi, saint André disait-il au proconsul Egée, qui voulait le forcer à sacrifier aux idoles : « Pour moi, j'immole chaque jour au Dieu tout-puissant, qui est le seul vrai Dieu, non la chair des taureaux ou le sang des boucs, mais l'Agneau immaculé sur l'autel ; et après que la multitude des croyants a participé à sa chair sacrée, l'Agneau qui a été sacrifié demeure cependant vivant et entier (4). »

(1) *Postula a me et dabo tibi gentes hereditatem tuam.* (Ps. II, 8.)

(2) *Et vidi et ecce in medio throni et quatuor animalium agnum stantem tanquam occisum.* (Ap. V., 6.)

(3) S. Aug. *Quest. LXXVIII*

(4) Brev. rom., 31 nov.

Remarquons qu'à l'époque où les christs couronnés étaient surtout en usage, l'autel était isolé du mur et le prêtre ou l'évêque, dont le siège se trouvait au fond de l'hémicycle, était tourné vers les fidèles quand il disait la messe, en sorte que le revers de la croix paraissait seul aux yeux des fidèles et leur rappelait la présence de l'Agneau immolé sur l'autel.

La disposition dont nous venons de parler ne se rencontre guère que dans les christs couronnés ; les autres sont d'habitude lisses au revers, afin de pouvoir être suspendus à la muraille, et alors, l'aspect du Christ est souffrant, pitoyable, tandis que le Christ couronné n'a aucune trace de douleur physique.

Tel était le thème général dont on s'écartait parfois dans les détails ; car rien de plus originalement fécond que l'iconographie du moyen âge. Notre christ, par exemple, au lieu d'être accompagné des évangélistes est entouré d'anges. Leur présence ici ne dénote pas seulement le règne et le triomphe du Christ, ainsi que nous l'avons expliqué, mais de plus sa présence sacramentelle, car c'est une tradition constante des saints Pères que les anges assistent nombreux au saint Sacrifice.

« On ne peut douter, dit saint Ambroise, que les anges ne soient présents, lorsque le Christ est immolé (1). » Saint Nil raconte de saint Jean Chrysostome, que presque toutes les fois qu'il célébrait, le saint docteur voyait des foules d'anges descendre du ciel, vêtus de robes éclatantes, les pieds nus, entourer l'autel, les yeux attentifs au saint Sacrifice et dans l'attitude du plus profond respect (2). Et saint Jean Chrysostome lui-même nous assure que, pendant le temps du sacrifice, les anges assistent le prêtre et que les cieux environnant l'autel sont remplis de ces esprits bienheureux qui viennent honorer Celui qui s'immole (3). Saint Basile et beaucoup d'autres furent aussi favorisés de la vue des anges qui assistent au saint Sacrifice.

De là était venue, au moyen âge, au XIII^e siècle surtout, la coutume de placer des statues d'anges sur les colonnes qui environnaient l'autel et qui étaient destinées à soutenir les tringles des courtines qu'on fermait pendant une partie de la messe. Aujourd'hui encore, en beaucoup d'églises, on met des figures d'anges adorateurs sur les gradins, ou aux deux coins de l'autel,

(1) *Non dubitatur assistere angelos quando Christus immolatur.* (S. Amb. cité par Martigny.)

(2) *Epist. ad Anastas., episc.*

(3) *De Sacerdotio.* Lib. VI.

pour signifier leur présence assidue auprès du Dieu du tabernacle. Le Christ aux anges est donc bien le Christ-Eucharistique.

Voilà ce que nous fournit l'observation ; mais nous pouvons arriver à la même conclusion par une autre voie, par voie d'induction.

Dès les catacombes, et surtout à partir du triomphe de l'Eglise sous Constantin, on a toujours représenté *crescendo* le Christ avec son Eglise (1), par conséquent le Christ-Hostie avec les attributs de la victoire et de la gloire. C'est d'abord le Bon Pasteur, puis le Christ *pantocrator*, qui nous apparaît ; puis le Christ en *Majesté* et enfin le Christ couronné, pour donner une idée de plus en plus caractéristique de sa force dans sa présence eucharistique.

Avec le XIII^e siècle commence, au contraire, le grand élan entraînant les âmes à considérer les humiliations eucharistiques du Sauveur. Probablement cela vient des outrages explicites dont l'hérésie et l'infidélité accablèrent alors le Christ-Hostie avec un débordement de fureur inouï jusque-là. C'est là le secret des christes déformés, mourants ou morts qu'on voit dès lors apparaître sur les crucifix.

Ceci d'ailleurs est en parfait accord avec la physionomie des miracles eucharistiques de ce temps où le Christ se montre blessé, où le sang jaillit des hosties, et cela dans presque tous les pays de l'Europe.

Le christianisme parut tout d'abord aux convertis du paganisme, comme la révélation de la Majesté de Dieu. Or, ils savaient cette Majesté invisible substantiellement présente au milieu d'eux. Dès lors, il était impossible que la présence de la Majesté divine dans l'Eucharistie ne devint pas la préoccupation assidue des premiers chrétiens, dont la vie roulait autour de l'hostie. D'autre part, la nature humaine ne peut se représenter l'invisible que par des images sensibles qui correspondent à l'idée qu'elle se forme de celui qu'elle veut honorer. Pour exprimer un des points de vue principaux qui les préoccupait dans la contemplation de l'Eucharistie, les chrétiens dès l'origine, furent forcés de recourir à des images et à des symboles qui leur représentaient le Christ-Hostie en gloire et en majesté.

Mais, succédant à la loi de crainte, le christianisme parut surtout aux juifs comme aux païens convertis, la manifestation de la bonté et de la tendresse

(1) *Ecce ego vobiscum sum, omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.*
(Matt., xxviii.)

divines, incarnées dans le Christ. Or, ce Christ, pour lequel ils vivaient et brûlaient de mourir, ils l'avaient sous la main dans l'acte capital de sa bonté, de sa tendresse, dans l'acte de son immolation. Dès lors, par une pente invincible, les symboles eucharistiques devaient représenter le Christ dans les états de sa vie et de sa Passion, qui marquaient le plus sa tendresse, son dévouement, son sacrifice.

Donc, à supposer que tous les monuments eucharistiques aient péri, qu'il n'en reste plus aucune trace, et qu'on nous demande de conjecturer *a priori* ce que pouvait être le symbolisme eucharistique des premiers temps, la seule conjecture plausible serait celle-ci : Ces symboles devaient combiner l'idée du Christ en majesté, du Christ en bonté, du Christ en sacrifice. Le bon Pasteur, l'Orant; le trône, la croix, la couronne, l'auréole; c'est ce que nous imaginerions avec le plus de vraisemblance.

Mais, si tous les monuments, si tous les vestiges traditionnels n'ont une explication harmonieuse que dans notre hypothèse, notre hypothèse n'est-elle pas la vérité?

Pour résumer, nous dirons : Le Christ couronné, dont nous donnons le dessin et qui date précisément de l'époque où ce symbole va disparaître, est bien le Christ vainqueur; le Christ-Roi, dont l'influence victorieuse a produit la forte et harmonieuse constitution de l'Europe chrétienne du moyen âge. Mais c'est aussi le Christ présent, le Christ victime, dont le sacrifice perpétuellement renouvelé est la source cachée, mais féconde, des biens privés et sociaux qu'il déverse sans cesse sur l'humanité, c'est le Christ-Hostie.

Puissions-nous avoir convaincu nos lecteurs de cette idée maîtresse. Du moins aurons-nous peut-être indiqué une voie nouvelle à des chercheurs plus expérimentés et mieux à même que nous de l'explorer. C'est cette même idée qui nous a amené à donner, sur la même planche, avec le Christ couronné, le dessin de deux anciennes custodes eucharistiques que nous décrivons dans un prochain article. Si nous nous sommes trompé dans nos conjectures, nous nous consolerons en pensant que c'est l'amour pour Jésus-Hostie qui nous aura égaré sur un terrain où nous ne voulions voir que lui, sa bonté, son amour infini et sa souveraine puissance!

J.-B. CHABAU,

Ch. h. de Saint-Flour.

(A continuer.)



10



5



6



7

Tapisseries de l'histoire du Saint Sacrement — Abbaye de Ronceray d'Angers

Commencement du XVI^e Siècle — Avant 1518.

MONUMENTS DU RÈGNE

POURQUOI LE CIEL DÉCRÉTA L'INSTITUTION DE LA FÊTE-DIEU

(VISION D'ISABELLE DE HUY)(1).

Explication de la Planche LVII^e, à la page 158.

Pierre l'Ermite, après avoir soulevé l'Europe et l'avoir jetée sur l'Asie infidèle, sentit le besoin de repos. Il s'en alla dans une petite ville de Belgique traversée par la Meuse, frappa cette terre de son bâton de pèlerin et choisit de mourir là. Huy donna un sépulcre honoré à celui qui avait eu la sainte passion de délivrer le sépulcre où le corps de la céleste Victime était resté trois jours en sacrifice. Plus tard, la ville de Huy éleva une statue au grand Français dont elle gardait le tombeau.

Cent ans après la mort du promoteur des croisades, non loin du monastère qu'il avait bâti, et où il dormait son dernier sommeil, s'épanouit une fleur

(1) Nous reproduisons dans la *Revue*, par la similigravure, une bonne gravure sur acier de Klauber, représentant la remarquable *vision d'Isabelle de Huy* qui jette un jour si curieux, sur les causes non seulement religieuses, mais sociales de l'institution de la Fête-Dieu, puisque cette fête est présentée dans cette vision comme un remède donné *au monde tendant à sa ruine*. La gravure est tirée de l'édition *princeps* du bel ouvrage de Berthollet, S. J., intitulé : *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*. (Liège, Gerlach, 1781.) Les frais de cette édition furent couverts par une souscription, en tête de laquelle souscrivit la reine de Portugal. Une troisième édition du même livre a été publiée en 1846, à Liège, par *Félix Oudart*, avec 17 lithographies reproduisant fidèlement les gravures de l'original. On vante l'érudition et les curieuses recherches de Berthollet. Les contemporains lui reprochèrent de n'avoir pas assez sacrifié les traditions aux dénicheurs de saints. Ce crime est pour nous une vertu, fort méritoire à l'époque où vivait Berthollet, et qui suppose un sens et une critique supérieurs.

(Note de la rédaction.)

de merveilleuse sainteté qui embauma bientôt tout le diocèse de Liège, dont la ville de Huy n'était pas le moindre joyau.

Amante du Christ-Victime, Isabelle de Huy ne soupirait elle-même qu'après l'immolation (1). Ses délices étaient d'être humiliée, persécutée, criblée de souffrances et de tribulations pour l'amour de son Jésus. Ardentes étaient les flammes de sa charité pour le prochain, on en disait des prodiges.

Or, en ce temps, à cinq ou six lieues de Huy, au pied du mont Cornillon, tout près de Liège, vivait dans un hôpital de lépreux, servi par des religieuses, une sainte Prieure, visitée et troublée par d'étranges visions. Dieu lui avait dit qu'il voulait par elle, instituer une grande fête dans son Eglise ; mais comme Jacob, elle luttait contre Dieu.

« Seigneur, disait-elle, qu'il plaise à votre divine Majesté de laisser en « paix au soin de ses malades la servante de vos membres souffrants. Qui « suis-je pauvre religieuse d'hôpital, pour faire instituer une fête en votre « Eglise ?

« Par où commencerai-je ? comment avancerai-je ? que tenterai-je ensuite ? « et par où finirai-je ? Par pitié, Seigneur ! chargez un autre de ce fardeau. »

Ainsi pendant vingt ans, Julienne pria, pleura, supplia, opprimée par le poids d'un secret qu'elle n'avait encore communiqué à personne.

Au sein de Liège la sainte, était alors un temple vénérable entre tous, dédié par l'évêque Eraclius à l'apôtre des Gaules, Martin, à la suite de prodiges et de célestes visions.

Plus accablée que de coutume, Julienne vint un jour au sanctuaire de Saint-Martin. Là, dans une cellule donnant sur l'église par une ouverture étroite, vivait en recluse la Bienheureuse Eve, fille spirituelle de Julienne, qui la guidait dans les voies d'une éminente sainteté.

L'âme oppressée, le visage troublé, la mère vint à la fille, et la fille s'émut de tant de chagrin.

« Il faut, dit sainte Julienne à la Bienheureuse Ève, qu'enfin je vous ouvre « mon âme, puisqu'aussi bien, un jour, mon secret deviendra public. Il y a « vingt ans, le globe de la lune m'apparut tout brillant de clarté, mais

(1) Le P. Frisen a écrit sa vie dans les *Flores Leodienses*. Le nom de cette héroïne est inscrit au ménologe de Cîteaux avec le titre de Bienheureuse.

« assombri en son milieu par une bande obscure. Troublée, j'écarte la vision, elle me poursuit ; partout elle s'offrait à ma vue. En vain je consultai les docteurs, ils ne purent rien m'apprendre. Enfin le ciel fatigué par mes prières m'envoya un ange : *Le globe, me dit l'ange, c'est l'Eglise militante ; la tache, qui empêche sa clarté d'être totale, marque qu'il y manque une fête, la fête du corps du Christ. Dieu a décrété de la faire instituer dans l'Eglise ; il t'a choisie à cette fin.* »

« Et voilà, ô ma fille, ce qui depuis vingt ans, me trouble et m'inquiète, moi qui ne suis qu'une vile esclave, bien incapable de faire réussir une aussi sublime entreprise. »

A cette révélation, l'Esprit-Saint enflamma le cœur de la Bienheureuse Ève ; elle se sentit transportée du désir de voir réussir la mission confiée à Julienne ; mais pauvre recluse, en quoi pouvait-elle aider sa mère et son amie ? Elle n'avait alors ni la réputation, ni l'influence, ni l'autorité qui lui vinrent depuis. Du moins, jour et nuit l'église de Saint-Martin fut dès lors témoin de ses prières pour obtenir le succès aux desseins de Julienne.

Aussi, bientôt dans l'âme de Julienne entra une pensée nouvelle inspirée sans doute par le Bienheureux Martin. Elle se rappela quelles merveilles on racontait d'Isabelle de Huy, son courage héroïque dans les contradictions, son amour des épreuves, les ardeurs indomptables de son zèle et de sa charité. « Une âme d'un tel caractère, se dit-elle, fera réussir mon dessein. Dieu l'a trempée pour les grandes entreprises. Qu'elle vienne, qu'elle sache la volonté de Dieu, qu'elle entreprenne, qu'elle soit victorieuse, qu'elle ait toute la gloire du succès. »

Attirée par la sainte Prieure, Isabelle quitta le tombeau de Pierre l'Ermite et vint solliciter la faveur de soigner les lépreux au mont Cornillon, sous la direction de Julienne et de l'évêque de Liège, car les religieuses de cet hôpital formaient une congrégation diocésaine qui suivait la règle de saint Augustin.

Dans une si sainte compagnie, Isabelle gravit avec plus d'ardeur encore les hauts sommets de la perfection. Julienne, Ève, Isabelle dignes de se comprendre, ne formaient qu'un cœur et qu'une âme et se provoquaient comme des séraphins à se consumer d'amour pour la victime de l'autel.

Hélas ! un nuage passa bientôt sur cette ravissante intimité. Attentive à préparer en Isabelle l'instrument des desseins de Dieu, Julienne la sondait par des touches délicates.

Un jour, que toutes deux brûlantes d'amour parlaient comme des anges eussent pu le faire, de l'ineffable sacrement où Jésus se fait notre victime. « Ah! dit Julienne, peut-on trop honorer un Dieu qui s'abaisse ainsi? Que vous en semble, Isabelle, ne conviendrait-il point que dans l'Eglise, on instituât une fête triomphale pour célébrer, sinon avec toute la pompe qu'elle mérite, du moins, avec toute la pompe possible, l'Eucharistie, « mémorial du divin amour? »

« Une fête nouvelle! répondit Isabelle, mais tous les jours de l'année ne sont-ils pas des jours de fête en l'honneur du Très Saint-Sacrement? Le divin sacrifice que l'Eglise célèbre tous les jours n'est-il pas à la gloire de l'Eucharistie, et peut-on mieux remercier Dieu du grand don de son amour, qu'en ne se lassant jamais de le lui offrir? »

« Il n'est pas besoin de fête spéciale pour rappeler à l'Eglise un mystère qui est la vie de l'Eglise et sa perpétuelle occupation. Il n'est pas besoin d'un jour de pompe pour célébrer Celui qui étant déjà dans l'Eucharistie le centre de tous nos hommages, est de plus infiniment au-dessus de tous nos hommages. »

Ainsi parla Isabelle dans le premier élan de son amour. Sainte Julienne fut interdite en entendant des paroles qu'elle attendait si peu de sa sainte amie, cet instrument sur lequel elle avait le plus compté. On eût dit qu'un glaive de douleur venait de transpercer son âme.

Frapnée de ce changement subit, Isabelle réfléchit. « Comment une personne aussi humble, aussi réservée, aussi timide que Julienne parlait-elle d'instituer une fête nouvelle? Pourquoi cette douleur intense et muette devant une objection aussi naturelle? N'y aurait-il point là-dessous quelque céleste mystère, quelque révélation dont l'humilité de Julienne répugnait à se prévaloir? »

Interroger sa sainte Prieure, Isabelle ne l'osait; elle interrogea le ciel, et durant un an, elle demanda à participer aux sentiments de dévotion eucharistique qu'elle apercevait en Julienne.

Pendant ce temps, elle aimait à s'entretenir du Dieu d'amour avec la Bienheureuse Eve, la recluse de l'église Saint-Martin.

Or, un jour, avant de rendre visite à la recluse, elle voulut d'abord visiter leur Maître commun, le Dieu de l'Eucharistie, dans l'église consacrée à

l'apôtre des Gaules. En ces temps, les premières traditions de la piété chrétienne n'avaient point éventé tout l'exquis de leur parfum. Les chrétiens du moyen âge comme ceux des catacombes, sachant que l'Eucharistie annonçait la mort du Seigneur, aimaient à fixer l'image du Crucifié, quand ils voulaient prier la victime de l'autel. Leurs yeux avaient besoin de se représenter sous une forme sensible ce que leur cœur adorait, et nulle image plus que le Crucifix ne leur représentait l'état du corps sacramentel de Jésus-Christ.

Fidèle à la coutume de ces âges tout imprégnés d'orthodoxie, Isabelle se prosterna devant un crucifix pour offrir ses hommages au Dieu de l'autel.

Pendant qu'Isabelle priait, le ciel s'ouvrit et la céleste Jérusalem lui apparut.

Là était toute la société des Saints autour de l'Agneau immolé qui se tenait debout au milieu d'un trône et comme en état de mort.

Les Saints étaient prosternés, ils priaient avec une merveilleuse ardeur, et l'Agneau priait avec eux.

« Père saint, disaient ils, VOICI QUE LE MONDE TEND A SA RUINE.

« Voici que l'Eglise militante attaquée de tous côtés par les hérésies
« menace d'être engloutie dans la tempête.

« Au monde, à l'Eglise accordez le secours opportun.

« Père saint, les moments sont venus, le danger presse. Il est temps
« d'employer le moyen le plus efficace pour faire triompher la foi.

« Il est temps de manifester cette divine ressource que vous teniez
« jusqu'ici cachée dans les conseils de votre sagesse.

Et les Saints suppliaient ainsi et une voix sortit du trône de la Majesté divine. Elle leur promettait QUE LEURS VŒUX SERAIENT EXAUCÉS PAR L'INSTITUTION PROCHAINE DE LA FÊTE-DIEU, DANS L'ÉGLISE UNIVERSELLE.

Isabelle écoutait ravie et éblouie.

Quand elle revint de son extase, embrasée d'un feu céleste, elle ne respira plus que l'institution de la *Fête-Dieu*.

« Quand bien même l'univers entier s'y opposerait, puisque Dieu veut
« cette fête, à moi seule, avec son aide, je toucherai le but. »

Elle le dit à Julienne, elle le publia partout, et Julienne vit que son présentiment ne l'avait point trompée, lorsqu'elle comptait sur Isabelle comme

sur l'instrument de Dieu. Les événements lui donnèrent raison. Vingt-huit ans plus tard, en 1247, l'église Saint-Martin de Liège était la première à célébrer la Fête-Dieu.

X...

LA TAPISSERIE DU SAINT-SACREMENT

DE L'ABBAYE DU RONCERAY D'ANGERS, AUJOURD'HUI AU CHATEAU DU PLESSIS-MACÉ

(Suite) (1).

(Explication de la Planche LVIII, à la page 200.)

Pièce n° 7 : longueur 1^m,75 ; hauteur, 1^m,70.

Quatorzième tableau : *Les abeilles font une chapelle de cire.*

Une femme criminelle qui a jeté une hostie aux abeilles, admire la chapelle que ces industrieuses ouvrières viennent de lui construire.

Une femme au pays de Pourvence

Jecta ès mouches l'hostie sacrée

Lesquelles lors en grande révérence

Luy firent une chapelle ornée.

Quinzième tableau : *Histoire du juif Jonathas.*

Le juif perce l'hostie avec un couteau : il en sort du sang. Au premier plan il la fait bouillir dans une marmite : le Christ apparaît au-dessus.

Ung juif ayant à Paris achapté

L'hostie au sang la ferrit d'ung coute...

Puis la mettant bouillir, saillant ho...

Ung crucifix sest dedans présenté.

On conserve au Musée de Cluny (n° 5070) un insigne processional, datant du xv^e siècle, qui représente ce miracle et provient de l'ancienne chapelle, élevée en 1294 par Rainier Flamming, sur l'emplacement de l'église des Billettes, à Paris.

(1) Voir le commencement à la page 62, de cette année.

Pièce n° 8 : longueur, 1^m,92 ; hauteur, 1^m,70.

Seizième tableau : *Mort d'un pécheur qui communie indignement.*

La chasuble du prêtre est bleue avec orfrois d'or : l'autel est orné d'un dais à franges de couleurs variées ; le missel est placé sur un coussin : à droite et à gauche des rideaux d'étoffe rayée rose et verte, suspendus à des tringles. A remarquer aussi la table de communion.

*Ung pécheur qui indignement
Reçut la très sacrée hostie
Morut losti et visiblement
Par la gorge fit la sortie.*

Dix-septième tableau : *Punition d'un mauvais prêtre.*

L'autel et ses accessoires, les vêtements liturgiques sont intéressants à étudier comme dans la scène précédente.

*Ung prêtre immonde célébrant
Non craignant Dieu ne les humains
Fut du feu du ciel descendant
Embrasé les bras et les mains.*

Pièce n° 9 : longueur 1^m,90 ; hauteur 1^m,70.

Dix-huitième tableau : *Hérétiques noyés.*

Du temps des Albigeois, des hérétiques marchaient sur les eaux sans y enfoncer, par le secours de Satan. Un prêtre catholique prit le Saint-Sacrement et le jeta dans le fleuve. Aussitôt les hérétiques furent submergés. Des Anges emportent l'hostie.

*Noyés furent deux hérétiques
Par la vertu du Sacrement
Les quels devant par ars magiques
Marchoient sur leau franchement.*

Dix-neuvième tableau : *Conversion d'un hérétique.*

Un prêtre porte la sainte Hostie en présence d'un hérétique. Un cheval, un âne et un bœuf se précipitent sur les genoux.

*Ung cheval, ung bœuf et ung asne
Adorèrent leur créateur
Dont ung hérétique prophane
Fut jecté hors de son erreur.*

Pièce n° 10 : longueur 1^m,15 ; hauteur 1^m,80.

Vingtième tableau : *Vol sacrilège.*

Une hostie volée s'éleva en l'air sur la plaine de Saint-Denis et resta au-dessus de la tête du voleur. L'évêque de Paris, l'abbé de Saint-Denis et le curé de Saint-Gervais tenant un corporalier, viennent chercher l'hostie, qui fut conservée dans l'église de Saint-Gervais, jusqu'à la Révolution.

*A Saint Gervais un garron prend l'hostie
Que au leudict mist ou sen alla levesque
De Paris labbé saint Denis avecque
Mais au curé dudit lieu est sortie.*

Pièce n° 11 : longueur 1^m,33 ; hauteur 1^m,75.

Tableau vingt-et-un : *Punition d'un juif.*

Au second plan, une femme vend une hostie à un juif. Sur le premier plan ce misérable tombe un genou en terre, la main violemment mordue par un chien, qui fléchit les pattes, comme pour faire révérence au Saint-Sacrement.

*Une xptienne vendit la sainte hostie
A ung faulx juif cruel et inhumain
Qui a son chien jecta par moquerie
Lequel la dure mort le tint en la main.*

Tableau vingt-deux, mutilé : *La naissance de Jésus.*

Au tableau précédent, en a été joint un autre, qui primitivement était certainement ailleurs. Il est malheureusement si mutilé, qu'il en reste à peine la moitié.

En haut le Père éternel, à gauche une inscription, que voici :

*Ab initio et ante
Secula creata sum*

En dessous, une ville, et sur le premier plan Marie couronnée, assise et portant peut-être l'enfant Jésus ; toutefois, la partie inférieure manquant presque complètement, il ne reste du personnage placé sur les genoux de Marie que le nimbe. A gauche de la Sainte Vierge, une religieuse lit ses heures à genoux, c'est sans doute la donatrice. Les premières lettres de chaque ligne existent seules :

*De Beth.....
Saint.....
Dont.....
Brou.....*

Je dois faire remarquer en terminant, que la hauteur primitive de la tapisserie était de 1^m,90, si plusieurs tableaux ont une hauteur moindre actuellement, ceci provient de la restauration qui en a été faite. On a rogné ici, vingt centimètres ; là, quinze dans toute la longueur à la partie supérieure, afin de diminuer les frais de la restauration.

On lit dans les *Antiquités de Chalon*, par Pierre Saint-Julien, p. 489 : « Jacques Fouré (évêque de 1574 à 1578), donna des tapisseries pour parer « les sièges du chœur et ordonna par son testament qu'on fit faire deux « grandes pièces de tapisserie pour le chœur, l'une *de la Figure*, l'autre « *de la Vérité du Saint-Sacrement*. » Ces tapisseries, si elles ont été exécutées (ce que je n'ai pu savoir) devaient avoir une certaine analogie avec celles du Ronceray d'Angers.

L. DE FARCY.

GROUPES DE CAMPOBASSO

(*Planche LIX^e, à la page 182.*)

Voir la description, pages 273 et 274 de la III^e Année, 1885.

LA MYSTIQUE DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

TABLEAU DE JOHANNES FRIES, PEINTRE FRIBOURGEOIS (1470-1518?)

(*Explication de la Planche LX^e, à la page 212.*)

Ce précieux tableau, sur lequel s'est portée l'attention de plusieurs membres du Congrès Eucharistique de Fribourg, mérite certainement de figurer dans la *Revue*, et de prendre place parmi les œuvres, si originales, si saisissantes qui ornent le Musée Eucharistique.

Il suffit d'un coup d'œil pour comprendre les intentions du peintre qui s'est évidemment imposé la tâche de mettre sous les yeux des fidèles l'explication des mystères du sacrifice de la Messe. Comme le tableau est peint au moment où Luther, en Allemagne, où Calvin, en Suisse, commençaient à dogmatiser, il offre un intérêt considérable et peut servir à établir

contre les protestants, quelle était alors la foi de la sainte Eglise catholique, au sujet du Très Saint-Sacrement.

Le centre du tableau est occupé par l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix. Sous la main droite du Sauveur, on aperçoit un autel préparé pour le sacrifice, où se tient un prêtre au moment de consacrer la sainte Hostie ; sous la gauche du crucifié, la main divine porte un coup mortel à une femme aux yeux bandés, et qui, d'une main, laisse échapper la couronne tandis qu'elle porte dans l'autre une tête de mort ; au sommet de la croix, la main divine, avec une clef ouvre le ciel. Tout au bas, le Christ victorieux transperce le démon de la hampe de son étendard, pendant qu'une main divine armée du marteau brise les portes de l'enfer.

Nous expliquerons plus tard tous les autres détails du tableau, nous voulons maintenant rechercher quelle en est l'idée mère.

Pour nous, il ne peut y avoir de doute, c'est celle-ci : *Le sacrifice de la Messe est le même que celui de la Croix, et il produit les mêmes effets.*

Le Crucifix, en effet, n'est ici représenté que pour la Messe. Ce qui le prouve indubitablement, ce sont les rayons qui des mains descendent, et des pieds remontent jusque dans le calice. Le peintre pouvait-il mieux représenter l'identité du sacrifice du Calvaire avec celui de l'autel ? Comment eût-il pu exprimer d'une façon plus saisissante cet enseignement du Catéchisme, que sur la Croix et dans l'Eucharistie *c'est la même victime.*

Il nous enseigne aussi que c'est le même prêtre ! En effet, la main divine et bénissante qui sous la main droite du Sauveur s'étend sur la tête du prêtre, n'a pas une autre signification possible. Elle bénit comme le prêtre bénit, elle fait le même geste qu'il fait lui-même, et par là, le peintre dit aux yeux ce que la foi nous enseigne : c'est le prêtre qui paraît, mais c'est Dieu qui agit, c'est le prêtre qui fait l'action extérieure, mais c'est Dieu qui opère le mystère ; il y faut la toute-puissance et la volonté divines.

Avant d'aller plus loin, remarquons que l'autel est recouvert d'une nappe, ornée dans sa largeur, de lignes de couleur et terminée par des franges. Sur l'autel sont placés le calice et la patène, l'instrument pour le baiser de paix, les chandeliers et le missel sur *un pupitre*, au lieu du coussin. Le prêtre porte l'amict rabattu sur la chasuble autour du cou comme un vaste

capuchon et *paré* d'une étoffe de soie. L'aube du prêtre est de tissu plein, non de dentelles, les manches sont larges, mais se retrécissent au poignet où elles ont un *parement* de soie brochée. Le prêtre porte une large tonsure et les cheveux plutôt courts que ras. Enfin, la chasuble est de forme très ample, retroussée au coude comme le porte le pontifical ; la beauté des plis fait involontairement penser aux ravages que le commerce a exercé dans le champ des objets liturgiques. On sent la différence esthétique qu'il y a entre ce prêtre couvert de vêtements amples et vrais, et le prêtre de nos jours, avec ses dentelles, qui trop souvent font penser à des rideaux de fenêtre, avec cette chasuble étriquée, raide, que ses broderies rendent encore moins souple, et dont le contour a tout juste le mérite artistique de rappeler la forme d'une boîte à violon.

Le Sacrifice eucharistique qui exige le même prêtre, et contient la même victime que celui du Calvaire, produit aussi les mêmes effets. Il ouvre le ciel ainsi que le dit cette main divine armée d'une clef, au sommet de la Croix : il tue le péché.

Cette femme, aux yeux voilés, que la main divine transperce, qu'est-elle, en effet, sinon la représentation du péché ? Peut-être le peintre, qui, on le voit, possède sa religion, s'est-il ressouvenu de la vision de saint Jean dans l'Apocalypse (Cap. xviii), où le prophète nous montre *la grande prostituée* ; ou bien a-t-il voulu répondre à sa façon à la célèbre caricature de Luther contre le Pape Léon X ? En effet, *cette* femme est assise sur le sanglier, qui dans l'Écriture est souvent pris pour le symbole du péché. Elle a les yeux bandés, parce que le pécheur ferme les yeux de sa raison et de sa foi, *il ne veut pas comprendre* ; elle laisse tomber la couronne emblème de la vertu et de l'honneur, symbole de la gloire qui attend au ciel l'âme innocente ou pénitente ; elle porte une tête de mort, parce que la mort suit le péché, *qui en est l'aiguillon*. Autour de sa tête voltige un monstre au corps de serpent terminé par un buste de femme couronné. C'est le démon ; la couronne marque son empire sur les pécheurs, sa tête de femme échevelée, représente ses artifices de séduction, et les seins nus auxquels sont attachés des ailes, indiquent que la plus grande de ses séductions, c'est le plaisir. Les ailes sont celles de la chauve-souris, pour rappeler que la nuit est le moment de la tentation, *a negotio perambulante in tenebris !*

La main divine qui la frappe est armée du glaive dont la poignée forme la croix, et ombragée de l'étendard, emblème de la puissance du Roi des rois.

Si nous examinons maintenant le bas du tableau, il n'est pas moins intéressant. La figure principale, c'est le Christ vainqueur qui, de sa croix, va frapper en pleine poitrine le démon qui règne aux enfers, pendant que la main armée d'un marteau brise les portes d'airain, *contrivit portas æreas, et vectes ferreos confregit*. Dans les limbes où Jésus s'apprête à pénétrer, on aperçoit Adam et Eve. Le Christ prend les mains suppliantes du premier homme, et la première mère s'appuie sur lui; d'autres patriarches sont aussi représentés, mais nous n'avons pu les reconnaître.

Que sont maintenant ces enfants que l'on aperçoit derrière le Christ? peut-être les enfants morts sans baptême? peut-être aussi les âmes des martyrs que saint Jean a vues dans le ciel, sous l'autel. (Cap. vi, 9.) *Vidi sub altare animas interfectorum?* Nous laissons à de plus doctes le soin d'élucider cette question. En tous cas, nous avons le droit de dire, que ce tableau est certainement un des plus curieux que l'on puisse voir au sujet du Très Saint-Sacrement. Et nous croyons qu'une gravure bien faite, avec les quelques explications nécessaires, pourrait rendre service aux catéchistes et aux missionnaires.

Nous n'avons rien dit encore du côté artistique, la belle phototypie, jointe à ces lignes, en peut donner une idée. On voit que l'artiste appartient à la vieille école allemande; son coloris dans ce tableau rappelle les vieux maîtres des bords du Rhin, et nous ne sommes pas surpris qu'à Nuremberg, à Bâle, à Munich on ait placé les œuvres de Johannes Fries parmi celles qui méritent à la fois l'attention de l'artiste et celle du penseur.

J.-A. WITTMANN,

Prêtre, miss. apostolique.



La Croix et l'Autel

Tableau de JOHANNES FRIES (1470-1518)

Au Musée de Fribourg (Suisse)

HISTOIRE SOCIALE DU RÈGNE

LE SACRÉ-CŒUR ET L'AMÉRIQUE

Si le mal caractéristique de notre époque est l'apostasie sociale envahissant à des degrés divers les catholiques eux-mêmes, il est à remarquer que le Sacré-Cœur a toujours été le signe de la réaction contre cet ennemi, et qu'il a toujours rallié les apôtres du christianisme social.

Les soldats qui ont combattu la Révolution au nom d'un principe religieux, sur les champs de bataille ou dans les luttes de la vie civile, ont arboré l'emblème du Sacré-Cœur. Au Sacré-Cœur le vœu mémorable du roi-martyr, puis le *vœu national* de la France, martyre elle aussi d'une cruelle invasion, prolongée par la trahison maçonnique. Au Sacré-Cœur se consacrent les soldats de la contre-révolution : Vendéens, carlistes, zouaves pontificaux : sous son image, battent les cœurs de ces héros dans les combats, ils arborent son drapeau au plus sanglant de la lutte. Autour du Sacré-Cœur, rayonnant dans leur écusson, se groupent les vaillants cercles catholiques, en qui les âmes chrétiennes pressentent les sauveurs et les réorganisateur que l'avenir nous réserve. Le Sacré-Cœur est l'emblème des pèlerinages nationaux ; sous son vocable se dressent les murs de la grande basilique nationale française.

Rien de plus connu en France, rien de plus obvie que ces faits significatifs. Si nous parcourions la vieille Europe, que de symptômes analogues nous découvririons avec un peu d'attention, en Italie, en Pologne, en Espagne, en Belgique, en Portugal, et jusque dans les pays hérétiques et schismatiques !

Mais aujourd'hui, c'est vers la jeune Amérique que nous voudrions tourner les regards des lecteurs du *Règne de Jésus-Christ*, vers l'Amérique où les catholiques de l'univers aiment à saluer dans la République du Sacré-Cœur le seul Etat moderne qui professe franchement le catholicisme social.

Nous connaissons trop peu et trop par les surfaces ce pays de l'avenir, qui ne s'appelle pas en vain le Nouveau-Monde. On nous dévoile ses plaies au point de vue religieux : on ne nous dit pas assez ses espérances.

Sans doute, la lutte y est acharnée autant et plus qu'ailleurs. L'ennemi y porte à notre cause des coups retentissants, dont le bruit nous effraie outre mesure ; mais combien la lutte y trempe les âmes, mais combien y fermentent de généreux projets, mais comme les doctrines s'épurent, comme les cœurs se relèvent, combien de terrain le christianisme social gagne à travers les péripéties de la lutte, c'est ce qu'on ne sait pas assez en Europe. Les catholiques d'Amérique eux-mêmes, préoccupés par l'ennemi présent qu'ils travaillent à refouler, trop impatients de remporter une prompte victoire, s'exagèrent quelquefois les obstacles à renverser, au point d'oublier les positions conquises et les chances de l'avenir. Dans plus d'une circonstance, il a fallu que la prudence de Rome modérât leur ardeur impatiente.

En Europe, ne rencontre-t-on pas encore des catholiques pessimistes qui s'imaginent que la mort de Garcia Moreno a porté à l'Equateur un coup dont la vaillante République ne s'est pas relevée. Il est vrai que parfois, la terre arrosée du sang des martyrs tarde à germer ; ce sang n'en est pas moins fécond, et souvent les résultats ne sont que plus sûrs pour être plus lents. Cependant, à l'Equateur, prompte et merveilleuse fut la floraison produite par le sang de Moreno. Le martyr était prophète quand il disait : Dieu ne meurt pas.

Non seulement l'Equateur s'est relevé plus pur et plus fort de la crise où le jeta la mort de son héros, mais il a eu sur les destinées des Etats voisins une influence contagieuse qui ne s'arrêtera pas même là. On sait les victoires du catholicisme dans la République Argentine et dans le grand Empire du Brésil. Ces résultats dus aux exemples de l'Equateur sont consolants ; plus consolantes encore sont les promesses de l'avenir.

A quel foyer s'est allumée l'ardeur héroïque qui a remporté et qui prépare tant de victoires contre les ennemis du christianisme social ? — Au foyer du Sacré-Cœur. C'est la loi en Amérique comme en Europe. Peut-être même l'Amérique est-elle privilégiée sous ce rapport. Monde nouveau, monde d'avenir, elle est un sol prédestiné pour recevoir le culte qui doit en ces derniers siècles, rajeunir le monde vieillissant.

Telle est la thèse soutenue, dans l'excellente revue *La République du Sacré-Cœur*, par un des plus vénérables et des plus ardents amis de l'Œuvre de Paray, *M. José Julio Matovelle*; thèse corroborée par *M. Eliodore Villafuerte* dans *la Vie de la Servante de Dieu Sœur Mercédès de Jésus*, ouvrage écrit avec la fermeté de talent que les lecteurs du *Règne* ont déjà hautement appréciée.

On a bien voulu nous inviter à traduire pour les associés de l'Œuvre en Europe, au moins quelques-unes des pages, si vibrantes et patriotiques, où les deux éminents écrivains de l'Equateur nous découvrent le foyer caché de la vitalité chrétienne en Amérique.

I

Après une introduction sur le rôle social des Saints, *M. Matovelle* applique, en ces termes, sa thèse à l'Amérique :

« Dans la tourmente qui agite l'Europe non moins que l'Amérique,
« là comme ici, il est nécessaire de lever les yeux au firmament, et de
« fixer le regard sur les étoiles qui brillent incandescentes et sereines
« dans l'azur du ciel, si nous voulons discerner la route à suivre, à
« travers la mer en courroux des temps modernes. Les Saints sont ces étoiles,
« et il faut les regarder pour ne pas désespérer des destinées des nations.

« Qui, par exemple, en considérant l'histoire des tempêtes de l'Amérique
« latine, ne se sent pas blessé de désespoir, et ne croit déjà voir ces
« pauvres peuples, sur le penchant d'une irrémédiable ruine ? — Eh
« bien, non : levons les yeux au firmament : l'Amérique a possédé et
« possède encore des Saints; la terre où s'élève la plante de la sainteté
« n'est pas une terre de malédiction.

« Il arrive seulement que ces Elus, ces ouvriers infatigables de Dieu,

« vivent et meurent, pour la plupart, absolument inconnus des hommes,
 « et profondément méconnus de la haute société. Tandis que les morts
 « enterrent les morts, que les savants louent les savants, que les poètes
 « encensent les poètes, que l'on exalte dans les livres et les journaux
 « la vie insipide du plus obscur versificateur, les Saints passent à l'éternité
 « oubliés du monde; et souvent, pas une seule voix ne se rencontre pour
 « recommander leurs vertus héroïques à la postérité. C'est ainsi, par
 « exemple, qu'il y a à peine deux ans, s'éteignait à Riobamba une humble
 « vierge, la gloire de sa patrie, un modèle de vertus; la Mère *Mercédès*
 « *de Molina*, dont la vie héroïque fit l'admiration de tous ceux qui la
 « connurent; et cependant, nous ne savons pas qu'aucun journal ait
 « relevé même les principaux détails de son admirable vie.

« Comme les astres de première grandeur se cachent dans les plus
 « profondes régions du firmament, ainsi les Saints entreprennent et
 « terminent leur course dans les régions de la lumière, tandis que les
 « nuages fugitifs de ce monde les couvrent à notre vue. Et cependant,
 « *en somme, l'existence des Saints est ce qui explique uniquement*
 « *la vocation des peuples et la destinée des nations.*

« Il y a à peine quatre siècles que l'Amérique a été découverte, et dans cet
 « espace de temps ont fleuri déjà sur son sol les modèles les plus achevés de
 « grâce et de sainteté. Saint Philippe de Jésus et le B. Bartholomé Gutierrez
 « au Mexique, la Bienheureuse Marie-Anne de Jésus, à l'Equateur, sainte
 « Rose de Lima et le B. Martin de Porres, au Pérou, sont des fleurs qui se
 « sont épanouies sur le sol béni de l'Amérique latine. D'autres fleurs, bien
 « que filles de l'Espagne, font partie de notre trésor, soit parce qu'alors
 « l'Amérique était sujette de l'Espagne, soit aussi parce que ces fleurs
 « déployèrent leur magnificence sur notre terre, et qu'elles y répandirent
 « leurs plus suaves odeurs. Ce sont saint Toribio de Mogrovejo, modèle des
 « pontifes, saint François Solanus, saint Louis Bertrand et le B. Pierre
 « Claver, modèles de missionnaires, les BB. Sébastien d'Aparici et Jean
 « Masias, modèles d'âmes humbles. Une telle terre ne peut pas périr!...

« Mystérieuses et grandes sont les destinées de l'Amérique. L'histoire lui
 « a donné le nom de *Nouveau-Monde*, et certainement ses destinées sont
 « les destinées d'un monde, *parce qu'elle est appelée à être le monde de la*

« *Réparation, le monde de la foi*, LE MONDE NOUVEAU. Maîtresse des
 « Océans, elle étend ses bras de l'un à l'autre pôle, et séparée des autres
 « continents, elle forme à elle seule un monde à part. De même qu'elle est
 « le contrepoids du globe par sa masse matérielle, elle est le contrepoids
 « de l'histoire par la mission grandiose que lui a confiée le Tout-Puissant.
 « Au moment où l'Europe se précipitait dans les ténèbres du protestantisme
 « et de l'incrédulité, Dieu créa un monde nouveau, pour remplacer le vieux
 « monde : *le monde de la foi, le monde de la réparation, pour rem-*
 « *placer le monde incrédule et apostat, l'Amérique pour remplacer*
 « *l'Europe.*

« L'Amérique ! Oh ! qu'elle est splendide l'apparition de l'Amérique dans
 « le grand tableau de l'histoire ! L'Amérique c'est la fille de la Croix, c'est
 « le fruit magnifique de la fécondité virginale de la sainte Eglise romaine !
 « Ce ne fut point l'ambition, ce ne fut pas la cupidité qui la fit surgir des
 « ondes, mais bien la foi créatrice, l'ardent désir d'étendre le Règne du
 « Christ. Commerçants et aventuriers ont pu parfois découvrir des îles et
 « des rochers dans les mers, mais il n'y a que Christophe Colomb qui ait
 « réussi à découvrir un monde. Dans les hauts desseins de la Providence,
 « il y avait une nation héroïque, déjà préparée pour être le missionnaire de
 « ce monde nouveau, nation virile, nation croyante, fondue au crible de
 « combats gigantesques, dans des siècles de lutttes contre le pouvoir du
 « croissant. En récompense de la constance avec laquelle elle parvint à
 « planter la croix à Grenade, Dieu lui concéda de planter la croix en Amé-
 « rique. A ce moment solennel, Dieu revêtit l'Espagne de toutes les magni-
 « ficences de la science, du pouvoir et de la gloire : Il la fit la première
 « des nations et la reine des océans, pour que ce fussent des mains royales
 « qui semassent le grain de la foi sur le sol américain.

« Cette nation de foi immaculée était aussi alors la patrie des Saints,
 « parce que saints devaient être ceux qui avaient à instruire dans la foi
 « chrétienne le Nouveau-Monde. C'est à cette fin que saint Ignace préparait
 « sa phalange d'apôtres, sainte Thérèse sa phalange de vierges, et que tous
 « les Ordres religieux renouvelaient leur jeunesse comme l'aigle, pour se
 « lancer comme l'aigle à la conquête de l'Amérique, et la faire passer de
 « l'idolâtrie à la foi, de la barbarie à la civilisation. En effet, l'Évangile fut

« prêché au Nouveau-Monde avec tout l'héroïsme des temps apostoliques, et
 « toutes les merveilles de la Pentecôte. Des Saints de premier ordre mar-
 « quèrent le nouveau sol des traces du martyre et des pas de l'apôtre, et
 « fécondèrent cette terre vierge de leurs sueurs, de leurs larmes et de leurs sang.

« La terre américaine, fertile et généreuse, ne fut point un sol ingrat pour
 « tant de sueurs et de fatigues. Elle se couvrit tout entière des fleurs les
 « plus exquises de vertu et de sainteté; l'Amérique du Sud se montrant en
 « cela plus docile que les autres contrées du nouveau continent....

« L'Amérique fut découverte lorsque le ciel se préparait à manifester au
 « monde la toute belle dévotion au Sacré-Cœur : c'est pourquoi les premiers
 « effets de cette lumière divine arrivèrent aussitôt à notre terre ; c'est
 « pourquoi nous les voyons luire sur ces hautes cimes de perfection qui se
 « nomment Rose de Lima et Marie-Anne de Jésus. *Les Saints de notre*
 « *siècle, dit Mgr Baunard, dans son Histoire de la V. Mère Barat, ont*
 « *deux traits distinctifs qui formeront dans l'histoire leur caractère*
 « *particulier. Le premier, c'est un amour plus tendre et plus détaché*
 « *envers le centre de la vérité, qui est le Saint-Siège ; le second, c'est*
 « *un amour plus ardent et plus généreux envers le centre de la*
 « *charité, qui est le Cœur de Jésus.* Eh bien, ce distinctif des Saints
 « des derniers temps se trouve très marqué dans ceux qui ont fleuri dans
 « notre Amérique.

« Ce sceau qui distingue les Saints américains est si clair et si beau, que
 « nous pouvons bien appeler spécialement ces précieux rejetons du jardin
 « de l'Eglise : *les fleurs du Sacré-Cœur.* Nous disons mal, ce n'est pas
 « nous, mais le divin Rédempteur lui-même qui nous porte à les appeler
 « ainsi. ROSE DE MON CŒUR, ROSA CORDIS MEI : tel fut le nom imposé par le
 « céleste jardinier à la première et plus belle fleur de ce bouquet enchan-
 « teur. Après *la Rose*, vint le *Lis* couvert aussi du sang du Cœur Sacré.
 « La jeune Eglise américaine a offert ainsi à l'humanité sacrée du Sauveur
 « les fleurs de ses rosiers, et les lis de ses vallées.

« Les Ordres les plus anciens de l'Eglise et les nations catholiques les plus
 « éclairées cherchent actuellement à manifester au monde la part qui leur
 « est échue dans la préparation et l'établissement du règne du Sacré-Cœur
 « de Jésus. Ce serait priver l'Amérique d'une de ses gloires les plus envia-

« bles, que de laisser ensevelis dans l'oubli les titres incontestables qu'elle
 « possède d'être comptée, ne fut-ce qu'au dernier rang, dans cette superbe
 « croisade ayant pour but de conquérir le plus élevé, le plus noble, le plus
 « durable de tous les règnes.

« C'est à revendiquer cette gloire oubliée de notre continent, qu'est dirigé
 « cet humble travail ; dans le cortège impérial du souverain Seigneur de
 « tous les cœurs, la première place ici appartient de droit à l'insigne Rose de
 « Lima... (1) »

Nous ne voulons maintenant que résumer ce que l'auteur dit, au point de
 vue du caractère social de cette Sainte :

« L'essence de la dévotion au Cœur Sacré de Jésus se trouve dans ces
 « paroles de son Office : *Cor amoris victima !* Amour et sacrifice, *amour*
 « *immolé* ; Voilà tout ce que nous dit et nous enseigne ce Cœur blessé,
 « consumé de flammes, entouré d'épines et couronné de la croix. Amour et
 « sacrifice, ce sont les deux vertus principales, formant comme le sceau et le
 « caractère distinctif des Saints les plus dévoués au Sacré-Cœur.

« Dès lors, *le sacrifice* est la première base sur laquelle s'appuie l'édifice
 « imposant de la sainteté chez Rose de Lima... Si quelque plaie, dit Bermudez,
 « un des biographes de la Sainte, menaçait la monarchie, le règne du Pérou,
 « ou la capitale de sa chère patrie, Lima, *elle excitait sa piété à fermer*
 « *cette plaie au prix de ses souffrances*, cherchant par ce moyen à détourner
 « la colère de Dieu, et voulant ainsi apaiser sa souveraine justice.... »

« C'est pourquoi l'Eglise d'Amérique, dans l'Office de sa sainte patronne,
 « la proclame *victime d'amour, exemplaire d'innocence, soutien et pro-*
 « *tectrice du monde* parce que cette pure victime fut offerte sur les autels de
 « l'amour pour la prospérité du monde que nous habitons.

« Pendant plusieurs siècles, le Pérou avait adoré l'astre roi de la nature,
 « comme la première de ses divinités ; *mais voici que*, les ténèbres de
 « l'idolâtrie dissipées, *le Sacré-Cœur nous est présenté dans une vision*
 « *de la Sainte, comme le véritable soleil des âmes, comme l'unique*
 « *Dieu et* « SEIGNEUR DE TOUTES LES NATIONS. » Ainsi l'Amérique se réveilla
 « à la vie dès l'aurore de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, qui, se levant

(1) Le vénérable auteur doit montrer dans une suite d'articles de sa belle *Revue*
 comment le rôle social des autres Saints américains se rattache au Sacré-Cœur.

« comme le soleil dans le ciel de l'Eglise, baignait déjà de ses splendeurs
 « matinales les hautes cimes de sainteté sur lesquelles déployait sa corolle
 « virginale *la première Fleur des Indes*. En vérité, l'Amérique est le
 « monde du Sacré-Cœur ?

« Un orateur français a dit dernièrement : « *Les deux grands courants*
 « *de la piété contemporaine, et les deux grandes espérances de l'Eglise*
 « *dans ses combats, sont le Sacré-Cœur de Jésus et l'Immaculée-*
 « *Conception ; Paray-le-Monial et Lourdes !* « Chose en vérité très remar-
 « quable : l'Amérique s'éveilla à la vie de la foi précisément à la chaleur de ces
 « deux dévotions enchanteresses. L'Immaculée-Conception et le Sacré-Cœur
 « de Jésus, c'est-à-dire l'Aurore et le Soleil de la vie, s'empressèrent de prendre
 « possession du Nouveau-Monde dès le premier moment où il surgit du sein
 « des mers. Les deux métropoles de l'Amérique espagnole, Mexico et Lima,
 « présagèrent longtemps à l'avance les révélations de Lourdes et de Paray.

« Celle qui un jour devait apparaître sous les rosiers du Gave, disant au
 « monde : *Je suis l'Immaculée-Conception*, s'était déjà présentée aupa-
 « ravant en Amérique, le 12 décembre 1531, entre les roses aussi de la
 « colline mexicaine de Tépéyac. Cette célèbre apparition de Guadeloupe
 « fut alors comme le prélude des merveilleuses manifestations de Lourdes.

« De même, les sublimes révélations de Paray-le-Monial furent d'une cer-
 « taine manière, préparées à Lima, lorsque le Sacré-Cœur se présenta comme
 « un soleil déversant ses splendeurs sur la virginale *Rose de Sainte-Marie*.

.....
 « Ah ! Il est nécessaire de lever les yeux au ciel pour dissiper les craintes
 « que l'on a pour l'avenir de cette Amérique si belle et si malheureuse. L'Amé-
 « rique a été et est encore *le monde du Sacré-Cœur : le catholicisme est*
 « *vivant dans le peuple tout entier, l'impiété n'est que dans le Gouver-*
 « *nement !* Que les gouvernements se convertissent, et vous verrez
 « l'Amérique soudainement changée en un monde de foi, en une région de
 « Saints. Les réseaux d'ignominie que la maçonnerie et le radicalisme ont
 « tendus sur les palais des gouvernants, vous les verrez soudain disparaître,
 « comme de misérables toiles d'araignées, lorsque s'ouvriront les torrents de
 « vie que recèlent les tombes des Saints.

« N'est-ce point là ce que présagent cette ère de piété, cette odeur comme

« de rose qui s'exhale à travers l'Amérique depuis quelques années ? Ne
 « sentez-vous pas ce souffle de vie qui agite tant de peuples que l'on
 « croyait déjà en défaillance et victimes de la décomposition de la mort ?
 « *La Colombie se reconstitue, le Pérou se réveille, les catholiques du*
 « *Chili et de l'Argentine se relèvent, ceux du Mexique se préparent,*
 « *et le gouvernement catholique de l'Equateur a l'honneur d'être le*
 « *point de mire des fureurs maçonniques.*

« Comment expliquer tout cela, sinon en dirigeant notre regard vers le
 « berceau de l'insigne Rose de Sainte-Marie, patronne de l'Amérique ?
 « Les Saints ne meurent pas ; leur intercession subsiste toujours ; et de
 « nos jours, où commence le quatrième siècle de cette intercession glo-
 « rieuse, il nous semble que de nouveau, il sort du tombeau de l'illustre
 « vierge de Lima de ces torrents de vie et de cette odeur de rose qui
 « embaume déjà tout notre continent.

« Il y a, en effet, près de deux cents ans que l'Eglise d'Amérique, dans
 « l'Office de sa sainte Protectrice, nous annonce cette nouvelle qui, plus
 « qu'une espérance, est une prophétie : *Benedicta es tu, filia, a Deo*
 « *excelso : quia non perpercisti animæ tuæ propter angustias et*
 « *tribulationem generis tui : sed subvenisti ruinæ ante conspectum*
 « *Dei nostri.* Béni soit l'illustre Ordre de Saint-Dominique qui nous a
 « donné la Judith du Nouveau-Monde ; elle abattra nos ennemis, elle
 « tranchera la tête de l'impiété et de la révolution.

« En retour de ces faveurs, avec quelle pompe, avec quelle jubilation
 « inusitées ne convient-il pas que toute l'Amérique célèbre le troisième
 « centenaire de la naissance de son insigne Protectrice ! Entre toutes les
 « manifestations possibles de piété, nous estimons qu'aucune ne serait plus
 « glorieuse pour Dieu, plus agréable à notre Sainte, plus favorable à notre
 « continent que LA CONSÉCRATION DE TOUTE L'AMÉRIQUE AU SACRÉ-CŒUR DE
 « JÉSUS, faite au moment du présent centenaire. Que ce serait magnifique si
 « le 30 août, fête de la Sainte, tous les illustrissimes évêques d'Amérique,
 « depuis le détroit de Behring jusqu'à la Terre de Feu, consacraient tous les
 « diocèses du Nouveau-Monde au Très Sacré-Cœur de Jésus ! *La première*
 « *Rose de l'Amérique* lui fut consacrée, pourquoi ne lui consacrerait-on
 « pas le sol qui produisit une si belle fleur ?..... »

« Il nous semble que notre divin Rédempteur, comme autrefois à la « vierge de Lima, s'adresse aujourd'hui à l'Eglise américaine, et qu'il lui « dit comme d'une voix suppliante : ROSA CORDIS MEI, TU MIHI SPONSA « ESTO : *Rose de mon Cœur, sois mon Epouse !* »

Pour montrer à nos lecteurs combien cette thèse est fortement corroborée par l'ouvrage de M. Villafuerte, sur *la vie de Sœur Mercédès de Jésus* (1), il nous suffira d'en extraire quelques passages. Nous ne pouvons ici, bien entendu, donner beaucoup de détails sur l'existence héroïque de cette Servante de Dieu, morte à Riobamba, le 12 juin 1883, en grande odeur de sainteté, mais il est nécessaire d'indiquer brièvement comment Sœur Mercédès fut un *modèle de charité, un modèle d'immolation perpétuelle à Jésus-Christ-Hostie, et un exemplaire vivant de l'Apostolat social-eucharistique du Sacré-Cœur dans le Nouveau-Monde.*

Née en 1823 de parents riches, elle distribua toute sa fortune aux pauvres, et gravit les rudes sommets de la mortification à outrance. Parvenue aux cimes de l'héroïsme, elle fut saisie d'un amour insatiable envers les peuplades sauvages de Guadalaquiza. Elle se rendit au milieu de ces tribus barbares, à travers des défilés solitaires qui n'avaient pu être franchis jusque-là que par quelques missionnaires des plus hardis. Elle évangélisa les Indiens, soigna leurs enfants, dompta ces caractères farouches, à force de mansuétude et d'amour. Une guerre se déclare entre les tribus, la peste éclate, toute la mission est détruite; Sœur Mercédès établit des ambulances pour les blessés, des refuges pour les veuves, des écoles pour les petits. La peste continue à sévir. Elle implore le Seigneur des miracles, demande au Christ-Hostie de faire cesser la peste : la peste cesse soudain. Les Indiens, fous de reconnaissance, c'est le cas de le dire, veulent lui décerner les hommages suprêmes à la mode de leurs ancêtres, hommages qui seraient médiocrement goûtés par les Européens. *Ils décrètent donc que le cœur de Sœur Mercédès lui sera arraché et qu'en témoignage de l'amour que les tribus lui doivent, le cœur de Mercédès sera distribué dans un festin opime, et MANGÉ SUR PLACE PAR TOUS LES GUERRIERS, tandis que*

(1) *Vida de la Sierva de Dios, Sor Mercedès de Jesús, fundadora de la Congregacion de la Beata Mariana de Jesús*, por el R.^{do} D. Eliodoro Villafuerte, p.^o. -- Barcelona, Libreria Religiosa, Calle Alta Sn-Pedro, 4; 1886, in-16, 347 pages.

autour de sa tête tranchée, couronnée de fleurs et plantée au sommet d'une lance, danseront les tribus solennellement convoquées.

Le gouvernement de l'Equateur averti, fait envoyer une colonne militaire pour sauver Mercédès. Elle reçoit une subvention de l'Etat pour établir un hospice à Cuenca, puis le Congrès national de l'Equateur vote une loi lui concédant une rente annuelle pour la fondation de sa *Congrégation* intitulée *de la B^{se} Marie-Anne de Jésus*, à Riobamba. C'est dans cette ville qu'elle meurt entourée des marques les plus éclatantes de l'estime populaire, et des signes les plus manifestes de la grâce divine, laissant debout une Congrégation chargée de continuer ses travaux pour l'éducation du peuple et l'édification de ses semblables.

« Dans un siècle d'indifférence religieuse, fait observer l'historien de
 « Mercédès, dans un siècle d'attaques générales contre l'Eglise et d'apostasie
 « sociale; quand les nations qui ont reçu l'Évangile, repoussant la vérité
 « révélée, retournent au paganisme, mais à un paganisme plus atroce que
 « celui des pires siècles de barbarie; lorsque toutes les nations de l'Ancien
 « et du Nouveau Continent respirent une atmosphère imprégnée de tout
 « mal, une atmosphère qui tend à éteindre l'action de l'Esprit-Saint dans
 « l'humanité, et tient les peuples dans un malaise profond, présage de
 « leur prochaine dissolution sociale; quand plus qu'en aucun temps, les
 « nations se stigmatisent elles-mêmes du sceau honteux de l'ingratitude,
 « puisqu'enfin il n'est peut-être pas de siècle plus comblé que le nôtre par
 « les grâces de la divine bonté et par ses manifestations surnaturelles : dans
 « ces conjonctures, dis-je, ne serait-il pas juste que Dieu laissât aller ces
 « sociétés à leurs désirs, jusqu'à ce que comblant la mesure de la justice, Il
 « leur fit sentir le poids de son indignation ?

« Et pourtant, nous voyons la miséricorde de Dieu faire tout le contraire.
 « Dieu médite sans cesse de nouveaux moyens pour sauver les sociétés.
 « Lorsqu'Il a résolu de sauver un peuple, ou une nation coupable, l'histoire
 « nous le montre suscitant des âmes saintes, qui, calmant son juste cour-
 « roux, le font incliner vers la clémence et le pardon.

« Voilà pourquoi, nous voyons à cette heure, dans l'Europe vieillie, se
 « lever tant d'hommes vaillants et de femmes toutes pures, pour soutenir le
 « bras de la Justice du Seigneur.

« L'Equateur, petit mais fécond jardin de l'Eglise, avec sa capitale,
 « Quito, qui brille comme la perle précieuse au sommet de la couronne
 « des Andes; l'Equateur qui possède la gloire d'avoir, *seul entre tous les*
 « *Etats du globe*, fait retentir son *veto*, de l'autre côté des mers, contre
 « l'usurpation du pouvoir temporel de la Papauté; l'Equateur qui se
 « glorifie de s'appeler *la République du Sacré-Cœur de Jésus*, sol béni,
 « portion aimée du troupeau du Christ, a été aussi ces derniers temps la vic-
 « time de tyrans sans cœur, qui lui ont donné des jours de douleurs et de deuil.
 « Durant les derniers cinquante ans de sa vie d'indépendance, une foule
 « de maux ont causé des révolutions soulevées par les passions bâtardes
 « d'une petite minorité de fils déloyaux; Dieu avait besoin d'une *Victime*
 « qui réparât devant Lui tant d'offenses et de maux. Voilà pourquoi le
 « Seigneur suscita MERCÈDES DE JÉSUS, et l'éleva à une si haute sainteté.
 « *Cette servante de Dieu vécut, en effet, pendant la période où le plus*
 « *de larmes et de sang se versèrent sur ce sol catholique.*
 « *Sa vie s'éteignit au moment même où, sur les plages de Guyas,*
 « *sa terre natale, se dissipait la dernière fumée du canon qui annon-*
 « *çait au pays l'ère nouvelle de la paix, le règne de la religion.* »

III

Après ces témoignages éclatants de la part d'écrivains aussi bien renseignés, il semble que nous n'aurions plus rien à dire. Et cependant, comme on pourrait nous demander si les laïques du Nouveau-Monde sont à la hauteur de ces grandes vues, même après le coup de poignard enfoncé dans la gorge de Garcia Moreno; nous voudrions, pour dissiper toute crainte chez nos lecteurs, pouvoir leur traduire le langage des laïques et des hommes d'Etat de l'Amérique latine. Il serait facile de montrer que désormais la sève du sacrifice coule à pleins bords de l'autre côté de l'Atlantique, et que rien désormais ne pourra arrêter ce courant nouveau.

Les Actes de l'*Assemblée nationale des catholiques Argentins* et les Actes du *Congrès catholique du Chili*, ont été publiés l'an 1885, à Quito. Voici en quels termes le président de la Commission de l'Association catholique de Buenos-Ayres, *M. Emilio Lamarca*, salua l'Assemblée argentine :

« Les catholiques Argentins ne forment pas un parti : *Ils sont*
 « *l'immense majorité de la Nation ; malgré qu'elle ait été le jouet*
 « *d'un ennemi qui obéit à un système et à une consigne, lié qu'il est*
 « *par un serment, et dont la phalange imperceptible, disciplinée et*
 « *compacte, a USURPÉ LES DROITS que lui ont abandonnés notre inaction*
 « *et notre insouciance.*

« L'Athénien défendait à ses fils la neutralité dans les guerres civiles et
 « étrangères. Le chrétien, sous peine de lâcheté, ne peut pas faire moins
 « que l'Hellène ; il ne peut s'abstenir de prendre part au combat permanent
 « entre l'erreur et la vérité..... La défense de la religion catholique est la
 « défense de ce qui est notre plus grand trésor, le gage de nos libertés, la
 « garantie de notre salut.....

« Nous voulons, oui, et ardemment, la dévotion à la Vierge. Nous la
 « voulons aussi profonde, aussi fervente que nous l'admirons chez les
 « guerriers d'Isabelle la Catholique, nous la voulons comme la sentaient les
 « héros de Lépante, comme la manifestèrent Belgrano et ses soldats, comme
 « la montra le général San-Martin, déposant au pied de Notre-Dame du
 « Carmel, dans le temple de Mendoza, le bâton de commandement avec
 « lequel il dirigeait en chef les batailles de l'Indépendance.....

« Les lois civiles d'un peuple doivent avant tout contenir la religion de ce
 « peuple, sa morale, sa politique et sa philosophie, c'est-à-dire ce qui existe
 « de plus grand et de divin dans le droit public... *Ne cherchez donc pas*
 « *d'erreurs dans nos codes, mais cherchez ces erreurs dans les*
 « *constitutions du rite égyptien et écossais.* Et ne vous aventurez pas à
 « étudier la révolution dans le peuple, franc et généreux, de l'Argentine ; ce
 « n'est pas là que la révolution a ses quartiers. Elle a son camp dans les
 « régions officielles. Elle constitue aujourd'hui un véritable *imperium in*
 « *imperio*, qui n'existe pas seulement, mais qui fonctionne comme un
 « organisme ; qui possède ses dogmes, ses principes, son gouvernement,
 « ses codes, ses institutions, ses lois, son peuple.....

« De là, contradiction entre le principe catholique et le principe maçonnique ;
 « de là, discorde entre le sectaire et le citoyen ; de là, l'impossibilité de
 « nous gouverner par des lois aussi diamétralement opposées, que le sont les
 « lois catholiques et les lois maçonniques ; *de là, ces réformes de Constitu-*

« *tion*, non pour les faire concorder avec les exigences juridiques de la nation,
 « *mais pour les subordonner à l'Empire secret et aux principes*
 « *destructeurs du maçonisme.*

« Souvenez-vous de ces bannières, de ces étendards et de ces insignes d'un
 « empire qui manque d'un sol connu, parce qu'il s'agit sous la forme de
 « conjuration universelle.....

« Il est triste, il est ignominieux de nous voir supplantés par un groupe
 « insignifiant, quand catholiques, nous sommes l'immense majorité.....
 « *Mais malgré notre multitude nous ne ferons rien, s'il nous manque*
 « *l'unité.*

« La multitude est le corps social. L'unité est la vie de ce corps ; les idées
 « gouvernent le monde. Les idées peuvent nous diviser ou nous réunir ; et
 « elles nous gouverneront, si elles gouvernent nos intelligences. Qu'il y ait
 « entre nous *unité d'idées* : que cette unité se traduise en volonté décisive
 « et inébranlable. S'il y a une *Unité d'idées* : qu'il y ait entre nous union
 « d'efforts ; et que notre devise soit :

« DIEU, LA PATRIE, LA LOI ! »

Cette *unité d'idées*, si désirée, empressons-nous de le dire et bien haut,
 à tous nos lecteurs, est devenue une réalité vivante pour les catholiques
 d'outre-mer. Ils ont scellé l'*Union* dans ces Congrès aux pieds des Autels.
 Les catholiques de l'Argentine, du Chili, de l'Equateur et du Brésil se sont
 rendus au Christ-Hostie ; et au pied des autels où il s'immole, *ils ont*
imploré force et lumière pour faire triompher son Règne (1) ! — Le
 pacte nouveau qu'ils ont fait là avec le Sacré-Cœur, Satan et l'enfer tout
 entier ne le déferont pas. — Là est le Sacré-Cœur. Là règne le Christ ! *Vive*
l'Amérique du Sacré-Cœur !

UN ASSOCIÉ.

(1) *Congresos Catolicos Argentino, Chileno, Quito*, imp. Paredes, 1885.

NOTE DE LA RÉDACTION

On ne peut condamner, et même il est bon, qu'au sein de l'unité et dans le concert de la charité, il y ait des écoles et des partis, jusque dans le camp religieux. Simultanément, ou tour à tour, les bataillons les plus divers et en certains points les plus opposés, ont reçu les encouragements de l'Eglise, à la condition expresse que dans les ardeurs de la lutte, ils n'oublieraient jamais les saintes lois de l'obéissance et de la charité. *Natio illorum obedientia et dilectio.*

Il est bon aussi qu'il y ait des chrétiens indépendants des écoles et des partis, pourvu qu'ils soient en tout filialement soumis et dévoués à la hiérarchie ecclésiastique.

L'universalité de l'objet qu'embrasse notre Œuvre, le concours qu'elle demande à toute âme de bonne volonté, dans toutes les nations et sous tous les régimes, exige qu'elle se tienne en dehors des écoles et des partis, ou plutôt qu'elle forme à elle seule une sorte d'école, non tant par l'exclusivisme de ses doctrines que par l'universalité de son point de vue. *L'effet propre du Sacrement eucharistique, dit saint Thomas, est l'unité du corps mystique de Jésus-Christ.* Qui s'occupe de l'unité ne doit rien exclure de ce qui s'y peut ramener ; il doit exclure avec rigueur ce qui la peut troubler.

Il est bon qu'il y ait des chrétiens occupés de politique. Certes, lorsqu'on sort des abstractions, pour passer sur le terrain de la pratique, on voit que les formes de gouvernement et les institutions publiques, par le seul fait qu'elles s'incarnent en de certains hommes, ou qu'elles sont rivées à de certaines traditions, influent puissamment sur le bon état de la patrie et de la religion, deux objets que le chrétien est obligé d'unir dans sa charité.

Croit-on que sous un autre régime, la France élèverait cette abominable génération d'athées et de corrompus, qui nous préparent les plus affreuses destinées, si l'on n'y porte un prompt remède ? Nous prenons cet exemple entre mille pour montrer l'influence de la politique sur la religion. Donc, s'abstenir de la politique au nom de la religion et laisser toute l'influence à Satan et à ses ministres, c'est, dans une multitude de circonstances, trahir honteusement la patrie et la religion.

Pourtant, il n'en est pas moins vrai qu'il est utile à la politique même, que certains hommes, certaines œuvres s'interdisent ce terrain. Il est bon que, réfugiés dans les hauteurs sereines de la science sociale, ils éclaircissent les principes qui sont à la fois nécessaires et supérieurs à toutes les formes politiques. C'est le caractère de notre Œuvre qui s'adresse aux penseurs chrétiens des deux Mondes. Sur le terrain social, comme sur le terrain religieux, elle est par trop universelle pour s'attacher à une école ou à un parti.

Ce n'est pas à dire que nous nous interdisions de vivre dans l'atmosphère contemporaine et de dire à l'occasion notre avis sur les hommes et les événements.

Mais on nous offenserait en croyant que pour autant nous nous attachons à un parti, ou que nous lui donnons des gages. Encore une fois, la politique militante n'est pas notre affaire.

Ces réserves faites, nous voulons signaler au passage un phénomène politique qui pourrait avoir une certaine portée pour l'avenir, d'après quelques analogies de l'histoire.

Le 24 juin, fête du Très Saint-Sacrement, à la date où le Congrès Eucharistique de Toulouse allait implorer la Vierge de Lourdes, Reine de France, pour cette noble et malheureuse nation ; à la date où le Jubilé Eucharistique de Lyon voyait en un jour défilér cent mille hommes devant l'Hostie, les yeux de l'Europe étaient fixés sur Philippe, comte de Paris. Lui, commença sa première journée royale en assistant publiquement et solennellement avec toute sa famille au sacrifice du Christ-Hostie, et cela à la face de tous les envoyés du pays qui étaient venus saluer, dans le départ du prince pour l'exil, l'aurore d'un retour triomphant. Ce jour même, en présence des prétentions rivales qui n'invoquèrent point le nom du Seigneur, Philippe, comte de Paris, promit aux Français, qu'AVEC L'AIDE DE DIEU, il remplirait tout son devoir envers sa patrie.

C'est le cas de rappeler ici la conclusion du beau travail que vient de publier un de nos savants associés, le R. P. Schoutens : Elle montre *comment les hommes qui préparèrent le plus vaillamment la mémorable victoire des catholiques belges, demandèrent le triomphe au Très Saint-Sacrement, lors du Congrès Eucharistique de Liège, obtinrent contre l'attente commune au jour anniversaire de ce Congrès et en firent publiquement hommage à son auteur LE CHRIST-HOSTIE.* (*Histoire du Culte de la Très Sainte Eucharistie en Belgique, par le R. P. SCHOUTENS, Frère-Mineur Récollet, secrétaire du Comité des Fastes Eucharistiques belges. — Anvers, impr. Vanos-Dewolf, rue SS.-Pierre-et-Paul, 1886, in-8°, 487 pages.*)

En tous cas, n'en doutons point, *d'une manière ou d'une autre*, l'avenir donnera raison aux fières paroles par lesquelles le CARDINAL DESPREZ répondait naguère aux vexations du persécuteur Goblet :

« LE DIEU FAIT HOMME, QUI RÉSIDE SUR NOS AUTELS TIENT
 « EN MAIN LA SOLUTION DES PROBLÈMES SOCIAUX ET ÉCONO-
 « MIQUES, DONT LES PEUPLES ET LEURS CHEFS ONT AUJOUR-
 « D'HUI A SE PRÉOCCUPER. »

Le Gérant,

X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,

BARON ALEXIS DE SARACHAGA.

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

L'ŒUVRE DU RÈGNE

COUP D'ŒIL SUR L'AVENIR DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUE

LETTRE A M. LE DIRECTEUR

Par le R. P. Xavier GAUTRELET, de la Compagnie de Jésus.

Tous nos amis, ceux de la première heure surtout, seront bien aise de connaître le jugement que portait sur la bibliothèque eucharistique, dès les premiers débuts de l'Œuvre, l'éminent religieux dont nous portons le deuil avec la Compagnie de Jésus, et avec tant d'œuvres saintes dont il fut le promoteur et le soutien.

Le R. FRANÇOIS-XAVIER GAUTRELET ne sera bien connu que lorsqu'on aura publié sa vie. Nous savons qu'elle est préparée par une plume élégante et distinguée, déjà fort remarquable. Cet homme de Dieu, l'un des plus féconds ouvriers de notre époque, a fait tout ce qu'il a pu pour se cacher dans l'obscurité. Le public religieux qui connaît déjà le P. Gautrelet par ses nombreux ouvrages, apprendra qu'il a encore plus agi qu'écrit, et agi avec des résultats merveilleux dont il s'est bien gardé de s'attribuer le mérite. Le R. P. Gautrelet a mis la main à notre œuvre, comme à beaucoup d'autres, avec l'humble frayeur d'y paraître pour quelque chose. Sa mort nous a déliés des promesses de discrétion qu'il a réclamées de nous avec insistance. Nous tenons de lui les premières recherches que l'Œuvre ait faites sur les miracles eucharistiques. Ses fouilles dans les Bollandistes à ce point de vue, nous ont grandement aidés, et nous gardons les volumineux manuscrits qu'il a compulsés pour nous, comme des mines dont nous tirerons encore bien des trésors en temps opportun. Grâce au P. Gautrelet, nous avons pu reconstituer pour l'étranger les archives de plusieurs pèlerinages eucharistiques, qui, retrouvant leurs titres authentiques, en ont pris comme une nouvelle vie. C'est lui qui dans le champ de l'érudition ecclésiastique, base nécessaire de tous nos autres travaux, nous a tracé le programme de nos études fondamentales.

Toujours nous avons trouvé en lui un soutien, un encouragement, un conseiller. Volontiers il propageait notre œuvre et lui trouvait des recrues. Il allait jusqu'à dire qu'il nous faudrait à Paray même, 30 collaborateurs, bons théologiens et solidement instruits. Parole bien forte dans la bouche d'un homme qui passait pour un idéal de sagesse, de prudence et de réserve. Les plus ardents d'entre nous, n'avaient jamais osé, même en songe, se permettre des visées aussi ambitieuses, Sans doute le P. Gautrelet voyait-il plus loin que nous, car tous ceux qui l'ont connu l'ont regardé comme un saint dans l'entière acception du mot, comme un homme absolument surnaturel, toujours conduit par l'esprit de Dieu. Puisse-t-il du ciel, où nous le croyons tous, obtenir à notre œuvre les destinées qu'il rêvait pour elle, et que peut-être il entrevoyait par la lumière qui illumine perpétuellement le regard des saints.

Monsieur,

Vous me demandez ma pensée sur votre *bibliothèque eucharistique*, et les avantages que présente la collection d'un si grand nombre d'ouvrages touchant l'auguste Sacrement des autels. — Vous le savez, mon premier mouvement a été de me récuser et de renvoyer à d'autres le jugement que vous sollicitez de moi. — Puisque vous insistez, je me rends à vos désirs et je vous livre mes appréciations, quelle qu'en soit la valeur. Et d'abord, l'idée d'une *bibliothèque eucharistique* me paraît en elle-même une excellente idée. Une pareille collection est un *monument* précieux élevé à l'honneur d'un dogme dont la portée est immense, et qui résume en quelque sorte la religion tout entière.

C'est le *témoignage unanime* de la tradition déposant en faveur de la présence réelle et nous faisant entendre la voix imposante des savants et des saints qui ont illustré les dix-neuf siècles du christianisme. C'est une *mine* riche et féconde que la piété exploitera avec le plus grand fruit. C'est un *arsenal* abondamment fourni de toutes sortes d'armes pour combattre les ennemis de l'Eglise et de la foi.

Tous ces livres ont été inspirés par une même pensée ; tous ces écrivains ont été dirigés dans leurs travaux par les mêmes croyances et par le même amour. Chacun d'eux est l'écho fidèle de la société dans laquelle il a vécu ; et les vérités qu'il affirme ou qu'il développe sont les vérités prêchées, enseignées, crues et pratiquées par la génération dont il faisait partie. N'eussiez-vous pas d'autre avantage à espérer des démarches multipliées et des dépenses considérables que vous avez faites pour augmenter votre trésor bibliographique, c'en serait assez pour vous consoler. Mais il y a plus :

Votre bibliothèque renferme les pierres qui doivent entrer dans la composition d'un édifice immortel... Tôt ou tard cette immense carrière sera exploitée... C'est à ce point de vue surtout que je vous félicite de l'idée et de la réalisation de la bibliothèque eucharistique, car elle peut devenir, elle deviendra, j'en ai la confiance, la cause première d'une grande entreprise et contribuera singulièrement à la gloire de Jésus-Christ, au bien de la Religion, à l'édification des fidèles.

Pour faire comprendre ma pensée, je me bornerai à établir brièvement les trois propositions suivantes : La tâche n'est pas difficile.

I. *Faire connaître, aimer, honorer Jésus-Christ, c'est le moyen le plus court, le plus excellent, le plus sûr de procurer la sanctification des âmes.*

II. *Puisque Jésus-Christ demeure personnellement dans l'Eucharistie, et continue dans ce Sacrement l'œuvre de notre rédemption, c'est là surtout que le chrétien doit le chercher, l'étudier, l'aimer et l'honorer.*

III. *La connaissance des écrits qui depuis le commencement de l'Eglise se sont produits touchant le Sacrement de l'Eucharistie, est le moyen le plus naturel de nous faire connaître, d'une part, la vie et l'action eucharistiques de Jésus-Christ, et de l'autre, la foi, l'amour et le culte de l'Eglise pour son divin Epoux, et, par conséquent, de nous le faire connaître, aimer et honorer comme il mérite de l'être : Ce sera le résultat de votre précieuse collection.*

Première proposition. « Faire connaître, aimer et honorer Jésus-Christ, c'est le plus court, le plus sûr, le plus excellent moyen de procurer la sanctification des âmes. »

Le divin Sauveur nous l'a enseigné lui-même par ces paroles : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous, mon Père, qui êtes le vrai Dieu, et à connaître celui que vous avez envoyé sur la terre, Jésus-Christ.*

N'est-il pas, en effet, le *Médiateur unique* placé entre Dieu et les hommes pour les réconcilier ? N'est-il pas la *porte* par laquelle on entre dans l'éternelle bergerie et l'on arrive au salut ? *Per me si quis introierit salvabitur. Ego sum ostium.* N'est-il pas le seul vrai *pasteur* qui connaît

ses ouailles et qui en est connu ? *Personne*, nous enseigne-t-il encore, *ne peut aller au Père sinon par le Fils. Ceux que Dieu sait devoir être siens, il a voulu qu'ils fussent conformes à l'image de son Fils*, en reproduisant ses traits. Le chrétien est le *disciple* de Jésus-Christ, il doit donc connaître sa doctrine, suivre ses enseignements ; il est le *membre* de Jésus-Christ, il doit donc vivre de sa vie. *Je vous ai donné l'exemple*, dit-il lui-même, *afin que comme vous m'avez vu faire, vous fassiez vous-mêmes.*

Je n'insiste pas davantage sur cette vérité qui est assez évidente d'elle-même : Le *chrétien* sera d'autant plus *chrétien* qu'il ressemblera plus à Jésus-Christ, vivra plus parfaitement de sa vie ; c'est-à-dire, qu'il connaîtra, aimera et imitera mieux son adorable modèle.

Deuxième proposition : « Puisque Jésus-Christ demeure personnellement dans l'Eucharistie et continue dans ce Sacrement l'œuvre de notre rédemption, c'est là surtout que le chrétien doit le chercher, l'étudier, le connaître, l'aimer et l'honorer. »

Sans doute nous connaissons ce divin Sauveur par l'Évangile qui nous raconte tour à tour sa naissance, sa vie admirable, les principaux traits de sa mission sur la terre, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension glorieuse. Mais en nourrissant notre esprit de ces souvenirs si touchants et si propres à enflammer notre amour, n'oublions pas que Jésus-Christ vit au milieu de nous dans l'Eucharistie, et ne cesse de renouveler en notre faveur les merveilles surprenantes qu'il opéra aux jours de sa vie mortelle.

Si dans le ciel il fait le bonheur des saints, sur la terre il est le compagnon de notre exil, la consolation des malheureux, et l'espérance des pauvres pécheurs.

Je ne vous laisserai point orphelins, disait-il à ses apôtres ; et encore : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles* (Matth.)

Mais s'il est vrai que Jésus-Christ au Saint-Sacrement continue en faveur des hommes la mission que lui a confiée son Père et nous applique sans cesse les fruits de la rédemption ; si nous le trouvons dans l'Eucharistie tel qu'il était aux jours de sa vie mortelle, nous aimant, nous instruisant, nous pardonnant, nous sanctifiant, évidemment c'est là que nous devons le

chercher, l'étudier, l'aimer. A mesure que nous le connaissons mieux, nous l'aimerons davantage et nous sentirons le besoin de l'imiter plus fidèlement.

Il me reste à faire voir comment la collection dont vous vous occupez contribue à ce résultat. C'est l'objet de ma troisième proposition.

Troisième proposition. « La connaissance des écrits qui, depuis le commencement de l'Eglise, se sont produits touchant le Sacrement de l'Eucharistie, est le moyen le plus naturel de nous faire connaître, d'une part, la vie et l'action eucharistiques de Jésus-Christ, et de l'autre, la foi, l'amour et le culte de l'Eglise pour son divin époux : et par conséquent de nous le faire admirer, aimer et honorer comme il mérite de l'être : Tel sera le résultat de votre précieuse collection. »

En effet, ces écrits, 1^o renferment le récit des merveilles sans nombre opérées par Notre-Seigneur dans ce sacrement adorable, en faveur de ses enfants, ou pour la conversion des pécheurs. Combien de fois par des prodiges de sa toute-puissante bonté n'a-t-il pas soulevé le voile de la foi pour se montrer sensiblement sous les espèces eucharistiques?... Qui pourrait compter les miracles opérés par la sainte communion, en faveur des malades? Les grâces spirituelles extraordinaires dont elle a été la source?... Les châtiments terribles infligés aux profanateurs des saints Mystères? La puissante efficacité du saint sacrifice de la Messe? La préservation miraculeuse des saintes Espèces dans une foule de circonstances, etc., etc.?

2^o Ces écrits relatent ce que l'Eglise a fait dans tous les temps pour honorer son adorable Chef dans le mystère de son amour : les pratiques nombreuses inventées par la piété des fidèles pour mieux témoigner leur amour à Jésus-Christ, les règlements et prescriptions de l'Eglise relatifs à ce sujet... Temples sacrés partout élevés à l'Emmanuel... Fêtes... Offices.. Prières liturgiques.. Expositions.. Processions du Saint-Sacrement.. Adoration du jour et de la nuit.. Accompagnement du saint Viatique... Œuvre des lampes, des ornements sacrés et autres œuvres eucharistiques.

3^o Ces écrits renferment les *démonstrations* des Docteurs et des saints Pères touchant la présence réelle ; les *explications* et les *développements* qu'ils ont donnés de cette vérité capitale ; les *témoignages* authentiques de la croyance de tous les siècles. Or tout cela est éminemment propre à fortifier et à raviver notre foi dans ces augustes mystères, objets constants de la vénération et de l'amour de tous les enfants de l'Eglise.

Je ne puis ici qu'indiquer sommairement ces trois points dont l'importance néanmoins est capitale. Un travail consciencieux qui les mettrait en lumière, serait la conséquence pratique et le résultat naturel de la collection de tous ces documents. Il utiliserait les précieux matériaux contenus dans un si grand nombre d'ouvrages spéciaux, et composerait un miel exquis du produit de toutes ces abeilles.

Les quatre Evangiles nous redisent les œuvres de Jésus-Christ pendant les jours de sa carrière mortelle et reproduisent la doctrine salutaire qu'il est venu enseigner aux hommes. L'ouvrage dont je parle, nous rappellerait au moins quelques traits épars de la vie mystérieuse et cachée du Sauveur dans le Saint-Sacrement, destinés à nous manifester sa présence, à nous faire comprendre et sa puissance et sa bonté. On pourrait l'intituler *les Actes du Saint-Sacrement*, ou *la Vie eucharistique du Sauveur* parmi les hommes.

Le sujet est magnifique, la matière est immense, le travail singulièrement attrayant. Heureux ceux que notre Seigneur choisira pour cette grande entreprise !. . . Quel hymne chanté à l'honneur du Dieu présent sous les espèces eucharistiques ! Quel solennel monument élevé à son amour ! Or, ne l'oubliez pas, la collection dont vous vous occupez, non seulement rend ce travail possible, mais encore elle en rassemble et en prépare les éléments ; elle invite à l'entreprendre.

Puisse un pareil ouvrage ne pas se faire trop attendre, ramener aux pieds du Sauveur les générations qui l'oublent, réchauffer les cœurs attiédis de ses enfants, leur faire mieux connaître les sources de la vie et mériter au siècle régénéré le nom de *Siècle eucharistique*.

Voilà, Monsieur, ce qui me charme et me séduit dans cette idée à laquelle j'applaudis de toute mon âme. Impuissant devant cette tâche si grande et si belle, j'appelle de tous mes vœux les heureux mortels à qui Dieu confiera cette mission et qui seront comme les *Evangélistes de la divine Eucharistie*.

Je désire que ces pages répondent à votre attente et soient utiles au but que vous vous proposez. Dans tous les cas, elles vous seront un gage du dévouement religieux avec lequel je suis, Monsieur, votre serviteur en N. S.

Xavier GAUTRELET, S. J.



VITRAUX DE ST ETIENNE DU MONT

L'Arche de Noé - L'Eglise catholique traversant les siècles

XVI^e Siècle

NUMISMATIQUE DU RÈGNE

LE RÈGNE SOCIAL DE JÉSUS-CHRIST SUR LA FRANCE ET SUR LE MONDE CHRÉTIEN

PROUVÉ PAR LA NUMISMATIQUE.

Note adressée à la Société des Fastes, par le Président de la Société Numismatique de France, Vicomte de Ponton d'Amécourt.

M. le Vicomte de Ponton d'Amécourt, Président de la Société de Numismatique, a eu la bonté de transmettre à notre Société des Fastes, une note, dont nous nous empressons de publier ici des extraits, avec la permission expresse de l'auteur.

« Vous voulez constater par les médailles et monnaies portant le chrisme,
« le Règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la France et le
« monde entier.

« Commençons par le monde romain.

« A partir de Constantin le labarum portant le chrisme, fait son
« apparition sur les monnaies. L'empereur tient un étendard sur lequel
« on lit $\frac{P}{X}$. Tous les successeurs de Constantin à l'exemption de Julien
« l'Apostat mettent sur leurs monnaies le même étendard ; puis le mono-
« gramme du Christ se détache du *Labarum*, la figure de la Victoire

« l'inscrit elle-même avec un stylet sur son bouclier ; ensuite le
 « monogramme se détache de l'étendard et du bouclier, et vient occuper
 « tout le revers des monnaies de bronze sous Magnence et sous Décence,
 « dans les ateliers de la Gaule, notamment à Amiens et à Paris. En même
 « temps les deux lettres qui symbolisent l'Eternel, *Alpha* et *Oméga*,
 « prennent place à droite et à gauche du monogramme et en forment
 « pour ainsi dire le complément. Cette formule couvre tous les monuments
 « et se perpétue sur les monnaies aussi bien que dans la décoration
 « lapidaire des églises et dans les monuments épigraphiques, jusqu'à
 « notre siècle à travers tout le moyen âge.

« La France n'était pas encore fondée le jour où saint Germain
 « d'Auxerre et saint Loup passant par Nanterre ont rencontré l'enfant
 « qui devait devenir la patronne de Paris.

« Saint Germain arrêtant la petite Geneviève se baissa et ramassa à
 « terre une des monnaies que je viens de vous citer, un bronze au
 « monogramme du Christ. Il recommanda à la future patronne de Paris
 « de percer ce bronze, de le suspendre à son cou et de ne jamais porter
 « d'autre bijou que cette image. Geneviève, vous le savez, devint l'amie
 « de Clovis et de Clotilde, et presque la seconde fondatrice de la France.
 « Trois siècles plus tard, les Francs de Charlemagne avaient soumis
 « l'Europe à la *Constitution* chrétienne formulée en deux mots sur
 « d'innombrables monnaies de Louis le Débonnaire et de ses successeurs :
 « CHRISTIANA RELIGIO (L'Union chrétienne) de *Religare*. Toutes les monnaies
 « françaises en or depuis saint Louis qui recommença à fabriquer les
 « monnaies d'or après la dynastie carlovingienne jusqu'à la Révolution
 « de 1789, portaient l'affirmation du Règne social de Jésus-Christ : CHRISTUS
 « REGNAT, CHRISTUS VINCIT, CHRISTUS IMPERAT.

« Le Christ-Roi, non pas seulement roi comme les rois constitutionnels
 « ou les rois fainéants, mais le Christ *gouvernant*, *Imperator* ; non pas
 « seulement le Christ *régnant* et *gouvernant* mais encore le Christ
 « *vainqueur* et *constituant* car *vincit* a deux sens : *Victor* et *Vinculum*.
 « *Victor*, c'est le Christ *triomphateur* ; *Vinculum*, c'est le Christ unissant
 « les peuples dans sa *religio*, *Christus ligans cum vinculo*, le Christ
 « ayant la plénitude du pouvoir constituant.

« Les monnaies d'or de l'empire d'Orient (bas empire) portaient autour du
 « buste nimbé de Jésus-Christ, la légende IHΞ XPΞ BAΞIAETΞ BAΞIAEON
 « (Jésus-Christ Roi des rois). C'est toujours l'affirmation du règne de
 « Dieu.

« Revenons à Clovis. Le monogramme du Christ n'était pas la seule
 « formule du Règne social de Jésus-Christ. Les empereurs romains
 « s'étaient fait représenter sur leurs monnaies avec une boule dans la
 « main. Cette boule fut prise pour emblème du globe terrestre et après
 « le triomphe du christianisme, elle fut surmontée d'une croix. Le *globe*
 « *crucifère* représente donc encore le Christ régnant sur le monde. Au
 « temps de Clovis, les monnaies de l'empire romain (Clovis ne frappa pas
 « de monnaies) portaient au revers assez souvent une victoire ou un ange,
 « tenant d'une main une longue épée en forme de croix et de l'autre main
 « un globe surmonté de la croix ; puis, sur les divisions du sol d'or,
 « notamment sur les tiers de sols, cet emblème de la croix fut reproduit
 « comme type principal du revers, tandis que le chrisme accosté d'A et Ω
 « formait le principal type des demi-sols, derrière le buste impérial. Je
 « considère le type de la croix sur un globe comme la constatation la plus
 « usitée sur les monnaies mérovingiennes du règne social de Notre-
 « Seigneur Jésus-Christ.

« Je regrette de n'avoir pas ici un texte intéressant que j'ai relevé dans
 « la vie de saint Eloi par saint Ouen (v. Spicilegium Dacherii). Il y est dit
 « qu'Eloi, ami et confident intime de Dagobert I^{er}, n'avait pas d'autre
 « préoccupation, dans l'atelier d'orfèvrerie qu'il dirigeait au palais de Clichy,
 « que de *travailler à établir le Règne du Christ*. Cette pensée a dû se
 « trahir dans ses œuvres. Malheureusement, peu de ses œuvres d'orfèvrerie
 « sont connues de nous ; mais j'ai constaté que l'illustre orfèvre a donné
 « une nouvelle forme à l'affirmation artistique du Règne de Jésus dans
 « le monde ; il a fusionné les deux formules décrites plus haut : *Le*
 « *Chrisme accosté de l'α et ω*, le *globe crucifère*. Prenant à la pre-
 « mière les lettres A Ω (*principium et finis*), il en a enveloppé la croix,
 « sic : $\frac{\Omega}{\dagger}$. On voit ce joli type sur de charmantes monnaies qui
 « portent sa signature : *ELIGIVS* ; mais sa pensée ne fut pas longtemps
 « comprise et après la mort de ce grand artiste-évêque, le globe reprit

« la place de l'*Alpha*, et *Oméga* se confondit avec la haste de la croix,
« sic : $\frac{\Omega}{\dagger}$. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la croix ancrée.

« La pensée de saint Eloi était trop savante pour les temps barbares
« qui comprirent la période des rois fainéants.

« Dans l'ouvrage intitulé : *Charlemagne*, qu'a récemment publié M. le
« chanoine Van Drival, vous trouverez, dès la première page, une
« formule admirable qui est la profession de foi de ce grand monarque,
« lequel ne se considère que comme le lieutenant de Dieu. Les couronnes
« impériales d'Occident furent constamment surmontées de la croix fixée
« sur un globe. L'aigle impérial la tenait dans ses griffes sur toutes
« les monnaies de l'empire d'Allemagne.

« Les Napoléon la placèrent aussi sur leur couronne.

.....
« Enfin, tandis qu'on peut dire des palais de nos rois : *etiam periere*
« *ruinae*, on peut voir encore aux monnaies frappées de nos temps, les
« exergues suivantes : aux monnaies de Charles X : *DOMINE*
« *SALVUM FAC REGEM*; aux monnaies de la République Fran-
« çaise (1871-1875) : *DIEU PROTÈGE LA FRANCE*. Autant
« d'affirmations de la royauté du Christ.

« Les ennemis de Dieu disparaîtront, et leurs ossements tomberont en
« poussière, avant que le Roi-Jésus soit rayé de notre histoire. C'est une
« gloire indélébile. »

A ces très intéressantes données, émanant d'une autorité aussi compétente
que celle de Monsieur le Président de la Société Numismatique de France,
nous permettra-t-on d'ajouter la remarque que dans les cas ci-dessus
énoncés, la royauté du Christ est affirmée en tant qu'eucharistique? Ce
Christ-Roi dont on proclame les droits souverains, c'est le Christ-Hostie.

Une croix apparaît à Constantin, elle lui est montrée comme un signe
vainqueur. Au lieu de la croix, il mettra sur le Labarum un chrisme.
Pourquoi cela? Demandons aux catacombes, et la réponse nous sera
donnée.

Dès les origines du culte chrétien, la croix et le chrisme se remplacent

pour symboliser l'Eucharistie, pour signaler sa présence. Quand les initiés des catacombes voyaient ou la croix ou le chrisme, ils pensaient immédiatement à l'Hostie. On ne s'arrêtait pas au signe pris en lui-même, mais à la réalité présente qu'il désignait ; voilà pourquoi on attachait peu d'importance à remplacer un signe par l'autre. Aussi le chrisme, sur les indications des initiés, est mis au lieu de la Croix sur le Labarum, pour signifier la protection présente du Christ tel que le connaissaient nos ancêtres, du Christ s'immolant pour la société, du Christ régnant sur tous les événements de ce monde, en vertu de son immolation perpétuée.

Nourris de l'Apocalypse, les chrétiens de ces âges l'interprétèrent comme plus tard l'interpréta la fameuse Glose de Lyra (1). Le voyant de Pathmos aperçoit un décret roulé en volume et contenant les ordres qui doivent décider du sort des empires, jusqu'à la fin des siècles. Qui donnera ces ordres ? ou en d'autres termes, qui brisera les sceaux ? Il faut savoir que dans l'antiquité les décrets ainsi roulés formaient comme un bâton de commandement, emblème du pouvoir souverain. Brisier un sceau, c'était faire acte de puissance suprême, car c'était promulguer et donner force de loi aux dispositions écrites sur le parchemin, et qui, jusqu'à leur promulgation, restaient lettre morte. Donc, dans la scène de l'Apocalypse, demander qui briserait les sceaux, c'était demander qui donnerait les ordres, qui gouvernerait tous les événements TEMPORELS ? Or un agneau est là comme égorgé, il est debout sur un trône. A lui de briser les sceaux, parce qu'il a été et qu'il est encore immolé. Des catacombes à nos jours, cet agneau avec son livre scellé est un emblème eucharistique. Ce mot « *Agnum tanquam occisum* », indique l'Eucharistie. Donc, dès l'origine, nos ancêtres rattachaient à l'Eucharistie une idée royale, une idée dominatrice, l'idée d'un maître des empires.

Pendant les persécutions, les initiés attendaient l'accomplissement de cette prophétie, et quand ils apprirent que la croix avait éclaté dans le

(1) On sait l'enthousiasme du moyen âge pour la Glose de Lyra, tant on y reconnaissait l'interprétation traditionnelle de l'Écriture.

Si Lyra non lyrasset, Ecclesia Dei non saltasset, disait le proverbe populaire dans un latin intraduisible à force d'être naïf.

ciel des Gaules aux yeux éblouis de Constantin, leur première pensée fut pour le Christ-Hostie, pour l'Agneau dominateur de la terre. La prière du Vieux-Testament répétée par les fidèles du Nouveau était exaucée : *Emitte Agnum Dominatorem terræ*. Ce chrisme béni qui avait caché si souvent le pain des martyrs monta sur l'étendard, à l'endroit même où les signes sacrés de la patrie recevaient l'encens et les adorations des armées prosternées, car il ne faut pas oublier que dans un ordre de choses où la société temporelle était regardée comme une institution essentiellement sacrée, les étendards étaient des idoles auxquelles on offrait des sacrifices.

« Ἐν τούτῳ νίκη, » ou « τούτῳ νικήσεις » avait-il été dit à Constantin. Ce τούτο n'était pas le signe matériel, c'était la chose également signifiée par la croix ou par le chrisme dont d'ailleurs une lettre reproduisait la croix à sa façon : c'était le Christ immolé, le Christ-Hostie, le Dieu des étendards, le Dieu présent sur le sol sacré de la patrie et s'immolant pour elle comme pour tous. Et pour marquer que dès lors le Christ-Hostie était reconnu comme vrai Roi de l'Etat, Constantin, au dire d'Eusèbe, fit surmonter le chrisme du Labarum d'une superbe couronne.

Nous n'avons pas de *fac-simile* authentique que je connaisse du Labarum de Constantin, mais nous en avons un du Labarum de Théodose, d'après un fragment conservé au Musée d'Este (Cf. Mozzoni). Pour mieux accuser la signification eucharistique du chrisme, le monogramme est entouré d'un pampre de vigne, comme on en peut voir sur les ustensiles eucharistiques des catacombes.

Bientôt la réalité fut ajoutée au signe, et le Labarum flotta au-devant du char eucharistique qui portait le Christ-Hostie sur les champs de bataille, comme autrefois le « tabernaculum foederis » marchait avec Israël rangé en bataille. Aussi, au dire de Baronius, les victoires des empereurs chrétiens furent rapportées à l'Eucharistie.

Ajoutons que, d'après la tradition constante qui alla toujours chercher le Christ social là où il réside, au sein de la société, là où il accomplit une fonction sociale, les armoiries et les monnaies qui portèrent les insignes du Christ-Roi furent eucharistiques.

C'est ainsi que l'exergue des monnaies constantiniennes contient la

même inscription que celle qui se trouve encore maintenant sur les hosties grecques dans tout l'Orient : Ἰησοῦς Χριστός υἱοῦ θεοῦ.

Qui n'a entendu parler des *Agnels*, ces monnaies frappées dans l'interrègne des rois de France, depuis saint Louis jusqu'à Louis XII, où autour de la Croix fleurdelysée, on lisait les paroles avec lesquelles le prêtre nous présente le Christ-Hostie : *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi*.

Pour ne pas donner à une simple note les dimensions d'une longue dissertation, je finis là, en indiquant au lecteur qu'il trouvera dans l'*Orpheus Eucharisticus*, de Chesneau, (Emblèm. XIII), comment le globe crucifère lui-même, est un signe de la puissance impériale découlant de la puissance dominatrice de l'Agneau Eucharistique.

A. de S.

HISTOIRE MONUMENTALE

LE CHRIST-COURONNÉ, OU CHRIST-EUCHARISTIQUE (1)

II

Avant de passer à la description et à l'explication des deux pyxides dont la représentation accompagne le crucifix couronné, nous demandons la permission de revenir un instant sur ce dernier sujet, à propos duquel un grave théologien nous a proposé les observations suivantes, que nous livrons aux lecteurs de la *Revue*, espérant qu'elles provoqueront des recherches et des études de plus en plus approfondies, dans le même sens.

« I. Il y a des faits suffisants pour démontrer la *loi* que voici :

« Dès les origines du christianisme, jamais le Christ invisible dans l'Eucharistie n'a été séparé d'une représentation visible, exprimant l'idée qu'on se faisait du Christ-Hostie, de son état eucharistique, de sa fonction eucharistique.

« La loi une foi démontrée par induction suffisante, il reste à déterminer le *criterium* d'après lequel on reconnaîtra tous les faits auxquels la loi s'applique.

« Ces faits recueillis, il ne sera pas difficile de reconnaître, par des symptômes évidents, quelle idée on s'est faite du Christ-Hostie à travers les âges, quels hommages on lui a rendus, quelles prérogatives on lui a reconnues, enfin, à quel point de vue on l'a considéré de préférence.

(1) Voir le commencement à la page 183, de cette année.



CHRIST-ROI ET PYXIDES EUCHARISTIQUES (XII-XIV^e siècles)

CHRIST-ROI (XIII^e siècle) appartenant
à M^r CHEYLUS, Curé du Rieu (Cantal).

d'après un dessin de M^r Chabau, pour „le Règne”

PYXIDES (XII-XIV^e siècles)
du diocèse de Saint-Flour (Cantal)

Chromolithog. Et. Auclair, à Moulins

« On a donc là un moyen hors pair de reconstituer la science et les
 « mœurs eucharistiques de nos ancêtres. Qui saura bien manier cette
 « clé aura rendu un service de premier ordre à la science, à l'Eglise et à
 « la société.

« II. Autre *loi* qu'on peut prononcer par l'étude comparée des monu-
 « ments et des institutions :

« Tels sont les sentiments sociaux pour le Christ, tels sont les sentiments
 « sociaux pour l'Eucharistie.

« Entre le Christ et l'Eucharistie nos ancêtres des catacombes et du
 « moyen âge n'ont jamais distingué. »

D'autre part, on nous communique, comme conséquence ou développe-
 ments historiques des principes ci-dessus, relativement aux rapports tradi-
 tionnels entre le crucifix et l'Eucharistie les observations suivantes :

« Anciennement, lorsqu'on portait l'Eucharistie en triomphe sur les chars
 de bataille, elle ne marchait qu'ayant en avant le labarum, l'étendard ou
 le crucifix pour marquer son passage.

« Dans les premiers temps chrétiens, jamais la croix ne paraissait en
 public, seule, sans le drapeau. La croix et le drapeau national précédaient
 l'Hostie, signalaient le Christ-Hostie. Pour se conformer à la loi de
 l'arcane, l'Eucharistie était alors ordinairement accompagnée de signes sym-
 boliques par lesquels le Christ est figuré dans l'état où il se trouve re-
 connu au tabernacle :

« 1° Avec les insignes impériaux aux crucifix byzantins et labarums, tant
 que les empereurs chrétiens donnent au Christ-Hostie les prérogatives de
 César ;

« 2° Avec la couronne royale aux crucifix romains et étendards de com-
 bat, tant que les rois chrétiens reconnaissent au Christ-Hostie la souve-
 raineté du royaume ;

« 3° Avec la couronne murale aux crucifix gothiques et étendards
 des croisades, tant que les peuples chrétiens confèrent au Christ-Hostie
 la force sociale ;

« 4° Avec la couronne d'épines aux crucifix renaissance et étendards
 de guerres de religions, dès que les Etats et les peuples chrétiens refu-
 sèrent au Christ-Hostie d'être sous sa sauvegarde.

« Chose remarquable, tandis qu'à partir de la Renaissance le crucifix perd dans les masses son acception eucharistique, l'Eglise le déclare ouvertement au contraire inséparable du tabernacle et veut qu'il surmonte seul le lieu où le Christ-Hostie réside. »

Ces observations nous serviront comme de transition de la description du Christ couronné à celle des deux custodes qui l'accompagnent sur notre planche.

Les vases destinés à conserver l'Eucharistie, et que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de ciboires, portaient dans l'antiquité et au moyen âge plusieurs noms, dont voici les plus usités : *Pyxis* ou *pyxida*, pyxide ; *capsa*, châsse ; *cuppa*, coupe ; *repositorium*, repositoire ; *custodia*, custode ; *tabernaculum*, tabernacle ; *turris*, tour ; *columba*, colombe, parce que dans ces deux cas, le ciboire affectait la forme d'une tourelle ou d'une colombe (1).

Les mots *pyxide* et *custode* étaient les dénominations les plus usuelles. Aujourd'hui, on appelle pyxide le petit vase placé à la droite du tabernacle où le prêtre purifie ses doigts, après avoir donné la communion en dehors de la messe.

Le mot custode s'emploie pour désigner le petit ciboire dans lequel on porte le Saint-Sacrement aux malades, ou le croissant renfermant la grande hostie que l'on place dans l'ostensoir. Nous prendrons ici ces deux expressions comme synonymes de ciboire.

Quant à la matière employée pour les ciboires, c'était l'or, l'argent, le vermeil, l'albâtre, l'ivoire sculpté (2) pour les églises riches. Certaines pyxides étaient aussi faites de cristal. « *Unum vincle cristalis in quo portatur corpus Christi* (3).

Dans les églises pauvres, les ciboires étaient d'étain, de cuivre, de laiton, de verre ; mais la matière la plus généralement usitée était le cuivre doré et émaillé.

La forme donnée à ces vases sacrés était aussi très variée et bien loin d'être fixée comme elle l'est aujourd'hui.

(1) Barraud : *Bulletin monumental*, t. 24, p. 623.

(2) *Le Règne de Jésus-Christ* a reproduit, en 1883, p. 104, une custode d'ivoire.

(3) *Tabul. monaster. Montisol. 1449*. Apud Du Cange.

Un inventaire de l'église de Saint-Martin de Montpezat (1436), mentionne un coffret rouge dont la matière n'est pas indiquée, de forme carrée, avec des armes peintes tout autour, et dans lequel on conservait l'Eucharistie (1).

L'église de Saint-Servais, à Maestricht, possède encore une boîte à hostie dont on peut voir le dessin dans le *glossaire archéologique* de Victor Gay. Elle est du XIII^e siècle, en ivoire sculpté, ronde, fermée par une serrure, et à couvercle plat, du milieu duquel émerge un nœud avec un anneau pour la suspension. D'autres avaient la forme d'une coupe largement évasée, avec un couvercle surmonté de la croix et d'un anneau; le pied est alors bas et peu large.

Il y en avait ayant la forme d'urnes, de calices à anses, de calices avec couvercles, de coupes turriculées, etc. Mais la forme la plus usitée, surtout pour les anciennes custodes, était celle d'une colombe posée sur un plat, ou d'une petite tour, sans support et terminée par un toit conique. Cette dernière forme est plus fréquente encore que la première; du reste, elles ont régné en même temps. Dès le IV^e siècle les tours se présentent en même temps que les colombes et l'usage en persévère jusqu'à la Révolution dans beaucoup d'églises.

On voyait cependant des tourelles montées sur un pied. Il existe dans l'église d'Ussel (Corrèze) un ancien ciboire qui a cette forme. Il est en cuivre doré. La tourelle exagone est divisée en deux étages, dont l'inférieur sert de receptacle et le supérieur de couvercle. Elle est percée de fenêtres trilobées et portée sur un pied élancé, coupé par un nœud aux deux tiers de sa hauteur. Un toit aigu à imbrications, surmonté d'une croix fleuronnée, couronne le tout. Ce petit vase eucharistique qui n'a pas encore été signalé, croyons-nous, est du XIII^e siècle et parfaitement conservé. Il sert aujourd'hui de reliquaire.

Ce n'est pas sans une raison mystique que l'on a donné la forme de colombe au vase renfermant la sainte hostie. L'auguste Sacrement, selon le langage des Pères, est un mystère de charité et d'union, il ne pouvait être mieux représenté que sous la figure de l'oiseau qui est l'em-

(1) Victor Gay *Glossaire archéologique* au mot *custode*.

blème de l'affection la plus tendre et de l'attachement le plus constant. On a voulu aussi par cet emblème rappeler, selon la remarque de Bossuet, que l'Eucharistie est consacrée par le Saint-Esprit, figuré par la colombe, et que, par l'Eucharistie, le Saint-Esprit se répand en nous, pour vivifier notre âme et notre corps (1).

La colombe renfermant l'Eucharistie, ou soutenant le vase qui la renferme, signifie également que l'Esprit-Saint est aussi présent dans ce Sacrement; car là où est le Fils, là aussi sont le Père et le Saint-Esprit.

Du reste, aucun symbole n'a été aussi souvent reproduit par les premiers chrétiens que celui de la colombe; ils l'ont prodigué dans leurs monuments. Le principal motif de cette préférence c'est que la colombe a été choisie de Dieu, plutôt que tout autre animal, pour intervenir dans tous les grands mystères de sa miséricorde. Tertullien dit que *la colombe est le symbole le plus usuel du Christ* (2).

On lit dans la vie des saints Faustin et Jovite que, ayant baptisé, à Milan, le soldat Secundus, ils voulaient ensuite, selon l'usage, lui donner la communion. Mais comme ils n'avaient point de pain pour consacrer, une colombe leur en apporta; ce qui leur permit de célébrer dans la prison les saints mystères et de communier le néophyte.

Mais les custodes qui affectaient la forme d'un court cylindre terminé par un couvercle conique, étaient très communes aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Elles sont d'ordinaire en cuivre doré et émaillé et provenaient le plus souvent des ateliers de Limoges; voilà pourquoi elles paraissent avoir été très communes en Auvergne, beaucoup plus communes que les colombes.

Nous connaissons cinq custodes en forme de tourelles dans le diocèse de Saint-Flour (département du Cantal), et nous donnons ici le dessin colorié de deux d'entre elles.

La première, celle de droite, appartient à l'église d'Antignac, canton de Saignes, où elle sert aujourd'hui de pyxide ou de piscine à laver les doigts du prêtre qui, en dehors de la messe, a touché la sainte hostie. Elle est,

(1) *Bulletin monumental*, t. 24, p. 571.

(2) *Christum columba demonstrare solita*. (Advers. Valentin. II.)

comme d'habitude, de cuivre doré et émaillé. Il n'y a qu'un seul émail bleu foncé, qui forme le fond. Les rinceaux, si élégants, et les fleurons qui les terminent ont été réservés dans le champ et finement gravés au burin. La partie conique est séparée du vase proprement dit, mais elle y était fixée par deux charnières dont l'une était libre et se fermait au moyen d'une clavette. Le sommet du cône, dépourvu d'émail, est occupé par une petite colerette dorée, ou si l'on veut, par une fleur radiée à pétales subovalaires renversés, et au-dessus s'élève une petite boule ou bouton qui devait être surmontée d'une croix. L'absence de la croix ne permet pas de savoir si elle était accompagnée de l'anneau de suspension. Cette pyxide doit être de la fin du XII^e siècle, ou du commencement du XIII^e.

La seconde custode, plus grande, est donnée ici de grandeur d'exécution, 6 centimètres de diamètre sur 10 de hauteur totale. Celle-ci est complète et garde encore la clavette servant à la fermer, attachée à une chaînette fixée à la base de la croix ; on ne voit pas trace d'anneau.

Le fond est aussi d'émail bleu lapis coupé, sur la valve et sur le toit, de trois médaillons circulaires, séparés par des rinceaux plus compliqués que ceux de la custode précédente. Les cercles inférieurs présentent, dans un fond bleu turquoise, des fleurons crucifères gris-blanc, et les cercles supérieurs, des fleurons d'émail rouge à huit pétales allongés. La forme générale est plus élancée et cependant moins élégante que celle de la première pyxide. Cet objet fait partie du cabinet de M. Henri Lapeyre, de Salers, conservateur des hypothèques à Moissac, et paraît être de la fin du XIII^e siècle.

Les ciboires en forme de colombes et ceux en forme de tours étaient souvent, en France, dans les églises cathédrales surtout, suspendus au-dessus du maître-autel, afin d'attirer l'attention, en sorte que le Saint-Sacrement était ainsi, en quelque manière, continuellement exposé à la vénération des fidèles. Au moyen d'une poulie on pouvait faire monter et descendre le tabernacle. Un dais avec une petite tente d'étoffe, tantôt ouverte et tantôt fermée, protégeait la custode.

Dans beaucoup d'églises, surtout dans les églises rurales, le ciboire, quelle que fût sa forme, n'était point ainsi suspendu au-dessus de l'autel, mais enfermé dans une armoire ménagée dans le mur, soit au fond de l'abside

derrière l'autel, soit du côté de l'évangile (1). Ces sortes d'armoires ou tabernacles fixes se remarquent fréquemment dans les églises romanes d'Auvergne. C'est là, sans doute, qu'étaient placées les pyxides qui nous occupent.

On sera peut-être étonné de voir des ciboires de si petite dimension ; la partie formant réceptacle à l'hostie, dans les ciboires en colombes, était encore plus étroite, et sans proportion avec la capacité de nos ciboires modernes. Mais il faut se rappeler qu'au moyen âge, on n'administrait la communion aux fidèles qu'avec les espèces consacrées pendant la messe même à laquelle ils assistaient. Cela avait lieu toujours après la communion du prêtre et avant la post-communion. « Toutes les liturgies, dit Thiers, dans son *Traité de l'Exposition du Saint-Sacrement*, tous les Sacramentaires, tous les cérémoniaux et tous les rituels anciens font foi qu'autrefois on ne donnait point la communion aux chrétiens hors de l'action du sacrifice, et qu'on ne leur distribuait que des hosties consacrées pendant la messe même à laquelle ils assistaient. » S'il y avait une exception à cette règle, ce n'était qu'en faveur des pèlerins et des voyageurs. D'après le cardinal Humbert, lorsque dans les églises de Jérusalem il restait quelque chose de la sainte Eucharistie, on le réservait dans une pyxide propre et on en communiait le peuple. Le motif qui portait à en agir de la sorte était qu'il venait là des chrétiens de toutes les parties de l'univers qui, par un sentiment de foi et d'amour pour Jésus-Christ, désiraient y recevoir le corps du Sauveur (2). Mais dans la plupart des églises d'Orient, lorsqu'on avait consacré plus de pain qu'il ne fallait, on donnait le reste de la sainte communion à des jeunes enfants encore innocents. Nicéphore assure que, dans son enfance, il a souvent mangé les restes de l'Eucharistie (3). Le même usage a existé en France, car le second concile de Maçon, tenu en 585, ordonne que, les mercredis et les vendredis, on fera venir des enfants innocents, et qu'après les avoir fait jeûner, on leur donnera les restes du sacrifice arrosés de vin. Dans d'autres endroits, c'étaient les prêtres eux-mêmes ou les clercs qui consommaient ce qui restait du saint

(1) *Bulletin monumental*, t. 24, p. 616.

(2) Humbertus *In responsione adversus Græcos*

(3) *Hist. Eccl.* lib. XVII, c. xxv.

sacrifice (1). Maintenant on consacre des hosties pour plusieurs jours, on les renferme dans un ciboire qui reste dans le tabernacle, on s'en sert pour donner la communion à toutes les messes et l'on n'en consacre d'autres que lorsqu'elles sont épuisées, à moins que des prescriptions particulières ne déterminent à le faire plus tôt.

On conçoit donc qu'autrefois, où l'on ne conservait que quelques particules pour les malades, des ciboires de petites dimensions fussent parfaitement suffisants ; on sait, du reste, que les hosties qui servaient pour les malades n'étaient quelquefois que de petites parties de celles dont le prêtre s'était lui-même communiqué à la messe. Lorsqu'on en réservait d'entières, elles étaient toujours très petites. Honoré d'Autun dit que, de son temps, les hosties n'excédaient pas la grandeur d'un denier. On conservait à Braine, près de Soissons, des fers à hosties où l'empreinte n'avait pas plus de 25 millimètres de diamètre (2).

Du reste, lorsque l'usage des ciboires plus grands et à pied se fut introduit, on continua à se servir encore des petites custodes en forme de tour pour porter Dieu aux malades.

Nous voudrions dire un mot maintenant sur le symbolisme de ces custodes turriculées et, pour cela, nous ne pouvons avoir un meilleur guide que Guillaume Durand, évêque de Mende : « La boîte, dit-il, dans laquelle sont conservées les hosties consacrées représente le corps virginal de la glorieuse Vierge Marie dont il est dit dans les psaumes : « Levez-vous, Seigneur, pour votre repos, vous et l'arche que vous avez sanctifiée. » (Ps. 131, 8). On remarquera que l'application de ce passage aux custodes eucharistiques suspendues est des plus heureuses ; quand le diacre faisait monter le ciboire avec les hosties consacrées, le Seigneur, dans son Sacrement, s'élevait en effet renfermé dans l'arche sainte, au lieu où il restait en repos jusqu'au moment où l'on renouvelait les saintes espèces.

« Cette custode, continue Guillaume Durand, est tantôt de bois, tantôt d'ivoire, tantôt d'argent, d'autres fois d'or ou de cristal ; et, selon les différentes propriétés de ces diverses matières, elle indique les différentes quali-

(1) *Bulletin monumental, loc. cit.* p. 421.

(2) *Bulletin monumental, t. 24, p. 569.*

tés et perfections de Jésus-Christ lui-même (1). » Le cuivre doré représente l'or lui-même dans nos deux custodes, et l'or est le symbole de la royauté de Jésus-Christ qui est appelé par saint Paul, *le roi immortel des siècles*.

Quant à la forme choisie pour ces pyxides, Saint-Germain, évêque de Paris, dit dans son *Exposition de la liturgie gallicane*, qu'elle a été donnée aux vases destinés à recevoir les hosties consacrées, parce que le tombeau de Notre-Seigneur avait, dans son intérieur, la forme d'une tour (2). Il est probable aussi que l'on aura voulu faire comprendre par là que l'homme, qui reçoit en lui le corps du Sauveur, doit être comme une tour imprenable ; qu'uni à Dieu de la manière la plus intime par le Sacrement de l'autel, il peut facilement triompher de tous ses ennemis (3). Et si Salomon a pu dire que le *Nom du Seigneur est comme une tour très forte* pour ceux qui l'invoquent avec confiance (4), le corps du Sauveur, son âme, sa divinité, renfermés dans le Sacrement auguste de l'autel, ne seront certes pas une moindre défense pour ceux qui le reçoivent avec foi et amour. D'un autre côté, si la pyxide représente le corps très pur de Marie, sanctuaire de la divinité, arche de la nouvelle alliance, on se souvenait qu'elle est appelée par le *Cantique* et par l'Eglise, *Tour de David* et *Tour d'ivoire*.

La forme circulaire du vase symbolise l'éternité de celui qui y repose, tandis que la forme carrée, très rarement employée, figure la vie présente.

Le bleu qui couvre presque toute la surface de la custode est le symbole de la contemplation. « Le chemin azuré, dit l'ange à sainte Elisabeth de Schonauge, est la voie des âmes contemplatives qui ont leurs pensées et leurs désirs fixés en Dieu et le regard dirigé vers les biens d'en-haut (5). » Or quel mystère plus que celui de l'Eucharistie mérite de fixer l'attention des âmes contemplatives. Cette couleur rappelle la quatrième et dernière couverture en peaux de moutons, teintes en bleu céleste, qui recouvrait le Tabernacle, selon l'ordre que Dieu en fit à Moïse (6). Cette couverture

(1) *Rationale divin. offic. cap. 1.*

(2) D. Martène. *Thesaur novus anecdot.*, t. V. col. 95.

(3) Barraud. *Bulletin monumental, loc. cit.*, p. 567.

(4) *Turris fortissima nomen Domini.* (Prov. XVIII, 10.)

(5) *Act. sanct. Boll.*, 18 junii.

(6) *Facies aliud operimentum de ianthinis pellibus.* (Exod., XXVI., 14.)

bleu du ciel, disent les interprètes, représente les vierges dont le cœur est fixé au ciel par le détachement des choses de la terre et l'habitude de la contemplation et de la prière. « Quelle est grande, s'écrie saint Ambroise, la grâce de la virginité, qui a mérité d'être choisie par le Christ pour devenir le temple corporel de Dieu ! (1). C'était donc une leçon donnée tacitement à ceux qui voulaient communier et qui leur faisait comprendre la pureté d'âme et de corps avec laquelle ils devaient s'approcher du divin Sacrement.

Le rouge apparaît aussi sur une de nos custodes ; or, cette couleur représente la charité de celui dont il a été dit *qu'ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, il les aima jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'aux dernières limites du possible* (2). Dans le blanc qui se voit sur quelques points, on reconnaît facilement l'innocence et la pureté du corps virginal du Sauveur qui n'a voulu avoir pour mère qu'une vierge.

Les fleurs répandues sur toute la surface du vase sacré nous rappellent sensiblement la parole de l'Époux dans le *Cantique des cantiques* : « Notre lit est tout couvert de fleurs (3) . » « Les fleurs, dit Durand de Mende, sont peintes dans les églises avec des arbres chargés de fruits, pour nous rappeler que les fruits des bonnes œuvres sortent des racines des vertus (4) . » Mais l'Eucharistie, où Jésus-Christ a renfermé avec sa personne sacrée toutes ses vertus et tous ses mérites, n'est-elle pas pour le chrétien bien disposé le principe fécond des actes de vertus les plus héroïques ? Dans les images pieuses du moyen âge, les saints sont toujours représentés debout sur un tertre fleuri. Ces fleurs ne sont autre chose que le symbolisme gracieux de la gloire et du bonheur dont les élus jouissent dans le paradis. Ce mot lui-même de paradis rappelle par son étymologie, l'idée de *jardin, de parterre agréable*. Or, un saint Père nous dit positivement que *là où est le Christ, là est le paradis* (5). Et c'est ce que Notre-Seigneur donna lui-même clai-

(1) *Lib. I. De Offic.*

(2) *Joan. XIII. 1.*

(3) *Lectulus noster floridus.* (*Cant. cant., I., 15.*)

(4) *Ration. div. Offi.* loc. cit.

(5) *S. Joann. Chrys.*

rement à entendre au bon larron, lorsque du haut de la croix, il lui dit : *Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le paradis* (1).

Nous terminerons cet article par la description sommaire de trois autres custodes de forme analogue que nous avons vues dans le diocèse de Saint-Flour, qui doit en contenir d'autres encore. La première appartient à l'église d'Ydes, canton de Saignes ; elle est à peu près semblable à celle d'Antignac, décrite plus haut : fond bleu foncé, rinceaux fleurronnés sur la boîte et sur l'opercule ; la croix terminale manque. Le couvercle tient à la boîte par une charnière formée, selon l'usage, de trois anneaux. Trois anneaux semblables sont placés parallèlement à ceux-ci : deux d'entre eux tiennent à la boîte ; le troisième, fixé au couvercle, passe librement entre les deux premiers, et il est muni inférieurement d'un petit appendice percé à son extrémité. Evidemment une chaînette y était fixée, portant à l'autre bout une goupille ou une clavette qui, passée dans l'ouverture horizontale des trois anneaux réunis, empêchait le ciboire de s'ouvrir. Diamètre : 7 centimètres ; hauteur totale 8 centimètres et demi. Commencement du XIII^e siècle.

La seconde appartenait à M. l'abbé Cheylus, curé du Rieu, le propriétaire du crucifix couronné ; il s'en est malheureusement dessaisi, et elle a ainsi disparu du pays. Elle était complète, avec la croix du sommet, mais sans anneau, ornée sur la valve et sur le toit de tiges végétales et d'écussons à pointe inférieure aiguë. Sur les écussons du vase lui-même, on voyait trois lambels d'or sur fond de gueules, et sur les écussons du couvercle une croix. Le fond était bleu. Fin du XIII^e siècle.

La troisième appartient à l'église de Cheylade, canton de Murat. Elle est aussi en cuivre de la même forme que les précédentes, mais les parois et le couvercle sont sans émaux, ni figure d'aucune sorte. On n'y voit d'autre ornement que quelques moulures circulaires à la base du cylindre et au bord du toit. Elle est probablement du XVI^e siècle.

J.-B. CHABAU,

Ch. h. de Saint-Flour.

(1) *Hodie mecum eris in paradiso.* (Luc, XXIII., 43.)

HISTOIRE SOCIALE DU RÈGNE

LES PROCESSIONS DE LA FÊTE-DIEU A CAMPOBASSO (1)

III

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LES GROUPES VIVANTS

Les *Mystères* ou *Groupes vivants* de la procession de la Fête-Dieu à Campobasso, même tels qu'on les représente aujourd'hui, sont de nature à attirer l'attention, non seulement des curieux, mais aussi des artistes, des archéologues, des philosophes, de tous les hommes de goût. A l'exception de quelques graves défauts, faciles à corriger, entre autres celui des costumes devenus trop populaires et mal assortis(2), et celui de l'introduction de quelques personnages inutiles et qui ne figurent point dans l'original de M. Zinno; on ne peut s'empêcher d'admirer les ressources infinies de l'esprit du mécanicien, les grandes connaissances en fait d'histoire et de symboles religieux, de celui qui les a conçus, l'étude admirable des poses et de l'effet esthétique, et surtout l'art étonnant avec lequel il a su former ses machines, du reste très simples, et en dissimuler l'existence de manière à produire la plus grande illusion d'optique. En examinant attentivement le squelette de ces machines,

(1) Voir les articles précédents: *Année 85*, janvier, page 42, octobre, page 263. Et les planches: XXIX*, *ibid.* page 90; XLIII*, *ibid.* page 194; XLVII*, *ibid.* page 262; LIX*, *Année 86*, page 182.

(2) Bien que les autorités politiques et administratives tiennent à affecter une complète indifférence vis à vis de ces processions, l'honneur de la ville, de la province entière, demanderait pourtant qu'on revint à la donnée primitive, et en conséquence, aux superbes costumes historiques et traditionnels d'autrefois, dont il ne reste que quelques misérables lambeaux. Certaines choses, on doit les faire comme il faut, ou bien qu'on les supprime tout à fait.

on reste agréablement surpris de ce que l'on peut obtenir un résultat si grand et si beau avec une telle simplicité de moyens. Or, c'est là précisément le propre de l'art véritable. Le *simplex dumtaxat et unum* d'Horace y est parfaitement gardé, ce qui nous remet en mémoire, ce beau mot de Tertullien, disant que dans l'Eucharistie, il y a : « *Simplicitas in actu, magnificentia in effectu.* » Que l'on se rappelle encore une fois que ce ne sont point des mannequins, ni des groupes de cartons ni de bois, mais des personnes vivantes que l'on voit prendre tant de différentes positions très originales et très apparemment gênantes, et l'on sera mieux disposé à en saisir toute la beauté réelle. Si bien que, malgré les imperfections que nous avons notées, on devra avouer avec le même poète : *Ubi plura nitent, ... non ego offendar paucis.*

Chacun de ces groupes a un symbolisme particulier, et, c'est pour cette raison qu'on les appelle mystères. Voici en outre leur symbolisme organique et d'ensemble, surtout au point de vue eucharistique.

1° *Le groupe de Saint-Isidore*, avec la lumière de l'Évangile symbolisée par le flambeau qui semble dire : *Ambulabunt gentes in lumine ejus* (1), indique aussi que le soleil, la lumière en général, est la cause de la fécondité de la terre. À son tour, la profession du Saint nous enseigne que notre occupation humaine par excellence, à l'instar de celle d'Adam, doit être la culture des champs, après avoir cependant adoré et servi dûment Dieu, dispensateur de tous biens qui nous dit : *Non oderis laboriosam operam et rusticationem* (2). Enfin, la présence de ce groupe dans le cortège du Très Saint-Sacrement rappelle que l'Eucharistie, par sa matière : le pain est le vin, est le fruit de l'agriculture fécondé par le soleil des esprits, le Verbe éternel.

2° *Le groupe de Saint-Crépin* indique non seulement que les métiers, l'industrie, les arts en général, sont les fils aînés de l'agriculture, mais aussi qu'ils ont été de tous temps favorisés par la religion et par l'Église catholique qui, au moyen-âge, inspira la première les corporations religieuses des arts et métiers, surtout groupées autour de l'Eucharistie, vrai signe de ralliement et force unitive des chrétiens.

3° *Le groupe de Saint-Janvier* nous apprend que la foi doit être notre

(1) Apoc., XXI, 24.

(2) Eccl., VII, 16.

premier bien surnaturel pour lequel on doit être prêt à perdre tous les autres biens périssables, la vie elle-même, à l'imitation du saint martyr, et que le sang des confesseurs de la foi est la cause de la reproduction de la vie des chrétiens ainsi que notre protection : *Sanguis martyrum, semen christianorum*, comme le disait le grand Tertullien. Voilà pourquoi dans l'écriteau de l'ange de ce groupe, on lit : *Est nobis in sanguine vita*. En effet, le bienheureux Albert le Grand nous dit que le sang du Christ, le divin sang eucharistique surtout, est capable de nous rendre martyrs : *Ille enim sanguis valde nos facit audaces* (1).

4° *Le mystère d'Abraham* y est dans l'intention expresse de rappeler l'une des figures les plus belles et les plus expressives du sacrifice eucharistique, et en même temps de symboliser comme quoi, sans la foi en Dieu, il n'y a ni véritable vertu ni mérite devant la divinité, tandis que selon la parole de saint Paul : *Credidit Abraham Deo : et reputatum est illi ad justitiam* (Rom. iv, 3) ; et enfin de nous faire comprendre que la religion chrétienne n'est que la continuation perfectionnée, l'épanouissement divin des germes plus ou moins parfaits de la religion appelée naturelle des Patriarches et de la religion exprimée dans la loi écrite par Moïse, qui fut comme le pédagogue conduisant le peuple de Dieu et l'humanité en général à Jésus-Christ : *Lex pedagogus noster fuit in Christo* (Galat., III, 24).

5° *Le groupe de Sainte Marie-Madeleine*, « ce rebut des créatures, cette représentation de toutes les ignominies de quarante siècles et des siècles à venir, de toutes les chairs avilies, de tous les cœurs bas et corrompus, condensés dans un seul, » ainsi que l'a défini le P. Lacordaire, nous fait voir qu'il n'y a que deux voies, deux moyens d'atteindre le but de la vie, de se sauver éternellement ; l'innocence ou la pénitence. Que si l'innocence est toujours très agréable à Dieu, quand on a eu l'extrême malheur de perdre ce don précieux, la pénitence devient d'une nécessité absolue. Elle doit être proportionnée au nombre et à la gravité des fautes ainsi qu'au temps de nos dérèglements, comme l'enseigne l'exemple de sainte Madeleine, qui, par sa solitude, ses macérations, ses larmes, édifia le prochain autant qu'elle l'avait auparavant scandalisé. Son exemple nous apprend aussi que

(1) De Euch., diss. 3, tract. 2.

par l'ardente charité envers Dieu et envers son divin Fils, les plus grandes pécheresses peuvent, et devant l'opinion publique, et devant le Très-Haut surtout, se réhabiliter de manière à être presque admises de nouveau à l'état virginal et à mériter la conversation et la compagnie des anges. Eh bien ! tous ces prodiges moraux opérés en Marie-Madeleine furent avant tout l'effet de la communion, de l'Eucharistie !

6° *Le Mystère de saint Antoine*, abbé, nous apprend à entendre avec sollicitude et à mettre en pratique la parole de Dieu qui nous dit à tous, comme à ce grand Saint : *Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes et veni sequere me*. Il est vrai que ce n'est pas là un précepte absolu pour se sauver, mais c'est un conseil si excellent que, sans le pratiquer, on ne devient pas saint, de même qu'on ne le devient pas sans l'Eucharistie, qui est le sacrement de la sainteté et de la perfection par excellence. Ce symbole nous enseigne aussi que la mortification des sens, le jeûne, la prière, la méditation, la pauvreté volontaire et la solitude, sont de grands moyens contre les péchés et les plus horribles tentations de la chair, car : *Hoc genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium* (Matth. xvii, 20), et la sainte eucharistie en prépare et confirme la victoire complète.

7° *L'Immaculée-Conception* manifeste à tout le monde que c'est là le premier privilège, la base, le fondement de tous les autres privilèges admirables de Marie ; que l'habitation la moins indigne du Fils de Dieu est celle qu'il se prépara lui-même en la purifiant et en la sanctifiant autant que possible ; que la grâce de Dieu enfin est la cause de la céleste beauté de nos âmes et de nos corps ainsi que de notre gloire dans le paradis. En regardant Marie ainsi représentée, on est naturellement porté à lui dire en extase d'amour avec Pétrarque :

*Vergine bella, che di sol vestita,
Coronata di stelle, al sommo Sole
Piacesti si che in te sua luce ascose.*

A l'imitation de Marie, avant de recevoir le Fils de Dieu dans notre cœur, nous devons tâcher d'imiter, autant que possible, sa pureté, sa sainteté accomplies, car Jésus-Christ ne se plaît que parmi les lis : *Pascitur inter lilia* (Cant., ii, 16).

La lune sous les pieds de la Vierge, dit saint Grégoire le Grand, indique la mutabilité et la caducité des biens de ce monde foulés aux pieds par Marie ; et les douze étoiles de sa couronne sont aussi les douze apôtres qui l'ont prêchée dans le monde, en même temps qu'ils ont propagé le règne de son Fils, le règne de l'Eucharistie, qui est aussi son propre règne à elle.

8° *Le groupe de Saint-Léonard* nous prêche d'exemple qu'il faut fuir les hommes du monde et les dangers de la cour ; que la retraite, la solitude est le lieu où Dieu nous parle au cœur : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus* (Ose., II, 14) ; que notre premier devoir est celui d'apprendre les vérités de la foi aux ignorants qui sont comme des prisonniers spirituels dans le noir cachot *des ténèbres et de l'ombre de la mort* ; et qu'ensuite Dieu est très honoré par ceux qui visitent, soulagent, instruisent et sauvent les prisonniers ; car Jésus-Christ considère comme fait à lui-même tout ce que l'on fait pour eux. Dans le tabernacle, le Sauveur est un véritable prisonnier, *notre prisonnier d'amour, et là aussi, il veut être à son tour* souvent visité par nous. Il nous rappelle aussi que notre âme ici-bas est dans une véritable prison dont saint Paul et tous les Saints après lui désirent ardemment être délivrés en disant : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* (Rom. VII, 24).

9° *Le groupe de Saint-Roch* nous apprend le mépris des richesses, des dignités, de la puissance du monde. La charité envers le prochain jusqu'à exposer sa vie, est la principale leçon pratique qu'il nous donne. Son exemple doit servir à enflammer le zèle des curés, des prêtres, des médecins, de tous les chrétiens, à l'occasion des maladies contagieuses surtout. Il nous dit donc à tous : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* (I Corinth., IV, 16). Or *l'incarnation, la passion, l'Eucharistie, voilà les trois actes* les plus divins de la charité de Jésus-Christ envers les hommes ; l'Eucharistie en est comme le cachet et le couronnement ; elle est le remède divin par excellence, ce qui l'a fait appeler par Tertullien, *Eucharistia medica*.

10° *L'Assomption de la Sainte Vierge* est le symbole majestueux du triomphe de l'esprit sur la chair, de la foi sur la raison, de la grâce sur la nature. Elle est après la résurrection glorieuse de Jésus-Christ, le modèle de la splendide résurrection de nos corps et une forte raison d'espérer, nous aussi, l'éclatante couronne de justice que Dieu nous a promise pour le jour de notre

mort en état de grâce, et de notre entrée dans le paradis. En contemplant Marie, notre sœur, tout à fait de notre espèce, nous sommes puissamment engagés à imiter les exemples de ses vertus. Mais souvenons-nous que l'une des principales causes de la perfection et même de la glorieuse assumption de Marie a été l'Eucharistie si souvent et si dignement reçue par elle jusqu'au dernier jour de sa vie, et, qu'en conséquence, l'Eucharistie, *quæ cæli pandit ostia*, nous fera ouvrir, à nous aussi, les portes du céleste séjour où nous verrons Dieu face à face, et où nous serons couronnés de gloire.

11° *Le groupe de Saint-Michel* nous rappelle le zèle que nous devons avoir pour la gloire de Dieu, surtout lorsque nous le voyons attaqué par les impies et déshonoré par les pécheurs ; que notre arme principale doit être la foi et la parole de Dieu ; qu'il faut toujours être en garde contre les tentations du démon et surtout contre l'esprit d'orgueil qui perdit les anges et notre père Adam ; et enfin, quand une certaine estime exagérée de nous-mêmes nous surprend, nous devons tout de suite nous souvenir du *Quis ut Deus ?* de saint Michel et nous nous rappellerons que c'est l'archange de l'Eucharistie, l'archange assistant au saint sacrifice de la Messe. C'est lui, le capitaine général de la milice céleste, qui au moyen de l'Eucharistie surtout, remportera une complète victoire contre les ligues innombrables des esprits de ténèbres, qui paraissent de nos jours plus que déchaînés contre Dieu, son Christ, l'Eglise et les fidèles, quels qu'ils soient.

12° *Saint Nicolas de Bari* nous fait connaître que nous étions tous des enfants de Dieu à qui nous avons été ravis par les démons, vrais pirates de nos âmes. Il nous dit aussi, qu'éloignés de Dieu, nous sommes passés dans l'esclavage du prince des ténèbres, que nous avons été obligés de servir et de regarder en tout comme notre maître.

L'enfant sauvé par ce grand Saint, montre assez cependant que par le repentir et la prière, nous pouvons sortir de notre misérable état d'esclavage ; que lorsque nous en sommes dignes, Dieu nous délivre, même au moyen de miracles. Bien plus, saint Thomas enseigne que si des infidèles vivaient parfaitement suivant les lumières naturelles, Dieu enverrait même un ange pour leur annoncer la religion chrétienne et pour les faire baptiser, puisque personne dans l'âge adulte ne peut se damner sans que ce soit par sa faute.

13° Il va sans dire enfin que tous ces groupes, dans leur ensemble, mon-

trent, dans tout le monde ancien par Abraham et dans le monde moderne par les Saints, le règne de Jésus-Christ dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi. Jésus-Christ en effet, c'est-à-dire le Verbe incarné, a été le but, la fin de la loi ancienne: *Finis legis Christus* (Rom., x, 4), de même que l'Eucharistie et son culte divin est la fin de l'Incarnation elle-même et de la foi nouvelle *jusqu'à la consommation des siècles*.

Les peuples catholiques, par l'éclat splendide des processions en l'honneur du Saint-Sacrement, proclament hautement sa royauté impérissable. Or, tandis que Jésus-Christ, pendant un certain temps, a régné dans l'Eglise et dans le monde, surtout par la croix: *Regnavit a ligno Deus*; aujourd'hui, il règne d'une manière toute spéciale, et il règnera toujours par l'*Eucharistie*. La fin du règne de l'Eucharistie n'aura lieu que par celui plus parfait et vraiment impérissable de la gloire céleste.

Archip. Vincent AMBROSIANI,

*Docteur en théologie, ancien professeur de philosophie et
théologie, ancien supérieur de séminaire, chanoine honoraire
de Perpignan, etc., etc.*

MONUMENTS DU RÈGNE

EXPLICATION DE L'INSTRUMENT DE PAIX DE CAMPOBASSO (1)

(Explication de la planche XLVIII^e. Année 1885, page 276.)

La ville de Campobasso, régénérée par l'heureuse réconciliation opérée au moyen âge par le savant et pieux P. Jérôme de Sorbo, a toujours eu à cœur de perpétuer le souvenir de cet événement qui fait époque dans son histoire. C'est pourquoi, outre le remarquable tableau reproduit dans une livraison précédente, planche XLII^e, et outre les trois conventions solennelles par main de notaire, dont nous avons déjà parlé, on voulut aussi rendre visible le fait à jamais mémorable et le mettre continuellement sous les yeux par ce magnifique *instrument* ou *baiser de paix*, appartenant jadis à l'église de la Trinité, où la réconciliation eut lieu.

Ce superbe ustensile religieux, malgré son mérite artistique (car il appartient certainement à la belle époque de la Renaissance et probablement au commencement du xviii^e siècle), était depuis longtemps tout à fait oublié, si bien que dans un célèbre procès qui a eu lieu au tribunal de Campobasso entre différentes églises et confréries, à l'occasion d'une cloche fêlée, on parla de tout excepté de l'instrument de paix en question. Et pourtant il aurait pu être invoqué très à propos pour vider la question de la croix à double croisillon que l'on voit sur la cloche sus-mentionnée, dont nous parlerons peut-être un jour dans la *Revue de l'art chrétien*, car elle vaut bien la peine d'être étudiée.

En examinant le petit trésor de la Bienfaisance (Miséricorde) de Campobasso chez le trésorier, M. Salvatore Fiore, mon ami, quel ne fut pas mon étonnement et ma joie en voyant entre autres très beaux instruments de paix en argent, celui qui nous occupe, et lui aussi d'argent repoussé comme les autres.

Ce qui me frappa de prime abord c'est l'accolade que vont se donner deux confrères en sac, la tête et le visage cachés par le capuchon (*pappafico*), dont l'un, la

(1) Voir pour le *tableau de la Paix de Campobasso*, l'année 85, juillet, page 222, et la planche XLII^e *ibid.*, page 162; et pour *l'Instrument de Paix* la planche XLVIII^e, même année octobre, page 276.



Héliographie P. Albert Dujardin.

La dernière étole habituellement portée par Pie IX.

Don du Commandeur J. Acquaverni, au Musée Eucharistique de Paray.

main droite sur la poitrine et la main gauche tendue vers son *adversaire* paraît tout à la fois et adorer la Sainte Trinité, sujet principal du tableau, et accorder bien volontiers son pardon et son amour fraternel à l'autre confrère qui les lui demande très humblement les mains jointes et doucement incliné, comme s'il disait à son ancien ennemi : *Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

Je ne parlerai point du mérite artistique de cette pièce : il saute aux yeux de tous ceux qui ont tant soit peu de goût (1). Le Père éternel, ayant le bras gauche appuyé sur le globe du monde ; le Fils reposant comme son Père sur des nuages et montrant tous les deux de leur droite le Saint-Esprit sous la forme de la douce et pacifique colombe, trait d'union entre le Père et le Fils et leur amour substantiel et personnifié, font bien voir à la terre et surtout aux humains qu'ils n'expriment, ne désirent, ne recommandent, ne veulent que la paix et l'amour fraternel en disant : Aimez-vous comme nous nous aimons nous-mêmes. C'est pourquoi les hommes, les chrétiens surtout, vivant sous la loi de Dieu et de son Christ qui est venu fonder sur terre le règne de la charité, ne sauraient se montrer sujets et fils de Dieu, disciples et frères du Verbe incarné, qu'en s'aimant mutuellement, car la loi de l'amour, c'est le résumé de toute la loi, de tout l'Évangile, de toute la Divinité.

Voilà pourquoi l'Église a voulu que pendant les messes solennelles on se donnât le baiser d'amour ; voilà pourquoi aussi, parmi ses ustensiles liturgiques, elle a introduit l'instrument de paix à faire baiser aux évêques, aux cardinaux et même aux laïques nobles ou dignitaires de l'ordre civil comme seigneur du lieu, préfets, gouverneurs, magistrats, etc.

Par là, l'Église, notre mère et notre maîtresse, nous rappelle sans cesse la sublime et bienfaisante loi de la réconciliation et de la charité chrétiennes ; par là elle nous fait souvenir que nous sommes tous des frères véritables ; par là la sainte Messe, l'Eucharistie devient un moyen incessant et très efficace de concorde et d'amour parmi les hommes qui en ont un besoin extrême, et devient aussi un lien, de charité chrétienne entre les supérieurs et leurs sujets. Dans plusieurs diocèses d'Italie on laisse baiser l'instrument de paix même aux nouveaux époux en leur disant : *Pax vobis.* Quoi de plus nécessaire que la paix de Dieu entre eux ! (2).

La croix à double traverse que l'on admire dans l'écusson au-dessous des confrères demanderait une longue dissertation. Pour le moment, nous nous bornerons à dire que, très probablement, elle est l'arme de la Confrérie de Sainte-Marie de la Croix, le lieu des Croisés, tandis que la Trinité est l'emblème de la confrérie des Trinitaires. Il s'agit ici, en effet, de représenter la réconciliation entre ces deux confréries : en conséquence, il fallait indiquer l'une comme l'autre. Or, c'est précé-

(1) Malheureusement la similigravure n'a pas rendu toute la perfection de la pièce en question. L'héliogravure seule aurait parfaitement imité la délicatesse des lignes, le fini admirable des figures, l'expression idéale du Père éternel et du Christ que l'on admire à bon droit dans l'original.

(2) Quand, en 1879, je prêchais le carême à l'église de *Sainte-Marie de la Croix*, à Campobasso, je remarquai avec un certain étonnement que les femmes, après s'être confessées, se donnaient l'accolade ou un baiser. En ayant demandé la raison, j'appris avec une agréable surprise que c'était un reste de l'usage très édifiant introduit par le P. Jérónimo de Sorbo et ses confrères lors de la réconciliation générale.

sément ce que l'on a fait et par les deux confrères qui se donnent le baiser de paix, et par la représentation de la Très Sainte Trinité, et par la croix à double croisillon (1).

En outre, l'église de Sainte-Marie de la Croix possède une assez remarquable relique de la vraie Croix, et c'est pour cela, je pense, qu'on l'appelle Sainte-Marie de la Croix. Le reliquaire actuel de cette insigne relique n'a pas la forme d'une croix byzantine; mais les archéologues n'ignorent pas qu'anciennement les reliquaires de la vraie Croix avaient la forme d'une croix double, qui est celle de l'ancienne croix de Jérusalem ou vraie Croix. A part cela, sur les confessionnaux de cette même église de Sainte-Marie de la Croix on voit des croix à double croisillon tout à fait semblables à celle qu'on admire dans l'écusson de notre instrument de paix. Ce qui, ajouté aux raisons précédentes, donne tout lieu de croire que cet ustensile, bien qu'appartenant à la confrérie et à l'église de la Trinité où la paix générale se fit, représente précisément la réconciliation entre les différentes confréries, de Campobasso, dont les principales étaient celle des Trinitaires et celle des Croisés.

Les dimensions de l'instrument lui-même sont absolument celles de la planche qui en est une reproduction très exacte en photographie, prise par M. Trombetta. Nombre d'autres instruments de paix, dont l'Italie est très riche, ont à peu près les mêmes dimensions et la même forme.

Monacilioni, août 1886.

Profess. archiprêtre Vincent AMBROSIANI,

L'ARCHE

VITRAIL DE SAINT-ÉTIENNE DU MONT

(Planche LXI, à la page 234.)

La description de cette planche sera donnée prochainement par notre éminent collaborateur, le R. P. Fristot, S. J.

LE CHRIST-ROI, ET PYXIDES EUCHARISTIQUES

(Planche LXII, à la page 242.)

Voir le premier article de M. Chabau, sur le *Christ couronné ou Christ Eucharistique*, à la page 183 du numéro de juillet 1886, et le deuxième article à la page 242 du présent fascicule.

(1) Voir *La Croix à double croisillon* de Mgr Barbier de Montault et les *Annales archéologiques*, tom. I, p. 37; tom. V, p. 323-328; tom. XIX, p. 91-226; tom. XXVII, p. 244 et *alibi*.

L'ÉTOLE DE PIE IX

(DON DE MONSIEUR LE COMMANDEUR ACQUADERNI AU MUSÉE EUCHARISTIQUE)

(Planche LXIII^e, à la page 260.)

Parmi les dons nombreux et vraiment inestimables de Monsieur le commandeur Acquaderni, au musée de Paray, le *Bulletin* a déjà mentionné celui dont nous donnons aujourd'hui la représentation par la similigravure : LA DERNIÈRE ÉTOLE HABITUELLEMENT PORTÉE PAR PIE IX.

Nous reproduisons pour les lecteurs de la *Revue*, ce que nous avons déjà dit de ce don précieux.

« Sous la pourpre, l'or et les perles dont cette étole est tissée, battait le cœur de l'héroïque vieillard dans les derniers actes de son pontificat. Rien donc d'étonnant si les pèlerins du Musée ne peuvent s'arrêter devant cette relique, sans une profonde émotion.

« De cet ornement, tout est dans le goût ancien et le goût le plus exquis : soie, broderies, motif de décoration.

« Autour du trirègne, des clefs, des armoiries du Pontife, signe de l'autorité suprême, se déroulent en gracieux entrelacs les symboles de l'Eucharistie, le blé, la vigne, et la mystique grenade où sainte Thérèse voyait l'emblème du Cœur de Jésus-Christ. Une ornementation si bien entendue répond d'ailleurs admirablement à la signification traditionnelle de l'étole pontificale. On n'ignore pas que l'étole est le vêtement eucharistique par excellence. Les ministres sacrés n'exercent aucune fonction eucharistique sans s'en revêtir ; ils la mettent même pour communier.

« D'autre part, l'étole est le signe de la juridiction. C'est le véritable emblème de la royauté eucharistique, si l'on doit croire avec saint Thomas que dans l'Eglise tout le pouvoir sur le corps mystique de Jésus-Christ dérive du pouvoir sur son corps eucharistique, et s'il faut affirmer, avec Suarez, que la fonction de souverain Sacrificateur est toute la source de la royauté spirituelle, avec les prérogatives temporelles qui en découlent.

« Quoiqu'il en soit, ce n'est pas sans motif que le pape porte habituellement l'étole. « Trois fois souverain, comme le marque la tiare, source de toute la juridiction dans l'Eglise, il est de plus, comme la personnification humaine de l'Eucharistie il est sa source légitime pour l'Univers entier, le conservateur de sa dignité, le distributeur de ses bienfaits, et le suprême promoteur de sa propagation à travers les temps et les espaces. » (*Le Règne social de Jésus-Christ-Hostie N° 2.*)

LE TRIOMPHE DE L'AGNEAU EUCHARISTIQUE

D'APRÈS C. CORT

(Voir la Planche LXIV^e, à la page 270.)

Le Jubilé de Lyon vient de procurer, cette année même, un triomphe éclatant à l'Agneau-Eucharistique, et à Jean-Baptiste indicateur de l'Agneau. C'est ce qui donne quelque opportunité à la publication, dans la *Revue de Paray*, d'une superbe gravure sous ce titre : LE TRIOMPHE DE L'AGNEAU EUCHARISTIQUE.

L'invention, comme l'exécution de l'œuvre que nous reproduisons par la simili-gravure, est de Corneille Cort, le dessinateur et le graveur classique par excellence (1). Maître passé dans l'interprétation des grands peintres, Cort ne s'est pas contenté ici de traduire Raphaël, il s'est élevé plus haut, il a voulu l'imiter.

Il reproduit donc, à sa façon, la *Dispute du Saint-Sacrement*, et l'art n'a rien perdu aux libertés qu'il s'est données. L'ordonnance de la scène de Raphaël est ici combinée de manière à donner à la gravure moins de largeur, et, par conséquent, un format plus portatif, en rapport avec sa destination. Nul doute en effet que cette œuvre du grand dessinateur ne fût publiée par *Vaccari*, pour être largement distribuée aux pèlerins qui affluèrent à Rome à l'occasion du grand Jubilé de 1575. Cort a aussi accentué quelques détails de la composition du Sanzio, pour souligner le rapport de cette œuvre avec le Jubilé universel qui était alors la vive préoccupation du monde catholique. C'est ainsi qu'après le Christ-Hostie, le dessinateur a mis surtout en évidence la grande figure de saint Jean-Baptiste. Saint Jean-Baptiste n'est-il point le patron-né, non-seulement du Jubilé Lyonnais, mais de tous les jubilés? Le jubilé, c'est l'appel à la pénitence, c'est le pardon de l'Agneau qui prend sur lui les péchés du monde, pardon consommé dans le baiser eucharistique. Tout jubilé ne se résume-t-il pas dans une communion mieux préparée, plus fervente et

(1) Notre savant correspondant ne doute pas que l'invention du sujet, tel qu'il est traité dans la gravure, ne doive être attribué à C. Cort. En effet, il serait peu admissible que Cort eût signé comme sienne une composition dont il n'eût pas été l'inventeur. Or l'œuvre est signée : *C. Cort fecit 1575*. Toutefois, il nous souvient d'avoir vu dans une église à Rome (St-Marie *in Viâ Latâ*, si notre mémoire nous sert bien), une fresque se déroulant le long de la voûte de la nef, et qui reproduit assez exactement le sujet traité par le burin de Corneille Cort. Ni nos souvenirs, ni nos renseignements ne sont assez précis pour nous témoigner si le peintre s'est inspiré du graveur ou si le graveur a traduit le peintre. Aussi pour la raison énoncée plus haut, et pour d'autres motifs encore, nous nous arrêtons à la première hypothèse. Nous savons que *Thadée Zuccaro* ou *Zuccherò*, peintre italien qui vécut de 1529 à 1566, a traité un sujet analogue.

Si quelqu'un de nos associées était à portée de consulter l'œuvre de ce maître, nous lui serions reconnaissants de nous en donner des nouvelles. D'ailleurs nous regardons comme de la plus grande importance qu'on nous renseigne sur toutes les compositions qui ont, de près ou de loin, quelque rapport avec la *Dispute du Saint-Sacrement*, soit avant, soit après Raphaël. Peu nous importe que l'artiste soit obscur ou non. Tout en appréciant le point de vue artistique, nous voulons surtout retrouver les anneaux d'une tradition décisive. (A. de S.)

par conséquent plus fructueuse? Nous croyons donc que le rôle de saint Jean-Baptiste, plus fortement accentué ici que dans la Dispute du Saint-Sacrement, est une allusion au Jubilé qui occasionna la publication et peut-être la commande de cette gravure. Qu'on lise, d'ailleurs, la dédicace inscrite au bas de l'œuvre originale : *Illustrissimo ac Reverendissimo Domino Jacobo Sabello Cardinali. S. D. N. Viccaro, etc. Laurent. Vaccarius D. D. Anno Julii 1575.*

Et de fait, Grégoire XIII, parcimonieux pour lui-même, au point qu'il se laissait souffrir de la faim, plutôt que de dépasser le maigre revenu qu'il avait assigné à sa nourriture, devenait libéral et magnifique dès qu'il s'agissait de l'honneur de Dieu. C'est ainsi qu'aux approches du grand Jubilé de 1575, il fit splendidement réparer toutes les basiliques, et même refaire presque entièrement à neuf les portiques de Saint-Pierre et de Sainte-Marie-Majeure. Il excita vivement le zèle des cardinaux, pour la réparation et l'ornementation des églises de leur titre. De là, un sérieux mouvement artistique auquel se rattache l'œuvre qui nous occupe.

D'ailleurs en soulignant certaines intentions de Raphaël, à l'occasion d'une solennité passagère, Cort n'a fait qu'exprimer plus énergiquement un point de vue, qui, dans toute l'antiquité, avait rendu le Précurseur singulièrement cher au peuple chrétien. De là vient la place d'honneur donné par le roi des peintres à saint Jean-Baptiste, dans la maîtresse peinture des salles du Vatican.

Seulement, dans la *Dispute du Saint-Sacrement* de Raphaël, saint Jean-Baptiste, avec la croix pour tout attribut, se contente de montrer aux seuls habitants du ciel, l'Agneau triomphant qu'il montra autrefois aux habitants de la terre. Dans notre gravure, au contraire, le saint Jean-Baptiste porte comme attribut, outre la croix, l'Agneau reposant sur le livre à sept sceaux, et il s'incline vers la terre, pour lui montrer dans le Christ du Ciel le même Agneau que celui qui s'immole ici-bas dans l'Eucharistie.

Indicateur de l'Agneau eucharistique au ciel, comme sur terre, telle est donc la grande fonction de saint Jean-Baptiste qui lui attira la tendre vénération et le culte enthousiaste des siècles passés. On peut dire que la mesure de la dévotion de nos pères envers les saints ou les reliques puisait sa source première dans le culte eucharistique.

De là, l'institution du Jubilé de Lyon, pour les années où la fête de l'Agneau eucharistique se rencontre avec la fête de celui qui jeta aux foules ce cri : Voici l'Agneau.

Autrefois, dans une cité chrétiennement administrée, et parmi les foules saturées de christianisme, ce jubilé était célébré avec une grande pompe et un concours inouï. Pouvait-on espérer que le Jubilé lyonnais de 1886 aurait quelque éclat comparé aux Jubilés des siècles précédents? Qui attirerait les foules en ces temps où la foi semble mourir dans les masses? Seraient-ce les réjouissances données par les successeurs des échevins? Hélas on sait avec quelle haine féroce et stupide ces suppôts de la maçonnerie ont brisé jusqu'à la croix des pauvres dans le champ trois fois sacré où dorment les ancêtres. Pour une fête religieuse, on ne pouvait attendre d'eux que des obstacles, ou une indifférence railleuse.

Alors, les foules seraient-elles attirées par l'appât d'une indulgence ou par le nom magique d'un Jubilé? Mais l'Eglise prodigue à notre époque les indulgences avec une profusion inouïe et aux plus faciles conditions; et de plus le Jubilé lyonnais concourait avec le Jubilé de l'Eglise universelle. Cette dernière considération fût

si forte, qu'on songea un instant à supprimer le Jubilé de Lyon, à cause précisément de son concours avec le Jubilé universel.

Quant aux rapports entre saint Jean-Baptiste et l'Eucharistie, qui pense à cela? Qui le comprend? Qui s'en émeut? Ce qui électrisait autrefois nos pères, est devenu pour les foules, sinon pour les élites, un mysticisme transcendantal dont personne ne daigne s'occuper. On croyait donc que le grand Jubilé de saint Jean-Baptiste était condamné à un avortement lamentable.

On se contenta d'orner du mieux possible la vieille primatiale, d'organiser de splendides cérémonies et d'attendre en paix si l'esprit de Dieu soufflerait sur des foules que l'industrie humaine se trouvait impuissante à soulever.

C'est là que parut le doigt de Dieu.

Les Lyonnais ne sont pas encore revenus de la stupéfaction qu'ils éprouvèrent à la vue du concours spontané qui envahit la primatiale dans toute la durée du Jubilé, au point que l'énorme édifice ne désemplassait ni jour ni nuit. Les rues et les quais étaient envahis par les pèlerins étrangers, comme par une armée qui aurait pris la place d'assaut. Quant à la piété des manifestants, elle surpassa tout ce qu'on pouvait imaginer. Les pèlerins versent encore des larmes au souvenir de cette affluence si énorme à la table sainte que les prêtres étaient obligés de donner le pain eucharistique à plusieurs rangées de communiantes à la fois, se pressant les uns sur les autres, tant était serrée la foule des convives. Et ces adorations nocturnes réservées aux hommes seuls, où ils remplissaient la basilique par milliers! Et ces confessions improvisées, où des centaines de prêtres semés à travers l'église ne pouvaient suffire aux pénitents! Tel fut l'empressement, dans toute la ville, que certains confesseurs ne trouvèrent pas même le temps de gagner eux-mêmes le Jubilé. On en parle encore avec admiration, pour ne pas dire avec stupeur, tant on s'attendait peu à un pareil mouvement. Là où l'ennemi dédaigneux s'attendait à voir l'Eglise humiliée par un échec éclatant, il a séché de dépit à la vue d'un triomphe inimaginable. Puisse à la confusion succéder la conversion.

Ce que nous avons voulu surtout constater ici, c'est l'action manifeste de l'esprit de Dieu glorifiant du même coup l'Agneau eucharistique et Jean-Baptiste, indicateur de l'Agneau.

Et maintenant, relevons les distiques qui accompagnèrent dans l'original de 1575 l'œuvre de Corneille Cort. Ils sont un commentaire de la gravure, comme la gravure elle-même est une imitation de Raphaël.

Dans les deux œuvres, quoique, pour les raisons que nous avons dites, l'ordonnance matérielle soit différente, cependant le sujet et la signification sont les mêmes. Si l'imitateur a souligné plus énergiquement certains détails, c'est précisément pour accentuer davantage les intentions de son modèle. Nous sommes donc en face d'une interprétation authentique non seulement de l'œuvre de Cort, mais de l'œuvre de Raphaël.

Cette interprétation émane des contemporains presque immédiats du grand maître.

D'autre part, nous savons que les éminents personnages qui indiquèrent à Raphaël le sujet de ses fresques pour la *Salle de la Signature*, entendaient bien donner au peintre l'occasion de symboliser par de saisissantes figures, et comme dans des scènes triomphales, les traditions que leur avait léguées le moyen âge.

Que dis-je ? le sujet même de la dispute du Saint-Sacrement est-il autre chose que l'expression dramatisée de toutes les traditions prophétiques ou réalisées des gentils, des juifs et des chrétiens, concernant l'Eucharistie ?

Dès lors, si ce tableau parle, si la peinture emprunte la voix de la poésie, n'aurons-nous pas une lumière inappréciable sur le sujet traité par le pinceau du grand peintre et le burin du célèbre graveur ?

Voici donc l'inscription à laquelle nous attachons une si haute importance.

*In cœlis, cum Patre manens, et Pneumate sacro,
Præsens nobiscum, Christus in orbe manet.*

*Hunc superi cives cœlo venerantur in alto,
Quem nobis fidei luce videre datur.*

*Crede Deo, Patribusque piis, sanctisque Prophetis :
Disces, hoc fieri quâ ratione queat (1).*

On le voit, le sujet du tableau et de la gravure c'est l'identité du Christ-Hostie au ciel et sur la terre. Au ciel, il est dans l'attitude du sacrifice, et Jean-Baptiste peut, là surtout lui donner son vrai nom du ciel : l'Agneau, l'Agneau c'est-à-dire la victime propre à être mangée. Quand saint Jean l'évangéliste raconte les destinées célestes du Fils de l'homme, quand il le voit du haut de son trône régissant tous les empires et établissant son tribunal sur les ruines du monde en convulsion, quand il décrit toutes ces scènes de triomphe, il oublie ces doux noms de Jésus et de Christ si profondément gravés dans son cœur, et qu'il a prêchés à travers l'Asie ; il n'a plus qu'un autre nom à donner au Roi, au Triomphateur, au Vainqueur : *Agnus*.

Agnus, c'est précisément le nom eucharistique de Jésus-Christ ; le nom qui le présente à la fois comme victime et comme nourriture, comme victime dont on se nourrit. Pourquoi cela ? Des Catacombes à Raphaël l'art et la tradition n'ont qu'une voix. Celui qui règne s'immole en même temps. Il s'immole là où il règne ; il règne là où il s'immole. Il s'immole parce qu'il règne ; il règne parce qu'il s'immole. Connexion intime de ces deux termes : Règne et immolation : Règne et eucharistie, voilà ce que les pierres, ce que la toile, ce que le bronze crierait encore, si les hommes se taisaient.

Les magistrales études que M. Grimouard de Saint-Laurent a publiées autrefois dans cette *Revue* même, ont montré comment, dès le catacombes, jamais le sacrifice n'a été offert sur l'autel, sans qu'on mit sous les yeux des assistants une double représentation sensible des mystères qui s'accomplissaient à la fois au ciel et sur la terre. L'une de ces représentations semble exprimer surtout quelque aspect de l'immolation de Jésus-Christ, comme la figure de l'orant, du pasteur qui nourrit ses brebis de sa chair, du crucifié, etc. L'autre exprime au contraire une idée de règne, comme les peintures du Christ en majesté, qu'on voit encore dans les voûtes

(1) « En même temps qu'il demeure au ciel avec son Père et l'Esprit sacré, le Christ « sur terre réside avec nous. Nous contemplons ici-bas par l'œil de la foi, Celui que dans « leur sublime Patrie, les citoyens célestes vénèrent au milieu d'eux. Croyez-en la parole « de Dieu et des Pères saints, et des pieux prophètes, vous apprendrez comment cela se « peut faire. »

absidiales des églises russes et orientales, précisément au-dessus de l'autel et du tabernacle. On dirait que dès l'origine, l'Église s'est attachée à ne vouloir jamais séparer l'idée du Christ immolé, de l'idée du Christ régnant.

Et de fait, au moment où le Christ s'immole sur l'autel, il règne dans le ciel. Que dis-je, il règne dans l'Hostie. Car enfin, il n'y a pas un seul des actes par lesquels Jésus-Christ exerce son règne, qui soit incompatible avec l'état eucharistique. D'autre part, nous savons qu'en vertu de l'identité du Christ du ciel et de la terre, Notre-Seigneur ne peut faire aucun acte dans le ciel, qu'il ne le fasse au même moment dans l'hostie, s'il n'en est pas empêché par l'état eucharistique. Or, l'état eucharistique ne gêne en rien les actes par lesquels Jésus-Christ règne, puisque ce sont des actes de l'âme, des actes spirituels, qui, accomplis au ciel, n'ont pas besoin que Notre-Seigneur fasse usage de ses sens sur terre, pour les y produire en même temps qu'au ciel : actes de la raison qui discerne les mesures utiles au bien de la communauté ; actes de la volonté qui consent à rendre ces mesures efficaces. Pour que le commandement soit complet, il faut que ces actes du Christ se manifestent, mais leur manifestation n'a pas besoin de s'exprimer par un signe corporel et extérieur, car il suffit que cette manifestation soit purement spirituelle, vu qu'elle s'adresse ou à Dieu, pour le prier d'appliquer sa toute-puissance à exécuter les déterminations de la sainte humanité, ou aux anges, ou même aux âmes des saints.

Donc, Jésus-Christ ne peut régner, ni commander dans le ciel, sans régner ou commander en même temps dans l'hostie. Dès lors, quoi d'étonnant, si tous les âges chrétiens ont, en fait, cherché le Christ-Roi dans le Saint-Sacrement, puisque, non seulement ils avaient là leur Roi, mais qu'ils l'avaient là actuellement régnant, actuellement commandant, actuellement prêt à commander encore.

De plus, il leur était tout naturel de voir dans le Christ trônant au ciel, le Christ-Hostie : car ce que le Christ fait sur l'autel, il le fait au ciel, sauf ce qu'exigent les relations sacramentelles avec l'espace. Ce que l'âme de Jésus opère de spirituel dans l'Hostie, en vertu de l'état eucharistique, elle l'opère dans le même instant au ciel, à cause de l'identité déjà invoquée. C'est par son cœur spirituel, par son âme que Jésus-Christ offre de nouveau sa passion, tend à séparer son corps de son sang, et veut avoir un être manducable qui, de sa nature, soit destiné à l'anéantissement, puisque l'être sacramentel de Jésus dans une hostie cesse avec la communion. Enfin, c'est surtout par le cœur spirituel, par l'âme que notre Roi entre dans ces sentiments de victime qu'il voudrait nous communiquer pour que nous soyons avec lui une hostie agréable à Dieu. Donc ce que Jésus fait dans l'hostie, il le fait au ciel sur son trône, et si je suis logique je ne puis regarder le ciel sans penser à l'Hostie.

Qu'il y ait étroite connexion entre l'immolation et le règne, est-il nécessaire de le répéter une fois de plus dans cette *Revue* ? On nous a montré dans un des numéros précédents, comment la fonction de victime est une fonction de substitué, et comment Jésus-Christ est le substitué naturel de toute la race, parce qu'il en est le Chef et Roi. Un roi est l'incarnation vivante de la société qu'il représente. Nul donc plus que lui n'est propre à représenter son peuple. Or, le sacrifice est par excellence un acte de représentation sociale, puisque c'est un acte qui implique substitution. Donc, non seulement la fonction de pontife, mais la fonction de victime

substituée pour toute la société, est une fonction royale. Et voilà pourquoi nous disons que le Christ s'immole parce qu'il règne.

Que le Christ règne parce qu'il s'immole, ceci est élémentaire en religion. Notre-Seigneur veut tenir toute sa gloire temporelle de ses humiliations, de son immolation. Or, l'immolation de la Croix précontient, en fait, l'immolation de l'Eucharistie, puisque Notre-Seigneur s'est offert pour être perpétuellement réoffert, et après avoir institué la perpétuité de son sacrifice. Aussi tout ce qu'on attribue d'efficacité à la croix qui mérite, il faut l'attribuer à l'autel qui applique.

Le moyen âge a parfaitement compris cette connexion du règne et de l'immolation en unissant toujours, comme Raphaël et Cort, le Christ du ciel au Christ de la terre, l'immolation au règne.

Dès lors ne nous étonnons plus de voir dans le musée eucharistique, tant de tableaux venant de Rome, centre de l'Orthodoxie, et qui représentent l'Hostie au ciel. Les artistes ne veulent pas faire entendre par là, que les espèces sacramentelles soient actuellement au ciel, mais que le Christ qui est dans l'Hostie fait au ciel ce qu'il fait dans l'hostie. Aussi, d'autres monuments au lieu de représenter l'Hostie au ciel, y représentent le corps inanimé du Christ tel qu'il était au tombeau. C'est la même idée sous d'autres symboles.

Apprenons donc à l'école des siècles que le triomphe de l'Agneau est avant tout un triomphe eucharistique.

R. P.

NOUVELLES DU RÈGNE

LE RELÈVEMENT DES NATIONS PAR L'EUCARISTIE

(ANALYSE ET EXTRAITS D'UNE COMMUNICATION FAITE A LA SOCIÉTÉ
DES FASTES EUCHARISTIQUES)

Pour les hommes de cœur, le découragement est la tentation la plus facile et la plus dangereuse de notre époque. A quoi bon combattre, à quoi bon faire effort, quand on désespère du succès? Si par un reste inné de vaillance, certains découragés ne désarment pas, combien d'hommes autour d'eux qui, gagnés par l'exemple de leur désespoir, laissent tomber les armes et s'endorment dans la vie facile alors que stimulés par l'espérance du succès, ils réaliseraient des merveilles!

Voilà pourquoi nous accueillons avec un vrai bonheur le travail qu'un vénérable religieux très expérimenté adresse à l'œuvre des Fastes eucharistiques. C'est un *Essai* sur le relèvement des nations par l'Eucharistie. Il est plein des vues les plus consolantes et les plus encourageantes, et, à ce titre, il ne peut qu'animer l'ardeur de nos associés des *Fastes*. Mais ce cercle est trop étroit pour des enseignements si utiles : nous avons donc été assez heureux pour obtenir de l'auteur la permission de publier dans la *Revue*, au moins quelques-unes de ces pages fortifiantes.

Pour que nos lecteurs ne perdent rien du fil des idées dans une aussi belle argumentation, nous avons sommairement analysé quelques-uns des développements que nous ne pouvions citer *in extenso*.

Le beau travail dont nous allons donner quelques extraits, est d'autant plus précieux, que les vues consolantes dont il abonde étaient familières à tout un cercle d'éminents religieux célèbres par leurs vertus, leurs lumières, leurs grandes œuvres et leur profonde expérience des âmes. Plusieurs d'entre eux sont déjà morts en odeur de sainteté.

Donoso Cortez dit quelque part : « Il n'y a point d'homme habitué à converser avec Dieu et à s'exercer dans les contemplations divines qui, toutes choses égales d'ailleurs, ne surpasse les autres hommes ou par la force de sa raison, ou par la sûreté de son jugement, ou par la pénétration de son esprit, et surtout qui ne l'emporte par ce sens pratique en quoi consiste la vraie prudence et qu'on appelle LE BON SENS. » Ceci étant, nos lecteurs ne seront pas fâchés d'avoir, dans les pages suivantes, l'opinion de tout un groupe d'hommes de Dieu, sur l'orientation de la société actuelle et ses destinées probables.

MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

PLANCHE LXIV.



LE TRIOMPHE DE L'AGNEAU

D'après CORNEILLE CORT. 1575.

Sur une gravure de l'époque.

Similigravure PETIT.

Et d'abord, que le monde nouveau doive sa naissance et ses progrès au culte eucharistique, il suffit pour le prouver d'une revue rapide des siècles.

Cicéron prévoyait de son temps l'effondrement de la société où il vivait, et il n'avait pas tort : une oreille moins exercée que la sienne aurait pu entendre le travail de dissolution du vieux monde et le sourd craquement d'une civilisation épuisée.

Ce qu'il ne prévoyait pas, c'était l'avènement d'un monde nouveau. Pour faire jaillir de la décrépitude d'une société en décadence les germes d'une civilisation nouvelle et vigoureuse, il fallait jeter dans les ruines du paganisme en dissolution l'apport d'un héroïsme débordant. Il fallait à ce grand œuvre un peuple nouveau, un peuple de géants, assez fort pour ne pas sombrer avec la société qui s'abîmait, assez attracteur pour devenir le centre et le noyau autour duquel se grouperaient les éléments civilisateurs menacés de disparaître. Ce peuple d'une énergie et d'une vitalité surhumaine, l'Eucharistie l'a fait, la seule Eucharistie.

Il y a fallu trois siècles, trois siècles où pour des millions d'hommes toute la vie gravitait autour de la messe et de la communion. Le sang de Dieu opérait tous les jours dans les âmes de ces héros : leur préoccupation dominante était de le faire fructifier. De l'Eucharistie ils attendaient toutes les palmes ; à ses pieds ils les déposaient toutes. Aussi, à cet âge de notre religion, quel homme que le chrétien divinisé peu à peu par la glorieuse Eucharistie !

Le voilà donc le chrétien de la primitive Eglise ! Le chrétien avec cette magnifique attitude, conséquence de sa communion ! *qui stat super presentia et speculatur aeterna*. Le chrétien ne faisant plus qu'un avec Jésus-Christ et avec ses frères.... *Cor unum et anima mea* ! Alors est donnée l'explication de tous les prodiges, et surtout de cet héroïsme des martyrs pendant trois siècles.

Ces dix-huit millions de martyrs ! race héroïque se recrutant partout, parmi les femmes, les faibles vierges, les enfants, comme parmi les hommes, les vieillards ou les jeunes hommes ! ces martyrs donnaient au sein des tortures, leur témoignage indomptable à la divinité de leur maître, Fils de Dieu, comme fils de l'homme, Dieu véritable comme homme véritable ! O Jésus, vous déposiez votre cause entre leur mains, vous vouliez leur témoignage et dix-huit millions de martyrs ont donné ce témoignage !

Où donc est la cause de cet héroïsme qui ne s'est jamais démenti ? La divine Eucharistie toute seule, explique ce que, sans elle, je ne comprenais pas ! Avant l'effusion de leur sang, ces martyrs buvaient jusqu'à l'ivresse un autre sang ! le sang du Christ ! Leurs lèvres en étaient encore humides quand elles s'ouvraient pour jeter dans l'amphithéâtre cette fière et généreuse parole : *Je suis chrétien* ! Et, si pressés que fussent les licteurs qui

venaient les saisir, ces chrétiens avaient le temps encore de monter à l'endroit le plus reculé de leur maison pour prendre et manger ce *viatique du Seigneur*, que les diacres leur avaient remis avant la fin du sacrifice. Aussi remarquez, au sortir des catacombes, ce recueillement, cette ardeur contenue, la beauté de ce regard des chrétiens qui sentent sur leur poitrine et emportent dans leur maison la *divine Eucharistie*. C'était le talisman magique qui renfermait tout le secret de leur force. Alors plus terribles que des lions, et cependant doux comme des agneaux, ils s'élançaient au combat, et tombaient victorieux dans leur mort !

Et combien d'autres millions de chrétiens qui sans être martyrs furent dignes de l'être, dont la vie fut héroïque à défaut de la mort, et qui puisèrent cet héroïsme au même calice. Voilà les fondateurs de la civilisation nouvelle. Plutôt que de laisser périr les mœurs eucharistiques, ils aimèrent mieux les emporter dans les déserts, où l'on vit ces populeuses cités monastiques, cités de perfection, de concorde et d'amour qui réalisaient au milieu du monde en convulsion ces rêves de l'âge d'or qui n'avaient jamais existé jusque là que dans l'imagination des poètes.

Les peuples accouraient pour voir ces merveilles et ils emportaient du désert dans leur intelligence étonnée, comme un type de la cité chrétienne. De nouvelles mœurs firent de nouvelles lois, et les institutions s'élançèrent vers un idéal de civilisation parfaite. En vain le flot barbare submergeait le monde; force lui était de s'arrêter étonné et ravi au pied de l'autel eucharistique : il devenait chrétien et en devenant chrétien, il devenait civilisé. Ainsi renaissait plus beau et plus parfait, dégagé de ses vieilles souillures et de ses mœurs inhumaines, le monde qui avait pensé périr. L'Eucharistie le sauva et le refondit; mais alors l'Eucharistie était traitée par les hommes avec la fréquence, la familiarité et le respect que le Christ a demandés, et sans lesquels elle ne produira jamais tous ses fruits.

Pour les arts eux-mêmes, menacés plus que toutes les choses humaines par l'inondation de la barbarie, le culte eucharistique devint un principe de conservation et de progrès.

Quand l'Eucharistie sort des catacombes, quelle ardeur pour lui bâtir des palais, et la dédommager de la longue obscurité qui avait caché son culte aux regards du soleil.

Comme le génie du chrétien était à l'aise, lorsqu'emporté par la foi, il essayait de bâtir une demeure au Dieu s'immolant dans l'hostie !

Quand il se disait : je vais construire au Très-Haut sa demeure, et je la ferai d'autant plus belle qu'il est plus caché. Ah ! son génie devait tressaillir, il recevait les plus sublimes inspirations; et tout ensemble, cette pensée donnait aux arts leurs plus nobles et plus gracieuses audaces. Là, sous ces

voûtes élancées, au milieu de cette forêt de colonnes gracieuses et sveltes, là devait se cacher le tabernacle du Dieu vivant.

Mais un autre temple s'élevait, construit de pierres vivantes, et qui s'appela la *Chrétienté*. La chrétienté, ce prodige de civilisation, cet ensemble si beau des peuples où vit l'esprit du Christ : mélange de force, de respect, de liberté, de suavité et d'amour ! Comme tout y a bien sa place ! L'autorité l'obéissance, la liberté, l'égalité, l'amour. L'égalité qui ne rompt aucune des digues sociales et ne froissait en rien cette hiérarchie des pouvoirs et des conditions ! Or, l'âme de la chrétienté, c'était l'Eucharistie, sa nourriture quotidienne, la source où elle puisait tout. La Chrétienté, gardienne des intelligences illuminées par Jésus-Christ, où les volontés avaient l'amour, la force, la noblesse, où les caractères s'élevaient, s'imprégnaient chaque jour davantage d'une délicatesse, d'une vigueur, d'une pureté exquis ! la Chrétienté, vraie république divine sur la terre, où les grands et les petits, les riches et les pauvres avaient leur place, où tout allait à faire régner le Christ ; efflorescence de l'Évangile dans la société civile ; ordre, paix, grandeur, politesse incomparables ! Pourquoi ? parce que partout se trouve, se sent l'Eucharistie, crue, adorée, aimée, reçue avec délices, et que l'Eucharistie c'est le divin soleil du monde moral, à la chaleur duquel nul ne saurait pleinement se soustraire : *et nullus est qui se abscondat a calore ejus*.

S'étonnera-t-on alors de ce qu'a produit la Chrétienté dans l'histoire ? La sève que l'Eucharistie dépose chaque jour dans son sein, produit après les saints, les grands hommes, les grands événements, les grands règnes et les grandes époques.

Que n'a-t-on pas dit du rôle social des saints ? Que ne peut-on pas dire encore, et quand donc la matière sera-t-elle épuisée ? Plus on la creuse, plus de nouveaux aspects se découvrent, plus on est embarrassé dans le choix des trésors qui se révèlent. Si les peuples par leurs crimes attirent les foudres vengeresses, les saints sont des paratonnerres préservateurs, *Precibus sanctorum stat mundus*, disait *Rufin*, dans le chaos social au milieu duquel il vivait.

Quelle société peut vivre sans moralité ? Or, la moralité moyenne d'une nation dépend des extrêmes, on ne le remarque pas assez. Si la moralité à son degré suprême, c'est-à-dire la sainteté abonde dans un pays, le niveau moral de tout le peuple monte étonnamment. C'est ainsi qu'en multipliant les sources intenses de chaleur dans les milieux les plus glacés, la chaleur se propage de couche en

couche avec d'autant plus ou d'autant moins d'intensité qu'elle se rapproche ou s'éloigne davantage des sources qui la font rayonner. Par la force même des choses, un saint est pour le milieu où il vit une source rayonnante et intarissable du bien social le plus fécond et le plus précieux, une source de moralité. Souvent les plus impies doivent à l'esprit public créé par les saints, la moralité dont ils se targuent et qu'ils voudraient en vain s'attribuer à eux-mêmes ou à leurs systèmes corrompueurs. Malgré tant de défaillances, quel fonds de moralité ne subsiste pas encore dans les mœurs sociales de nos jours, comme une réserve suprême, créée depuis de longs siècles, par l'héroïsme contagieux des saints?

Bien plus, uni à Dieu au point de n'être plus avec lui qu'un seul esprit, le saint participe à la puissance et à la fécondité divine. C'est un instrument parfaitement adapté à la main du divin ouvrier pour opérer des merveilles; il se prête à tout, il opère tout sans défaillance, comme sans résistance. L'opération sociale des saints offre donc le *maximum* d'énergie, puisque c'est une action quasi divine.

Qu'on ajoute à tout cela leurs facultés agrandies et surélevées par tant d'opérations sublimes et par un contact intime avec la divinité; qu'on ajoute la vénération qui les entoure, l'autorité magique de leur exemple et de leur parole, la confiance illimitée qu'ils inspirent, et l'on comprendra l'incroyable influence qu'ils ont eue sur la naissance et les développements de la société chrétienne.

Qu'on ne soit donc pas étonné de les voir pendant une longue suite de siècles appelés au conseil des rois, élaborant des législations, donnant même des constitutions, repoussant l'ennemi par leur seule présence sur les champs de bataille, soulevant l'Europe pour la défense de la chrétienté, défrichant d'immenses solitudes, fondant des colonies, propageant au loin la gloire de leur patrie, nourrissant des provinces entières, fondant des corporations, créant des industries et des corps de métiers, réconciliant ensemble conquérants et conquis, vainqueurs et vaincus, foudroyant le crime, extirpant les désordres, tirant enfin un magnifique ordre social d'un mélange inextricable de civilisation décrépite et de brutale barbarie.

Ces merveilles et tant d'autres étaient l'effet logique de leur puissance sur le cœur de Dieu et de leur prestigieux ascendant sur le cœur des hommes.

Si la civilisation doit tout au christianisme, le christianisme doit aux saints toute l'énergie de son action au dehors, et les saints doivent tout à l'Hostie.

Voit-on dès lors toute la force civilisatrice qui de l'hostie s'est répandue sur le monde par le canal des saints?

Que le saint doive tout à l'Eucharistie, c'est une vérité incontestable dans l'ordre religieux. Il n'est pas un saint qui entrant dans le ciel ne dépose sa couronne aux pieds de l'Agneau eucharistique, et qui ne mêle sa voix à celle de toute la Jérusalem céleste pour proclamer que du sacrifice perpétué de l'Agneau découle par mille canaux visibles ou invisibles, tout bien et toute grâce sur les hommes.

Mais le sacrifice eucharistique, d'une efficacité infinie comme celui de la croix, ne produit ses merveilleux effets que dans la proportion où l'on s'y associe, et qui donc s'y associe mieux que les saints?

Ajoutons que la communion fervente et fréquente est l'aliment nécessaire et infaillible de la sainteté.

Ah! que grandisse au milieu de nous par tous les efforts possibles le culte eucharistique, et du sang du Christ germera une magnifique génération de saints. Tertullien disait : *Sanguis martyrurum semen christianorum*. On peut dire avec plus de

vérité encore : *Sanguis Christi semen heroum*. Si nous avons de grands saints et en abondance, la solution de tant de difficultés qui pèsent sur le monde deviendrait un jeu d'enfant. Veut-on avoir un milieu qui favorise l'éclosion de la sainteté : qu'on élève aussi haut que possible, surtout parmi les hommes, le niveau de la piété eucharistique.

.....

.....

Poursuivant la thèse que le vrai progrès social monte avec le culte eucharistique, puisque rien n'est aussi apte que le culte eucharistique à former les grands hommes, les grands événements, les grandes institutions et les grandes époques, le vénérable auteur résume à l'appui de son affirmation toute l'histoire du moyen âge. Ces pages sont trop nombreuses pour être transcrites, trop pleines pour être analysées. Cette thèse d'ailleurs sera reprise en sous-œuvre dans un travail spécial de la REVUE à cause de son importance capitale.

II

Ce qui caractérise le moyen âge c'est un progrès social toujours ascendant, au milieu de tous les obstacles au progrès. Ce qui va caractériser les temps modernes, c'est la marche vers une dislocation sociale, toujours plus prononcée dans l'abondance même de toutes les ressources pour le progrès social.

Au moyen âge, on aurait pu dire de tous les Etats de la chrétienté ce que Montesquieu disait de la France « qu'ils étaient gouvernés par l'honneur. » C'est qu'il y avait entre les gouvernants et les gouvernés une touchante alliance dont le sang du Christ était le ciment. Les chefs vénéraient dans leurs sujets des convives de la table eucharistique; et les sujets qui voyaient toutes les investitures se faire au nom de la royauté eucharistique, aimaient dans leurs chefs les lieutenants du Roi victime d'amour. Le Christ était tout en tous, du moins en théorie, et souvent en pratique.

C'eût été une forfaiture impardonnable que de manquer de fidélité à un chef représentant le roi eucharistique, car on sentait alors combien l'eucharistie était la vraie mère de la civilisation, puisqu'on la voyait inspirer toutes les saintetés, développer toutes les énergies, baptiser toutes les gloires, présider à tous les grands événements. Ceux-là ne comprennent pas le moyen âge, qui ne savent pas combien à cette époque le culte eucharistique était l'âme cachée de tous les grands enthousiasmes et de toutes les grandes amours.

Spectacle émouvant, on vit dans des temps ténébreux et féconds en tourmentes, le peuple la main dans la main de ses chefs, son cœur battant à l'unisson du cœur royal, traverser les plus effroyables tempêtes, en semant cette moisson de gloire dont nous sommes si fiers.

Et d'où vient pourtant, qu'au moment où sous le soleil ardent d'une civilisation avancée, mûrit la splendide moisson de lumières et de progrès que le labeur de nos pères a cultivée pendant une longue suite de siècles; d'où vient que malgré

tant de secours qui devraient la rendre prospère, notre société se débat dans un effroyable malaise? D'où vient qu'après un siècle consacré à étudier les questions économiques et sociales, avec plus d'ardeur et de bonne volonté que l'humanité n'en a dépensé dans tout le reste de son existence, *le malaise social* paraisse arrivé à son paroxysme si nous regardons nos maux passés, bien qu'il n'en soit qu'à ses débuts si nous écoutons les menaces de l'avenir?

D'où vient cet étrange phénomène?

Dira-t-on que l'extrême misère de toutes ces bouches qui crient famine vient de la pléthore de richesses amenées par tant de découvertes?

Dira-t-on que le déséquilibre économique est le fruit de nos progrès, de nos lumières et de nos études?

Pourquoi donc un pareil malaise et un pareil déséquilibre n'ont-ils jamais eu lieu dans les époques les plus ténébreuses et les plus bouleversées de notre histoire?

C'est que le culte social de l'Eucharistie est une condition d'équilibre pour la société des baptisés. Or, le mépris social de l'Eucharistie devient de plus en plus la loi des sociétés modernes. Dans leur fureur de suicide, elles se privent du PRINCIPE ÉQUILIBRANT par excellence, elles le repoussent de toutes leurs forces.

Étudions donc la marche parallèle de la décadence du culte eucharistique et de la dissolution sociale.

Les grandes décadences ne font pas une irruption subite dans la société, elles se préparent de loin. Souvent par la force de l'élan premier, des peuples fleurissent encore et recueillent la moisson glorieuse née de germes semés dans le passé, quand déjà lèvent d'autres germes sinistres qui ne produiront que longtemps après leurs effroyables conséquences.

C'est ainsi que dans les beaux temps de la chrétienté se fomentent, dans l'ombre, des hérésies à la fois antisociales et antieucharistiques. Bientôt elles tirent l'épée au clair, elles bouleversent le monde. Elles ne sont refoulées dans les antres d'où elles sont sorties que pour préparer par des manœuvres plus obscures, plus lentes et plus sûres la ruine de la chrétienté.

Qui n'a reconnu à ces traits les Albigeois, les Pauliciens, les Catarrhes? A ces sectes infernales se joignent les Juifs et les Musulmans se conjurant d'un bout du monde à l'autre, pour organiser leur effroyable *Guzma*.

Juifs, hérétiques et infidèles se rencontrèrent dans une double rage : rage de profanation contre l'Eucharistie, rage de destruction contre l'ordre social chrétien. L'ennemi ne se trompait pas en aiguisant son poignard contre l'hostie; il frappait droit à l'âme de la chrétienté.

Nous avons la douleur de constater que malgré de glorieuses exceptions, la réparation sociale fut loin de répondre toujours à l'outrage social. L'ennemi même eut ses affidés dans le palais des souverains et dans le conseil des républiques. On travailla à effacer peu à peu du souvenir des peuples la notion de la souveraineté sociale du Christ-Eucharistique. Le sacrifice fut trop souvent déserté autour des autels déshonorés par un clergé vendu, et surtout, malgré les efforts incessants de l'Eglise, la table sainte fut désertée. Les fervents eux-mêmes tombèrent dans cette illusion de penser que les plus ardents hommages à l'hostie pouvaient compenser la communion aussi fréquente que le Christ l'avait demandée et que l'Eglise l'encourageait.

Tant de semences maudites portèrent leur fruit, et l'esprit eucharistique baissant, l'esprit chrétien baissa d'autant. Sous couleur de réforme, le protestantisme éclata ; après le protestantisme du dehors, vint le protestantisme du dedans sous la double forme gallicane et janséniste.

Enfin, légitime postérité de tant de monstres, naquit la Révolution dont nous sommes les victimes et qui est le cauchemar de l'avenir.

Par des attaques brutales ou hypocrites, toutes ces formes de l'erreur travaillèrent à l'abaissement de l'Eucharistie et à la ruine de l'ordre social chrétien.

Le protestantisme brisa les autels et créa un ordre social en dehors de l'Eglise, ce qui préparait un ordre social en dehors de tout christianisme et de toute religion.

Le gallicanisme abaissa l'Eucharistie en abaissant le pontificat, en se donnant pour mission d'humilier le pape et d'avilir l'épiscopat aux pieds du roi. Séparant l'empire du sacerdoce, il prépara la séparation du trône et de l'autel : il ouvrit les voies toutes grandes à ceux qui voulurent renverser à la fois et le trône et l'autel.

Mais surtout l'infâme jansénisme tarit la véritable sève sociale, en éloignant des sources eucharistiques ce qui restait de fidèles.

Le jansénisme fut le dissolvant le plus terrible de toute piété catholique et le poison le plus actif dans les entrailles de l'Eglise. On sait le *concilabule* fameux de Bourg-Fontaine et, la formule satanique qui en sortit : *Empêchez les peuples de communier, exagérez si bien les dispositions pour la communion, mettez si haut le respect voué à l'Eucharistie que les fidèles s'éloignent, que les religieux et les prêtres eux-mêmes s'éloignent, que la table sainte soit délaissée et que le peuple chrétien meure de faim.* Les menteurs ! ils disaient revenir par là aux temps apostoliques, à la primitive Eglise ! C'était sous couleur de revenir aux temps apostoliques, l'écho du mensonge, mais retourné, de l'antique serpent. Une première fois il avait dit : mangez et vous serez comme *des Dieux*. Aujourd'hui il dit : Ne mangez pas, de peur qu'inafailliblement vous ne deveniez des Dieux.

Jansénisme, voilà la semence de tous les maux de nos temps modernes, leur cause la plus puissante, parce que c'est directement le *renversement* de la loi des nations chrétiennes, qui attache toute leur prospérité à leur amour pour l'Eucharistie. Ah ! dans le protestantisme, dans le jansénisme, dans l'odieuse Révolution française, dans ces trois choses, il y avait ce qu'il y a de délétère et de fatal au plus haut degré pour les peuples : La *répudiation* de l'Emmanuel, l'expulsion de l'Emmanuel, le cri de tous les révoltés, le cri

abominable : *nolumus hunc regnare super nos*. Parmi ces trois choses, le dirai-je ? celle qui a fait le plus de mal, c'est le jansénisme ; le protestantisme au moins, n'a pu entamer la France, et j'aime à voir ce noble mouvement de la Ligue, arrêtant sur les marches du trône Henri IV lui-même, Henri le Grand, et ne le laissant monter que lorsqu'il redevint *Roi catholique* ; mais le jansénisme a fait plus de mal en raison de son opposition plus perfide à la divine Eucharistie. C'était peu à peu, de parti pris, tout le peuple chrétien laissé *sans nourriture*, privé de son *pain substantiel* et condamné à une anémie si fatale qu'il devra en mourir, ou qu'au moins il ne pourra résister aux efforts de l'enfer.

Le protestantisme fut le *lion*, le jansénisme fut le *serpent* allant jusqu'aux entrailles pour verser son poison. De ce régime odieux, moins d'un siècle après, devait naître l'horrible Révolution française, c'est-à-dire la ruine de l'antique monarchie... une hétacombe de Français, un ordre social qu'on appellera la *Terreur* ! Et enfin une instabilité telle que se succéderont les gouvernements dans une période très courte d'années, et qu'on dira de la France qu'elle est un pays *ingouvernable*.

Où est la première cause ? *Jésus-Christ écarté, l'Eucharistie abandonnée*.

III

Et maintenant que sera l'avenir des nations ? La réponse est facile : si la divine Eucharistie retrouve sa place au sein de ces nations, tout pourra se réparer et les nations auront encore de magnifiques destinées. Oui, mais reviendra-t-on au Dieu caché dans nos tabernacles ? Avons-nous quelques signes de ce retour ? Eh bien ! et c'est là la seconde partie de ma thèse, j'ose me prononcer hardiment pour l'*affirmative*..... et je vais rapidement indiquer mes motifs.

Si la loi des peuples chrétiens est vraie, comme elle ressort de tout ce que nous venons de dire, il faut avouer que l'avenir est plein de promesses et d'espérances, car nous voyons à *cette heure*, un retour vers l'Eucharistie, plénitude de la vie, aussi bien pour les nations que pour les individus. Sans doute, hélas, nous n'avons rien à exagérer ; le temps présent est triste par

tant de côtés ! L'empire du mal, à cette heure, paraît prépondérant, et si Jésus-Christ est le maître légitime des nations, son ennemi capital, Satan, semble s'en être emparé d'une manière complète ! Malgré cela, il y a aujourd'hui retour à l'amour de l'Eucharistie, ce retour grandit avec une évidence merveilleuse. Au fond, c'est la sève de toute la piété catholique. Toutes les œuvres catholiques vivent d'elle plus ou moins directement, mais notre époque semble vivre de ce besoin plus que les autres époques.

Ce mouvement, voyez-le d'abord dans cette ardeur pour construire ou restaurer nos églises et nos chapelles. Dans la période des *cinquante* dernières années, innombrables furent les chapelles ou les églises construites, réparées, relevées ! Et je me rappelle avec bonheur ce que nous disait, il y a plus de 25 ans, Mgr Donnet, l'éminent cardinal de Bordeaux : « Il comptait plus de 300 églises dans son archidiocèse, en construction ou en réparation. » Voyez ce mouvement vers l'efflorescence des œuvres qui regardent l'Eucharistie et la merveilleuse sympathie qui les accueille partout ! Il fallait des temples, on les construit ; mais à ces temples où résidera l'Eucharistie, il faut des *ornements* ; il faut au moins le convenable, le strict nécessaire pour orner, pour vêtir et ces autels et ces prêtres. Eh bien ! l'œuvre des églises pauvres répond à ce besoin, et voyez ces doigts vigilants et habiles, pleins de piété surtout, qui travaillent la soie et le lin !... et ces dames chrétiennes qui transforment leurs salons en ateliers pour les besoins du Dieu de l'Eucharistie !

Il n'y a qu'à parcourir rapidement le compte rendu de nos derniers Congrès eucharistiques pour voir l'essor et le progrès merveilleux des œuvres destinées à glorifier l'Hôte de nos tabernacles. Evidemment, il y a dans les masses catholiques un mouvement ascensionnel très prononcé vers le culte eucharistique sous toutes ses formes. Décoration matérielle des temples ; pèlerinages eucharistiques ; manifestations imposantes se répondant de l'Equateur à Fribourg ; recherches scientifiques explorant tous les domaines de l'intelligence, pour révéler à tous les gloires du Très Saint Sacrement ; livres, publications périodiques dans toutes les langues ; instituts religieux, associations variées et nombreuses ; adoration et réparation sous toutes ses formes : autant d'inventions nouvelles pour glorifier jour et nuit le Dieu du tabernacle.

Jamais, depuis des siècles, l'adoration a-t-elle revêtu des formes plus variées : œuvres d'adoration diurne, nocturne, nationale, internationale, sociale, perpétuelle, réparatrice.

La pratique de la communion fréquente a été restaurée dans l'univers, on peut le

dire, depuis une trentaine d'années; elle grandit tous les jours, et les œuvres abondent qui tendent à rendre ces communions fréquentes de plus en plus ferventes. Et si du monde extérieur, on entre dans le monde intime des âmes, surtout des âmes d'élite, on est étonné de voir avec quelle véhémence toujours croissante les attraites des âmes saintes prennent de plus en plus la forme eucharistique. Les impies eux-mêmes sont frappés de l'intensité et de l'étendue du mouvement eucharistique qui de sphères en sphères envahit jusqu'aux sommités sociales du monde catholique.

Feuilletez, par exemple, les registres de l'Adoration nocturne, vous serez étonnés de la quantité de noms distingués que vous y rencontrerez, noms appartenant à des classes influentes où le maximum de la piété eucharistique consistait autrefois à faire ses pâques.

Cela seul révèle comme le germe d'un monde tout nouveau; car, que ne fera pas Notre-Seigneur pour ces *adoreurs de la nuit*? Lui si heureux de se trouver avec les hommes! *Deliciae meae esse cum filiis hominum*; Lui si reconnaissant, même du verre d'eau froide donné en son nom! Que ne fera-t-il pas pour ces vaillants chrétiens, sacrifiant le repos de leur nuit pour l'amour du Dieu-Eucharistie? Que ne fera-t-il pas pour leurs familles, pour les villes où s'est donné le grand témoignage de l'amour eucharistique? Que ne fera-t-il pas pour les nations?

Ah! voyez comme ce mouvement Eucharistique prend de l'ampleur et de la puissance, en même temps qu'il devient sérieux et solide. Ce mouvement s'arrêtera-t-il? Non, grâce à Dieu.

Dites tout ce que vous voudrez. Je le sais bien, toutes ces œuvres fondées peuvent vivre plus ou moins puissantes en ces temps où règne le mal, où les puissances sataniques ne triomphent que trop; elles sont entravées, timides, languissantes plus ou moins. Oui, je l'avoue, mais vous m'accorderez au moins que c'est l'étincelle cachée sous la cendre, peut-être la petite goutte d'eau devenue de la boue et desséchée dans le puits où la trouva Néhémias, que le soleil tout à coup fit éclater comme une flamme! Cette étincelle, c'est Jésus-Christ lui-même, c'est le charbon pris sur l'autel du ciel et sur l'autel de la terre; en un mot, c'est la glorieuse Eucharistie! Attendez-vous donc à des merveilles incomparables et en tout point dignes de Dieu!

IV

Quelles sont ces merveilles ? c'est ce qui me reste à dire et j'arrive précisément à cette question capitale des destinées des nations, par l'Eucharistie, dans un avenir prochain.

Ces destinées, plusieurs faits les prophétisent déjà à cette heure. Nos ennemis eux-mêmes d'abord, semblent nous les annoncer. Quel est ce mouvement d'effroi très sensible à cette *heure* dans les régions du mal ? Si triomphant qu'il soit, l'enfer a peur, et c'est avec raison ; une crise se fait, il la voit, il a peur, car tout annonce que Jésus-Christ prépare sa revanche. L'enfer le sait bien ; de là cette rage elle-même ! De là cette persécution où se déploient toutes les ruses et toutes les habiletés du mal.

Satan espère-t-il triompher ? Il sait bien que non ; il a peur plutôt et il se hâte ! Il a peur ! Il voit grandir la puissance du Christ, et ce pied virginal de Marie qui encore une fois va l'écraser, le jette dans le paroxysme de la rage ! Il a peur ! Ah ! cette petite hostie surtout le torture, et comme autrefois dans l'Evangile il semble dire : pourquoi êtes-vous venu pour nous tourmenter ? Or cette rage est un bon signe : elle nous annonce la fin de la crise, ou si vous aimez mieux la bataille suprême ! la bataille *décisive*. Et pour cela d'abord, le champ de la lutte est bien indiqué, puis la vraie conservation sociale bien définie. Le champ de la lutte, c'est l'empire que Dieu a donné à son fils Jésus : *Dabo tibi gentes hereditatem tuam*. Non seulement les individus ou les âmes, mais les nations. *Reges eos in virga ferrea et tanquam vas figuli confringes eos*. (Ps. 2.) Le monde des sociétés humaines est l'empire du Christ ! Il a tout droit, et la première place dans le monde est à l'Eucharistie.

Le seul maître du monde social, c'est Jésus-Christ. C'est Jésus-Christ vivant dans son Eucharistie, dans les profondeurs de ses tabernacles, et de là chassant le démon : *et erat Jesus ejiciens daemonium*. Voilà donc le terrain sur lequel s'engage la bataille *décisive* du monde moderne ! Comme la vérité est non seulement Reine mais aussi mère, soyez tranquille ; elle patientera, elle aura de grands égards pour les intelligences malades ; néanmoins elle proclamera son droit, tout son droit ; et dans cette proclamation elle-même, elle fera connaître plus encore, qu'elle est la mère et la bienfaitrice du genre humain.

De même, nous retrouvons l'Eucharistie dans la définition de la *vraie conservation sociale*.

Cette conservation, direz-vous, ne consiste-t-elle pas à défendre nos droits, nos fortunes, nos familles ? Oui, mais avec quelle force la conservation sociale défendra-t-elle ces trésors, si elle ne s'appuie d'abord sur Jésus-Christ ? Savez-vous pour qui il faut combattre ? D'abord pour les autels, ensuite pour les foyers, *pro aris et focis*. Les autels passent avant les foyers. Quand vous viendrez défendre l'autel, l'autel eucharistique, quand vous y verrez tout votre trésor, votre bras armé protégera efficacement vos *foyers*.

Voilà la vérité capitale que Jésus-Christ veut nous apprendre dans cette grande crise sociale ; ce point de vue donne et circonscrit le vrai champ de bataille. L'Eucharistie apporte autre chose pour le *relèvement* des nations : elle forme efficacement les défenseurs de l'ordre social, elle forme des hommes et des chrétiens. Seule, la divine Eucharistie a le secret de faire d'abord des hommes, puis des *chrétiens*, c'est-à-dire des héros, quand ils deviennent nécessaires.

Des hommes, on se demande actuellement : Où sont-ils ? Où sont les caractères ? Où sont les énergies viriles ? On veut jouir, on veut sentir comme l'enfant ou comme la femme. La virilité qui consiste dans la solidité de la raison, dans la fermeté des caractères et dans la noblesse des sentiments et des cœurs, se trouve-t-elle facilement ?

Qui donnera donc à la raison sa solidité, au caractère sa forte trempe ? au cœur toutes ses noblesses, et si délicates et si exquises ? Ne sera-ce point par dessus tout, la sainte Eucharistie ? Tout découle de cette source large et profonde. Il faut le sang d'un Dieu pour faire des hommes, et si ce sang tombant sur des âmes bien préparées ne suffit pas, quoi donc suffira ?

Je fais une supposition. Ah ! comme elle pourrait devenir une réalité ! Je suppose un instant l'Eucharistie pleinement maîtresse ; je suppose qu'on aille en grand nombre à elle comme au pain de vie, comme au remède souverain ; que les convives ne manquent plus jamais au banquet divin, et qu'ils y apportent les dispositions réclamées par Celui dont le joug est doux et le fardeau léger. Dès lors évidemment, le mouvement ascensionnel des nations reprend et ne s'arrête plus.

Eh bien ! Dieu aidant, cette supposition est en train de se réaliser. On

voit poindre ce mouvement. Qu'on recule de cinquante ans en arrière, les convives de l'Eucharistie étaient rares et clair semés. A l'heure présente, les convives augmentent ; ils se serrent autour de la table du Père de famille. Sans doute, ils ne sont pas encore assez nombreux ; mais ce que nous voyons annonce ce que nous verrons.

Non seulement les femmes, mais les hommes, mais les jeunes gens viennent : visiblement, il y a un mouvement dans les foules. On sent de la flamme dans les cœurs. De bien des côtés déjà, on entend un cri qui, comme autrefois, après la multiplication des pains au désert, proclame le Dieu caché comme sauveur et comme roi : *Hic est vere propheta qui venturus est in mundum.* (Joan, 6. 14.) Or, peu à peu, sans secousse, par une action lente et profonde, c'est la victoire qui se remporte.

D'abord par là, le péché est vaincu et Satan est chassé des âmes. L'âme qui s'approche des divins mystères a dû briser l'esclavage du péché, car l'état de grâce avant tout est requis : malheur à celui qui s'approcherait sans la robe nuptiale ! et à moins de supposer le crime affreux du sacrilège, il faut compter dans chaque communiant, un homme en état de grâce.

Or, sait-on bien ce que c'est que l'état de grâce dans une société ?

Les hommes ni injustes, ni voleurs, ni impudiques, ni médisants, ni vindicatifs, ni avarés, surtout ni révolutionnaires, ni sectaires ! ces hommes, faibles encore, je l'avoue, encore pécheurs, peuvent retomber, ils retombent, mais la grâce les relève et de nouveau l'état de grâce est reconquis. Tout ce qui empêche l'état de grâce est écarté. Ces hommes sont amis de Dieu, amis de leur prochain, pleins d'horreur pour le mal ; ils respectent, ils aiment, ils obéissent, ils combattent pour le bien contre le mal. Et si vous ajoutez une communion à une communion, si l'habitude de s'asseoir à la table divine est prise, ils grandissent, fortifiés dans le premier degré de grâce, et, par la seule vertu de cette nourriture ineffable, ils montent du premier au second, au troisième degré ! Supposez cette vie se développant à mesure que passent les années, les mois, les semaines, bientôt dans le fumier des misères et des imperfections, vous trouvez l'*or pur* de la vraie vertu et un fond incomparable de richesses divines. Ces hommes, dans un moment donné, et Dieu aidant, n'hésiteraient pas à défendre la justice et la vérité au prix même de leur sang. Pourquoi ? Ils ne sont pas seuls ! Jésus-Christ est au milieu d'eux,

dans leurs poitrines ! Non, on ne regarde pas assez cet aspect de la communion.

Dans ce sacrement, ce qu'il faut voir surtout, ce n'est pas l'action du chrétien qui reçoit, c'est l'action du Christ qui donne.

Qui dira ce que fait le Christ lui-même dans la poitrine du fidèle, ce que fait la vie divine au milieu de cette vie humaine ? Ce que Jésus fera, je le sais bien, il fera des hommes nouveaux, des hommes refondus, des hommes tels qu'il nous les faut. *Venite..... reficiam vos.*

Et ce qui nous manque surtout, nous l'aurons : nous aurons des hommes, des chrétiens, des soldats, des héros. Ainsi par sa force propre, l'Eucharistie est en train de renouveler le monde. Qu'on nous donne seulement des *communians*, et le problème social est résolu, car la victoire sociale s'annonce.

Me permettra-t-on d'insister et de dire : il nous faut surtout des HOMMES *qui communient* ! Navrant spectacle ! c'est, en comparaison des femmes, le petit nombre d'hommes qui communient. Pourquoi ? La femme est restée toujours à sa place d'honneur ; elle accompagnait autrefois le Christ au Calvaire... fendant la foule, une main pieuse et compatissante essuyait avec un linge, la face de Jésus-Christ couverte de crachats, de sang et de boue ! Et puis, au pied de la croix, dans la personne de l'auguste Vierge Marie, de Marie-Madeleine et des saintes femmes, elles étaient restées les seules fidèles. A travers les siècles, on les voit toujours fidèles, elles le sont surtout à la table Eucharistique. Mais où est l'homme, le chef de la famille, la tête de la femme, *caput mulieris*. Où est-il ? Hélas ! trop souvent absent, absent à l'adoration, absent à la messe quotidienne, plus absent encore à la *communion* !

Mais supposez un instant le contraire ; avec les communions d'hommes plus fréquentes, plus enflammées, tout change bientôt de face ; peu à peu les foules se mettent en mouvement ; elles suivent comme autrefois Jésus-Christ au désert... avides de sa parole, surtout de son pain ; elles se transforment. D'abord, l'état de grâce devient plus commun. On ne verrait plus ces hommes qui n'ont de la vie, que la seule apparence : *nomen habes quod vivas et mortuus es* ; on les sentirait vivants ; la vie, cette vie divine se prouverait de mille manières ; l'enfer reculerait épouvanté et la première victoire serait la victoire sur la Révolution, la satanique révolution ! Notre

France retrouverait bientôt son noble tempérament, son antique noblesse, sa générosité, son admirable bon sens, sa foi chevaleresque !

Ah ! quel fut le prélude de la Révolution française ? Par le jansénisme... les peuples privés de leur pain ; des chrétiens honnêtes, même des âmes pures qui ne *mangent plus* ! L'hérésie a su trouver le secret de rendre la communion inaccessible ; de là un affaiblissement progressif dans les âmes ; le vigoureux tempérament de notre France chrétienne comme épuisé par le jeûne satanique ; l'anémie des âmes, plus mortelle encore que l'anémie des corps ; et comme logique, hélas ! les hommes de 93 !

Aujourd'hui, comment espère-t-on que la Révolution peut finir ? Précisément parce que les âmes recommencent à manger le pain de la vie éternelle. Encore une fois, plus les communions se multiplieront, surtout les communions d'hommes, plus vite la Révolution finira et la France reparaitra à la tête des nations et méritera à nouveau son nom de *fille aînée de l'Eglise*. L'effort qui donnera la victoire, sera la vraie communion se multipliant et pour la fréquence et pour le nombre.

Quelle sera cette victoire ? Ici nous touchons au mystère de l'avenir, au secret de Dieu. Ce que nous voyons peut déjà l'indiquer. Les pressentiments de l'avenir nous sont inspirés par le spectacle des germes de salut que contient le présent. Jamais la coutume de Dieu n'a été de refuser à son Eglise, après la tempête, le calme ; après la bataille, la victoire. Quelle tempête et quelles batailles plus terribles que celles dont nous sommes les témoins ! Nous pouvons donc saluer par avance le triomphe, et un triomphe proportionné à la bataille. L'Eglise se recueille dans cette attente et cette espérance qui fut la consolation de Pie IX, qui est celle de Léon XIII et des plus saintes âmes. Je ne sais quel souffle prophétique répand partout cette espérance. Le triomphe est d'ailleurs l'objet de toutes les prières. Un des plus beaux spectacles aujourd'hui, c'est l'Eglise priant ; or, cette prière de la sainte épouse du Christ, formée dans ses entrailles par le Saint-Esprit lui-même, peut-elle essayer un refus ?

Que verra l'avenir ? Nous ne le savons pas, mais quelle transformation et quelle joie sur la terre, quand la puissance aura été enlevée à Satan et à ses légions infernales, et quand son triste royaume du monde, avec ses mensonges, ses maximes, ses folies, ses scandales, aura été profondément humilié.

Que l'Eglise alors reçoive sa pleine puissance de résurrection et de vie, que les puissances de la terre se courbent avec amour sous son empire; qu'un prince pleinement chrétien, digne de tout hommage par son éclatante sainteté, soit mis à la tête de l'Europe, par la main même de Dieu, soutenu, protégé, gardé par lui ! Je le demande, que ne verrait-on pas alors dans le monde, et quelle ère de magnifiques prospérités, mêmes temporelles, ne remplacerait pas cette ère désastreuse de révolutions et de ruines, ouverte depuis plus de deux siècles, à la honte et au préjudice de l'humanité tout entière !

Et pour cela cependant, il ne faudrait qu'une chose : l'*obéissance* au Christ, établi *roi des nations*, l'amour plein d'enthousiasme pour cet Homme-Dieu, le chef, le gardien, l'honneur, la nourriture et la vie de cette humanité renouvelée ! Mais surtout, par la manducation de la divine Eucharistie et la communion fréquente, il faudrait l'*union très intime* à cette vie divine, si abondamment communiquée.

Eh bien ! voilà les destinées que nous préparerait infailliblement le culte eucharistique pratiqué comme Jésus le désire par les HOMMES de bonne volonté. Travaillons donc de toutes nos forces, à la restauration des mœurs eucharistiques qui conviennent à des chrétiens, à des soldats du Christ, luttant pour l'avenir du monde.

Louis MONDÉSERT, S. J.

UNE NATION SE RELEVANT PAR LE CHRIST-HOSTIE (1)

(Le Congrès Eucharistique de l'Equateur.)

Tandis que la vieille Europe, reniant sa foi et son Dieu court follement vers les abîmes où semblent devoir fatalement s'engloutir toute civilisation, toute société même ; au-delà des mers et des vastes solitudes de l'Amérique, à la cime des Andes, un petit peuple s'est levé, qui proclame la souveraineté sociale du Christ-Hostie et déclare ne vouloir d'autre maître que Lui. Quelles sont les destinées futures de la République de l'Equateur ? C'est le secret de Dieu, mais en comparant l'effrayante décadence des grands empires du vieux

(1) D'après « *la Republica del Sagrado Corazon de Jesús.* » *Crónica del primer congreso eucarístico del Ecuador (Quito).*

monde à la prospérité morale et sociale atteinte en quelques années par ce petit Etat, hier inconnu, les paroles de la Reine des prophètes viennent à la pensée : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.*

Le numéro de juillet de « la République du Sacré-Cœur », revue périodique publiée à Quito, nous dit comment le peuple de l'Equateur vient de fêter son divin souverain, à l'occasion du 2^e Centenaire de l'Institution du Culte du Sacré-Cœur.

Il n'y aurait rien à retrancher de ces pages admirables ; le manque d'espace nous force à la brièveté ; puisse, du moins, ce résumé très succinct, donner une idée des hommages rendus par tout un peuple au Christ-Hostie, son Roi éternel.

Le ciel inspira à Mgr J.-I. Ordonez, archevêque de Quito, la pensée de célébrer, par la réunion d'un congrès eucharistique, le second centenaire du culte d'adoration et d'amour rendu au Sacré-Cœur de Jésus. Le vénéré prélat, encouragé par l'adhésion enthousiaste de tout l'épiscopat de l'Equateur, posa les bases du congrès, forma un comité d'organisation et publia l'invitation à tous d'y participer.

Le congrès choisissait pour patrons le Cœur immaculé de Marie, Saint-Joseph, patron de l'Eglise universelle, et Sainte-Rose de Lima, patronne de l'Amérique, dont le troisième centenaire était le 30 avril de cette année. Les principaux objets du congrès étaient résumés en trois articles :

1^o Rendre au Sacré-Cœur de Jésus, au nom de toute la République, un culte public et social d'amour et de réparation ;

2^o Organiser dans tout l'Etat, la perception des fonds et tous autres travaux devant amener promptement la construction de la basilique du Sacré-Cœur votée par l'assemblée nationale le 29 février 1884 ;

3^o Organiser l'alliance de tous les catholiques contre la franc-maçonnerie et le radicalisme, en mettant en pratique les instructions du Saint-Siège contenues dans les encycliques *Humanum genus*, *Immortale Dei*, et *Quod auctoritate*.

Des comités diocésains, chargés des travaux locaux, furent nommés par le comité central ; il fut décidé que chaque diocèse serait représenté au congrès par huit délégués élus, outre les délégués du clergé et les membres de droit du congrès. A la demande de l'archevêque, cette organi-

sation doit se continuer jusqu'à l'achèvement de la basilique. — Les comités central et diocésains se mirent résolument à l'œuvre, puissamment aidés par les autorités civiles et religieuses.

Le 11 juin commença la neuvaine préparatoire au congrès, avec les prières au Sacré-Cœur spéciales à la République de l'Équateur; l'enthousiasme allait grandissant; hommes et femmes, riches et pauvres, tous s'unissaient dans la même pensée grandiose, et se préparaient à célébrer dignement le centenaire. Rarement Quito a présenté une telle animation.

Le 19 juin, l'ordre du jour suivant est voté sans un mot d'opposition par le Sénat :

- « Le Sénat de la République de l'Équateur,
 « Considérant que la loi du 18 octobre 1873 a consacré la République au
 « Très Saint-Cœur de Jésus, le proclamant son maître et son protecteur;
 « Que le 21 juin de cette année, on célèbre le second centenaire du culte
 « public rendu à ce Cœur divin, qu'il est juste et convenable que les repré-
 « sentants du peuple rendent témoignage de leur foi catholique en une
 « circonstance si solennelle;
 « Emet un vote de reconnaissance et de louanges au Très Saint-Cœur de
 « Jésus, et suspendra ses séances au jour susdit, en témoignage d'adhésion
 « au sentiment populaire. »

La veille de la fête, cinquante mille personnes se pressent, joyeuses et enthousiastes, dans les rues de Quito, généralement tristes et désertes la nuit; les constellations des deux hémisphères brillent de tout leur éclat dans la pureté du ciel équatorial; soudain la ville tout entière s'embrace comme un palais féerique des contes orientaux. Ni le gouvernement ni le clergé n'ont provoqué cette illumination; c'est d'un élan spontané que Quito s'est illuminé avec une splendeur inouïe jusqu'à ce jour. Grands et petits, autorités et peuple, riches et pauvres, tous ont voulu contribuer selon leurs moyens à la grandeur de la fête. Du haut sommet des collines au fond des vallées, la ville dessine en traits de feu ses pittoresques couleurs auxquelles servent de fond les hauts sommets des Andes. Partout l'image du Sacré Cœur alterne avec les lignes de flammes, des feux de bengale s'allument, des ballons élèvent dans les airs les couleurs nationales avec le Sacré-Cœur et des inscriptions telles que : *Gloire au Cœur de Jésus! L'Équateur à son divin protecteur! Vive le Roi immortel des siècles! Fleurisse la République du Sacré Cœur!*

Toutes les provinces se livrent aux mêmes réjouissances, la République entière se prépare à honorer son divin Patron et Protecteur.

De joyeuses salves d'artillerie annoncent à la catholique population de Quito l'aurore du jour mémorable du 21 juin 1886.

Dès l'aube, tandis que les uns, imitant Marthe, s'occupent à décorer les balcons et les portes de leurs demeures, les autres, choisissant comme Marie la meilleure part, s'approchent de la table sainte où la sainte communion est donnée sans interruption depuis l'aurore jusqu'à dix ou onze heures.

A sept heures, la grande nef de la cathédrale est remplie d'hommes de toutes les classes de la société; on y distingue les groupes des membres du congrès eucharistique, de l'association du Sacré-Cœur, de la congrégation de l'Immaculée Conception, de la conférence de St-Vincent-de-Paul, de la Société du Cœur de Jésus, des ouvriers congréganistes de St-Joseph.

Sublime spectacle que celui de tous ces hommes, au nombre de deux mille, environ, se préparant, pieusement recueillis et la tête inclinée, à l'acte le plus solennel de la vie chrétienne. Là, se confondaient au pied de l'autel, hauts dignitaires, savants professeurs, vaillants officiers en grande tenue, avocats, médecins, littérateurs, étudiants, commerçants, agriculteurs, ouvriers, tous se reconnaissent faibles et misérables devant la Majesté de Dieu, mais sachant que, réconfortés par le pain des forts, ils seraient prêts aux rudes travaux du catholicisme militant, jusqu'à répandre leur sang pour la foi.

Dans les nefs latérales, trop étroites pour contenir leur foule énorme se pressaient les femmes et leurs différentes congrégations.

Qui pourrait décrire cette communion réparatrice de milliers de chrétiens empressés à consoler le Cœur de Jésus de tant de sacrilèges, d'outrages et d'indifférences? Les anges qui la contemplaient, abîmés dans une mystérieuse extase, pourraient seuls raconter cette merveille si rare à notre époque incrédule et corrompue : un peuple entier participant au banquet eucharistique.

Cette sublime communion réparatrice nationale ne fut point particulière à Quito; toutes les provinces y prirent part; bien qu'une évaluation précise soit impossible, on peut estimer à quatre-vingt mille le nombre des communions du 21 juin, dans toute la République.

La ville est splendidement décorée. Au milieu du chœur de la cathédrale,

s'élève une belle statue du Sacré-Cœur, en tunique blanche et manteau de pourpre, sur un trône de blancs nuages. Elle est environnée d'anges adorant, brûlant de l'encens ou présentant un cœur, symbole du cœur de tout un peuple. Autour du trône, quatre statues représentent l'Amérique, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, chacune d'elles est éclairée par un rayon de lumière sortant des mains divines ; près de l'Amérique est l'écusson de l'Equateur sur lequel descend un brillant rayon sorti de la plaie ouverte du divin Cœur.

Dans les rues et les places flottent des milliers de bannières nationales, mais aujourd'hui, la piété populaire a spontanément remplacé le soleil des Incas par le soleil des âmes, le Très Saint Cœur de Jésus. Telle est, en effet, la grande invention de la dévotion de Quito en ce beau jour, et c'est surtout le peuple pauvre et travailleur qui semble s'y attacher : au centre du drapeau national apparaît partout l'image du Sacré-Cœur, tantôt brodée luxueusement en soie et en or, tantôt modestement découpée en papier.

Quel rapprochement se présente ici à l'esprit du traducteur français des pieuses annales équatoriennes ? Il y a deux cents ans, Louis XIV, à l'apogée de sa gloire, recevait de l'humble religieuse de Paray l'ordre de mettre le Sacré-Cœur au centre du drapeau aux fleurs de lys ; en récompense de cet hommage, le Christ devait donner à la France la suprématie sur toutes les nations. Louis le Grand refusa avec dédain le secours du Ciel, dont il pensait pouvoir se passer.. Cent ans après, presque jour pour jour, le peuple de Louis XIV glissait dans le sang et la boue, son trône s'écroulait, son descendant mourait sur l'échafaud. Cent ans encore, et, de chute en chute, la grande France en est venue à prévoir sa prochaine disparition du nombre des nations, si le secours d'en haut tarde à venir.

Mais en même temps, au-delà des mers, un petit Etat ignoré recueille les promesses de Paray ; ce n'est plus un roi puissant et victorieux, ce sont les petits et les humbles qui sont choisis pour exécuteurs des volontés du Christ et qui, spontanément, mettent son divin Cœur au centre de leur jeune étendard. Catholiques des deux mondes, saluons avec respect ce drapeau, vierge encore de toute gloire humaine, mais que de grandes destinées attendent ; il est l'héritier naturel de ce glorieux drapeau blanc de la Fille aînée de l'Eglise, étendard disparu à jamais, pour avoir failli un jour à sa mission.

Ce n'est pas seulement sur les drapeaux nationaux que l'image du Sacré-Cœur brille aujourd'hui à Quito. Le seul Roi et Seigneur du peuple équatorien règne sur tous les cœurs, et son image, mille fois répétée, décore toutes les maisons, les plus pauvres comme les plus riches, œuvres des grands artistes ou modestes et naïfs, essais d'apprentis peintres; et comme pour mieux préciser l'objet de cette fête, partout se lisent des inscriptions à la louange du divin Roi, depuis la plus savante, jusqu'au cri populaire et enthousiaste de *Vive le Cœur de Jésus*. Citons quelques-unes de ces inscriptions : *Sacrosancto Christi Regis Cordi Societas Jesu dudum sacra.—Christo supremo sapientiae Magistro Nat. Quit. Gymnas venerabundum.*

Au Cœur Sacré de Jésus, force de ce peuple qui est le sien, la Congrégation des agrégés.

S. C. J. Duci, Præsidio, Regique Reipublicæ cætus optimum lubentissime d.

Peuple heureux qui a choisi le divin Cœur pour maître, ses paroles pour éclairer sa route, son saint amour pour loi.

Au Sacré-Cœur de Jésus, salut et force de la République, la Congrégation d'hommes, reconnaissante.

Puis beaucoup d'autres, rapidement notées au passage : *Vive la République du Cœur de Jésus, espérance et gloire de la patrie.*

Vive Léon XIII !

Vive le Roi des siècles !

Toi seul seras notre Roi !

Que la renommée porte d'un pôle à l'autre pôle le nom de la nation fidèle où règne, aimant, le divin Cœur de Jésus !

A onze heures, les membres du congrès se réunirent dans la grande nef de la cathédrale, dont les bas côtés étaient remplis par la foule. Chacun d'eux portait, comme marque distinctive, une ceinture tricolore et la médaille du Cœur de Jésus.

Étaient présents le légat apostolique, l'archevêque de Quito, les évêques d'Ibarra et de Cuenca, le président de la République, les ministres d'État, la Cour suprême de justice, la Cour des comptes et la haute Cour de Quito, les délégations du Sénat et de la Chambre des députés, des membres du Conseil municipal, le gouverneur de la ville, le ministre résident d'Espagne.

Avant de déclarer le congrès ouvert, Mgr l'archevêque prononce quelques paroles émues et enthousiastes :

« Les peuples, pas plus que les individus, n'ont été abandonnés à leur sort
« par la Providence; ils s'élèvent ou s'abaissent selon qu'ils resserrent ou
« relâchent leurs liens avec Dieu. La vie et la grandeur des peuples dépendent
« de leur foi.

« L'Equateur, humble colonie espagnole, à peine connue de quelques
« navigateurs, lorsqu'elle conquiert son indépendance, perdue dans les cimes
« neigeuses des Andes, restait inerte et sans vie. Mais depuis longtemps,
« personne, dans l'univers chrétien, n'ignore l'existence ni les gloires de
« notre République... la seule puissance qui ait protesté contre l'inique
« usurpation des Etats de l'Eglise, la seule qui se soit officiellement con-
« crée au Cœur de Jésus, la seule qui refuse, jusqu'à présent, d'admettre
« aucune secte condamnée par l'Eglise. Telles sont ses gloires et sa grandeur.

« ... Ce congrès eucharistique, le premier du Nouveau Monde, est le pre-
« mier de l'univers où l'on voit les magistrats suprêmes, les pouvoirs
« publics de la nation et l'Eglise réunis dans un même sentiment de piété et
« de foi... renouvelant leur consécration au T. S. Cœur de Jésus, le recon-
« naissant une fois de plus, publiquement, officiellement et socialement pour
« Maître et Seigneur de nos destinées. »

Suit la distribution de la lettre pastorale de l'archevêque à toute la province ecclésiastique de l'Equateur.

Voici quelques fragments de cet important document :

« Il y a deux siècles que la dévotion au Sacré-Cœur est établie dans sa
« forme actuelle.... La dévotion au Sacré-Cœur est une nouvelle manière
« d'appliquer les fruits de la Rédemption aux nécessités de notre époque.
« Le monde se meurt, faute de charité. En cette dévotion, c'est l'amour
« éternel qui s'offre à notre adoration. Le monde se meurt, par l'égoïsme,
« qui a éteint en lui l'ardeur vers les choses célestes, l'amour de la croix et
« du sacrifice; cette dévotion est toute-puissante pour élever nos désirs vers
« le ciel, pour nous faire aimer la croix sanglante de notre Rédempteur,
« pour éteindre la concupiscence.

« La croix du calvaire est la même qui surmonte aujourd'hui le cœur
« aimant d'un Dieu : cette croix qui a sauvé le monde jusqu'ici, le sauvera

« encore dans l'avenir. Tous les maux de notre époque trouvent leurs
 « remède dans la dévotion au Sacré-Cœur, c'est à elle que doivent demander
 « le salut les individus et les sociétés, les familles et les gouvernements, les
 « peuples et les rois, l'Église et l'État.

« ... La société civile est à l'état de cadavre ; pour se sauver, les gouverne-
 « ments devront déposer ce cadavre sur la tombe du Christ ; ils le feront,
 « car il n'est pas d'autre moyen de salut, et alors la société ressuscitera...

« Comme au temps de Pilate, les faux sages réclament la mort du Christ,
 « dans les sciences, les arts, les lois, les familles et les peuples ; ils ne laissent
 « à notre Rédempteur que son sépulcre eucharistique..... Mais, ô prodige !
 « ce mort est la seule espérance de l'humanité, le seul remède qui puisse
 « rendre la vie à cette société morte, qui commence à donner des signes de
 « putréfaction.

« L'Équateur offre la preuve la plus éclatante de la vérité des révélations
 « de Paray-le-Monial. Il a recueilli, en effet, tous les fruits promis à la
 « B^{se} Marguerite-Marie pour cette dévotion. Que serait devenue notre patrie,
 « continuellement menacée de si grands périls, sans le secours manifeste du
 « Tout-Puissant ? Il nous appartient donc à nous, surtout, de célébrer
 « l'établissement du culte du Sacré-Cœur. Le culte le plus agréable à ce
 « divin Cœur est celui qui l'honore dans l'Eucharistie... Approchons donc
 « du tabernacle nos cités et nos familles, nos universités et collèges, et notre
 « République tout entière, elle se relèvera rajeunie, terrible comme un lion,
 « pour combattre le monde impie et les puissances infernales...

« MM. les députés, votre mission s'agrandit, vous avez à travailler pour
 « que la République se vivifie dans l'esprit chrétien ; électeurs catholiques,
 « vous avez à donner l'exemple aux députés que vous avez élus comme
 « représentants de vos sentiments.

« Puissions-nous, en fermant les yeux, voir cette République devenue la
 « vraie République du Sacré-Cœur ; puissions-nous vous voir tous unis dans
 « la même charité, et devenus *un*, comme le sont le Père, le Fils et le
 « Saint-Esprit au nom desquels nous vous donnons notre bénédiction pater-
 « nelle. »

L'espace nous manque pour résumer, même rapidement, tous les actes du

Congrès ; nous ne pouvons cependant résister au désir de citer quelques mots du magnifique discours de M. J.-L. Mera, député au Congrès :

« Quelle est, entre toutes les nations modernes, celle qui a choisi la
« meilleure part ? L'Equateur, notre République, notre chère patrie. C'est
« elle qui s'est prosternée aux pieds de Jésus-Christ et lui a dit : Tu seras
« mon seul Dieu, mon espérance, ma force, mon progrès, ma civilisation et
« ma gloire ! Je te serai fidèle et je me consacre à ton divin Cœur pour que
« tu ne m'abandonnes pas et que je puisse accomplir mon destin social
« suivant tes saintes lois et conformément à ta volonté souveraine, d'où
« dépendent la grandeur et la prospérité des nations !

« ... Oh ma patrie ! tu as choisi la meilleure part, et Dieu l'a mise en
« ta possession ! Le Cœur de Jésus est à toi et tu es au Cœur de Jésus, et
« jamais tu ne seras privée de cet ineffable trésor ! Dieu ne te retirera pas
« ses prodiges et ne repliera pas le manteau qu'il a étendu sur ta tête pour te
« défendre contre les ennemis acharnés à ta perte, contre des ennemis décidés
« à t'arracher au Cœur de Jésus pour te mettre dans les fers de Satan ! Oh
« patrie, c'est à toi, après Dieu, à qui j'ai consacré toutes les affections de
« mon cœur, toutes les forces, hélas ! débiles de mon intelligence. Sois bénie
« parce que tu es catholique, parce qu'au milieu des tempêtes sataniques
« qui ébranlent aujourd'hui le monde moral, tu t'es vaillamment montrée
« fille de l'Eglise et esclave de la Croix ! C'est pourquoi des jours de puis-
« sance, de bonheur et de gloire te sont réservés. Ma patrie ! sois bénie
« mille fois ! »

Cette page résume admirablement le sentiment qui anime le peuple équatorien tout entier, qui se fait jour dans les discours du Congrès comme dans les réjouissances populaires de la rue. Quand une nation n'a qu'un seul cœur, et que ce cœur est tout entier au Christ et à la patrie, l'avenir lui appartient, et le salut social du monde est peut-être entre ses mains.

Baron Léon DE MARICOURT,

Secrétaire général de la Société du Règne.

PRÉPARONS L'AVENIR

(*Les préparatifs et l'action au Centre de Paray.*)

I

NOTRE ŒUVRE DEMANDE DU TEMPS ET DES PRÉPARATIFS

Vers l'an 1860, Monseigneur Pie écrivait à M. Foisset, l'un des tenants de l'école catholique libérale d'alors : « Si la France doit redevenir sociale-ment chrétienne, il lui faudra un siècle et au-delà, pour désinfecter son vêtement, jour par jour, de la vermine révolutionnaire qui l'a envahi ; mais notre devoir n'en est pas moins d'y travailler jusqu'à notre dernier souffle. »

En se vouant à la reconstitution chrétienne de la société, dans une sphère et par des moyens qui lui sont propres, LA FÉDÉRATION DU SACRÉ-CŒUR, ne s'est pas fait la moindre illusion sur la grandeur de la tâche, ni sur le temps nécessaire pour aboutir.

Qu'il y faille plusieurs générations d'hommes, c'est possible, elle s'y attend, et, dès le début, elle a pris ses mesures en conséquence.

Nous ne sommes point de ceux qui attendent un coup miraculeux de Providence qui finira tout, et après lequel les conservateurs pourront se livrer sans inquiétude à leurs plaisirs ou à leurs dévotions, suivant le goût de chacun. Nous croyons que si ce grand coup tant attendu éclatait demain, la Révolution recommencerait après-demain, sous quelle forme, nous ne le savons pas, mais probablement sous une forme plus dangereuse qu'aujourd'hui.

C'est que le mal est dans les idées comme dans les passions de nos contemporains, encore plus que dans nos institutions ; c'est que nous-mêmes en sommes envahis ; c'est que l'esprit chrétien a considérablement baissé parmi les chrétiens.

Depuis des siècles, les idées en matière sociale, tendent à devenir de moins en moins chrétiennes, et cela même dans l'intelligence des catholiques.

Or, on ne peut espérer une complète reconstitution sociale dans les faits, qu'après l'avoir opérée dans les mœurs, et on ne peut l'opérer dans les mœurs qu'après l'avoir opérée dans les idées.

Quoique ces trois reconstitutions puissent en certains points suivre une marche parallèle, cependant, dans l'ensemble, elles s'engendrent logiquement l'une de l'autre, et c'est perdre son temps que de travailler sans tenir compte d'une filiation qui s'impose par la force des choses.

Nous savons que provisoirement, il faudra souvent temporiser et vivre d'expédients, mais enfin, pour que la reconstitution aboutisse, il faut que dans le fond et en substance, elle suive l'ordre indiqué : c'est une loi nécessaire. Les institutions ne subsistent que par les mœurs, et les mœurs n'ont de solidité que par les idées, bien que les institutions influent considérablement sur les mœurs, et toutes les deux sur les idées.

On le voit donc, notre œuvre n'a pas uniquement pour but de pourvoir aux nécessités du lendemain ou de sortir vaille que vaille de la crise présente ; elle se doit surtout de préparer l'avenir et de le préparer de loin ! Oui, pour faire besogne qui dure, nous sommes convaincus qu'il faudrait retourner les idées du siècle et les amener aux antipodes de ce qu'elles sont, puisque actuellement les idées sociales en matière religieuse sont arrivées par degrés à l'antipode de la vérité.

Mais comment nous y prendre ?

Nous adresser d'abord aux masses ? Entreprise insensée ; autant vaudrait écrire sur le sable, ou sculpter les flots. Non, il faut, qu'on nous passe l'expression, il faut suivre la filière. C'est qu'il y a une hiérarchie dans les intelligences, qu'on ne peut méconnaître impunément. L'opinion des masses n'est solidement acquise qu'à condition de reposer sur l'opinion des esprits moyens, et ceux-ci ne sont fixés que par les esprits supérieurs.

Sans doute, pour produire un courant dominant, on ne gagne pas d'abord tous les esprits supérieurs, puis tous les esprits moyens, puis toutes les masses ; l'humanité sera toujours partagée en courants contraires. Mais quelques esprits supérieurs ébranlent une quantité proportionnée d'esprits moyens et par eux quelques masses. La fermentation de ces masses produit des vulgarisateurs puissants, qui, à leur tour, soutenus par le nombre, s'imposent à l'attention universelle et font rebondir l'idée qu'ils représentent jusque dans

les hiérarchies supérieures, mais après l'avoir armée d'un maximum de force conquérante.

C'est plus ou moins en suivant ces phases diverses que se produisent tous les grands ébranlements intellectuels. Leurs commencements sont obscurs, dédaignés, souvent inaperçus : après un certain nombre de phases, leurs progrès sont irrésistibles.

Voilà donc la marche nécessaire d'une reconstitution des idées sociales chrétiennes. Gagner par l'évidence des démonstrations, un petit nombre de bons esprits et par eux, de degrés en degrés arriver aux masses ; puis, des masses remonter l'échelle, pour tout ébranler.

Or, ceci demandera à notre Œuvre du temps, beaucoup de temps.

Du temps, si nous considérons le travail à réaliser pour mettre nos démonstrations dans la lumière qui les rendra irrésistibles. Du temps, si nous considérons les résistances et surtout les ignorances formidables que nous trouverons dans l'esprit public.

Du temps et des préparations, car, travaillant à retourner le cours des idées sociales dans les plus hautes sphères, nous sommes obligés de nous munir amplement de tout ce qui donne accès, autorité, crédit dans le milieu spécial auquel nous nous adressons.

Ce qui serait superflu pour un autre auditoire est rigoureusement nécessaire et quelquefois insuffisant pour celui que nous voulons atteindre. Ainsi, nous devons nous entourer de tout l'appareil scientifique en cours aujourd'hui, et parler au siècle la langue du siècle, pour le détromper.

D'autre part, comme nous ne pourrions arriver aux extrémités de ce public que nous visons, sans passer par tous les degrés du public catholique, il s'ensuit que, devant satisfaire les auditoires les plus opposés, nous aurons à répondre aux exigences les plus contradictoires.

Parmi les catholiques, les théologiens, et parmi les théologiens, les contemplatifs sont la moelle intellectuelle du premier public que nous ayons à contenter.

En même temps, il est nécessaire au but d'avoir réponse à toutes les objections des sociologues modernes qui n'ont pas un parti pris irrémédiable d'hostilité contre Dieu et le christianisme. Cela ne suffit pas. Il faut leur fermer la bouche, il faut les convaincre, il faut les persuader.

Or, les méthodes en cours parmi les catholiques adonnés aux sciences sacrées, et les méthodes purement modernes, sont si diamétralement opposées, que presque jamais les théologiens et les savants ne voient les mêmes choses sous le même biais. Ils parlent si peu la même langue que quelquefois ils croient se contredire, tout en énonçant les mêmes idées.

Voilà un léger échantillon des difficultés qui nous attendent ; mais celles-là seules, si on veut bien les considérer, suffiront pour calmer les impatiences de ceux de nos amis qui ne comprennent rien à la lenteur de notre marche ni à la longueur de nos préparatifs.

Ils savent, d'ailleurs, que nous ne pouvons faire l'histoire du Christ social, base de toutes nos démonstrations, sans faire l'histoire de la Chrétienté, et cela sur les documents et les monuments, ce qui nous entraîne à des recherches infinies.

Qu'ils y songent : il est dans la nature même de notre œuvre de chercher la durée, et ce qui dure s'élabore lentement.

Ils comprendront dès lors, pourquoi, malgré toutes les sollicitations, nous nous obstinons dans le dessein que nous avons toujours eu de prolonger la période des préliminaires et des préparatifs jusqu'en 1889. A cette date seulement notre œuvre inaugurerait son organisation définitive.

II

POURQUOI DATER DE 1889 NOTRE ORGANISATION DÉFINITIVE

Dans cette période préliminaire qui partait de 1883 pour aboutir à 1889, nous nous sommes proposé une double tâche. 1^o *Sonder* le terrain ; 2^o le *préparer*. Pour sonder le terrain nous avons posé devant le public ces deux termes en face l'un de l'autre : RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST et EUCHARISTIE, demandant aux échos fidèles de l'opinion contemporaine dans les deux mondes ce qu'on pensait du rapport de ces deux termes. Sur ce sujet, nous avons ouvert notre Revue à toutes les communications qui ont voulu se produire.

Parallèlement, non plus en public, mais dans le secret de nos travaux particuliers, nous avons fait une autre enquête, sommaire sans doute, mais assez complète pour être concluante, sur ce que les siècles de foi pensaient du problème que nous soumettions à nos contemporains. Nous avons comparé les

résultats de la double enquête, et le terrain suffisamment sondé, nous n'avons plus attendu pour commencer à le *préparer* qu'un signal décisif.

Ce signal, l'épiscopat suisse nous l'a donné par le serment de Fribourg. Bientôt après, l'Encyclique *Immortale Dei* achevait de vaincre toutes nos hésitations, en éclairant notre route.

Ainsi, au moment précis qui marquait le milieu de son cours, notre période préliminaire inaugurerait sa seconde et dernière phase avec l'année 1886, et cela par suite d'événements providentiels.

Nous avons donc, dès cette année, cherché à tout préparer directement pour la campagne que nous ouvrirons définitivement en 1889.

Quoique nous eussions jugé dès 1883, à l'époque où les circonstances nous amenaient à commencer, que six ans n'étaient pas de trop pour étudier la situation, mûrir et élaborer nos plans et notre organisation, établir solidement la base et les principes de nos opérations, recueillir nos premiers matériaux, former notre outillage, prendre la position qu'il nous fallait sur le terrain des œuvres catholiques, recueillir enfin assez d'adhérents pour avoir, au moment opportun, un noyau autour duquel se grouperait le public que nous viserons d'abord directement : pourtant d'autres raisons nous amenaient à choisir 1889, comme notre point de départ définitif.

La fameuse date de 1789, a consommé la longue série d'usurpations qui avaient pour but secret d'éliminer Jésus-Christ, celui qu'on appelait alors l'Infâme, de la vie publique des nations. Digne prélude d'un siècle qui devait s'éteindre dans les insanités de l'athéisme social. On chasse Dieu dans la mesure où l'on chasse Jésus-Christ. A la primitive constitution, invoquant le Christ, dont le cœur aime les Francs, on opposa une déclaration de principes, d'où le Christ était banni, pour être remplacé par je ne sais quel Etre suprême (1).

(1) L'Etre suprême des chefs francs-maçons, qui menaient tout ce mouvement, n'est-ce pas Satan qu'ils mettent au-dessus de tout ? N'est-ce point là ce fameux architecte de l'Univers dont ils voudraient faire le grand et suprême constructeur de l'avenir.

L'apostat Grégoire, demanda qu'on invoquât Dieu dans le préambule de cette fameuse déclaration de droits, qui devait au dire prophétique de ses auteurs, inaugurer une ère nouvelle pour l'humanité tout entière. On répondit en invoquant l'Etre suprême. Infernale équivoque bien digne de commencer cette déclaration, série d'équivoques prestigieuses qui ont fait chanceler le dix-neuvième siècle, dans un délire que la postérité aura peine à comprendre, lorsqu'elle comparera les promesses aux résultats.

Eh bien, après avoir pris tout notre temps pour les travaux préliminaires d'une vaste construction, nous choisissons 1889, pour poser la première pierre d'une œuvre dont l'unique but est de ramener Jésus-Christ à sa place dans la constitution sociale, mais Jésus-Christ tel quel, Jésus-Christ intégral, le vrai Jésus-Christ, Jésus-Christ immolé; car, les Sociétés chrétiennes n'en ont jamais connu d'autre.

Qui aura vraiment l'esprit de l'œuvre sera prêt à remuer ciel et terre, à mourir même plutôt que de reculer devant les difficultés de l'entreprise.

Les Maçons ont mis des siècles à démolir; fallût-il des siècles pour rebâtir, nous espérons que nos successeurs ne faibliront pas. Dieu le veut, nous le voulons, nous arriverons.

Notre œuvre datera de 1889 pour un autre motif, peut-être encore plus important à notre point de vue. C'est que nous l'avons toujours conçue comme devant être avant tout une réponse aux révélations sociales du Sacré-Cœur en 1689, révélations par lesquelles il demandait à Louis XIV et aux autres souverains de l'époque, la restauration de son Règne eucharistique, sous de nouveaux emblèmes.

Le souverain pouvoir, légalement et en fait, a passé des mains du grand Roi et de ses collègues, aux mains du suffrage universel, lequel est gouverné par l'opinion. L'opinion, à son tour, est gouvernée par les meneurs qui veulent s'en emparer. Jusqu'ici les Francs-Maçons, à peu près seuls, ont sérieusement voulu.

Or, un des buts de notre Œuvre est de décider les catholiques à vouloir s'emparer à leur tour de cette dictature morale que la légalité offre aux plus entreprenants.

Nous voulons appeler les chrétiens qui ont du cœur à conquérir la société pour son vrai Roi, pour Jésus-Christ, qui seul peut la rendre heureuse. Nous leur demanderons de consacrer pratiquement au Sacré-Cœur toute l'influence sociale qu'ils ont déjà, toute celle qu'ils acquerront, et d'en acquérir le plus possible. Dans ce but définitif, nous démontrerons que les énergies sociales de l'Eucharistie, telles que les a révélées le Cœur du Christ, sont nécessaires et suffisantes à l'Œuvre de reconstitution, pourvu qu'on sache et qu'on veuille les exploiter. L'histoire surtout fera les frais de cette démonstration.

On comprend dès lors que l'Œuvre se résumant tout entière dans la réalisation du programme social de 1689 (1) elle choisisse comme point de départ un centenaire qui lui rappelle tout son but et toute sa raison d'être.

III

NOS PRÉPARATIFS CETTE ANNÉE

Comment, dès cette année, nous avons commencé à préparer le terrain pour entrer en campagne à l'époque de ce centenaire si diversement fameux, il est assez inutile de le raconter en détail. Il nous suffira de dire que nous avons nettement déterminé notre sphère d'action, arrêté les bases de notre organisation définitive, tracé le plan général de nos travaux et, enfin, vérifié nos bases dogmatiques et historiques.

D'abord il a été décidé que nous nous renfermerions strictement et exclusivement dans le point de vue social. Citoyens et catholiques, c'est en citoyens que nous travaillerons et que nous parlerons, tout en nous conformant rigoureusement aux plus scrupuleuses délicatesses de l'orthodoxie catholique. Fils dévoués de l'Eglise, nous ne nous présentons point dans notre Œuvre comme les champions de la société spirituelle, mais comme les champions de la société civile en détresse.

Ce n'est pas précisément au nom des intérêts spirituels que nous réclamons le Règne eucharistique des âmes, mais au nom du bonheur temporel des sociétés. Notre point de départ, ce sont les exigences de la vie sociale. Sujets soumis du Christ dans toutes les sphères de sa domination, c'est le Roi des sociétés que nous acclamons en lui, que nous appelons au secours de nos patries respectives, et que nous voulons faire traiter en fondateur et en bienfaiteur par les nations qui le méconnaissent.

(1) Qu'on ne s'étonne pas de nous entendre dire que les révélations de 1689 renferment un programme social. Sans doute, Notre-Seigneur ne demandait alors à la société que d'arborer des symboles nouveaux, mais ces symboles cachaient une réalité profonde. C'était cette réalité que Notre-Seigneur demandait surtout sous le voile des symboles. La déclaration des droits du Sacré-Cœur aurait rendu inutile toute déclaration des droits de l'homme. Les principes de 1689 n'auraient laissé aucun prétexte aux principes ou plutôt aux équivoques de 1789.

En face de la conjuration internationale qui détruit toutes les patries les unes par les autres, nous appelons toutes les patries à se serrer autour du Christ-Hostie qui les a formées et qui a fait leur grandeur, pour que sous son égide, elles se sauvent les unes par les autres. Dans chaque pays la question nationale aujourd'hui se rattache à la question sociale, et la question sociale, nous le disons hardiment, c'est la question du Christ-Hostie.

Notre sphère d'action nettement déterminée, nous avons aussi, cette année, arrêté les bases de notre organisation. Nous avons pensé réaliser une économie considérable de temps et de force, en décentralisant et en admettant le système fédératif. Chaque Société qui se formera en vue de notre but et réclamera le concours du centre, gardera son autonomie. Elle pourra se charger des travaux qui lui plairont.

Notre seul lien sera le but commun et les sentiments de bienveillance réciproque qui nous porteront à nous aider mutuellement et à nous communiquer le résultat de nos travaux. D'ailleurs, pourvu que ces sociétés locales adhèrent au but du centre, elle sont parfaitement libres de choisir les moyens partiels pour l'atteindre, ou même d'adopter un cadre plus vaste que le nôtre. Dans plus d'un endroit, on donnera un élan énergique stimulant aux recherches eucharistiques, en ajoutant d'autres buts au but social.

Le plan très général de nos travaux ultérieurs est tout tracé. A l'aide des recherches qui se feront par les Sociétés des Fastes eucharistiques dans l'univers entier, le centre se mettra en état de bâtir au règne social du Christ-Hostie un monument qui, s'imposant à la science profane autant qu'à la science sacrée, aura, par le fait, des résultats impérissables.

Cet ouvrage monumental pourrait s'intituler *Fastes Eucharistiques*. Tous les titres de gloire du Christ-Hostie sur le terrain social y seraient résumés en style lapidaire dans des inscriptions capables d'ornez les monuments publics. Chacun des titres de gloire résumés dans ces inscriptions vraiment fastiques serait développé, expliqué et largement prouvé dans une sorte de discours ou commentaire publié à la suite de l'inscription correspondante. Lorsqu'il en serait besoin, des notes, des éclaircissements, des dissertations, sur des points accessoires, obscurs ou controversés, complèteraient le commentaire qui se trouverait, par cette disposition, déchargé de tout ce qui pourrait alourdir sa marche, obscurcir son enchaînement logique ou gêner

son développement littéraire. Une telle combinaison permettrait aussi de compléter indéfiniment, et même de rectifier et de corriger l'ouvrage, sans altérer son plan, là où par suite de découvertes nouvelles, des retouches deviendraient opportunes. Nous pourrions donc avoir nos tables de retouches *Retractationes*, où les points qui en auraient besoin seraient *retraités*, suivant l'exemple que nous en a laissé saint Augustin. Ces tables constitueraient un guide commode pour orienter le lecteur dans l'étude des suppléments.

Les divisions de l'ouvrage épuiserait tous les aspects de la matière sociale. Nations, provinces, groupements sociaux, depuis ceux des nations jusqu'à ceux des individus ; branches variées de l'activité sociale, etc., etc., rien ne serait omis. Des introductions particulières, avant chaque grande divisions donneraient les points de vue d'ensemble.

Comprend-on la mine inépuisable qu'un tel ouvrage fournirait aux vulgarisateurs qui voudraient y puiser soit à un point de vue, soit à un autre ? Comprend-on l'arsenal formidable et toujours ouvert, fourni à l'apolégétique sociale ou même religieuse ?

La matière étant, à l'heure actuelle, absolument inexplorée, il serait impossible aux chefs du mouvement intellectuel d'ignorer un pareil ouvrage, dès qu'il sera construit, sous peine de n'être pas au courant des récentes découvertes, ou d'être pris en flagrant délit d'ignorance sur des points désormais acquis à la science et à l'histoire.

D'ailleurs, des sociétés répandues dans le monde entier seraient intéressées à vulgariser l'ouvrage qu'elles auraient contribué à bâtir, qu'elles contribueraient à compléter.

Bien plus, les sociétés des Fastes doivent non seulement rechercher, coordonner, publier les titres de gloire de l'Eucharistie ; elles ont aussi pour but de les vulgariser et de les utiliser. Ainsi la conspiration du silence est rendue impossible, pour le moment opportun où il faudra élever la voix.

Quant à l'attaque, le monument devra être bâti de manière à la défier et à faire en sorte que si elle se produit, elle concoure au triomphe de la vérité.

Le recueil de toutes ces inscriptions contiendra, comme dans un abrégé substantiel, toute l'histoire sociale de l'Eucharistie, et fournira des thèmes variés aux beaux-arts, poésie, musique, sculpture, peinture, etc. C'est ainsi,

qu'imposant par sa masse, notre monument pourra devenir populaire par ses réductions et par les œuvres qu'il inspirera.

Un tel édifice a besoin d'un vestibule proportionné. Il lui faut comme une introduction monumentale. Cette introduction paraîtra par fascicules somptueusement illustrés, à partir de 1889. Nous espérons y mettre la dernière main pour le prochain centenaire de l'Incarnation. Les volumes des Fastes eucharistiques se succéderont dans le courant du siècle suivant qui sera couronné par le grand millénaire. Puisse la célébration de ce millénaire être digne du Roi Immortel des siècles !

Voilà, dira-t-on, des prévisions bien lointaines, et pourtant nous sommes sous le coup de nécessités urgentes. A cela nous pouvons répondre que chaque œuvre a sa tâche propre. La nôtre se donne pour mission de préparer l'avenir, elle vise plus à la durée des résultats qu'à leur promptitude. Ce n'est pourtant pas une raison pour qu'elle oublie les conditions du présent : elle s'en occupe, et ce n'est pas sans fruits. Avant d'en dire quelque chose, il nous reste à apprendre à nos amis que l'année 1886 a été encore spécialement consacrée à vérifier nos bases dogmatiques et historiques, pour assurer une solidité inébranlable à nos futures constructions.

Le labeur n'a pas été léger ; mais, de diverses nations, Dieu nous a envoyé des théologiens d'une rare sûreté de doctrine et des savants d'une haute compétence qui, ayant examiné nos preuves à fond, nous ont donné les encouragements les plus rassurants.

Bien que nous nous contentions de former une école historique envisageant les faits au point de vue social, nous avons besoin avant tout d'établir notre édifice sur une solide théologie. Ces fondations ne sont pas l'œuvre même ; elles sont nécessaires à l'Œuvre. L'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre nous ont offert des groupes de théologiens très sérieux, chargés de répondre à nos questions, et d'examiner jusque dans ses moindres nuances la doctrine jaillissant des monuments et des faits que nous nous chargeons d'exhumer, de comparer, d'interpréter. Naturellement, nous sommes allés chercher ces théologiens dans les écoles les plus connues pour leur inviolable attachement aux doctrines romaines, et leur orthodoxie éprouvée.

Si quelqu'un s'étonne de ce luxe de précautions, qu'il considère combien sont inexplorés les champs de l'histoire et de la sociologie que nous avons

à parcourir, combien peu systématisées jusqu'ici les questions théologiques correspondantes. Nous mettons au-dessus de tout l'absolue pureté de la foi, et pour la garantir toujours, nous aimons mieux prendre dix précautions surperflues que d'en omettre une nécessaire.

Que les hardis ne s'étonnent donc point de notre timidité, ni les prudents de notre hardiesse. Nous dirons aux premiers que notre audace même rend nécessaires nos précautions; aux seconds, que nos précautions légitiment notre audace et la rendent inoffensive.

IV

QUELQUES RÉSULTATS ACTUELS

Ce que nous faisons pour préparer l'avenir, se tourne au bien du présent, comme nous le montre l'expérience quotidienne.

D'abord notre système fédératif, dont nous n'avons montré qu'un aspect, étend actuellement au loin notre action. C'est que le jeu de la fédération a comme une double sphère, ce que nous pourrions appeler sa sphère intérieure et sa sphère extérieure. La sphère extérieure comprend les œuvres nées ou à naître en dehors du centre, mais qui veulent contracter avec nous une échange de bons services, pour travailler directement ou indirectement à la reconstitution chrétienne de la société.

Pour que ces œuvres extérieures entrent dans la fédération, il n'est nullement besoin et il ne sera jamais besoin d'un lien apparent et officiel. Il suffit que les chefs d'une œuvre ainsi fédérée consentent à l'échange réciproque de bons services dont nous avons parlé, ou bien qu'ils se prêtent à une entente avec nous pour une action commune en certains cas. Cette entente peut être purement confidentielle. Nous ne cherchons pas le bruit, mais le fruit.

C'est ainsi que, sans aucun acte officiel, nous avons entretenu dès cette année des relations fécondes avec plusieurs grandes œuvres sociales qui ont fait bien des pas en avant, dans le sens eucharistique. A leur tour, des œuvres de prière et de sainteté nous ont prêté un appui consolant qui mérite toute notre reconnaissance. Nous espérons bien que leur accord avec nous a été et sera fructueux pour elles-mêmes.

Nos associés nous permettront de ne pas trop insister sur ce sujet. Ils se rappelleront que le bien ne fait pas de bruit, et que le bruit ne fait pas de bien. Souvent même le bruit du bien fait du mal, surtout quand il s'agit de certaines bonnes œuvres d'une nature plus délicate. Il suffira donc à nos amis de savoir que, cette année même, leur œuvre, grâce à ses alliances, a produit des résultats actuels d'une portée considérable.

Nous sommes moins liés par la discrétion, quand il s'agit de la sphère intérieure de notre activité. Là, en vertu même de notre système fédératif, il est impossible de travailler sérieusement pour l'avenir, sans produire beaucoup pour le présent.

Nous ne pouvons, dans tant de nations, lancer nos sociétés des Fastes à la recherche des documents et des monuments, sans produire un grand mouvement d'études eucharistiques qui dépasse de beaucoup le but d'études historico-sociales que nous poursuivons.

Combien de prêtres éminents, de grands catholiques nous ont rendu le témoignage que nos travaux leur ont rendu d'importants services, au point de vue de la théologie, de la prédication, des œuvres de zèle.

En restaurant le culte social du Christ-Hostie, par le fait, on donne un vigoureux élan à la piété eucharistique individuelle, surtout parmi les hommes. Les hommes généreux de notre époque pris ainsi entre leurs convictions religieuses et leurs convictions sociales les poussant également à la table sainte, ne résisteront par longtemps. Ce que d'autres leur demandent au nom de leurs intérêts spirituels, nous le demandons au nom du patriotisme et de l'humanité.

Ce n'est pas assez. Nous faisons des conquêtes jusque sur le terrain de l'incrédulité. Tous nos travaux aboutissent à la démonstration neuve, éclatante, irrésistible de la présence réelle et, par conséquent, du catholicisme. Bien plus, il sera prouvé jusqu'à l'évidence que l'Eucharistie ne produit ses grands et éclatants effets que confiée aux mains de l'Eglise romaine, à l'exclusion des communions schismatiques; il sera prouvé que de même que l'Eglise ne travaille que pour Jésus-Christ, Jésus-Christ à son tour ne travaille que pour l'Eglise, sur le terrain social comme sur les autres. Tout le bonheur temporel que le Roi eucharistique procure aux sociétés qui lui rendent hommage, tourne au bonheur éternel des âmes par l'Eglise.

Quelle consolation que de pouvoir rendre ce témoignage à notre patrie spirituelle au moment où elle est le point de mire de toutes les attaques, au moment où le dévouement passionné à sa cause doit être le caractère distinctif de tout catholique qui a du cœur !

Ce n'est pas un des moindre dédommagements de nos soucis et de nos travaux que de voir des incrédules sortir de la visite de nos galeries, pour se jeter aux pieds de l'Eglise en disant : j'ai vu, je crois.

Si la simple inspection d'un commencement de Musée peut produire des conversions aussi étonnantes parmi des incrédules intelligents et de bonne foi ; que ne doit-on pas se promettre de tant de démonstrations éclatantes qui se préparent ? Non ce ne sera pas en vain que le plus incompréhensible de nos dogmes sera hautement et perpétuellement affirmé et prouvé sur tous les terrains de l'activité moderne.

Et n'est-ce rien que de rattacher autour de la personne du Roi Jésus-Christ, vivant au milieu de nous, tous les efforts des hommes de bonne volonté ? N'est-ce rien que de leur rappeler constamment par toutes les voix profanes et sacrées quels flots intarissables de dévouement ils peuvent puiser dans le Christ-Hostie, quelles ressources de puissance infinie il offre à ceux qui consentent à l'exploiter ?

Voilà bien des résultats présents, et tous les jours nous les touchons du doigt. Pour les produire, notre Œuvre n'a pas même besoin d'être complètement formulée et organisée ; elle les a rencontrés dès ses débuts ; et jusque dans ses premiers tâtonnements, sa main recueillait déjà des gerbes d'épis aussitôt mûrs que semés.

Mais grâce à Dieu, ce qui aurait pu l'affermir dans une précipitation téméraire lui a donné la sagesse et la patience. Ce qu'elle recueille déjà l'encourage à attendre les résultats que le temps seul peut faire mûrir. Parce qu'elle obtient dans sa période de formation, elle juge de ce qu'elle pourra obtenir dès qu'elle sera formulée, organisée, outillée.

D'ailleurs, l'idée dont nous sommes les soldats gagne tous les jours du terrain. Cette année surtout, d'après les rapports qui nous viennent de différentes nations, elle a fait un progrès surprenant. Nous le constatons déjà l'an dernier à pareille place et à pareille époque, il y a actuellement parmi les catholiques militants deux courants qui grossissent chacun tous les jours,

qui se sont réunis déjà plusieurs fois et qui finiront par n'en faire qu'un : le premier entraîne les âmes d'élite vers l'Eucharistie, l'autre entraîne les esprits sérieux vers le Règne social de Jésus-Christ.

Les merveilles inespérées du Jubilé de Lyon, l'étonnante prospérité des œuvres eucharistiques, la sensation profonde produite par le congrès de Toulouse, et tant d'autres indices montrent combien grossit le flot de la piété eucharistique.

D'autre part, les thèses sur la souveraineté sociale de Jésus-Christ ne s'étaient jamais affirmées avec une telle hardiesse, un tel éclat ni un tel succès. Pour ne parler que de la France, quel succès sérieux et solide n'ont pas obtenu et la biographie magistrale, où ressuscite le cardinal Pie apparaissant toujours comme le docteur du Règne social de Jésus-Christ, et le beau livre où ressuscite aussi Jeanne d'Arc se révélant enfin comme l'apôtre et la martyre du même dogme ?

Fait autrement significatif !

Avec quels applaudissements unanimes dans tout le camp catholique n'a-t-on pas accueilli le grand acte de Léon XIII brisant tous les faux dieux du monde moderne pour leur substituer le seul vrai Dieu et le seul vrai Roi Jésus-Christ ? Quel apaisement ! Quelle soumission ! Quel triomphe inespéré !

Que n'a-t-on pas dit des victoires morales que la Papauté vient de remporter en ces derniers temps ? On a vu le monde inquiet, chancelant sur sa base, se tourner vers le vicaire du Christ, on a vu le Pape allemand et le Pape russe se faire les porte-voix du Pontife romain et propager ses enseignements sociaux ; on a vu l'hérétique tout-puissant et victorieux s'incliner devant Léon XIII pour lui demander le droit.

N'y a-t-il pas dans les esprits supérieurs de tous les camps comme un pressentiment que le Règne social de Jésus-Christ sera, par le Pape et par l'Eglise, la seule force capable de pondérer la société déséquilibrée dans les voies nouvelles où elle s'engage ?

Ces deux courants : courant social, courant eucharistique, se cherchent instinctivement et parfois se rencontrent. Ils n'ont pas encore trouvé le lit régulier où ils pourront rouler ensemble leurs eaux mêlées, mais dès qu'ils l'auront rencontré, on verra à travers le monde moderne se former un fleuve nouveau, qui sera d'une fécondité inouïe.

Pour savoir ce que doit être le Règne social du Christ-Hostie dans les temps nouveaux, il ne sera pas inutile de savoir ce qu'il a été dans les temps passés. Des faits contingents, ressortent les grandes lois qui les dominent, et ces lois peuvent s'adapter à des situations nouvelles.

De toutes nos recherches sur ce sujet, il se dégagera comme une révélation du régime gouvernemental le plus ignoré, et le plus digne d'être connu, le régime gouvernemental du Christ-Hostie.

Alors si les catholiques ne manquent pas à la tâche, le monde moderne sera bien prêt de reconnaître le trésor qu'il cherche depuis un siècle, dans des convulsions insensées, sans savoir qu'il l'a sous la main. « *Ce trésor qui remplace tout et que rien ne remplace,* » comme le proclamait naguère un éloquent pontife (1), « *ce trésor où le christianisme puise le secret d'arracher les peuples aux ténèbres de la barbarie pour les conduire dans la lumière des plus bienfaisantes civilisations; ce trésor au moyen duquel l'Eglise de Dieu perpétue sur la terre toutes les grandeurs de l'ordre moral... C'est le Roi des anges et des hommes, c'est le maître des individus et des peuples, caché sous les apparences du pain qui n'est plus.* »

Alors on aura la démonstration historique et scientifique de cette vérité dont, au dernier Congrès catholique des Œuvres sociales, M. Léon Harmel déposait, en témoin bien informé (2):

« *Le pain eucharistique est plus que le pain matériel la solution de la question sociale, car celle-ci est moins une crise économique qu'une crise morale.* »

Alors sera bien près de se vérifier la prophétie du grand évêque qui, après nous avoir fait prononcer, l'an dernier, le serment de Fribourg, s'écriait tout récemment au Congrès social de Liège: « *La Divine Eucharistie n'a rien perdu de sa puissance. Attirant les foules abusées par les fauteurs du mal, elle fera fuir le socialisme et tous les fléaux (3) qu'il traîne à sa suite.* »

LE SECRÉTARIAT DE LA RÉDACTION.

(1) Son Eminence Mgr le cardinal Desprez dans la première assemblée générale du Congrès Eucharistique de Toulouse. (*Le Très Saint-Sacrement. Revue des Œuvres eucharistiques* n° 1, juillet 1886, p. 54.)

(2) Voir l'*Univers* du 30 septembre 1886.

(3) *Ibid*, 2 octobre 1886. Le Congrès catholique des Œuvres sociales de Liège, IV.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans les quatre livraisons de 1886

PREMIÈRE LIVRAISON

TEXTE

L'Encyclique <i>Immortale</i>	La RÉDACTION.
Causeries sur nos Œuvres.....	A. DE SARACHAGA.
L'Âme séparée (<i>suite</i>).....	R. P. E. DE LACHAU, S. J.
L'Etendard des Adorateurs.....	M. l'archiprêtre AMBROSIANI.
Monuments du Règne.....	{ Le SECRÉTARIAT. — M. l'abbé CHABAU. — L. DE FARCY.
Le Comte Grimouard de Saint-Laurent..	A. DE SARACHAGA.

ILLUSTRATIONS

Pl. L°. — La Bourse de saint T'il, à Brageac... ..	Chromo DESROZIERS.
Pl. LI°. — La Tapisserie du Saint-Sacrement de l'abbaye du Ronceray d'Angers.....	Héliogr. Albert DUJARDIN.
Pl. LII°. — Le triomphe de saint François, au Musée de Paray.....	Similigr. PETIT.

DEUXIÈME LIVRAISON

TEXTE

Les Droits sociaux du Christ-Hostie... ..	A. DE SARACHAGA.
Garcia Moreno.....	M. E. VILLAFUERTE.
L'Etendard des Adorateurs.....	M. l'Archiprêtre AMBROSIANI.
Monuments du Règne.....	A. S. — L. de FARCY. — X. X.
Le Règne de J.-C. manifesté par l'art... ..	M. GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT.
L'Idée sociale du Maçonisme.....	A. S.
Un projet de Congrès Social-Eucharis- tique.....	UN ANC. PROFESS. D'ÉCONOMIE POLITIQUE.

ILLUSTRATIONS

Pl. LIII°. — L'Intronisation du Messie.....	Similigr. PETIT.
Pl. LIV°. — La Tapisserie d'Angers.....	Héliogr. Albert DUJARDIN.
Pl. LV°. — L'Etendard des Adorateurs.....	Héliogr. DUJARDIN.
Pl. LVI°. — La Messe de Rosselli, au Louvre.....	Phototypie BRAUN.

TROISIÈME LIVRAISON

TEXTE

Le Règne social du Christ-Hostie dans l'Histoire. (Discours de M. Sarachaga à des hommes d'œuvre).....	
Le Symbolisme dans les vitraux de St-Etienne-du-Mont (3 ^e article).....	Le R. P. FRISTOT, S. J.
Le Christ couronné, ou Christ eucharistique.....	M. J. B. CHABAU.
Monuments du Règne.....	X. — L. DE FARCY. — J. A. VITTMANN.
Le Sacré-Cœur et l'Amérique.....	Un ASSOCIÉ.
Note de la Rédaction.	

ILLUSTRATIONS

Pl. LVII ^e . — La Vision d'Isabelle de Huy....	Similigr. PETIT.
Pl. LVIII ^e . — La Tapisserie d'Angers.....	Héliogr. Albert DUJARDIN.
Pl. LIX ^e . — Groupes de Campobasso.....	Héliogr. P. DUJARDIN.
Pl. LX ^e . — La Messe de Fries, à Fribourg.....	Phototypie BRAUN.

QUATRIÈME LIVRAISON

TEXTE

Coup d'œil sur l'avenir de la Bibliothèque Eucharistique	R. P. X. GAUTRELET, S. J.
Le Règne social de Jésus-Christ prouvé par la Numismatique.....	Vicomte DE PONTON D'AMÉCOURT.
Le Christ couronné, ou le Christ-Eucharistique (<i>suite</i>).....	J.-B. CHABAU.
Les Groupes de Campobasso (<i>fin</i>).....	V. AMBROSIANI.
Monuments du Règne.....	AMBROSIANI. — R. P.
Le Relèvement des nations par l'Eucharistie.....	R. P. MONDÉSERT, S. J.
Une Nation se relevant par le Christ-Hostie.....	Baron DE MARICOURT.
Préparons l'Avenir.....	Le SECRÉTARIAT.

ILLUSTRATIONS

Pl. LXI ^e . — L'Arche, vitrail de St-Etienne-du-Mont	Phototypie BRAUN
Pl. LXII ^e . — Le Christ couronné et Pyxides eucharistiques.....	Chromo AUCLAIRE.
Pl. LXIII ^e . — Etoile de Pie IX.....	Héliogr. Albert DUJARDIN.
Pl. LXIV ^e . — Le triomphe de l'Agneau, d'après Cort.	Similigr. PETIT.

Le Gérant,
X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,
Baron ALEXIS DE SARACHAGA.

